




JAN 1 5 1995
JAN 1 8 '95



HISTOIRE

DE

RUSSIE.

IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON.

HISTOIRE

DE

RUSSIE,

ET DES PRINCIPALES NATIONS

DE L'EMPIRE RUSSE;

PAR PIERRE-CHARLES LEVESQUE,

Membre de la Légion d'Honneur, Chevalier de l'Empire, Membre de l'Institut, Professeur d'Histoire au Collège impérial de France et de l'Université impériale.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue et augmentée d'une Vie inédite de Catherine II, par l'Auteur, continuée jusqu'à la mort de Paul Ier, et publiée avec des Notes,

Par mm. Malte-Brun et Depping.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

FOURNIER, libraire, rue Poupée, no 7;
FERRA, libraire, rue des Grands-Augustins, no 11.

1812.



HISTOIRE
DE
RUSSIE.

LIVRE VI.

Le tsarévitch Alexis Pétrovitch naquit, le 29 février 1690, d'Eudokia-Phédorovna Lapoukhin, première épouse du tsar. Cette princesse fut trop malheureuse pour avoir trouvé des défenseurs, et le portrait de son caractère est parvenu à la postérité, noirci de tous les traits dont l'a chargé la haine de son époux. Elle était bien pardonnable d'aimer les usages de sa patrie, et de voir avec douleur livrer au mépris ce que ses pères avaient le plus respecté. Les préjugés de cette princesse infortunée durent avoir peu d'influence sur le caractère de son malheureux fils : il n'avait encore que neuf ans lorsqu'elle fut reléguée dans le monastère de Souzdal. 1718. Jitié Pet. Vel.

Pierre vécut, toujours occupé de ses voyages ou des guerres qu'il entreprit. Son fils, en quelque sorte abandonné à lui-même, reçut

1718. toutes les impressions que voulurent lui donner les prêtres et les moines appelés auprès de lui pour lui enseigner la religion. Ils ne manquèrent pas de graver dans son cœur l'amour des vieux usages, la haine des nouvelles mœurs et l'horreur pour les étrangers que son père honorait de sa faveur. Ils trouvaient même dans les livres saints des textes favorables à leurs préjugés, qu'ils regardaient comme des arrêts du ciel.

Quand le tsar donna enfin des gouverneurs à son fils, quand il les choisit dans la famille même de sa propre mère, il était trop tard. Le jeune prince était prévenu; il paraît aussi que les deux Narichkin avaient eux-mêmes les préjugés et les vices qui firent dans la suite le malheur de leur élève. Un grand nombre de vieux boïards pensaient comme lui; il le savait et croyait partager les sentimens de la plus saine partie de la nation, parce qu'il pensait comme la plus grande partie de la plus haute noblesse. Il était affermi par la raison même dans quelques-unes de ses opinions; car il faut convenir que plusieurs des entreprises de Pierre et des nouveautés qu'il avait introduites ont été funestes à son pays. Enfin son caractère influait sur sa manière de penser, et sa paresse lui faisait préférer des mœurs qui

favorisaient dans le souverain la mollesse asiatique. 1718.

Les ecclésiastiques et ses autres conseillers se l'attachaient autant par le plaisir que par les préjugés. Il buvait avec eux, et son éducation ne lui permettait pas de connaître d'autres amusemens que ceux de la débauche. Il est vrai qu'il n'était pas plus coupable en s'enivrant avec des prêtres, que son père qui buvait avec des bouffons et des courtisans corrompus; mais les compagnons de ses plaisirs grossiers lui persuadaient que le tsar, attaqué de plusieurs infirmités, ne vivrait pas long-temps, et que lui-même serait bientôt le maître de rétablir dans ses états des mœurs qui avaient été si chères à ses augustes ancêtres.

On ne peut dissimuler qu'il n'aimait pas son père; il éprouvait la dureté de ce grand homme; il ne le voyait jamais qu'avec un visage sévère, le reproche à la bouche : il connaissait les défauts de ce prince, il était témoin de ses vices et ne sentait pas tout le prix de ses talens. Le mariage de Pierre avec Catherine, sa tendresse pour sa nouvelle épouse, les soins attentifs, mais peut-être intéressés de cette princesse pour son époux, sa fécondité, la facilité qu'elle aurait à faire préférer

1718. ses enfans au fils d'une femme devenue odieuse, tout aigrissait le caractère du jeune prince.

L'histoire, qui trop souvent a calomnié les malheureux, et trop souvent consacré les crimes fortunés, a peut-être péché par un excès de rigueur envers le coupable mais faible Alexis. Il paraît certain que les soins de ses maîtres d'étude ne furent pas tout-à-fait perdus. Il dessinait, il avait quelque connaissance des mathématiques, il parlait et écrivait l'allemand. Ces qualités acquises avaient été relevées, dans les premières années de sa jeunesse, par une figure agréable. Enfin un siècle plus tôt il aurait passé dans son pays pour un prince aimable et savant; mais il était ennemi de l'application, et son père, actif, laborieux, dur à lui-même, ne pouvait souffrir la mollesse dans les autres.

Pierre attribua l'indolence de son fils à la vie oisive qu'il menait à Moskou et à Pétersbourg. Pour lui donner plus d'activité et lui faire prendre quelque connaissance de l'art militaire, il le plaça dans les gardes en qualité de sergent. Si ce rang nous paraît indigne de l'héritier du trône, il faut se rappeler que le tsar lui-même avait voulu être tambour. Il le conduisit avec lui dans plusieurs entreprises. Pour le former aux affaires civiles et poli-

tiques, il lui confia l'administration de l'état 1718.
en son absence lorsqu'il fit sa malheureuse campagne contre les Turcs. Alexis obéissait à son père en sa présence, mais toujours avec dégoût.

Pierre n'eut plus qu'une ressource pour corriger son fils; ce fut de le faire voyager en Allemagne, de lui procurer le commerce des princes de cette nation, et de lui faire épouser une princesse étrangère. Il trouva son fils d'autant plus soumis à ses volontés, qu'il le menaçait souvent de le réduire à l'état monastique. Alexis, en contractant les nœuds du mariage, rendait vaine cette menace, et espérait que son épouse lui obtiendrait les bontés de son père. Ce fut dans ces sentimens qu'il épousa la princesse de Brunsvick-Volfenbuttel, qui a mérité les suffrages de la nation chez qui elle était née, et de celle chez qui, pour son malheur, on lui choisit un époux.

Ses vertus méritaient un sort plus heureux. Alexis ne remplit ni les devoirs d'un époux ni les promesses qu'il avait faites à son père. Il ne témoigna que du mépris pour sa respectable épouse, et lui préféra une paysanne finoise. La triste princesse versait des larmes en secret et ne savait pas se plaindre. Une

1718. mélancolie profonde la détruisait lentement et la conduisait au tombeau.

On a imprimé, il y a quelques années, que son époux l'avait empoisonnée trois fois. S'il eût été coupable de ce crime, s'il y avait eu même contre lui quelques présomptions, son père n'aurait pas manqué de l'en accuser quand il lui fit faire son procès. Alors il lui reprocha d'avoir manqué d'égards pour une épouse aimable; il n'aurait pas gardé le silence sur des empoisonnemens. Alexis fut un époux indifférent, grossier, infidèle, mais il ne fut pas un empoisonneur.

23 juillet 1714. Sa jeune épouse lui avait déjà donné une princesse, nommée *Natalie*. Elle mit au monde,
22 octob. nouv. style. le 11 octobre 1715, un fils qui reçut le nom de *Pierre;* mais son corps, épuisé par les peines de son esprit, ne put soutenir les fatigues de cette couche, et dès le sixième jour on désespéra de sa vie. Pierre, malade lui-même, se fit porter chez elle. Elle lui fit les adieux les plus tendres, baigna ses deux enfans de ses larmes et les lui recommanda. Alexis était présent à cette scène touchante, et la regardait d'un œil sec. Il prit les enfans dans ses bras, les porta dans son appartement et ne revint plus, refusant même à son épouse mourante le plaisir de le voir attendri. La

malheureuse princesse ne cessa de souffrir et 1718.
de vivre que quatre jours après, le 22 octobre.
Elle n'était âgée que de vingt-un ans, et en 2 novemb.
avait passé quatre dans sa triste union avec le nouv. style.
tsarévitch. Elle fut inhumée le 27 du même 7 novemb.
mois dans l'église de la citadelle de Péters- nouv. st.
bourg. Son corps ne fut point embaumé, Mémoires
parce qu'elle l'avait défendu; mais ses funé- d'un minis-
railles furent célébrées avec toute la pompe tre étranger.
que son rang exigeait.

On a fait depuis de cette princesse infortunée le sujet d'un roman : on a supposé qu'elle était accouchée en l'absence de son époux et de son beau-père ; que, d'accord avec ses femmes, touchées de son malheur, et surtout aidée par la comtesse de Koenigsmarck, qui cependant n'a jamais été à St-Pétersbourg, elle avait fait répandre le bruit de sa mort et avait pris la fuite; qu'Alexis, à qui l'on annonça que son épouse venait d'expirer, ordonna de l'enterrer sans cérémonie, et qu'il fut aisé de substituer une bûche à la place de la princesse.

Ensuite on la fait venir en France, d'où elle passe à la Louisiane. Elle y épouse un chevalier d'Aubant, gentilhomme sans fortune, et en a une fille. Elle revient à Paris, se promène aux Tuileries et y est reconnue par le

1718. maréchal de Saxe, qui, après tant d'années, ne devait pas reconnaître en une particulière qu'il apercevait dans une promenade une princesse qu'il avait pu voir autrefois à la cour de Pologne. Elle fait encore de nouveaux voyages, retourne à Paris après la mort du chevalier d'Aubant, épouse un M. de Moldack, devient veuve une troisième fois et se retire à Vitry-sur-Seine, à une lieue de Paris [1].

[1] *Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale, par M. le chevalier Bossu. Paris. Veuve Duchesne*, 1777. Continuation de l'*Histoire moderne*, de l'abbé de Marcy, par M. Richer. *Extrait du Mémorial de M. Duclos, secrétaire perpétuel de l'académie française, et historiographe de France*, inséré dans un Recueil intitulé *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire. Bruxelles. (Paris)* 1781. Un particulier curieux a voulu voir l'extrait mortuaire de cette dame de Moldack ou de Maldaque : il l'a levé à la paroisse de Vitry-sur-Seine, et l'a fait insérer dans le Journal de Paris, feuille du 15 février 1781. Il se trouve que la prétendue *Charlotte-Sophie de Volfenbutel* se nommait *Dortie-Marie-Elisabeth Danielson*. Ainsi l'extrait mortuaire lui seul fait tomber l'anecdote. Le nom de *Duclos* et sa qualité d'historiographe de France ne doivent pas en imposer. En supposant que lui-même ait écrit l'anecdote, il peut l'avoir conservée, aussi-bien que plusieurs autres qui se trouvent dans son Recueil, pour l'examiner à loisir et la réfuter.

Une lettre de Voltaire concernant cette anecdote mérite d'être conservée. Il l'écrivit de Ferney, le 22 janvier 1761,

Pour donner quelque vraisemblance à ce récit romanesque il a fallu changer toutes les circonstances connues de la mort de la princesse. On suppose qu'elle était grosse de huit mois lorsqu'Alexis lui donna tant de coups de pied dans le ventre qu'on la trouva éva- 1718.

à une comtesse allemande. Elle a été insérée dans le Journal de Paris, feuille du 19 juillet 1782.

« Une Polonaise en 1722 vint à Paris et se logea à » quelques pas de la maison que j'occupais : elle avait » quelques traits de ressemblance avec l'épouse du tsaro- » vitch. Un officier français, nommé *d'Aubant*, qui avait » servi en Russie, fut frappé de la ressemblance : cette » méprise donna envie à la dame d'être princesse. Elle » avoua ingénument à l'officier qu'elle était la veuve de » l'héritier de la Russie, qu'elle avait fait enterrer une » bûche à sa place pour se sauver de son mari. D'Aubant » fut amoureux d'elle et de sa principauté; d'Aubant, » nommé gouverneur dans une partie de la Louisiane, » mena sa princesse en Amérique. Le bon homme est » mort, croyant fermement avoir épousé une belle-sœur » d'un empereur d'Allemagne et la bru d'un empereur de » Russie : ses enfans le croient aussi, et ses petits-enfans » n'en douteront pas ».

Le nom sous lequel la dame d'Aubant et de Moldack a été enterrée indique qu'elle était Anglaise : elle pouvait être née en Pologne, de parens anglais. D'Aubant, qui servit en Russie, aura été dupe du conte de la bûche, parce que, ayant peu séjourné à la cour, il n'était pas instruit du cérémonial qui s'observe aux funérailles des princes et des princesses.

1718. nouie et baignée dans son sang ; qu'après lui avoir fait éprouver ce cruel traitement, il partit pour la campagne, et que dès le lendemain sa malheureuse épouse trouva le moyen de s'évader ; mais on sait qu'elle accoucha à terme d'un fils qui régna dans la suite, qu'elle vécut encore dix jours après ses couches, et qu'elle reçut dans sa maladie la visite de son beau-père et celle de son époux.

Elle ne fut pas enterrée sans cérémonie ; elle ne fut même inhumée que six jours après sa mort et avec une pompe conforme à son rang. Ainsi son corps dut rester plusieurs jours exposé sur un lit de parade, et le public dut lui baiser la main, suivant l'usage de la cour de Russie. Cela détruit le conte de la bûche. Il ne faut pas non plus oublier qu'en Russie on n'ensevelit pas les morts : on les pare, et on ne couvre le cercueil que lorsqu'on va le mettre en terre. On a cru devoir réfuter ici une fable qui a déjà été répétée trois fois, et qui pourrait avec le temps acquérir quelque autorité [1].

Tant que vécut la princesse, Pierre res-

[1] La *Correspondance littéraire de Grimm,* Paris, 1812, fournit de nouvelles preuves de la fausseté de l'histoire de la bûche. *D.*

pecta le silence qu'elle gardait dans sa dou- 1718.
leur et ne se permit pas à lui-même d'éclater contre son fils; il se contenta de l'exhorter en secret à changer de conduite; mais dès qu'elle fut inhumée, il écrivit à Alexis une lettre remplie de reproches. On croit devoir la rapporter ici.

« Vous savez, et tout le monde sait avec » vous, quels maux les Suédois ont faits à la » Russie jusqu'à ce que nous ayons entrepris » la guerre contre eux.

» Ils nous ont ôté toute communication » avec les autres peuples de l'Europe en » s'emparant des places maritimes qui nous » étaient nécessaires. Vous savez quelles » peines nous avons eues long-temps à ap- » prendre l'art militaire. Nous faisons enfin » trembler l'ennemi qui nous a fait trembler » nous-mêmes. Voilà le fruit de nos travaux.

» Mais les grands avantages que nous avons » acquis me causent moins de joie que de » douleur quand je vois que vous, mon » fils, vous rejetez tous les moyens de vous » rendre capable de régner après moi. Vous » ne pouvez vous excuser ni sur la faiblesse » de votre esprit ni sur celle de votre corps. » Dieu vous a accordé les dons naturels qui » vous étaient nécessaires, et, si vous ne

1718. » pouvez être compté parmi les hommes ro-
» bustes, vous ne manquez pas non plus de
» forces suffisantes.

» Par nos travaux militaires nous nous
» sommes tirés de notre ancienne obscurité,
» nous nous sommes fait connaître et même
» respecter des autres nations; et vous, vous
» ne pouvez même entendre parler de ces
» hautes entreprises. Je ne vous conseille pas
» de faire la guerre sans de justes raisons;
» mais je demande que vous en appreniez
» l'art. Sans lui, on est incapable de régner;
» car il faut qu'un souverain sache du moins
» défendre sa patrie. Pourquoi les Grecs
» sont-ils tombés après tant de gloire? C'est
» qu'ils ont négligé les armes: ils se sont li-
» vrés au repos et à l'oisiveté, et ils sont
» tombés sous le joug des infidèles.

» Vous croyez qu'il suffit d'avoir de bons
» généraux; c'est une erreur. Chacun observe
» et connaît les penchans du maître. Si les
» sujets abandonnent aisément, à l'exemple
» du prince, ce qui fit même leurs plaisirs,
» combien plus aisément encore rejetteront-
» ils les armes, qui sont toujours lourdes à
» porter, si l'exemple ne les engage pas à en
» soutenir le poids?

» Vous n'avez pas de penchant pour les

» armes; mais comment pourrez-vous com- 1718.
» mander aux autres? comment saurez-vous
» quand il faut les récompenser, les punir?
» Vous serez obligé d'emprunter des yeux.

» Vous vous excusez sur ce que la déli-
» catesse de votre tempérament ne vous per-
» met pas de soutenir les fatigues d'un soldat.
» Excuse vaine. Je ne vous demande que de
» la bonne volonté, et un homme, même in-
» firme, en serait capable. Interrogez ceux
» qui ont connu mon frère (Fédor). Son
» tempérament était bien plus faible que le
» vôtre: il ne pouvait gouverner un cheval
» un peu vif, à peine pouvait-il le monter;
» mais il avait beaucoup d'amour pour cet
» exercice, et il n'y eut jamais en Russie de
» meilleure écurie que la sienne. Ce sont
» moins les forces et les fatigues qui produi-
» sent de grands effets que la volonté.

» Vous objectez que des souverains ont de
» grands succès dans la guerre sans entrer
» eux-mêmes en campagne; mais s'ils ne la
» font pas en personne, ils en ont du moins
» le goût et l'intelligence. Le dernier roi de
» France n'a pas fait par lui-même toutes les
» campagnes; mais on sait les grandes choses
» qu'il a faites, et son goût ne se bornait pas
» aux talens guerriers. Il aimait les mécani-

1718. » ques, les manufactures et les arts; son
» règne a effacé la gloire de tous les autres.

» Je suis homme et mortel. A qui laisserai-
» je le soin de conserver et de finir ce que j'ai
» commencé?

» Rappelez-vous votre opiniâtreté et votre
» dépravation. Combien de fois je vous ai
» fait des exhortations, combien de fois je
» vous ai puni, et combien il s'est écoulé
» d'années depuis que j'ai dédaigné de vous
» rien dire! Tout cela a été sans succès. Il
» semble que vous n'ayez de plaisir qu'à res-
» ter dans vos appartemens, plongé dans
» l'oisiveté, étendu sur les coussins les plus
» mous. Ce qui peut seul vous plaire est ce
» qui devrait vous faire rougir.

» Il est temps de vous marquer enfin ma
» dernière résolution. Je veux bien attendre
» encore quelque temps pour voir si vous
» vous corrigerez; sinon je vous exclurai de
» ma succession comme on retranche un
» membre gangrené.

» Parce que je n'ai pas d'autre fils, n'allez
» pas vous imaginer que je ne vous écris que
» pour vous effrayer. Si je n'épargne pas ma
» propre vie pour le bien de la patrie et le
» bonheur de mes sujets, pourquoi épargne-
» rais-je la vôtre dont vous ne voulez pas vous

» rendre digne[1]? Je confierais plutôt l'empire 1718.
» à un étranger qui en serait digne, qu'à mon
» fils qui ne le mériterait pas ».

Le tsarévitch Pierre n'était pas encore né; mais il vint au monde quelques jours après. Cet évènement abattit le courage d'Alexis; il crut avoir perdu toute espérance de monter sur le trône du consentement de son père. Voici la réponse qu'il lui fit :

« J'ai reçu la lettre de votre majesté, du
» 27 octobre 1715, qui m'a été remise après

[1] Dans la traduction française de cette lettre, qui a été publiée dans le temps, on lit : « Puisque je n'épargne » pas ma propre vie pour ma patrie et le salut de mes » peuples, comment pourrais-je vous épargner, vous qui » ne vous en rendez pas digne »? Cela peut offrir un sens plus doux, parce qu'il est moins déterminé. Ne pas épargner quelqu'un n'est pas précisément la même chose que ne pas épargner la vie de quelqu'un; mais j'ai traduit littéralement la lettre de Pierre Ier, telle qu'elle est insérée dans la vie de ce prince, écrite en slavon, publiée à Venise, et réimprimée à Pétersbourg par les soins du prince Stcherbatof. Je transcris ici la phrase originale en faveur de mes lecteurs russes : « Ponéjé » iéjeli ia, za moié otétchestvo, in dlia blagopo- » loutchiia moïkh poddannykh, sobstvennouiou moiou » jizn ne stchadou, to dlia schégo by ia vachou post- » chadil, kotoroi vy sébia dostoinym zdélat ne khotche- » té »? *Jitié Pétra Velikagov' Sanct Peterbourgué, tom. II, stran.* 120.

1718. » l'enterrement de mon épouse. Je n'ai qu'une » chose à y répondre; si votre majesté veut » me priver de la couronne à cause de mon » incapacité, que votre volonté soit remplie.

» Je vous en prie même instamment; car je » vois moi-même que je ne suis pas propre » au gouvernement : mon esprit est bien af- » faibli, et il faut l'avoir dans toute sa force » pour conduire les affaires d'un état. Ma der- » nière maladie m'a ôté les forces de l'esprit » et du corps, et je suis devenu incapable » de gouverner tant de nations : cela exige » un homme plus sain et plus robuste que » moi.

» Ainsi, après la mort de votre majesté (à » qui Dieu conserve de longs jours), quand » je n'aurais pas un frère comme j'en ai un, » à qui je souhaite une santé constante, je » ne rechercherais pas la succession au trône. » Je ne la demanderai jamais, j'en prends » Dieu à témoin, j'en jure par mon ame : en » foi de quoi j'écris ceci et je le signe de ma » propre main.

» Je recommande mes enfans à votre ma- » jesté; je ne demande pour moi que le sim- » ple entretien, laissant tout le reste au ju- » gement et à la volonté de votre majesté ».

Pierre ne fut pas content de cette réponse

de son fils; il lui écrivit encore le 19 janvier 1718. 1716, en ces termes :

« Mon indisposition m'a empêché de vous » déclarer mes sentimens sur votre réponse à » ma première lettre. Je remarque que vous » ne parlez que de la succession au trône, » comme si je vous avais demandé votre con- » sentement pour une chose qui ne dépend » que de moi...[1]. Je vous ai marqué mon mé- » contentement de votre conduite, et vous » passez cela sous silence, quoique je vous » aie fortement demandé une réponse sur cet » objet. Je vois par-là que les exhortations de » votre père ne passent pas jusqu'à votre cœur; » c'est pour cela que j'ai résolu de vous écrire » encore pour la dernière fois. Si, de mon » vivant, vous méprisez mes conseils, com- » ment les respecterez-vous quand je ne serai » plus? Est-il possible de se reposer sur vos » sermens lorsque vous avez un cœur de » pierre?... Quand vous auriez dessein à pré- » sent de tenir votre promesse, ces grandes » barbes[2] vous tourneraient à leur gré et

[1] On voit que Pierre avait déjà adopté sur la succession le funeste principe dont il fit depuis une loi.

[2] Pierre Ier n'entend pas ici, par les longues barbes, les ecclésiastiques, mais ceux des nobles qui, par amour pour les anciens usages, laissaient croître leurs barbes:

1718. » vous forceraient à rompre vos sermens.
» Leur oisiveté, leur mauvaise conduite les
» éloignent à présent de tous les emplois ; ils
» espèrent être plus heureux auprès de vous,
» parce que vous leur montrez votre pen-
» chant pour eux.

» Je ne vois pas en vous cette reconnais-
» sance que vous devez à un père. L'avez-vous
» aidé dans ses travaux, dans ses fatigues,
» depuis que vous êtes parvenu à l'âge de rai-
» son? Non, sans doute, et tout le monde le
» sait. Au contraire, vous blâmez, vous ca-
» lomniez tout le bien que j'ai fait au détri-
» ment de ma santé; car je l'ai altérée pour
» l'amour, pour la prospérité de mes sujets.
» J'ai de justes raisons de croire que vous
» renverserez tout, si vous me survivez; je ne
» puis vous abandonner à vos caprices : chan-
» gez de conduite, rendez-vous digne du
» trône, ou entrez dans un monastère. Par
» vous, je ne puis avoir de repos, surtout à
» présent que ma santé s'affaiblit. Quand vous
» aurez reçu ma lettre, faites-moi réponse
» par écrit ou de vive voix. Si vous ne le

c'est ce qu'il explique lui-même par la phrase suivante, quand il dit que ces longues barbes sont à présent éloignées de tous les emplois.

» faites pas, je me comporterai avec vous 1718.
» comme avec un malfaiteur ».

Voici la courte réponse que fit Alexis.

« J'ai reçu hier de bonne heure votre lettre
» du 19 de ce mois; ma mauvaise santé m'empêche de vous faire une longue réponse. Je
» veux prendre l'habit monastique, et je demande pour cela votre consentement.

» De votre majesté,

Le serviteur et indigne fils,

Alexei ».

Quoique le jeune prince ne fût encore coupable que de désobéissance et de mauvaise conduite, il semble que le tsar avait déjà formé le dessein de lui intenter un procès capital. On ne voit pas quels eussent été les chefs d'accusation sur lesquels on eût pu appuyer une sentence juridique; mais enfin que signifient ces expressions : « Si je n'épargne pas ma
» vie, pourquoi épargnerais-je la vôtre?... Je
» me comporterai avec vous comme avec un
» malfaiteur ». Elles sont trop fortes, s'il ne s'agissait que d'exclure le jeune prince du trône pour cause d'incapacité. Peut-être le père irrité mettait-il quelque exagération dans ses menaces, pour corriger par la crainte un

1718. fils que les exhortations paternelles avaient trouvé trop long-temps insensible.

Le jour même de son départ pour l'Allemagne il alla voir le tsarévitch; il voulait savoir si ce jeune prince avait pris enfin des sentimens dignes de sa haute destinée. Il apprend que l'héritier d'un grand empire, un prince à qui le hasard de sa naissance réserve tant de peuples à gouverner, s'obstine à vouloir passer des jours inutiles dans l'enceinte obscure d'un monastère. Le tsar cherche encore par ses conseils à relever cette ame abjecte; il lui offre à suivre l'exemple de sa vie et le chemin que lui-même a tracé; enfin il lui laisse six mois pour s'examiner. Le tsarévitch était alors au lit et feignait d'être accablé de faiblesse; mais dès qu'il sait que son père est parti, il retrouve ses forces, se lève et va dîner chez un secrétaire d'état.

Le temps que lui avait donné le tsar était écoulé, et il n'en recevait aucune nouvelle directe: il lui écrivit, le 27 août 1716, de Copenhague, par un courrier exprès; il lui demandait sa dernière réponse, et lui ordonnait de venir le trouver dans huit jours pour faire avec lui la campagne, s'il voulait se rendre digne de lui succéder au trône; mais, s'il voulait toujours prendre l'habit monastique, il

lui marquait de lui mander le lieu, le temps, 1718.
le jour de sa retraite.

Le tsarévitch avait eu le temps de prendre des conseils; on l'avait déterminé à ne point renoncer à la couronne, qui ne devait appartenir qu'à lui, mais à se cacher quelque temps pour fuir la sévérité de son père. Il trompa le sénat; il trompa sa maîtresse elle-même qu'il emmenait avec lui : il leur persuada qu'il allait joindre son père à Copenhague; mais dès qu'il fut hors des frontières, il prit le chemin de Vienne et alla se mettre sous la protection de l'empereur Charles VI.

Ce fut à Amsterdam que Pierre reçut la nouvelle de l'évasion de son fils. Il fit partir aussitôt le capitaine aux gardes Roumiantsof, qui ne le trouva pas à Vienne, et qui apprit que le tsarévitch était retiré à Naples : le tsar y envoya le même Roumiantsof et le conseiller-privé Pierre Tolstoi. Il les chargea pour son fils d'une lettre datée de Spa, du 10 juillet 1717. Elle est plus douce que les précédentes : on en sent la raison. Son fils, échappé de ses états, se trouvait soustrait à sa puissance; il voulait l'y remettre, et ce n'était pas des menaces qui pouvaient l'attirer. Il fallait le tromper par une feinte douceur; car,

1718. s'il restait dans les pays étrangers, il ne manquerait pas d'agir, après la mort de son père, pour obtenir sa succession. Voici la traduction de cette lettre.

« Mon cher fils, votre indocilité et votre » mépris de mes ordres est connu de tout le » monde. Ni mes discours, ni mes corrections » n'ont pu vous porter à suivre mes intentions. Dès que j'ai été éloigné de vous, vous » m'avez trompé, et enfin, au mépris de vos » sermens, vous avez poussé votre indocilité » jusqu'à prendre la fuite. Vous vous êtes » mis, comme un traître, sous une protection étrangère; chose inouïe non-seulement » dans notre maison, mais même parmi nos » sujets d'une condition distinguée [1]. Quel » chagrin vous donnez à votre père! quelle » injure vous lui faites! et quel déshonneur » à votre patrie!

» Je vous écris pour la dernière fois: je » vous ordonne de faire tout ce que les sieurs » Tolstoi et Roumiantsof vous diront de ma » part et en mon nom. Me craignez-vous? je

[1] Si Pierre avait remonté jusqu'à la grande dynastie des souverains descendans de Rourik, il aurait trouvé que des seigneurs et des princes du sang s'étaient mis sous une protection étrangère.

» vous assure et je vous promets, au nom de 1718.
» Dieu et par le jugement dernier, que je ne
» vous ferai subir aucune punition, et que je
» vous aimerai même encore plus qu'auparavant
» si vous vous soumettez à ma volonté
» et si vous revenez ici. Si vous ne le faites
» pas, alors, en qualité de père et par le pouvoir
» que Dieu m'a confié, je vous donne
» ma malédiction éternelle pour le mal et le
» déshonneur que vous avez fait à votre père,
» et, comme votre souverain, je vous déclare
» traître, et vous proteste que je trouverai
» moyen de vous punir comme tel; en quoi
» j'espère le secours de Dieu pour la justice
» de ma cause ».

Les députés trouvèrent Alexis à Naples, au château Saint-Elme. Ils lui remirent la lettre de son père, et l'assurèrent d'un pardon absolu s'il consentait à retourner en Russie. Il ne faut pas oublier, dans toute la suite de ce procès, que Pierre lui-même, dans sa lettre, jurait à son fils de ne lui faire subir aucune punition. Le jeune prince hésitait encore; mais le vice-roi lui ayant déclaré au nom de l'empereur qu'il devait sans délai retourner vers son père, il perdit toute espérance et fut obligé de se soumettre. Avant de partir, il écrivit au tsar pour le remercier de sa clé-

1718. mence : elle allait bientôt faire place à la rigueur.

Le tsarévitch arrive à Préobrajenski dans les derniers jours de janvier 1718. Tolstoi en donne aussitôt avis au tsar, qui était à Moskou. Le jeune prince, d'après la lettre qu'il avait reçue et les sermens du souverain, devait croire qu'il allait se jeter dans les bras d'un père tendre et clément, qui oublierait la faute de son fils en voyant son retour; mais l'infortuné tsarévitch était venu se mettre de lui-même sur le bord du précipice où l'attendait, pour l'y plonger, la main de son père. Les deux régimens des gardes ont ordre de s'emparer de toutes les portes de Moskou. Le tsarévitch y est amené; on le conduit sans épée au palais, où tous les grands sont assemblés. A peine il aperçoit son père, qu'il tombe à ses pieds, demande pardon de sa faute et lui présente la lettre suivante :

« Mon très-clément souverain et père,

» J'ai confessé ma faute devant vous, mon
» seigneur et père; je vous renouvelle ici par
» écrit la confession de mon crime, que je
» vous ai déjà envoyée de Naples. Je confesse
» de plus à présent que j'ai enfreint les de-
» voirs de fils et de sujet, en me mettant sous
» la protection de l'empereur et lui deman-

» dant son secours. J'implore mon pardon 1718.
» et votre clémence.

» De votre majesté,

» Le très-soumis et mauvais esclave,
» qui n'est pas digne de se nom-
» mer votre fils. Alexei ».

L'excessive sévérité du père excuse la bassesse des expressions du fils. Le tsar répondit qu'il lui pardonnait; mais que, par sa conduite, il avait perdu le droit de succéder au trône, et qu'il devait y renoncer publiquement. Quel pardon que celui d'un père qui déshérite son fils! d'un père qui a juré de ne faire éprouver à son fils aucune punition, et qui le punit en le privant d'un empire! Le tsarévitch ne résista pas: il signa sa renonciation conçue en ces termes:

« Je soussigné confesse devant le saint évan-
» gile que, par ma faute envers mon souve-
» rain et mon père, je suis privé du droit à sa
» succession; ce que je reconnais être juste par
» ma faute et mon insuffisance. Ainsi je pro-
» mets et je jure, par la divine Trinité et par
» le jugement de Dieu, que je me soumets en
» tout à la volonté de mon seigneur et père,
» et que jamais je ne rechercherai, ne désire-
» rai, ni n'accepterai la succession au trône,
» en quelque temps, ni de quelque manière

1718. » que ce soit. Je reconnais pour véritable et
» légitime héritier le tsarévitch Petre Petro-
» vitch, mon frère. Je baise la sainte croix et
» je signe cet écrit de ma main. A Moskou, le
» 3 février 1718.

» ALEXEI ».

Ensuite fut lue à haute voix une déclaration par laquelle le tsar, après avoir détaillé les sujets de plainte que lui avait donnés son fils, ajoute qu'Alexis, par sa fuite, s'est déshonoré, qu'il a formé de mauvais desseins contre son père, s'en est montré l'ennemi, s'en est rendu le calomniateur, et s'est rendu digne de mort; que cependant, par une clémence vraiment paternelle, il lui pardonne son crime, et l'exempte de toute punition; mais qu'à cause de son incapacité et de sa mauvaise conduite, il ne peut en conscience lui laisser le droit de succession au trône, puisque ce serait détruire, par l'insuffisance du fils, tout le bien que le père avait fait; qu'en conséquence, en vertu de sa puissance paternelle et de son pouvoir absolu, il l'exclut de la couronne, quand il ne resterait même personne de la famille régnante; qu'il nomme pour son héritier le tsarévitch Pierre, malgré sa grande jeunesse; qu'il exige que ses fidèles sujets, séculiers et ecclésiastiques, fassent serment de-

vant les saints autels, sur les saints évangiles, 1718.
et en baisant la croix, de reconnaître Pierre pour le légitime héritier du trône; qu'il déclare traîtres envers l'état et le souverain ceux qui voudraient jamais reconnaître Alexis pour successeur à l'empire, ou l'aider à en prendre possession. Cette déclaration était signée de la main du tsar.

Un souverain absolu parlait: la plus soumise remontrance eût été criminelle. Les ministres, les officiers et les principaux citoyens firent et signèrent le serment dans la forme qui leur fut prescrite.

Le tsar, le malheureux Alexis, les ministres, tous les assistans se rendirent à la principale église, où la déclaration du souverain fut lue encore une fois en présence du clergé rassemblé, qui prêta le serment. Le tsar fit ensuite à son fils un discours assez étendu sur sa désobéissance et sa mauvaise conduite. On aurait cru que l'affaire était terminée et que le tsarévitch était assez puni; mais Pierre, à la fin de sa harangue prolixe, lui déclara qu'il n'obtiendrait le pardon de tous ses crimes qu'en déclarant toutes les circonstances de sa fuite, ceux qui la lui avaient conseillée ou qui en avaient eu connaissance, et tout ce qui concernait enfin cet attentat.

1718. La moindre réserve, la plus légère réticence le rendrait indigne du pardon qui lui était promis. Alexis jura publiquement à son père, sur la croix et sur l'évangile, de lui tout déclarer, et fut reconduit sous une sûre garde à Préobrajenski.

Pierre ne se jouait-il pas cruellement de son malheureux fils? Il lui écrit à Naples qu'il ne le punira pas. Il le punit cependant au moment de son arrivée, en le privant de la succession au trône; et quand enfin le jeune prince croit son pardon acheté au prix d'un si riche héritage, son père lui déclare qu'il ne pourra l'obtenir que par un aveu détaillé de toutes ses fautes, aveu qu'on pourra toujours trouver incomplet, et qu'en livrant au bourreau ses amis et des personnes peut-être que la nature elle-même doit lui rendre sacrées.

Pierre écrivit de sa main plusieurs articles auxquels son fils devait répondre. « Dans » le temps de la grande maladie du tsar » personne n'a-t-il fait des offres de service » au tsarévitch, en cas que son père vînt à » mourir?

» La demande qu'il a faite de se renfermer » dans un couvent n'était pas sincère; de qui » a-t-il pris conseil? à qui s'est-il confié?

» Avait-il formé depuis long-temps le pro- 1718.
» jet de sa fuite ? Avec qui en a-t-il raisonné
» de bouche ou par écrit ? De qui a-t-il reçu
» des secours » ?

A la première question le prince protesta qu'on ne lui avait fait aucune offre de service pendant la maladie de son père ; mais les offres qu'on lui aurait faites auraient-elles donc été criminelles ? Est-on coupable pour promettre de servir fidèlement l'héritier du trône quand le prince régnant ne sera plus ? On croit voir dans la question du tsar qu'il est disposé à faire un crime au premier-né de ses fils d'avoir prétendu quelques droits sur son héritage. On est tenté de soupçonner que cet héritage était depuis long-temps réservé, dans le cœur du prince, au fils qui pourrait naître de Catherine.

Dans la réponse du tsarévitch aux autres questions on voit que Kikin et le prince Viazemski lui avaient conseillé de se retirer dans un monastère, ou même, s'il le pouvait, de chercher sa sûreté dans la fuite ; mais qu'il n'avait reçu de secours que du sénat, du prince Menchikof et d'autres personnes qu'il était bien loin d'admettre dans sa confidence. D'ailleurs on ne trouve aucun indice de complot contre le tsar. Les amis du jeune prince

1718. l'avaient seulement rassuré contre les suites de toutes les renonciations au trône qu'on lui pourrait arracher. Ils n'avaient pas même de projet arrêté pour le placer sur le trône après la mort de son père. Enfin il n'y avait aucun plan de conspiration en sa faveur, ni pendant le règne du tsar, ni après sa mort. C'est un jeune homme qui craint l'exhérédation, et à qui ses amis font espérer qu'il ne perdra pas son patrimoine.

« Entrez dans un monastère, lui dit un » jour Kikin, on ne vous clouera pas le froc » sur la tête ; vous pourrez toujours le quit- » ter ». Cela ne signifie pas : « J'ai des amis » qui vous ôteront le froc pour vous mettre » la couronne sur la tête ». C'est une espérance et non pas un complot.

Le tsarévitch avait prié le prince Dolgorouki d'engager son père à le délivrer de la qualité d'héritier du trône, et à lui permettre de vivre dans un apanage. Dolgorouki lui rapporta quelques jours après que le tsar avait paru content de cette proposition : « C'est » moi, ajouta-t-il, qui vous ai sauvé de la » hache du tsar ». Ce mot ne rendait criminel ni Dolgorouki qui l'avait prononcé, ni le tsarévitch qui l'avait écouté : ce n'était qu'un témoignage des craintes que Pierre

inspirait. Le souverain a droit de punir des 1718.
complots, mais non les terreurs qu'il excite. Il doit se contenter de la crainte ou de l'amour, et ne peut guère inspirer ces deux sentimens à-la-fois.

On voit, par un autre mot de Dolgorouki au tsarévitch, combien Catherine savait tempérer la dureté de son époux : « S'il n'avait » pas avec lui la tsaritse, dit Dolgorouki, » personne ne pourrait y tenir, et moi tout le » premier j'irais me renfermer dans Stettin ».

Il n'y avait d'ailleurs rien de remarquable dans les aveux du prince que quelques prédictions superstitieuses qui avaient pu lui donner l'espérance de régner bientôt. Le tsarévitch de Sibérie, prince tatar, descendant de Koutchoum, lui avait dit : « Au commen» cement de l'année 1716 il y aura en avril » une grande révolution, ou le tsar mourra, » ou Pétersbourg périra; je l'ai vu en songe ». Un certain Alexandre Sergueïef avait prédit que le tsar ne vivrait pas plus de cinq ans.

Le prince ajouta que depuis son évasion il n'avait reçu directement aucune nouvelle de Russie; mais que, étant à Erenberg, le comte Schonborn lui avait communiqué une lettre de Bleïer, résident de l'empereur à Pétersbourg, qui marquait qu'il y avait du sou-

1718. lèvement dans l'armée du Mecklenbourg, surtout parmi les gardes; qu'ils en voulaient même à la vie du tsar, et que, suivant les bruits publics, leur projet était de renfermer Catherine et son fils dans le même couvent où était l'ancienne tsaritse; de ramener celle-ci à Moskou et de placer Alexis sur le trône quand on aurait découvert sa retraite.

Cette lettre devint un des plus grands incidens du procès, et n'ajoutait cependant aucune charge contre le tsarévitch. Elle prouvait bien qu'il avait des partisans; mais il n'avait avec eux aucune correspondance; ce n'était pas lui qui les avait excités à la révolte; il ne les connaissait même pas, il n'entretenait auprès d'eux aucun émissaire; enfin il avait des amis, mais il ne s'était pas fait un parti.

Le jeune prince, dans sa confession écrite, avait bien déclaré les noms de quelques-uns de ceux qui lui avaient conseillé de partir ou qui avaient eu connaissance de son départ; mais il en avait caché d'autres, surtout la tsarevne Marie, sa tante. On découvrit aussi quelques circonstances qu'il n'avait pas dévoilées, et ces omissions furent regardées comme autant de crimes; mais à quel tribunal un accusé serait-il condamné à mort pour

avoir celé quelques circonstances de sa faute, 1718.
lorsque cette faute elle-même ne serait pas digne d'une peine capitale ?

Alexis avait écrit de Naples au sénat et aux évêques. Il avait perdu les brouillons de ces lettres; mais ils furent trouvés entre les mains d'Euphrosine, sa maîtresse. C'était une jeune Finoise qui l'avait suivi dans sa fuite [1]. Dans le fond, ces lettres étaient innocentes; il ne cherche point à se faire un parti, à indisposer, à soulever les premiers ordres de l'état contre son père : il les prie seulement de lui conserver ses droits.

Sa lettre au sénat était conçue en ces termes :

« Je crois que vous n'avez pas été moins » surpris que toute la nation de mon départ » de Russie et de ma retraite cachée dans les » pays étrangers : des persécutions, des dés- » agrémens continuels m'ont forcé à quitter » ma chère patrie. Vous savez qu'au com- » mencement de 1716 on a voulu me faire » prendre la tonsure monacale, sans que je

[1] Cette Finoise reçut une pension pour déposer contre son amant. Elle rapportait toutes les expressions que l'humeur ou la colère avait arrachées au prince contre son père dans les momens où il n'était pas sur ses gardes. *Voyages de Coxe.*

1718. » fusse coupable d'aucune faute. La bonté
» de Dieu m'a préservé de cette humiliation
» et m'a procuré le moyen de m'éloigner de
» vous et de ma chère patrie pour quelque
» temps; ce que je n'aurais jamais fait si je
» n'y eusse été forcé. Je suis bien à présent,
» et je me trouve en bonne santé, sous la
» protection d'une personne puissante, jus-
» qu'à ce qu'il plaise à Dieu de me rappeler
» dans mon pays. *Je vous prie de ne me pas*
» *abandonner alors.* S'il arrive qu'on ré-
» pande le bruit que je ne vis plus, ou quel-
» que autre nouvelle qui tende à m'effacer
» de la mémoire des hommes, n'y ajoutez
» pas foi; car Dieu me conserve, et mes bien-
» faiteurs m'ont promis de ne m'abandonner
» en aucune occasion. Je vis encore et je vous
» souhaite, ainsi qu'à tout mon pays, toute
» sorte de prospérité ».

La lettre au clergé était presque conçue dans les mêmes termes; mais, au lieu de cette phrase : « Je vous prie de ne me pas aban-
» donner *alors* », on y lisait : « Je vous prie
» de ne me pas abandonner *à présent* ». Ce mot *à présent* pouvait faire soupçonner le prince de vues séditieuses. Il paraissait l'avoir hasardé dans sa lettre au clergé, parce qu'il avait plus de confiance dans les ecclésiastiques

que dans les sénateurs ; mais ce mot suspect 1718. était effacé, rétabli et rayé de nouveau. Cette circonstance marque moins une résolution criminelle que l'agitation d'un esprit incertain. Ces lettres n'étaient pas parvenues à leurs adresses, elles avaient été retenues à Vienne.

Pendant que Pierre instruit le procès de son fils, il apprend qu'Eudoxe, sa première épouse, répudiée et religieuse au monastère de Souzdal, sous le nom d'*Hélène*, a quitté l'habit de religion ; que sa propre sœur, la tsarevne Marie, reléguée dans le même couvent, est d'intelligence avec cette princesse; que toutes deux ont eu quelque connaissance du projet d'évasion d'Alexis. Il fait amener à Moskou ces deux princesses, le confesseur d'Eudoxe, l'archevêque de Rostof, Dosiphei, le boïardin et général-major Glébof, et le procureur du couvent de Souzdal.

En même temps furent aussi conduits à Moskou ceux qui se trouvaient mêlés dans l'affaire du tsarévitch. On établit des corps de garde sur les chemins pour empêcher que personne ne pût sortir de Pétersbourg. Il fut ordonné de visiter scrupuleusement tous ceux qui se trouveraient sur la route de cette ville et de les arrêter, à moins qu'ils n'eussent un

1718. passe-port signé de la main du prince ou des sénateurs. Les habitans de Moskou devaient veiller les uns sur les autres, arrêter ceux qui voudraient sortir de la ville et les dénoncer au sénat. La peine de mort et la confiscation des biens furent prononcées contre ceux qui n'obéiraient pas à cette loi.

Par les interrogatoires qu'on fit subir aux ecclésiastiques amenés de Souzdal on découvrit que depuis neuf ans la tsaritse Eudoxe avait conçu une passion fort vive pour le général Glébof; que les deux amans s'étaient promis de s'épouser et avaient fait entre eux l'échange des anneaux, ce qui répond à notre cérémonie des fiançailles. On apprit qu'elle avait été excitée à cette action hardie par Dosiphei, archevêque de Rostof. Ce prélat superstitieux avait vu en songe qu'elle retournerait bientôt à la cour sous le règne de son fils. On découvrit aussi que la tsarevne Marie avait fait présent à Eudoxe d'habits séculiers. Pierre, l'ancien époux d'Eudoxe, rendit publique la honte de cette princesse par un manifeste.

On dit que la tsaritse, avant d'arriver à Moskou, écrivit à son époux une lettre fort touchante; elle avouait qu'elle n'avait porté que six mois l'habit de religion; elle implorait le

pardon de sa faute et suppliait le tsar de lui 1718.
épargner une mort ignominieuse. Elle subit plusieurs interrogatoires et fut renvoyée au jugement du clergé : on lui laissa la vie; mais elle fut conduite et renfermée dans un monastère du nouveau Ladoga, après avoir été flagellée par deux religieuses.

Pierre oubliait-il donc qu'Eudoxe avait été son épouse? Et, s'il s'en souvenait, pouvait-il la soumettre à tant d'ignominie? Il publie ses faiblesses, il souffre que deux bourreaux femelles portent leurs mains sur une princesse qui a partagé son lit; il fait juger sa sœur et son fils comme des scélérats : quelles mœurs avait conservées ce réformateur!

Il voulait punir l'archevêque de Rostof de ses dangereuses superstitions et de ses liaisons avec Eudoxe et Marie : le clergé prétendait n'avoir pas le droit de le déposer. Le tsar demanda aux prélats s'ils avaient le droit de faire un évêque? Ils en convinrent, et il les força d'avouer qu'ils pouvaient donc aussi le défaire. Dosiphei fut en effet dégradé et remis au bras séculier.

En même temps on interrogea les confidens du tsarévitch. On apprit qu'Alexis, après avoir tenu un jour des propos hardis, avoit ajouté : « Il viendra un temps où dans l'absence de

1718 » mon père je dirai un mot à l'oreille des » évêques; ils le diront aux popes, qui le ren- » dront à leurs paroissiens, et l'on me placera » sur le trône, même malgré moi. Quelle peine » mérite un homme pour ce qu'il dira peut- » être un jour et ce que peut-être il ne dira » pas? » Il disait assez souvent : « Souvenez- » vous bien que Pétersbourg ne restera pas » long-temps dans nos mains ». Ce n'est qu'une présomption sur l'avenir. Quand il devait aller voir son père, ou faire avec lui les visites, ou voir lancer quelque vaisseau, il disait : « J'aimerais mieux être aux galères ou avoir la » fièvre ». Telle fut la déposition d'Ivan-Aphanasief.

Celle d'Everlakof prouvait seulement que le prince avait oublié ou omis dans ses aveux quelques-unes de ses anciennes confidences, et qu'il prenait souvent des médecines sans nécessité pour éviter de se trouver avec son père.

Le 15 mars, plusieurs des accusés subirent leur supplice à Moskou. Kikin, long-temps favori du tsar, l'évêque Dosiphei, le procureur du monastère de Souzdal et un nommé *Rouss*, furent rompus vifs. Le corps de Dosiphei fut jeté au feu; sa tête et celles de Kikin, du procureur de Souzdal et de Rouss furent expo-

sées au bout de quatre perches. Glébof, l'amant 1718.
heureux d'Eudoxe et officier général, fut empalé au milieu de ce carré. On assure qu'il fut soumis pendant plusieurs semaines aux plus cruelles tortures, et que le tsar le fit marcher plusieurs fois devant lui sur des planches hérissées de pointes de fer : on ajoute qu'il cracha au visage de ce prince, qui venait encore l'interroger, lorsque ce malheureux, déjà sur le pal, allait expirer dans les tourmens. Quelques religieuses et un page qui avait tenté de sauver Kikin reçurent le knout ou les batogues. Les autres accusés furent envoyés à Pétersbourg, sous une forte garde.

Pierre se félicitait au milieu de ces horreurs, comme s'il fût échappé d'un grand danger. Quelqu'un lui faisant compliment sur ce qu'il avait apaisé ces troubles naissans : « Quand le » feu, dit-il, rencontre de la paille, il la brûle; » mais s'il rencontre du fer, il faut qu'il s'é» teigne ».

Ne dirait-on pas qu'il s'agissait de la révolte la plus redoutable, la plus difficile à calmer, lorsqu'il n'y avait pas même le commencement du plus léger complot. Un vieux prêtre rêve ce qu'il désire; une femme se fait dire la bonne aventure pour savoir si elle épousera son amant; des valets murmurent tout bas dans

1718. une antichambre contre la dureté fantasque de leur maître; le fils de la maison dit quelquefois des étourderies, mais n'agit pas; il fuit enfin un père de mauvaise humeur, et attend avec une secrète impatience le moment d'en recueillir la succession; voilà le côté burlesque de ce procès, procès en effet terrible, parce qu'il s'agit de la famille d'un souverain absolu qui veut se venger par le sang de toutes ces niaiseries.

Après l'exécution de Moskou, Pierre partit pour Pétersbourg. On crut que toutes les recherches concernant la fuite du tsarévitch étaient terminées, et que la colère du tsar était enfin satisfaite; mais il établit bientôt après une nouvelle commission, et fit assembler, au commencement de juin, les chefs du clergé, les principaux officiers de guerre et ceux de l'état civil.

La maîtresse d'Alexis fut interrogée, le prince lui fut confronté. Ce qui résulta de plus grave de l'interrogatoire et de la confrontation des deux amans, c'est que le tsarévitch avait écrit à l'empereur des plaintes contre son père; encore n'avait-il pas envoyé sa lettre.

Il fut interrogé sur ce qu'il n'avait pas déclaré la confidence qu'il avait faite de son projet d'évasion à la tsarevne Marie. Il répon-

dit que c'était par oubli qu'il n'avait pas d'a- 1718.
bord nommé cette princesse, et qu'ensuite il avait gardé le silence dans la crainte de lui nuire. Était-il donc criminel pour n'avoir pas accusé la sœur de son père de quelques propos imprudens, qui peut-être seront punis comme des crimes?

Il demanda du temps pour se rappeler et mettre par écrit ce qu'il pouvait encore avoir oublié ; car on a déjà pu remarquer que dans ce procès on suivait les formes insidieuses de l'inquisition. C'était à l'accusé à chercher laborieusement ses fautes, à faire des efforts de mémoire pour les aggraver. Son salut dépendait de se déclarer, de se prouver criminel. Un oubli, une réticence innocente ou même louable devenaient un crime, ou plutôt, épié, pressé, surpris de tous côtés, il ne pouvait éviter sa condamnation. S'il taisait ses fautes, son silence le rendait coupable ; s'il les dévoilait, il était convaincu par son aveu.

Enfin, après deux jours de recueillement, ce que le tsarévitch déclara de plus grave, c'est que, dans le temps de sa fuite, croyant que la mort de son père était prochaine, parce qu'on le disait attaqué d'épilepsie, il avait formé le projet de venir en Pologne lorsqu'il apprendrait que le tsar ne serait plus ; que de là son

1718. dessein était de passer en Ukraine, où le général Bauer, son ami, avait un corps d'armée; qu'il espérait être aidé alors par la tsarevne Marie et par le clergé, et qu'il comptait même sur la faveur du peuple, dont on lui avait dit souvent qu'il était aimé.

Pierre interrogea lui-même son fils. Le jeune prince, vivement pressé par un père dont il n'avait jamais approché qu'en tremblant, déclara que par le mot *à présent*, effacé deux fois dans sa lettre aux évêques, il avait entendu qu'il faudrait répandre cette lettre dans le public pour intéresser la nation à son sort, comme il en avait vu des exemples dans l'histoire; qu'ensuite il avait eu des remords sur cette expression et l'avait effacée; que, quand il avait entendu parler d'une révolte dans le Mecklenbourg, il avait dit avec vivacité : « Dieu veuille que cela ne finisse pas comme » mon père le voudrait bien »! Il avoua que si cette révolte avait été véritable et que les mécontens l'eussent appelé, il aurait été les trouver, pourvu qu'ils eussent été assez forts; mais qu'il n'avait pas eu dessein de se rendre auprès d'eux, s'il n'y était pas invité.

Voilà le plus grand crime du tsarévitch, et ce crime n'est qu'une pensée flottante, incertaine, qui n'a été confiée à personne.

Le tsar ordonna au clergé et aux juges-commissaires de se rendre au sénat le 4 juin. On assure que souvent il passait des heures entières à genoux, priant Dieu de l'éclairer sur ce qu'exigeaient les véritables intérêts de la Russie. Heureux si Dieu eût adouci son cœur! 1718.

Les juges vinrent au sénat le jour indiqué, après avoir entendu la messe. Le malheureux Alexis fut conduit devant eux par quatre bas-officiers; on lut à haute voix les lettres du tsar à son fils, les réponses du prince, ses aveux et toutes les pièces relatives à ce grand procès. Après cette lecture, le tsarévitch prononça qu'il était coupable et fut reconduit à la citadelle.

Lorsqu'il fut retiré, on lut une déclaration du tsar au clergé, signée de sa main et conçue en ces termes :

« Vous venez d'être suffisamment informés
» du crime de mon fils contre nous, son père
» et son souverain, crime presque inouï dans
» le monde. Quoiqu'en vertu des lois ecclé-
» siastiques et civiles, celles surtout de la
» Russie, qui permettent même au simple ci-
» toyen de juger son fils, nous puissions nous
» établir seul juge de son crime; cependant
» la crainte de Dieu nous arrête, et nous crai-

1718. » gnons de nous tromper. Il est naturel en
» effet de voir moins clair que les autres dans
» ses affaires personnelles. Ainsi, comme les
» plus savans médecins n'osent pas traiter leurs
» propres maladies, nous vous découvrons le
» mal dont nous sommes attaqués, et vous
» prions de donner toute votre attention à
» le guérir. Nous craignons la mort éternelle
» si nous voulons le guérir nous-mêmes, d'au-
» tant plus que nous avons, d'abord par écrit
» et ensuite de bouche, promis à notre fils
» son pardon s'il déclarait sincèrement toutes
» ses fautes; mais il s'est rendu indigne de ce
» pardon en taisant plusieurs choses de la
» plus grande importance, et surtout son
» dessein de révolte et de rébellion contre son
» père et son souverain; et quoique cette af-
» faire soit du ressort des juges séculiers, à
» qui nous allons la dénoncer par une loi
» expresse, cependant, pour ne pas nous éga-
» rer, nous demandons vos avis et nous sou-
» mettons à la parole de Dieu, qui ordonne
» d'interroger les ecclésiastiques sur la loi di-
» vine. Ainsi ce n'est pas une décision que
» nous demandons aux membres du clergé;
» nous les prions seulement, comme inter-
» prètes de la parole divine, de nous montrer,
» par le texte des saintes écritures, quelle

» peine mérite le crime de notre fils; crime 1718.
» énorme, qui a beaucoup de rapport avec
» celui d'Absalon. Vous devez nous donner
» votre réponse par écrit, afin qu'elle serve à
» nous régler, et que nous puissions dans
» cette affaire mettre notre conscience en
» repos..... Nous vous protestons, par le ju-
» gement de Dieu, que vous devez agir sans
» aucun respect humain, sans passion et sans
» crainte ».

La déclaration aux juges séculiers était à-peu-près semblable; elle finissait en ces termes : « Je vous jure, par Dieu même et par le
» jugement dernier, que vous ne devez avoir
» aucune crainte, et que vous devez oublier
» que vous jugez le fils de votre souverain.
» Ne regardez pas la personne, mais jugez
» avec équité, et ne perdez ni votre ame ni la
» mienne, afin que nous soyons innocens au
» jour du jugement terrible, et que notre pa-
» trie jouisse d'un repos inébranlable ».

En conséquence de ces ordres du souverain, l'accusé comparaît le 17 juin devant ses juges. Il est interrogé, et ses nouveaux aveux ne le montrent pas plus criminel.

Il craignait tant de ne pas se rendre assez coupable, que dans un autre interrogatoire il chercha à se ressouvenir de ses anciennes

1718. confessions; ne se croyant pas permis de cacher à ses juges ce qu'il avait dévoilé dans le tribunal de la pénitence. Il déclara que, en se confessant à Iakof-Ignatief, il s'était accusé de souhaiter la mort à son père, et qu'Iakof lui avait répondu : « Dieu vous pardonnera; nous » la lui souhaitons aussi ». Il avait appris de ce même directeur que le peuple, en buvant à sa santé, l'appelait l'espérance de la Russie.

Dans ce procès où tout est singulier, où tout est contre les bonnes lois, où tout est affreux, voilà le pénitent qui dénonce son confesseur. Le confesseur est interrogé : il convient des indiscrétions dont on l'accuse; mais il a oublié quelles étaient les personnes dont il voulait parler, en disant de la mort du tsar : « Nous la lui souhaitons aussi ». Il ne se ressouvient pas non plus des gens qui, en buvant à la santé du tsarévitch, l'appelaient l'espoir de l'état. Ainsi le bon et honnête Iakof n'a rien oublié, ne nie rien de ce qu'on va lui imputer à crime; mais il a oublié toutes les personnes que sa déposition ferait traiter en criminels d'état.

Des flots de sang auraient coulé en Russie par la main des bourreaux, si tous les accusés avaient été aussi faibles qu'Alexis. Que, par exemple, le confesseur Iakof eût nommé ceux

qui souhaitaient la mort du tsar, ou qui ap- 1718.
pelaient le tsarévitch l'espérance de l'état, et que ceux-ci en eussent déclaré d'autres à leur tour, il semble que les bourreaux auraient manqué pour le supplice des coupables.

Le 21 juin, les chefs du clergé donnèrent leur sentiment par écrit sur le délit du tsarévitch. Ils citaient d'abord ces passages de l'Exode : « Respecte ton père et ta mère.........
» Tu ne maudiras point le prince de ton
» peuple..... Que celui qui aura frappé son
» père ou sa mère meure de mort, etc. ». Ils rapportaient l'histoire d'Absalon, ils proposaient l'exemple de Jésus - Christ, qui s'est soumis à son père, et les préceptes du Sauveur, qui a ordonné de rendre à César ce qui appartient à César; enfin ils citaient plusieurs autres passages tirés de l'ancien et du nouveau Testament; et, après avoir soumis le jugement de ce grand procès à la prudence du souverain, ils continuaient en ces termes :

« Si notre monarque très - clément veut
» punir le pécheur suivant la grandeur de sa
» faute, il a sous les yeux les exemples que
» nous lui présentons, et que nous avons
» tirés de l'ancien Testament. S'il veut se
» livrer à sa clémence, il a l'exemple de notre

1718. » Sauveur lui-même, de Jésus-Christ, qui » reçoit l'enfant prodigue qui s'est repenti, » qui renvoie en paix la femme adultère, » elle qui, suivant la loi, devait être lapidée, » et qui aime mieux la bonté que le sacrifice..... Il a aussi l'exemple de David, qui, » voulant épargner son fils et son persécuteur, dit à son général Joab et aux autres » capitaines qui marchaient contre ce fils » ingrat : *Epargnez mon fils Absalon.* Le père » voulut l'épargner, mais la justice de Dieu » ne l'épargna pas. Enfin le cœur du prince » est dans les mains de Dieu : qu'il choisisse » le meilleur parti ».

Cet écrit était signé de huit prélats, de trois archimandrites et de deux docteurs. L'archevêque de Rézan signa le premier : il avait le malheur d'être lui-même compromis dans le procès du tsarévitch, pour avoir fait dans un sermon l'éloge de ce prince.

Le conseiller-privé Tolstoi alla faire encore au tsarévitch, de la part de son père, les questions suivantes, qui étaient au moins inutiles :

« Pourquoi il n'avait pas voulu suivre son » père et remplir ses volontés? S'il ne savait » pas que c'était une indécence, un péché, » une honte que la désobéissance ?

» Pourquoi il avait vécu dans l'indolence 1718.
» et sans craindre aucune punition ?

» Pourquoi il avait cherché la succession
» par une autre voie que l'obéissance, comme
» son père l'y avait engagé » ?

A ces questions puériles Alexis répondit avec la simplicité d'un enfant, « Qu'il savait bien que la désobéissance était un péché; mais que, livré dans l'enfance aux nourrices et aux filles de la chambre, il n'avait appris d'elles qu'à mentir et à s'occuper de vains amusemens; qu'ensuite il avait eu pour gouverneurs le prince Viazemski et les deux Narischkin, de qui il n'avait rien appris de mieux; que, lorsque son père lui avait fait apprendre l'allemand, il ne s'était donné que par force à cette étude et l'avait fort négligée; que Menchikof, à qui son père l'avait confié depuis, avait eu sur lui plus d'attention; mais que, en l'absence de ce vigilant gouverneur, Viazemski et les Narischkin flattaient son goût pour la paresse et partageaient avec lui ses plaisirs; qu'il n'en avait pas de plus doux que de se trouver avec des popes et des moines, et de s'enivrer avec eux; qu'accoutumé à vivre avec ces sortes de gens, c'était eux qu'il respectait et qu'il prenait pour modèles; que par eux il concevait chaque

1718. jour plus d'éloignement pour le métier des armes et pour les autres occupations qui conviennent à un prince; qu'il était enfin parvenu à ne plus soutenir la vue de son père et à souhaiter d'en vivre éloigné; que, devenu plus libre lorsque le soin de l'administration lui fut confié, il se livra encore plus à ses goûts et à son commerce avec les prêtres et les moines; qu'il était affermi par Kikin dans sa manière de vivre; que, envoyé par son père dans les pays étrangers, il y avait un peu profité, mais sans corriger cependant son caractère dépravé;

» Que c'était ce mauvais caractère qui l'avait empêché de redouter la punition paternelle; qu'il craignait son père, mais non pas d'une crainte filiale; qu'à son retour d'Allemagne il s'était blessé la main d'un coup de pistolet, pour n'être pas obligé de dessiner devant son père; que, interrogé par le tsar sur la manière dont il s'était blessé, il n'avait pas voulu déclarer la vérité; ce qui prouve qu'il n'avait pas une vraie crainte filiale;

» Que, s'étant de plus en plus éloigné du bon chemin et de l'imitation de son père, il n'avait plus pensé à se procurer le trône que par une mauvaise voie; qu'il avait désiré d'y parvenir par la force d'un secours étranger; et

que, si ceux qui auraient favorisé son dessein 1718.
lui avaient demandé par reconnaissance une armée russe ou des sommes d'argent considérables, il les aurait satisfaits en tout, et aurait fait de grands présens à leurs ministres et à leurs généraux; qu'il aurait entretenu à ses frais les troupes qu'on lui aurait fournies pour remplir son projet, et qu'il n'aurait jamais cru les payer trop cher ».

La simplicité enfantine de toute cette dernière déclaration est précieuse; elle prouve que le tsarévitch pouvait avoir les vices et la grossièreté d'une mauvaise éducation, mais qu'il ne pouvait être criminel. Ce n'est pas ainsi que se déploie l'ame forte d'un scélérat capable de méditer de grands forfaits politiques, d'en nourrir long-temps le projet, d'en préparer l'exécution, de le commettre enfin. Que pouvait entreprendre un homme assez timide pour endurer la douleur d'un coup de pistolet, dans la crainte de dessiner devant son père? Et quel est le délit d'un malheureux qui n'a formé que des désirs vagues et des pensées incertaines?

Mais que serait-ce, si ses aveux les plus forts lui avaient été dictés, arrachés, extorqués? si l'on avait mis à profit sa timidité, sa faiblesse pour le forcer à se montrer plus coupable

1718. qu'il ne l'était en effet? si chaque jour de mauvais traitemens nouveaux fatiguaient, domptaient sa patience, et l'obligeaient à faire les aveux qu'on exigeait de lui? si l'on employait même les tortures pour vaincre sa résistance? si ses cris et le bruit des coups qu'il recevait étaient entendus par un prisonnier qui était en même temps dans la forteresse et qui a dévoilé depuis cet odieux secret? si le tsar lui-même était le spectateur et peut-être le ministre des tourmens de son fils? On ne peut s'empêcher de rapporter cette tradition; mais elle afflige l'humanité qui se plaît à la révoquer en doute; elle semble en même temps choquer la vraisemblance.

Peut-on croire en effet qu'on eût renfermé si près d'Alexis un prisonnier à qui l'on eût ensuite rendu la liberté? N'aurait-on pas fait périr dans la prison ce dépositaire d'un secret dangereux? Un prince capable de traiter ainsi son propre fils aurait-il épargné un homme obscur? Est-ce avec tant d'imprudence que se commettent ces horreurs, qu'on a trop longtemps appelées des coups d'état?

Mais, d'un autre côté, est-ce bien de son propre mouvement que le tsarévitch a fait cette déclaration absurde, qu'il aurait bien pu aller se joindre aux révoltés du Mecklen-

bourg, s'ils avaient été les plus forts et qu'ils 1718.
l'eussent appelé; et cet autre aveu, qu'il aurait accordé tout ce que ceux qui l'auraient placé sur le trône eussent exigé de lui? Est-ce bien sans y être contraint par aucune violence qu'il a révélé sa propre confession? Ces confidences de ses pensées les plus intimes, de ses rêveries fugitives qu'il fait à des juges acharnés à sa perte, portent le caractère d'une imprudence stupide ou d'un aveu arraché par la force.

Croira-t-on qu'il ait fait sincèrement et de lui-même l'éloge des soins que Menchikof avait pris de son éducation, lorsqu'on sait d'ailleurs que Menchikof approchait de lui tout au plus trois ou quatre fois par an, et ne lui parlait qu'avec le ton du mépris le plus dur et le plus outrageant? Si on le contraignit à louer le favori de Pierre, l'ami de Catherine, ne peut-on pas lui avoir dicté de même ce qu'on voulait lui faire dire?

Tels sont les doutes qui se présentent d'eux-mêmes à l'esprit, et qui peut-être ne seront jamais résolus.

Ce qui n'est pas douteux, et ce qui est déplorable, c'est que les juges du tsarévitch, quoique ce prince ne fût coupable que d'imprudence et d'indiscrétion, le condamnèrent d'une commune voix à la mort. Nous allons

1718. traduire dans toute leur horreur les principaux articles de leur prononcé.

« En l'année 1718, le 24 juin, par ordre
» exprès de sa majesté tsarienne, signé de sa
» main..... Nous soussignés ministres, séna-
» teurs, états militaire et civil... Quoique, sui-
» vant la loi de l'empire de Russie, et comme
» sujets naturels de sa majesté tsarienne, il
» ne nous appartienne pas de faire ce qui dé-
» pend uniquement de la volonté illimitée de
» sa majesté, dont la puissance vient de Dieu
» seul et n'a point de bornes, et que par con-
» séquent elle seule puisse porter ce jugement;
» cependant, pour obéir à l'ordre sublime de
» sa majesté tsarienne, notre suprême sei-
» gneur, après un sain examen sur notre
» conscience chrétienne, sans crainte, sans
» complaisance, sans acception de personne,
» ayant devant nous la loi de Dieu..... Nous
» avons conclu et arrêté unanimement et sans
» contradiction que le tsarévitch Alexis, par
» l'attentat et le crime commis par lui contre
» son père et son souverain, est digne de
» mort; car, quoique sa majesté tsarienne,
» par sa lettre envoyée de Spa au tsarévitch....
» lui ait promis son pardon s'il revenait de
» bon gré.... cependant il s'en est rendu in-
» digne en ne revenant pas volontairement,

» comme il est amplement constaté par le ma- 1718.
» nifeste du 3 février 1718, imprimé et publié
» par oukase de sa majesté tsarienne. Il est
» vrai que, lorsque le 3 février le tsarévitch
» fut introduit dans la salle d'audience à Mos-
» kou, sa majesté tsarienne eut pitié de lui,
» comme d'un fils qui demandait grace et im-
» plorait son pardon, et qu'il le lui promit,
» mais sous la condition que le tsarévitch dé-
» clarerait, sans rien celer, ce qu'il avait fait et
» ce qu'il avait eu dessein de faire jusqu'à ce
» jour contre sa majesté tsarienne, tous ceux
» qui l'avaient aidé par des effets ou par leurs
» conseils, ou qui avaient été instruits de ses
» projets, ajoutant que, s'il gardait le silence
» sur quelque fait ou sur quelque personne,
» son pardon demeurerait sans effet..... Non-
» seulement il a gardé le silence sur un grand
» nombre de personnes, mais même sur les
» faits les plus graves et les plus criminels,
» principalement sur son dessein de rébellion
» contre son père et seigneur, et sur son am-
» bition, déjà conçue depuis long-temps, de
» se procurer le trône de son père, même du
» vivant de ce prince, par différentes ruses
» et de mauvais moyens; mettant son espé-
» rance dans le bas peuple, et souhaitant la
» mort prompte de son souverain..... Par-là il

1718. » a perdu le pardon que son père et seigneur
» lui avait promis s'il faisait un aveu général
» en présence de sa majesté tsarienne, des
» ordres ecclésiastiques et séculiers, et devant
» les juges-commissaires..... Un projet aussi
» criminel et presque inouï dans le monde,
» de donner la mort à son suprême seigneur,
» le père de la patrie, à son très-clément père
» suivant la chair, est digne de mort.....

» Et quoique, comme esclaves et sujets,
» nous prononcions cette décision dans toute
» la tristesse de notre cœur et les larmes aux
» yeux, considérant qu'il ne nous convient
» pas, à nous qui sommes soumis à la puis-
» sance monarchique, de porter un tel ju-
» gement, et surtout contre le fils de notre
» clément souverain; cependant, comme c'est
» sa volonté que nous jugions, nous déclarons
» ici notre juste opinion et notre jugement
» dans toute cette pureté et cette conscience
» chrétienne avec laquelle nous espérons
» comparaître au jugement juste et terrible
» du Dieu tout-puissant. D'ailleurs nous sou-
» mettons cette décision à la volonté et à la
» puissance illimitée de sa majesté tsarienne,
» notre très-clément monarque ».

Ce jugement fut signé par quatre-vingt-neuf officiers de différens grades dans l'état mili-

taire et par trente-cinq ministres et autres 1718.
personnes de l'état civil. De ces cent vingt-quatre juges il ne s'en serait pas trouvé un seul qui eût signé la condamnation d'Alexis s'ils eussent été libres, s'ils eussent osé obéir à la voix de leur conscience; mais tout tremblait sous le tsar : on ne connaissait d'autre loi, d'autre justice que sa volonté. Il est vrai qu'en apparence il avait laissé une entière liberté aux juges; mais ils savaient bien ce qu'ils devaient prononcer pour lui plaire, et ils sacrifièrent le jeune prince à la crainte de la disgrace. C'est une honte pour la Russie et une preuve que le monarque avait avili, par la terreur, les ames de la nation, qui se sont relevées sous un gouvernement plus doux.

Le tsarévitch a la simplicité de déclarer qu'il s'est accusé en confession d'avoir souhaité la mort de son père, et sur cet aveu il est traité de parricide. Il est vrai qu'on lui a fait avouer aussi qu'il se serait joint aux rebelles du Mecklenbourg; mais ce n'est point un projet arrêté, une idée fixe, un commencement de complot; ce n'est qu'une simple pensée, une vue intérieure et passagère; il ne s'en est ouvert à personne, il s'y est d'autant moins arrêté, qu'il ne croyait pas devoir

1718. la mettre à exécution. Quel homme ne périrait pas du dernier supplice, s'il devait être jugé sur les pensées qui se sont offertes à son esprit? Si des pensées, qui fuient comme l'éclair, devaient être punies comme leur exécution?

Le tsarévitch fut amené le lendemain dans la chambre du sénat : il y renouvela devant les juges l'aveu de sa faute ; on lut son jugement et il fut reconduit dans sa prison.

Le saisissement, l'agitation, l'image de la mort et d'une mort ignominieuse firent tomber le jeune prince en apoplexie. On vint dès le matin apporter cette nouvelle au tsar, et quelques heures après on lui annonça que son fils était en danger. Pierre fit assembler les grands dans son palais et resta avec eux jusqu'à ce qu'un troisième courrier lui apprit qu'il n'y avait plus d'espérance, que son fils ne passerait pas la soirée et qu'il demandait à voir son père. Le tsar partit aussitôt, accompagné des grands qui se trouvaient auprès de lui. Dès que le tsarévitch le vit, il lui dit en pleurant qu'il avait péché contre Dieu et contre son père, qu'il n'espérait pas guérir de sa maladie, et que, quand il en reviendrait, il était indigne de vivre. Il pria son père, au nom de Dieu, de lever la malédic-

tion qu'il lui avait donnée à Moskou, de lui 1718.
pardonner ses fautes, de lui donner sa bénédiction paternelle et de faire prier Dieu pour lui.

Le tsar versa, dit-on, des larmes avec tous les assistans. Il était trop tard. Il fallait pleurer sur son fils et le bénir quand ce malheureux prince venait de Naples se jeter en tremblant dans ses bras.

A quatre heures du soir le major des gardes, Ouchakof, vint annoncer que le tsarévitch touchait à son dernier moment et demandait à voir encore son père pour la dernière fois. Le tsar refusa d'abord : on dit que ce fut par attendrissement. On lui représenta qu'il ne pouvait priver de cette grace un mourant, tourmenté par les remords. Il se mit en chemin; mais lorsqu'il entrait dans sa chaloupe on lui rapporta que son fils n'était plus.

Le 28, le corps d'Alexis fut posé dans un cercueil découvert, doublé de velours noir et revêtu d'étoffe d'or. Il fut conduit, par le vice-chancelier et par quelques autres personnes de marque de la forteresse, à l'église de la Trinité, où le peuple vint lui baiser la main.

Le 30, sur le soir, le corps fut transporté de cette église dans celle de la forteresse et enterré à côté de son épouse. Le tsar, la

1718. tsaritse et toute sa cour accompagnèrent le convoi ; et les historiens remarquent que Pierre versa des larmes pendant toute cette cérémonie : il avait montré la plus dure insensibilité pendant tout le cours du procès.

Tels furent sur la mort d'Alexis les détails publiés par ordre de la cour ; mais l'Europe entière crut que ce malheureux prince avait péri de mort violente, et cette opinion ne manquait pas de fondement. Büsching, auteur allemand, connu par un grand nombre d'ouvrages, avait passé un long temps à St-Pétersbourg et avait eu des liaisons d'amitié avec Anne Cramer, intime confidente de Pierre Ier et de Catherine. Il a publié, sur le témoignage de cette fille, qu'Alexis fut décapité par ordre de son père, et qu'Anne Cramer, alors première femme-de-chambre de la tsaritse, dont elle devint dans la suite fille d'honneur, fut employée à coudre la tête du prince au tronc, avant qu'il fût exposé sur le lit de parade. Son cou fut enveloppé d'une large cravate noire [1].

[1] Coxe a su, d'une dame qui avait été fort liée avec Anne Cramer, que cette fille se refusait toujours aux questions de son amie sur la mort d'Alexis, et que le seul aveu que cette dame ait pu en arracher, c'est que c'était elle qui avait préparé le corps du prince avant

Henri Bruce, adjudant et ami du maréchal 1718.
Weyde, fait entendre dans ses Mémoires [1] qu'Alexis a été empoisonné. Ce fut Bruce lui-même qui fut chargé d'aller demander à l'apothicaire la *potion forte* qu'on lui avait commandée. Il ne se fut pas plutôt expliqué sur sa commission que l'apothicaire devint pâle et tremblant. Bientôt après arriva le maréchal Weyde dans un état de trouble aussi violent que celui de l'apothicaire. On lui donna un gobelet d'argent fermé de son couvercle, et il l'emporta en chancelant. Ces détails ne permettent guère de croire que cette *potion forte* fût autre chose que du poison.

Le récit de Bruce semble contrarier celui de Büsching, et cependant on peut les concilier : il se peut que le prince ait opiniâtrément refusé le poison et qu'on lui ait tranché la tête. On prétend que c'est le maréchal Weyde qui fut chargé de l'exécution : « Très-peu de » personnes, dit Henri Bruce, croient que la » mort d'Alexis ait été naturelle; mais il était

qu'il fût exposé en public. Coxe ajoute qu'il a su d'un Anglais qui avait été attaché au prince Cantémir, qu'Alexis avait eu la tête tranchée dans sa prison. Cantémir avait été dans la plus haute faveur auprès du tsar.

[1] Les Mémoires de Henri Bruce ont été imprimés en anglais en 1782.

1718. » dangereux de dire ce qu'on en pensait. Le » ministre de l'empereur et celui des états » de Hollande ont reçu défense de paraître » à la cour pour avoir parlé trop librement » à se sujet : on se plaignit d'eux à leurs » supérieurs, et tous les deux furent rappelés ».

Il avait été facile de prévoir que le procès d'Alexis finirait d'une manière tragique. Si le tsarévitch vivait, Pierre n'avait rien gagné en faisant prononcer sa condamnation, et s'était chargé gratuitement de ce qu'avait d'odieux une si cruelle sentence. La mort civile d'Alexis ne l'aurait pas empêché de renaître pour succéder à son père, si ses droits anéantis avaient été réclamés et soutenus par un parti puissant; ou même, sans appui, il serait monté sur le trône lorsque son fils y fut élevé après la mort de Catherine. Pour que les desseins du tsar fussent remplis, il fallait qu'Alexis mourût.

On connaît le mot de Pierre Ier à l'ambassadeur d'une puissance étrangère : « Si ce » doigt était gangrené, lui dit-il en lui mon- » trant un de ses doigts, hésiterais-je à le » faire couper ? — On traiterait de cruel, » ajouta-t-il, un souverain qui priverait son » héritier de sa succession ; mais la vraie » cruauté est de sacrifier le salut de l'état à

» l'ordre de succession établie ». Cette conversation fut antérieure de plusieurs années à la mort du tsarévitch ; mais l'ambassadeur comprit dès-lors que ce jeune prince serait au moins condamné un jour à l'état monastique [1]. 1718.

Sans doute Alexis était peu capable de régner ; mais c'est un inconvénient attaché aux gouvernemens héréditaires, qu'un prince faible succède souvent au grand homme. L'expérience a prouvé que ce malheur est encore préférable aux troubles, aux dissensions, à l'anarchie périodique des gouvernemens électifs. Déjà depuis plusieurs siècles un usage consacré par le temps, et qui dès-lors avait plus de force qu'une loi, rendait le trône de

[1] Lettre de l'envoyé de Vienne, du 15 novembre 1715, publiée par Coxe, dans ses *Voyages au nord de l'Europe*. Voici comment le ministre termine sa lettre : « A » présent je comprends le motif de la loi publiée dernièrement par le tsar, qui adjuge tous les biens de » la famille à un des enfans mâles, et qui laisse en » même temps au père le pouvoir absolu de nommer » son héritier sans aucun égard au droit d'aînesse. Je » suis maintenant convaincu que le tsar a pris la résolution de donner l'exclusion à son fils aîné, en sorte » que nous verrons un jour Alexis, avec sa tête rasée, » jeté dans un monastère, et obligé de passer le reste de » sa vie à prier et à chanter des hymnes ».

1718. Russie héréditaire. Pierre vient ; ce fier et violent destructeur des anciennes coutumes ne sait pas respecter cet usage, qui seul pouvait garantir le repos de ses peuples. Frappé de l'incapacité de son fils, et craignant que ses propres institutions ne soient un jour renversées ou faiblement protégées, il exclut ce prince de sa succession, et, pour mettre entre lui et le trône une barrière invincible, il le fait flétrir par un arrêt de mort. Que la mort d'Alexis ait été naturelle ou forcée, qu'il ait fini par une attaque d'apoplexie, par le poison, où par le fer, il ne survécut pas à sa condamnation ; mais Pierre ne crut pas en avoir assez fait : quelques années après (en février 1722) il régla par une loi expresse la succes-
Jitié Pet.Vel. sion au trône, comme il avait fait l'héritage des particuliers. Il ordonna que le souverain de Russie fût maître à perpétuité de nommer à son gré son successeur, de révoquer son choix et d'en faire un nouveau. Il obligea ses sujets de se soumettre à cette loi funeste à la patrie, sous peine d'être regardés comme traîtres envers cette même patrie. C'est à cette imprudente loi qu'on doit attribuer toutes les révolutions qui ont affligé la Russie. Avant lui l'ordre de la succession au trône était déterminé ; c'est lui qui l'a rendu incertain ;

c'est lui qui a ouvert dans son empire cette 1718.
source abondante de troubles et de conspirations. Ne valait-il pas mieux qu'Alexis régnât?

Sa mort ne satisfit point encore à la vengeance de son père : ceux qui avaient eu le malheur d'entrer dans sa confiance, ceux qui avaient approuvé sa fuite, ceux qui avaient pris quelque intérêt à son sort devaient être sévèrement punis. Lapoukin, qui avait dit au résident Bleyer que le tsarévitch était regretté et que sa fuite pourrait occasioner quelques troubles; le moine Iakof, confesseur du prince; Ivan-Aphanassief, maréchal de sa cour; Voronof, son maître d'hôtel; Doubrovski et quatres autres de ses serviteurs furent condamnés au supplice de la roue. Ils furent amenés sur la place : Pierre voulut bien commuer leur peine; Lapoukin, Iakof, Aphanassief, Doubrovski et Voronof eurent la tête tranchée, les autres reçurent le knout. La maîtresse du tsarévitch, cette timide Euphrosine, qui avait eu la faiblesse d'accuser son amant, fut remise en liberté. Le prince Dolgorouki, dont l'indiscrétion n'était pas plus criminelle, mais était peut-être plus grave que celle de Lapoukin; le tsarévitch de Sibérie, qui voyait en songe la mort du tsar et la ruine de Pétersbourg; un prince Lvof,

1718. un Narischkin furent envoyés en exil. Pourquoi cette différence de punition entre des hommes qui tous n'avaient mérité que la disgrace du souverain?

L'évêque de Kief avait eu le malheur d'inspirer au tsarévitch de la confiance. Ce prince lui avait écrit du château Saint-Elme une lettre particulière; la lettre n'était pas parvenue à son adresse : cependant le prélat n'en fut pas moins arrêté dans son diocèse. On l'amenait à Moskou, il mourut en chemin, et l'on crut qu'il s'était empoisonné.

Pierre, qu'on dit avoir répandu des larmes sur son fils expirant, et qui en avait encore versé aux funérailles de ce prince, poursuivit sa mémoire et ne lui laissa pas même la triste paix du tombeau. Après la punition des amis du tsarévitch, il se rendit au sénat, et se vanta d'avoir fait éprouver sa justice à son fils lui-même, « homme plus faux et plus ingrat » qu'on n'aurait pu le penser ». Il se fit gloire de son excessive sévérité, qu'il attribuait à son amour pour la nation. Il ne déposa point encore le glaive de la justice; mais il le conservait pour une cause plus juste, pour punir des oppresseurs puissans qui s'abreuvaient du sang des faibles. Un tribunal fut établi pour rechercher leurs malversations.

Ainsi les moyens qu'il avait employés pour 1718. contenir les déprédateurs publics avaient été impuissans. Les principaux coupables furent encore ceux qui avaient déjà reçu leur pardon pour le même crime, le prince Menchikof, l'amiral comte Apraxin et son frère. Ils furent obligés de remettre leurs épées aux officiers de la justice et de garder les arrêts pendant l'instruction de leur procès. Convaincus de péculat, ils devaient s'attendre à perdre au moins leurs dignités. La grandeur de leur faute, la sévérité des lois militaires d'après lesquelles ils étaient jugés, la dureté du tsar, tout leur ôtait l'espérance d'obtenir leur grace.

Mais Pierre, qui avait puni avec toute la rigueur du despotisme des gens qui s'étaient permis contre sa personne quelques indiscrétions, pardonna aux ennemis du peuple. Il se contenta de leur infliger des peines pécuniaires, et se chargea lui-même de leur punition corporelle; car lorsque ses favoris, ses gentilshommes, ses valets se rendaient coupables de quelques fautes, ils éprouvaient ce que pesaient le bras et la canne d'un souverain qui savait se faire craindre, et qui n'avait jamais appris à se respecter lui-même. Menchikof, élevé si haut qu'il ne voyait que le

1718. prince au-dessus de lui, fut souvent exposé à ces punitions familières; mais quel sentiment d'honneur pouvait-il régner dans une cour où le souverain corrigeait ses amis à coups de bâton, où l'exécuteur couronné se dégradait autant que le coupable, sans que l'un ni l'autre ressentît aucune honte? Ne peut-on pas attribuer à cet avilissement les vices de Menchikof, qui joignait aux talens d'un bon général, d'un ministre habile, l'ame rapace d'un financier?

Anecdotes de Pierre le Grand.

Tant de fois convaincu et plutôt puni comme un méchant valet que comme un ministre coupable, il fut toujours incorrigible. Jamais le sénat ne put lui faire rendre compte de ses infidélités : personne, dans ce corps respectable, n'osait élever la voix contre les déprédations du favori. On se contenta d'en dresser un état succinct qu'on mit sur la table à la place où siégeait le tsar. Pierre vit ce papier, le parcourut négligemment et sembla n'y faire aucune attention. Le papier restait toujours à la même place. Enfin un jour Tolstoi, assis au sénat à côté du tsar, eut le courage de lui demander ce qu'il pensait de cette pièce : « Rien, répondit le prince, si ce n'est » que Menchikof sera toujours Menchikof ».

LIVRE VII.

1718.

Pendant que ces différens procès, atroces ou dégoûtans, affligeaient la Russie, elle se livrait à l'espoir d'une paix prochaine. Charles XII, conduit par Goertz depuis son retour de Turquie, n'avait plus cette haine envenimée qu'il avait conçue pour le tsar. Il s'accoutumait à voir en lui un utile allié, un appui nécessaire pour les nouveaux desseins qu'il méditait. Toujours avide de vengeance, c'était le roi de Danemarck, l'électeur de Hanovre, le roi de Prusse, qu'il voulait punir de n'avoir pas respecté ses malheurs. Il se promettait de les accabler avec les forces réunies de la Russie et de la Suède.

Pour remplir ce projet, il fallait se réconcilier avec le tsar. L'île d'Aland fut indiquée pour le congrès. Le baron de Goertz et le comte de Gullenbourg s'y rendirent, chargés de pleins pouvoirs de la Suède; de Bruce, grand-maître de l'artillerie, et Ostermann, alors conseiller de la chancellerie et depuis grand-chancelier, furent les ministres de la Russie. Les conférences s'ouvrirent le 10 mai. Le prince Troubetskoi et le comte Golovin, faits prisonniers à la bataille de Narva, recou-

1718. vrèrent enfin leur liberté. Le prince Khilkof, résident à la cour de Suède lors de la rupture, et que Charles avait fait arrêter, mourut lorsqu'il allait revoir sa patrie. Il rendit utile le loisir dont il jouissait dans sa captivité, en écrivant l'histoire de sa nation.

Les propositions dont Goertz fit l'ouverture au congrès auraient troublé tout le Nord. Il voulait que l'électeur de Hanovre, roi d'Angleterre, rendît à la Suède Brème et Verden, le roi de Prusse Stettin, le roi de Danemarck tout ce qu'il avait pris, et qu'Auguste cédât le trône de Pologne à Stanislas. On ne pouvait obtenir ces restitutions que par la force des armes : Goertz, ministre d'un prince trop affaibli, voulait le renforcer de toute la puissance du tsar. Pierre, qui ne voulait pas s'attirer légèrement de nouveaux ennemis et qui désirait obtenir la paix, évitait adroitement de refuser et de promettre. Cette conduite indécise ne trompa point ses anciens alliés, et ils l'accusèrent dans la suite d'avoir partagé tous les desseins du ministre de Suède.

Cependant les affaires allaient lentement au congrès, parce que le plan de Goertz les embarrassait de mille difficultés. Pierre, pour donner plus d'ascendant à ses ministres, travaillait à rendre ses forces toujours plus formidables.

Le roi de Suède employait contre le Danemarck les débris des siennes; il abandonnait au baron de Goertz le soin des affaires et des négociations politiques, et, rassuré par ce ministre sur les entreprises de la Russie, il entra lui-même en Norwège. La rigueur de l'hiver ne put l'empêcher d'assiéger Frédérickshald; il trouva la mort devant cette place, le 30 décembre, à l'âge de trente-six ans. On crut dans le temps qu'il avait été tué d'un coup de coulevrine; on croit à présent qu'il fut assassiné. Sa carrière fut courte, mais brillante : plus heureux si, moins épris d'un faux éclat de gloire, il avait rendu sa vie plus utile à l'état. Brûlé du plus ardent enthousiasme, éperdument amoureux de l'immortalité, il était capable de tout ce qu'il y a de grand; mais, gâté par le roman de Quinte-Curce, il ne voyait de grandeur que dans le fracas des conquêtes, la désolation des peuples et le renversement des états. 1718.

On assure que, en apprenant sa mort, Pierre versa des larmes, et, s'il en répandit, elles étaient sincères. La nature l'avait fait bon, mais impétueux et colère : l'éducation l'avait laissé brut et grossier; c'était par principes qu'il était dur et quelquefois cruel, parce que dans ses actes de cruauté il ne voyait que de la justice. Anecdotes de Pierre le Grand.

1719. La mort de Charles changea toute la face des affaires. Goertz était sorti de l'île d'Aland pour aller faire part à son maître de l'état des négociations; il fut arrêté à Stockholm; accusé d'avoir donné de mauvais conseils au roi, de l'avoir excité à opprimer la nation, il fut condamné à perdre la tête. Ses papiers confirmèrent que, par ses avis, Charles XII avait arrêté le plan de chasser de Pologne l'électeur de Saxe, celui de Hanovre, d'Angleterre, et d'appeler à Londres le prétendant. Pierre fut soupçonné de n'avoir pas désapprouvé ces projets, et d'avoir eu quelque disposition à les seconder. Ce soupçon lui attira la haine de Georges Ier et des souverains du Nord.

Dès que le sénat de Stockholm fut instruit de la mort de Charles, il éleva sur le trône Ulrique-Éléonor, sœur du feu roi. Si l'on eût suivi régulièrement l'ordre de la succession, la couronne devait être donnée au duc de Holstein, fils de la sœur aînée de Charles; mais Ulrique-Éléonor était en Suède et avait eu, dans l'absence de son frère, l'administration de l'état.

Le tsar et la nouvelle reine se firent des protestations mutuelles de leur inclination pour la paix; mais Pierre fit en même temps déclarer aux plénipotentiaires suédois que, si

dans l'espace de deux mois les propositions 1719.
qu'il avait faites n'étaient pas accordées, il ferait entrer quarante mille hommes en Suède, pour imprimer aux négociations plus de célérité.

La diète de Brunswick forma pour la pacification du Nord un projet tout-à-fait opposé à celui de Goertz. On y regarda les provinces suédoises de l'Allemagne comme des possessions plus onéreuses qu'utiles à la Suède, comme des sujets de guerres interminables. Il fut résolu de les abandonner aux puissances qui s'en étaient emparées; mais comme il était juste qu'elles les achetassent par quelques services, elles devaient aider la Suède à rentrer dans la Finlande et surtout dans la Livonie, le grenier de ce royaume. On ne laisserait au tsar, de toutes ses conquêtes, que Pétersbourg, Cronstadt et Narva; et, s'il refusait de consentir à cet accord, toutes les puissances contractantes réuniraient leurs forces pour l'y contraindre. C'est un de ces brillans et chimériques projets qui séduisent quelquefois des ministres, et dont l'impossibilité n'est trop souvent prouvée qu'après qu'ils ont coûté des flots de sang. Celui-là s'évanouit de lui-même.

L'empereur, excité par la cour de Londres, Journ. Petr. Vel.

1719. fut le premier à manifester ses dispositions contre le tsar: il fit sortir de Vienne le résident de Russie, sans lui donner audience de congé, et fit en même temps renvoyer de Breslaw l'agent du commerce des Russes, qui ne se mêlait d'aucune affaire politique. Pierre choisit les jésuites pour en faire l'objet de ses représailles; il les avait reçus depuis quelques années, à la sollicitation de l'empereur; il les fit chasser de toutes les villes de sa domination, et les églises catholiques de Russie n'ont été desservies depuis que par des capucins et des récollets [1].

Pendant que les alliés privaient en espérance Pierre de ses conquêtes, Siniavin enlevait aux Suédois deux vaisseaux de ligne et un brigantin qui portaient du blé à Stockholm, et la flotte russe transportait en Finlande vingt mille hommes d'infanterie, et six mille de cavalerie.

Jitié Pet. Vel. Cependant la reine de Suède, enorgueillie par les offres de Georges Ier, qui promettait d'envoyer la flotte anglaise à son secours, fit signifier au tsar qu'elle allait rompre les conférences d'Aland, s'il ne consentait pas à res-

[1] Depuis que cela a été écrit, les jésuites en sont rentrés en possession, quoique leur société fût détruite dans tout le reste du monde catholique.

tituer toutes les provinces qu'il avait conquises. 1719.

La réponse de Pierre fut d'envoyer la grande flotte commandée par l'amiral Apraxin, et la flotte des galères aux ordres du général Lessi, attaquer la Suède au nord et au midi de Stockholm. Les deux descentes eurent le plus heureux succès : Nordkœping, Nikœping, d'autres villes, des villages entiers, des châteaux et des maisons de campagne furent détruits par Apraxin ; des moulins, des fabriques de métaux, des magasins eurent le même sort ; quinze mille maisons furent brûlées, et la perte des Suédois, devenus si pauvres, fut évaluée à plusieurs millions [1]. Journ. Pet. Vel.

Un parti de cosaques s'approcha à deux lieues de Stockholm et enleva un officier et huit soldats de la garde. Il y eut un combat presque à la vue de cette capitale ; les Russes n'avaient que trois bataillons et point de cavalerie ; les Suédois en avaient ; ils étaient beau-

[1] Les Russes rasèrent 8 villes, 141 maisons de nobles, 1,361 villages et 43 moulins. Ils détruisirent 2 mines de cuivre, 14 usines et 16 magasins ; ils tuèrent 100,000 bestiaux, jetèrent dans la mer 80,000 barres de fer, et mirent en partant le feu à une forêt de 80 lieues d'étendue, pour détruire les mines de cuivre et de fer qu'on y exploitait. *D.*

1719. coup plus nombreux, ils pouvaient être secondés par leur armée, et l'époux de leur reine les commandait; ils furent battus.

Lessi ne fit pas moins de mal. On ne faisait pas la guerre : on brûlait, on ravageait, on jetait dans la mer ce qu'on ne pouvait emporter ni détruire.

Le reine, effrayée, fit prier le tsar de suspendre les hostilités; mais ses espérances furent bientôt après relevées par l'arrivée de la flotte anglaise que conduisait l'amiral Norris. Carteret, envoyé d'Angleterre en Suède, écrivit au tsar pour lui offrir la médiation de son maître. Norris joignit une lettre à celle de ce ministre. Ces dépêches furent remises aux plénipotentiaires, qui étaient encore au congrès d'Aland, de la part de la Russie. Choqués du ton menaçant de ces lettres, ils refusèrent de les recevoir.

En même temps Campredon venait d'arriver à Stockholm en qualité de résident de France, et apportait aux Suédois une demi-année de subside. Georges rappela ses ministres de Pétersbourg. Les rois de Pologne, de Prusse, de Danemarck, que Pierre avait été près de sacrifier aux projets de Goertz, s'engageaient à soutenir la Suède contre la Russie. Cette négociation fut tenue secrète; mais elle

ne put le rester au tsar. Il avait pour ennemis 1719.
tous ses anciens alliés. Leur intérêt et le sien avaient formé leur alliance : elle était rompue par des intérêts nouveaux.

Pierre veut affronter l'orage qui se forme 1720.
contre lui : la noblesse de toutes les provinces, tous les régimens de cosaques et même les Kalmouks sont avertis de se tenir prêts au premier ordre. Les troupes qui ont leurs quartiers d'hiver dans la Finlande et la Livonie, les vaisseaux qui se trouvent dans les ports, n'attendent que le signal.

Norris entre de nouveau dans la Baltique ; mais il semble ne s'approcher de la Suède que
pour en apprendre plus tôt les désastres. Le Juin.
général prince Golitsin, qui commande en Finlande, embarque quelques troupes sur des galères, et les envoie, sous le commandement du brigadier Mengden, attaquer la Bothnie occidentale. Les Suédois prennent la fuite à l'approche des Russes. Des cosaques, détachés par Mengden, brûlent la ville d'Oumma, réduisent en cendres quarante-un villages, plus de mille maisons, cent treize magasins, huit barques chargées de blé, et ne trouvent nulle part aucune résistance.

Après cet exploit de Mengden, le prince

1720. Golitsin entre avec sa flotte dans le golfe de Bothnie. L'amiral suédois ne croit pas les Russes assez forts pour lui résister; il vient à leur rencontre. Golitsin paraît le craindre et chercher à l'éviter : il l'attire entre des écueils dangereux pour des vaisseaux de ligne, et s'approche à son tour avec ses galères. Le combat se donna près de Greinham, et dura quelques heures. Les Suédois, obligés de se retirer, perdirent huit cents hommes, et abandonnèrent aux Russes quatre frégates et plus de cent quarante pièces de canon.

2 mai. Cependant la reine de Suède s'était démise de la couronne pour la mettre sur la tête de son époux, Frédéric, prince de Hesse-Cassel. Le nouveau roi envoya son aide-de-camp général, Marc Virtenberg, annoncer au tsar son avènement au trône, et lui témoigner son penchant pour la paix. Pierre reçut avec honneur cet officier, le mena dans ses maisons de plaisance et le conduisit à Cronstadt, où il lui fit examiner le port, la forteresse et la flotte: « Je sais, lui dit-il, qu'il n'est pas d'usage de » montrer ses forteresses à son ennemi; mais » j'ai été bien aise que vous vissiez tout par » vous-même, pour épargner à votre roi l'ar- » gent qu'il perdrait en espions ». Il ajouta que, s'il prenait des précautions pour se dé-

fendre, il n'en avait pas moins d'inclination pour la paix. 1720.

La Suède demanda plusieurs fois une suspension d'armes; mais Pierre, qui avait tout préparé pour la campagne prochaine, ne devait pas laisser à ses ennemis le temps de chercher contre lui des ressources. Il voulait les forcer à lui donner la paix, et répondit qu'il ne cesserait les hostilités qu'après l'avoir obtenue. 1721.

Persuadé qu'elle ne tarderait pas à lui être accordée, il prit des précautions pour ne pas perdre tous les prisonniers qu'il avait faits sur la Suède. Dans une longue captivité ils avaient presque oublié une patrie ingrate, dont ils ne recevaient aucun secours, et s'étaient attachés au pays qui leur fournissait la subsistance. Plusieurs témoignaient hautement le désir de rester en Russie, et craignaient une pacification qui les forcerait à retourner dans le pays de leur naissance pour n'y trouver que la misère. Le tsar sut mettre à profit ces dispositions: il déclara, par un manifeste, qu'il serait permis à tous ceux qui désireraient s'établir dans son empire de se fixer à leur choix dans toutes les villes et les villages de sa domination, à condition cependant que, avant la conclusion de la paix, ils ne s'établiraient, ni

Jitié Pet. Vel.

1721. sur les frontières de la Pologne, ni sur les bords de la mer Baltique, à moins qu'ils n'eussent ou des propriétés ou une famille qui répondît de leur fidélité. Il leur assurait, pour eux et pour leur postérité, les biens qu'ils auraient acquis par leur industrie, leurs alliances ou des testamens; leur permettait d'exercer les arts, les métiers, le commerce, d'occuper des places dans les maisons des grands, ou de se livrer à l'éducation de la jeunesse; il assurait ceux qui voudraient embrasser le service militaire qu'ils ne seraient jamais forcés à combattre contre leur patrie, et donnait à ceux qui, par leurs talens, pouvaient travailler dans les différens collèges ou tribunaux, l'espérance d'y obtenir des emplois; il exemptait d'impôt pour plusieurs années ceux qui voudraient s'appliquer au défrichement des terres; il conservait les privilèges de la noblesse à ceux qui en jouissaient dans leur patrie, et à tous l'exercice de leur religion, et toutes les libertés accordées en général aux étrangers.

La Suède était convenue avec ses alliés d'attaquer la Livonie, et surtout Rével, si le tsar n'acceptait pas les conditions qu'il leur plaisait de lui dicter; mais, à la vue des préparatifs de la Russie, elle ne sentit plus que de la

crainte. Le refus que faisait le tsar de recevoir la médiation impérieuse de l'Angleterre obligea le nouveau roi de recourir à celle de la France. Des courriers ne cessaient d'aller de Stockholm à Pétersbourg pour obtenir une suspension d'armes. Ces démarches furent inutiles, Pierre restait inébranlable dans ses résolutions. 1721.

Dès qu'on sut à Stockholm que ce prince acceptait la médiation de la France, Campredon, envoyé de cette couronne en Suède, vint à Pétersbourg. Il obtint des deux partis que le congrès se tiendrait à Nystadt en Finlande.

Les conférences étaient ouvertes; mais Pierre ne crut pas devoir se tenir dans l'inactivité : la guerre continua comme s'il n'y avait eu aucune ouverture pour une conciliation. Déjà la flotte anglaise, forte de vingt-neuf vaisseaux, était réunie sous Stockholm à celle de Suède. Elles furent presque témoins des nouveaux succès des Russes et des ravages qu'ils exercèrent. Ils firent leur descente sans obstacle, brûlèrent plusieurs bourgs et plusieurs villages, détruisirent des fabriques de fer, dévastèrent des campagnes et entrèrent dans Suderham. Pour accélérer la paix, ils firent éprouver à la Suède tous les maux qu'autorise Journ. Pet. Vel.

1721. le cruel droit de la guerre. Pierre appelait ses soldats ses plénipotentiaires : expression plaisante, si l'on pouvait plaisanter sur la dévastation, le sang et le carnage.

Frédéric sentit combien il devait peu fonder ses espérances sur les secours des alliés, qui voyaient ravager ses états sans pouvoir les défendre. Il pressa la conclusion de la paix et elle fut signée le 30 août à Nystadt, aux conditions que le tsar voulut dicter. La Russie conserva la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, une partie de la Carélie et de la Finlande, aussi-bien que les îles d'OEsel, de Dagoe, de Moen et toutes les autres îles voisines des rivages qui lui étaient concédés.

On renvoya en Suède tous les prisonniers qui n'avaient pas contracté de dettes et qui voulurent y retourner; mais de plus de cent mille hommes qui avaient été pris par les Russes, il ne revint qu'un fort petit nombre. Eloignés depuis long-temps de leurs familles, abandonnés, oubliés, ils s'étaient accoutumés à regarder comme leur patrie le pays qui les avait nourris.

Le vice-amiral Ernschildt, fait prisonnier par le tsar lui-même en 1714 au combat naval d'Angout, reçut en partant le portrait

de ce prince, enrichi de diamans, et une let- 1721.
tre pour le roi de Suède, où le tsar faisait le plus grand éloge de ce brave officier.

Ainsi, après vingt-une années d'une guerre dispendieuse et meurtrière, Pierre se fit accorder la paix par la supériorité de ses armes. Il avait hasardé sa vie, bravé de dures fatigues, perdu un grand nombre de sujets, dépensé, sans contracter aucune dette, des sommes immenses, qu'alors on n'aurait pas cru ses états capables de lui fournir; mais il lui restait une flotte formidable, des troupes aguerries et disciplinées, d'habiles généraux et une grande considération dans l'Europe. Il venait d'affaiblir vraisemblablement à jamais une puissance long-temps redoutable et toujours ardente à nuire à la Russie: il acquérait le sol où s'élevait une superbe ville construite par ses soins, des rivages dont les ports ouvraient à son empire un riche commerce, une portion de la Finlande et deux fertiles provinces long-temps nourrices de la Suède, abondantes pépinières d'habiles généraux et d'officiers courageux. En considérant tant d'avantages, il ne croyait pas les avoir trop achetés.

Le général-amiral, les officiers généraux de la flotte et les ministres le prièrent de re-

1721. cevoir le rang d'amiral, comme une juste récompense de ses travaux maritimes.

Le sénat et le clergé lui décernèrent un titre plus auguste en le proclamant empereur et père de la patrie. Les ministres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Danemarck et de Prusse le félicitèrent le même jour en cette qualité, et bientôt l'Europe presque entière lui accorda ce titre que lui avaient déjà donné l'Angleterre et la Hollande après la bataille de Poltava.

Il est singulier que les souverains puissans affectent par orgueil un titre qu'Auguste a porté le premier par modestie. Cet habile usurpateur, qui savait combien les mots ont d'empire sur les hommes, s'avisa de cacher le pouvoir absolu sous une qualification peu imposante. Il refusa le titre de dictateur, celui de consul, et se contenta de celui d'empereur, parce qu'il n'exprimait alors aucune idée de puissance. C'était simplement un titre d'honneur, par lequel les soldats avaient coutume de saluer les généraux victorieux. Les souverains de la Russie portaient depuis longtemps le titre de *tsar*, que les Russes donnaient autrefois aux empereurs de Constantinople, et qu'on a regardé comme une contraction du mot *César*: ils y avaient joint

celui de *povelitel*, qui répond littéralement à celui d'empereur [1]. Pierre aima mieux exprimer la même chose par un mot tiré de la langue latine que par un autre qui appartenait à sa propre langue. 1721.

Les opérations militaires et politiques et les travaux de la marine n'eurent jamais plus d'activité que dans les trois dernières années que nous venons de parcourir. Cependant l'empereur (car nous devons désormais lui donner ce titre) sut trouver encore du temps pour l'administration intérieure de son empire : jamais il ne promulgua tant de lois ; jamais il ne fit tant de nouveaux établissemens ; jamais il ne produisit tant de résultats de ses méditations pour la prospérité de l'état. Jitié Pet. Vel.

Les impôts s'étaient levés jusque-là par maison, et chacune était soumise à une taxe assez faible. Cette forme de contribution avait été peut-être introduite par les Tatars, et c'est, comme nous l'avons vu, celle qu'ils suivirent lorsque, peu de temps après la conquête, ils vinrent imposer Novgorod. Elle était trop arbitraire, trop sujette à l'erreur et rapportait peu au souverain. Pierre ordonna de faire un

[1] *Povelitel* est un nom formé du verbe *povelet* (*imperare*).

1721. dénombrement de ses sujets et d'imposer chacun d'eux à une capitation égale. Cette nouvelle forme, suivie jusqu'à présent, traite les contribuables avec trop d'inégalité, précisément parce qu'elle les charge tous également, quoiqu'il y ait entre eux une grande inégalité de ressources.

Il est vrai qu'on a trouvé quelque remède à ce mal, et que dans chaque endroit les paysans choisissent dans leur corps un staroste, qui fait entre eux, suivant leurs moyens, la répartition de l'impôt; mais ce remède est encore insuffisant, parce que la même inégalité de moyens qui se trouve entre les individus se trouve aussi entre les différentes seigneuries, les différens districts, les différentes provinces. Le même nombre de paysans d'un lieu paye beaucoup plus que celui d'un autre en donnant la même somme.

Le dénombrement se renouvelle tous les vingt ans. Tous les mâles, ceux même qui viennent de naître quand on fait la révision, sont imposés. Ils appartiennent au seigneur, et c'est lui qui paye pour eux. Ceux qui naissent quand elle est faite ne doivent rien jusqu'à la révision suivante : ainsi plusieurs sont exempts de capitation pendant vingt années entières; mais le seigneur continue de payer

pour ceux qui meurent après la confection du rôle. 1721.

Le dénombrement fait en 1764 donne, en nombre rond, huit millions neuf cent mille mâles sujets à la capitation. En supposant seulement le même nombre de femmes et de filles, on aurait dix-sept millions huit cent mille habitans de cette classe; mais la plupart des seigneurs assurent que la population est considérablement augmentée dans leurs villages depuis la dernière révision.

Le clergé, la noblesse, l'état militaire, les chancelleries, les provinces conquises ne payent pas de capitation, et peuvent composer un million cinq cent quatre-vingt-dix mille personnes. Il faut encore ajouter trois cent mille ames au moins pour l'Ukraine, la Sibérie et tous les Cosaques. Suivant ce calcul, la population de la Russie entière ne monterait pas à vingt millions d'habitans.

Pierre donna aux militaires une grande émulation en accordant aux simples officiers les privilèges de la noblesse personnelle, et anoblissant, jusqu'à la dernière postérité, ceux qui parviendraient à l'état-major. On peut acquérir aussi la noblesse dans le service des bureaux, des chancelleries, des collèges, parce que les emplois y répondent tous à

1721. quelques grades militaires. Le simple soldat, tiré de la classe des serfs, a droit d'espérer que lui-même ou ses enfans monteront un jour, par leurs services, à l'état-major et même au généralat : il peut, en se regardant comme la tige d'une race de nobles, supporter avec joie les fatigues des campagnes, le poids des armes et le danger des combats. Jamais peut-être aucune institution monarchique ne fut plus favorable aux talens et plus propre à les faire naître. Ce n'est point en donnant de l'or, c'est en servant sa patrie qu'un Russe s'élève à la noblesse.

Un tribunal fut établi à Pétersbourg pour le maintien de la police dans tout l'empire : un autre, composé d'un nombre égal de nationaux et d'étrangers, fut chargé d'affaires du commerce. Il s'éleva des fabriques et des manufactures d'armes, de tapisseries, de glaces, d'étoffes de soie, de filature d'or et d'argent, de toiles en lin et en chanvre, de drap. Plusieurs de ces entreprises eurent le succès le plus heureux. Des Suédois vinrent perfectionner les travaux des mines, et le souverain établit un conseil pour en régler l'exploitation. La propriété des mines fut assurée à ceux qui en feraient la découverte et qui réussiraient à les exploiter. Des particuliers

de l'origine la plus obscure doivent à cette loi des fortunes considérables. 1721.

Depuis la mort d'Adrien, Pierre avait paru différer toujours de se prêter à l'élection d'un nouveau patriarche. Pendant vingt années de délai la vénération religieuse du peuple pour ce chef de l'église s'était insensiblement affaiblie. L'empereur crut pouvoir déclarer enfin que cette dignité était abolie pour toujours. Il partagea la puissance ecclésiastique, réunie auparavant toute entière dans la personne d'un grand pontife, et fit ressortir toutes les matières qui concernent la religion d'un nouveau tribunal, qu'on appelle le *Saint-Synode*.

Il ne se déclara pas le chef de l'église [1], mais il le fut en effet par le serment que lui prêtèrent les membres du nouveau collège ecclésiastique. Le voici : « Je jure d'être fidèle et » obéissant serviteur et sujet de mon naturel

[1] Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que, dans un mouvement de colère contre quelques membres du synode qui avaient l'indiscrétion de lui demander un patriarche, il se frappa fortement la poitrine en disant : *Voilà votre patriarche ;* mais il ne déclara jamais solennellement qu'il se prétendît revêtu de la dignité patriarcale. Un mot échappé à un souverain en colère ne peut être regardé comme une loi de son empire.

1721. » et véritable souverain.... Je reconnais qu'il » est le juge suprême de ce collège spirituel ».

Le synode est composé d'un président, de deux vice-présidens, de quatre conseillers et de quatre assesseurs. Ces juges amovibles des causes ecclésiastiques sont bien éloignés d'avoir ensemble le pouvoir que possédait seul le patriarche, et dont autrefois avait joui le métropolite. Ils ne sont point appelés dans les conseils, leur nom ne paraît point dans les actes de la souveraineté ; ils n'ont même, dans les matières qui leur sont soumises, qu'une autorité subordonnée à celle du souverain. Comme aucune marque extérieure ne les distingue des autres prélats, et que leur autorité cesse dès qu'ils ne siègent plus sur leur tribunal, enfin, comme ce tribunal lui-même n'a rien de fort imposant, ils n'inspirent point au peuple une vénération particulière.

Le prince fut aidé dans cette opération délicate par Phéophane-Prokopovitch, archevêque de Novgorod, homme détaché des préjugés nationaux, adroit courtisan, prélat éclairé, ami et protecteur des lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès. On a beaucoup loué l'abolition du patriarcat : c'est que les gens du monde, justement indignés de l'abus que les ecclésiastiques ont fait trop souvent de

leur pouvoir, applaudissent toujours au souverain qui le détruit. Ils ne considèrent pas assez que des peuples soumis au despotisme absolu ont besoin qu'il existe une barrière entre eux et le prince. Le chef des prêtres, qui fut toujours originairement le chef des lettrés, oppose son ascendant et le pouvoir sacré de la religion au pouvoir souvent capricieux du despote. C'est ainsi que le sultan est toujours retenu par la loi, dont le muphti est à-la-fois le dépositaire et l'interprète. Pierre, en abolissant le patriarcat, en le remplaçant par un tribunal esclave de ses volontés, s'est procuré un pouvoir plus absolu, plus illimité que celui des souverains de l'Orient. Il est à-la-fois le chef des lois, de la religion et des armées; que laisse-t-il donc à la nation? Il ne reste plus au peuple, si le souverain devient un tyran, qu'à opposer sa force à celle du prince. Dès-lors plus de gouvernement, et au joug du despotisme peuvent succéder tous les maux de l'anarchie. 1721.

Pierre, qui portait sa vue sur toutes les parties de l'administration, connaissait tous les avantages du commerce de la Russie avec la Chine, et voyait avec douleur ce commerce prêt à s'éteindre. Les Chinois payent chèrement aux Russes les fourrures que les bar-

1721. bares apportent en tribut : ainsi les fonds ne coûtent rien, et les retours sont considérables. Cet utile négoce avait long-temps langui par les vexations du prince Gagarin, gouverneur de Tobolsk. Cet homme, avare et tout-puissant dans la Sibérie, exerçait une odieuse rapine sur les caravanes qu'il aurait dû protéger. L'éloignement de la cour favorisait ses brigandages : ses exactions, pendant vingt ans impunies, furent enfin découvertes; on prétend même qu'il voulait s'établir en Sibérie une domination indépendante. Il eut la tête tranchée, et les Russes donnèrent à leur commerce avec la Chine une activité jusqu'alors inconnue; mais ils se rendirent coupables de quelques excès à Pékin, et surtout dans la résidence du contaiche, prince et pontife d'une secte détachée du lamisme. On menaça les Russes de leur interdire tout commerce avec les Chinois et les Mongols. Pierre, pour étouffer ce mal dans sa naissance, envoya Ismaïlof, capitaine aux gardes, à Pékin. Parmi les présens dont il le chargea pour l'empereur de la Chine, il lui remit plusieurs ouvrages au tour, travaillés de sa main. Cette négociation réussit; mais les Russes en perdirent bientôt le fruit par de nouvelles fautes : ils furent chassés de la Chine par ordre de

Kam-hi. La cour conserva seule le droit d'en- 1721.
voyer, tous les trois ans, une caravane qui pourrait aller jusqu'à Pékin : droit qui s'est encore perdu par de nouvelles brouilleries. Elle y a renoncé dans la suite, en accordant à ses sujets la liberté du commerce sur la Kiakhta.

Nous avons vu que Pierre, en joignant par un canal la Msta à la Tver, avait établi une communication entre la mer Caspienne et le Ladoga, entre les rivages de la Perse et ceux de la mer Baltique ; mais le Ladoga, souvent orageux, est hérissé d'écueils, et la Russie perdait chaque année un grand nombre de bâtimens. L'empereur conçut le projet d'épargner au commerce ce passage funeste, en réunissant par un nouveau canal le Volkhof à la Néva. Il commença les travaux, mais il fut mal secondé : les ingénieurs qui obtinrent sa confiance se trompèrent et le trompèrent lui-même ; les nivellemens furent mal pris, et cet ouvrage utile ne fut terminé que sous le règne de Pierre II.

Il fit creuser encore à Cronstadt un autre canal, dans lequel les vaisseaux entrent à flot et sont mis à sec pour être carénés.

Tant de soins ne le détournaient pas des plaisirs ; il ne s'y livra même que trop, et ils

Mém. d'un minist. étranger.

1721. Mém. de l'impératrice Catherine I.

abrégèrent ses jours. Il ordonna des assemblées où se réunissaient non-seulement les personnes qualifiées des deux sexes, mais même les marchands et les charpentiers de vaisseaux avec leurs femmes. Chaque seigneur était obligé de tenir ces assemblées à son tour et de les indiquer au public par une affiche, comme on met une enseigne à un cabaret. Il devait fournir le vin, les liqueurs, du tabac à fumer et toutes sortes de jeux. Ces assemblées avaient des lois, et ceux qui péchaient contre elles étaient condamnés à vider un grand bocal de vin ou d'eau-de-vie. On ne pouvait se rendre plusieurs fois coupable sans tomber bientôt dans l'ivresse, et l'on peut croire que la décence ne régnait pas toujours dans ces parties de plaisir.

Elle n'était pas moins inconnue à la cour, et l'honneur d'y être admis devait s'acheter au prix de la santé. Pierre engageait à boire, Catherine en présentait, on ne pouvait refuser. On emportait ceux qui tombaient ivres; quelquefois ils étaient abandonnés dans des cours sur la neige : souvent on les renvoyait chercher quelques heures après et il fallait recommencer. Le prince aimait surtout à faire boire ceux qui se piquaient de sobriété, ou qui n'aimaient pas le vin : un seigneur ne mangeait

pas de salade, parce qu'il avait horreur du vinaigre; Pierre lui en remplit la bouche, lui en fit entrer dans le nez; le sang coula dans l'instant, et cette victime de la gaieté du prince pensa périr dans les convulsions. 1721. Korb.

Le mariage du pape Zotof devint une fête digne de cette cour : ce fou était âgé de quatre-vingt-quatre ans; Pierre lui fit épouser une femme du même âge. L'invitation fut faite par quatre bègues : la mariée était conduite par des vieillards décrépits; des hommes d'une grosseur monstrueuse servaient de coureurs; la musique était portée sur un char traîné par des ours. Un prêtre sourd et aveugle bénit les deux époux. Tout le reste répondit à cet appareil burlesque. Voltaire.

Ces divertissemens se terminaient par l'ivresse, et celle du prince était terrible, ainsi que sa colère. Alors ses amis les plus chers pouvaient être cruellement maltraités, et risquaient même pour leur vie; mais les grands caractères se montrent encore dans le trouble de l'ivresse et dans celui des passions. Un jour, Tradition. étant en chaloupe, Pierre s'emporta contre un seigneur qui avait osé le contredire fortement au sénat, et, l'élevant dans ses bras, il allait le jeter dans la rivière : « Tu peux me noyer, dit » le sénateur, mais ton histoire le dira ». Le

1721. prince est apaisé, ou plutôt confus de honte; il replace en silence le sénateur sur le banc de la chaloupe. Ce trait peint bien sa grande ame. La colère le met hors de lui-même; il ne réfléchit plus, il ne pense plus, il va commettre un crime; il s'arrête quand on lui présente le jugement de la postérité. Quel homme il serait devenu, s'il avait été mieux élevé et s'il eût trouvé des amis fermes, éclairés et vertueux!

Mémoires d'un ministre étranger.

Au milieu des débauches dont il ne donnait que trop le funeste exemple, une femme, la princesse Natalie, sœur chérie de l'empereur, avait essayé quelquefois de faire goûter à la cour des plaisirs plus ingénieux. Elle composait des tragédies et des comédies; elle les faisait représenter. Ses compositions, les talens des acteurs étaient loin encore de la perfection de l'art; mais il s'agissait moins de faire admirer des chefs-d'œuvre à la nation, que de lui inspirer de la politesse et de l'arracher à des goûts encore sauvages. Elle eut du moins la gloire d'indiquer une route qui resta longtemps encore après elle sans être frayée.

Nous avons déjà fait observer quelques rapports entre le caractère de Pierre, le premier empereur de Russie, et celui d'Ivan-Vassiliévitch, le premier des tsars. Tous deux avaient le despotisme dans la tête, et tous deux aban-

donnaient à un autre l'extérieur de la puis- 1721.
sance. Ivan se faisait représenter par l'ancien tsar de Kazan, et Pierre par le prince Fédor-Romodanovski. Ce prince Fédor était un homme dur, toujours prêt à punir, voyant toujours des coupables dans les malheureux qui étaient accusés. Quand on lui demandait pourquoi il faisait donner la question à quelque misérable : « Il faut bien, répondait-il, » qu'il soit criminel puisqu'il est ici ». Il prononçait ses jugemens sans prendre l'avis de personne, et son mot favori était : « sans » appel ».

Strahlenberg et Mém. d'un min. étranger.

Un mathématicien s'amusa un jour à calculer combien il y avait de briques dans un tas assez considérable. Romodanovski allait le condamner à mort comme sorcier, si Pierre, plus instruit, ne l'avait pas sauvé.

Aussi bizarre dans la vie privée que sévère dans ses arrêts, il avait dans ses appartemens un ours d'une grandeur démesurée, qui présentait une tasse pleine d'eau-de-vie mêlée de poivre à ceux qui venaient voir le maître de la maison. Si l'on refusait cette politesse, ou si l'on en était effrayé, on était sûr d'avoir ses habits déchirés et sa perruque arrachée par l'animal dressé à cette plaisanterie.

C'était à cet homme capricieux et farouche

1721. que Pierre confiait, en son absence, une portion du pouvoir; c'était sur sa cruauté qu'il se reposait du soin d'abattre la fierté des nobles, et d'effrayer la nation par l'horreur des supplices; c'était à lui, comme au souverain, qu'il rendait compte de ses campagnes; c'était de lui qu'il recevait des éloges et de nouveaux grades; c'était lui qui récompensait, qui avançait les officiers; enfin c'était lui qui présidait, comme nous l'avons vu, sous le titre de Prince-César, aux entrées triomphantes que les troupes russes firent plusieurs fois dans la capitale.

Note du pce. Stcherbatof

Il était ami des anciens usages et avait horreur des nouveautés; mais Pierre lui pardonnait ce défaut. Sa fidélité éprouvée, sa sévérité brutale, un esprit borné, une médiocrité de talens qui le rendait incapable de rien entreprendre de dangereux, un air farouche, un caractère féroce, qui le rendaient propre à être présenté à la nation comme un épouvantail; voilà les qualités qui le rendirent cher à son maître et l'élevèrent à la fortune.

Mém. d'un ministre étranger.

Il laissa en mourant un fils, nommé *Ivan*, qui ressemblait beaucoup à son père, et que Pierre lui donna pour successeur. Ivan-Romodanovski était alors à Novgorod; il se rendit à Pétersbourg et fut salué de trois décharges d'artillerie. Pierre alla au devant de lui, ac-

compagné d'une suite nombreuse et brillante, 1721.
le reçut avec le dehors du respect et ne voulut prendre place que sur le devant du carrosse. Il le conduisit à la cour, où ce nouveau Prince-César fut complimenté par Catherine et par les dames. Le prince donna peut-être un exemple utile, lorsqu'il ne prit d'abord pour lui-même que les derniers rangs de la milice, lorsqu'il voulut ne devoir son avancement qu'à ses exploits ; mais peut-être aussi continua-t-il trop long-temps la grave comédie qu'il jouait avec les deux Romodanovski.

LIVRE VIII.

Jitié Pet. Vel. Histoire des révolut. de Perse. Herbert, revu par Müller.

PIERRE vient de forcer le Nord à recevoir la paix, et déjà il se prépare à porter ses armes à l'Orient. Guerrier et conquérant pour l'intérêt de son commerce, il s'était ouvert, par une guerre de vingt années, un chemin pour négocier avec l'Occident ; il venait de se l'assurer par la paix de Nystadt, et il allait commencer une guerre nouvelle pour se procurer une route plus libre et plus facile vers les contrées orientales de l'Asie. Les caravanes des Russes étaient attaquées, pillées, les marchands égorgés : pour s'épargner de telles pertes, il pensait depuis long-temps à gagner

1721. par les armes quelques places sur la mer Caspienne.

C'est dans cette vue qu'il s'en était procuré une description exacte; c'était pour acquérir des connaissances encore plus détaillées qu'il avait envoyé en 1716 le prince Békévitch-Tcherkaski sur les bords orientaux et septentrionaux de cette mer, dans la Khive, chez les Boukhares et jusque sur les bords du lac Aral, pour y observer l'embouchure de l'Amou-Daria. Trois ans après, deux officiers intelligens allèrent par ses ordres lever une carte détaillée des bords occidentaux et méridionaux, et compléter le travail de Békévitch, qui avait été massacré par des barbares. D'après ces observations réunies, fut levée une carte complète de cette mer jusque-là peu connue, de ses îles et de ses rivages. Pierre, comme membre de l'académie des sciences de Paris, lui fit hommage de cette carte.

On attribua long-temps ces travaux à la curiosité du prince; mais la paix de Nystadt et les troubles de la Perse lui donnèrent occasion de manifester ses desseins.

Chakh-Hussein, de la race des sophis, était monté sur le trône de Perse à la fin de sa cinquième année: prince faible, voluptueux, indolent, ennemi du travail, ignorant les affai-

res, et toujours prêt à se livrer, par mollesse 1721.
et par stupidité, aux conseils intéressés et perfides de ceux qui l'environnaient. Ses eunuques connurent bientôt sa faiblesse et le plongèrent dans les délices, avant même qu'il fût en âge de les goûter. Dès la dixième année de son règne, l'usage excessif du vin et l'abus des plaisirs du sérail avaient presque détruit toutes les facultés de son corps et de son esprit.

Au fond de la Perse et sur les frontières de l'Inde est une nation de guerriers, vivant sous des tentes à la manière des Tatars, habiles à manier les chevaux, peu sensibles à la fatigue, accoutumés à supporter la faim, la soif, les rigueurs du froid et l'excès des chaleurs, ne subsistant guère que de brigandage, redoutables à leurs voisins par leurs fréquentes excursions, respectant entre eux les lois de la justice et maintenant la plus sévère discipline. Ce sont les Aghvans ou Afganes, sortis, dit-on, du Chirvan, au pied du mont Caucase. Tamerlan, le vainqueur et le fléau de l'Asie, les ayant subjugués avec beaucoup de peine, les transporta, loin de leur patrie, dans le royaume de Candahar, près de l'Indoustan, où ils attendaient l'occasion de recouvrer leur première liberté.

1721. Il fallait ménager ce peuple inquiet et courageux, puisqu'on ne pouvait le dompter. Des gouverneurs avares et durs ne craignirent pas de l'irriter par leurs cruautés et leurs vexations. Les malheureux Aghvans firent porter leurs plaintes aux pieds du trône de Chakh-Hussein : ce despote stupide était prévenu par leurs oppresseurs, et ne daigna pas écouter leurs prières.

Manzour-Khan, gouverneur du Candahar, avait fait donner à Mir-Veis le commandement d'une de leurs tribus. Ce nouveau chef, courageux, caressant, rusé, perfide, sut gagner l'amour de la nation; mais plus il se rendait agréable aux Aghvans, et plus il devint suspect à Tjourgi-Khan, successeur de Manzour. Tjourgi le fit partir pour Ispahan, comme un factieux dont il fallait se défaire. Cette disgrace de Mir-Veis prépara sa grandeur. Il pénétra chez les ministres, les flatta, leur plut parce qu'il parut les respecter et plier sous eux, s'insinua dans leur confiance, obtint par eux celle de Hussein, et rendit suspect celui qui l'accusait. Il était sorti du Candahar pour faire juger sa conduite; il y fut renvoyé pour éclairer celle du gouverneur.

Mais, au lieu de suivre les ordres qu'il avait reçus et d'observer l'administration de

Tjourgi, il conspira contre lui et le fit massa- 1721.
crer dans un repas avec tous les seigneurs qui lui servaient de cortège. Les Persans qui se trouvaient parmi les Aghvans furent impitoyablement sacrifiés. Il s'empara de la ville de Candahar, se rendit souverain de la province, battit et mit en fuite une armée persane envoyée pour l'en chasser; et tous les nouveaux efforts de la cour, pour abattre sa puissance, contribuèrent à l'affermir. Il mourut en 1715, tranquille possesseur d'un trône fondé par sa perfidie et par sa valeur.

Il laissait deux fils; mais les Aghvans lui donnèrent son frère pour successeur. Ce prince, doux, paisible, sans ambition, ennemi des troubles et vertueux peut-être par timidité, se lassa bientôt d'une puissance qu'il n'avait pas le courage de conserver ou qu'il ne croyait pas légitime. Il pensait à remettre le Candahar sous la domination de la Perse. Mir-Mahmoud, fils de Mir-Veis, apprend la résolution de son oncle, en est indigné, l'assassine lui-même et se fait proclamer sultan.

Ce n'était pas la seule défection qu'éprouvait le royaume de Perse. A l'occident de la mer Caspienne, les Lesguis se soulèvent, s'apaisent, se révoltent de nouveau, et, conduits par Daond-Bag, leur chef, ils ravagent le

1721. Chirvan et pillent Chamakie. Cette ville était l'entrepôt d'un grand commerce, et florissait par la richesse de ses fabriques de soie. Le négoce y attirait des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russes et d'autres étrangers. Les Lesguis, non moins cruels qu'avides, massacrèrent plusieurs milliers d'habitans, détruisirent les fabriques, volèrent et maltraitèrent les étrangers, et, depuis ce désastre, une affreuse misère succéda dans cette ville à sa première prospérité, jusqu'à ce qu'elle ait été entièrement détruite par Thamas-Kouli-Khan. La perte des Russes fut évaluée à neuf millions de nos livres, et plusieurs de leurs marchands furent égorgés.

Pierre fit porter ses plaintes à Chakh-Hussein; mais ce faible et malheureux prince, loin de pouvoir punir les Lesguis, tremblait lui-même sur son trône, menacé par les Aghvans; il ne savait apporter d'autre remède à tant de maux que d'ordonner des jeûnes, de défendre les festins et de bannir les filles publiques. Les Russes lui demandaient une réparation, et il leur demanda des secours. C'est ainsi que Pierre, en attaquant des provinces dépendantes de la Perse, parut avoir pris les armes pour défendre le monarque.

1722. Déjà les préparatifs étaient faits pour la

campagne de Perse; l'empereur sut persuader 1722.
à la Porte-Ottomane qu'il n'avait d'autre dessein que de se venger des Lesguis, et il crut être assuré qu'elle ne s'opposerait pas à ses projets. Dès le commencement d'avril 1722, lorsque les fleuves étaient encore à peine découverts par la fonte des glaces, des vaisseaux chargés de munitions et de vivres furent expédiés vers la mer Caspienne. L'empereur, accompagné de son épouse, arriva lui-même le 15 juin à Astrakhan, où les officiers de la marine et les troupes l'avaient précédé. Il fit publier un manifeste en langue turque, tatare et persane; il y déclarait qu'il ne faisait la guerre que pour punir les brigands, soumettre les rebelles, et défendre Chakh-Hussein.

Cet infortuné monarque ne pouvait plus être protégé. Mir-Mahmoud, peu satisfait de la domination qu'il s'était établie par le meurtre de son oncle, avait résolu de subjuguer la Perse. Toutes les circonstances le favorisaient. Hussein ne faisait que prêter son nom aux intérêts et aux caprices de ses eunuques: un esprit de division, d'aveuglement et de perfidie régnait à la cour et dans la capitale: les principaux officiers, ceux qui obtenaient la confiance intime du prince, étaient ses plus dan-

1722. gereux ennemis. Pour recevoir le joug, la Perse n'attendait qu'un conquérant, et Mahmoud prit les armes.

Hussein n'était pas capable de se défendre lui-même : la bataille décisive de Gulnabat fut perdue par la mésintelligence et la perfidie de ses généraux. Il avait quatre fils : il désigna pour son successeur Abbas-Myrza, le nomma son lieutenant et lui abandonna la conduite des affaires. Ce jeune prince connut bientôt les vices des ministres et les désordres de l'état. Il résolut d'y remédier et sévit contre de puissans criminels qui avaient perdu son père en abusant de sa faveur. Sa sévère justice le rendit odieux. Accusé par les eunuques, il fut remis au sérail, et eut, dit-on, la tête tranchée. Séphi-Myrza eut le même sort. Le troisième fils du roi, livré à une dévotion monastique, tendait à la perfection en abandonnant aux rebelles et son père et l'état : Thamas-Myrza ou Thamaseb avait toute la faiblesse de son père, et c'est en lui que résidait toute l'espérance de la Perse.

Il sortit de la ville avec cinq cents chevaux pour rassembler des troupes dans les provinces voisines et tenir la campagne contre les rebelles. Il traîna son infortune de province en province, d'asile en asile, fugitif, trem-

blant pour sa vie, incapable de procurer au- 1722.
cun secours à la capitale.

Ispahan n'était défendue que par ses murailles. Hussein, séduit par les conseils d'un traître, ne permettait pas d'agir en campagne contre les Aghvans. Ces rebelles ne connaissaient pas l'art des sièges, mais ils interceptèrent les vivres aux assiégés. La plus cruelle famine désola bientôt la capitale ; les morts pourissaient, entassés par monceaux dans les rues, et il ne restait que des mourans. Chakh-Hussein, qui ne régnait plus que sur des cadavres et sur des hommes prêts à périr, était incapable de mourir lui-même avec gloire; il sortit de la ville en habit de deuil et fondant en larmes, et alla se démettre de la puissance souveraine entre les mains du cruel Mahmoud. Renfermé dans le sérail avec toute sa famille, il la vit bientôt après immoler par son vainqueur.

Pendant que Mahmoud, plus heureux qu'habile conquérant, mettait sous sa domination un empire qu'il était trop incapable de gouverner, Pierre lui en enlevait déjà quelques portions et soumettait à la Russie les rives occidentales de la mer Caspienne. Son armée, rassemblée près d'Astrakhan, était composée de trente mille hommes de ces

1722. vieilles troupes victorieuses de la Suède. Des troupes irrégulières, Tatars, Cosaques, Kalmouks, n'étaient pas méprisables dans une guerre entreprise contre des barbares. La cavalerie eut ordre de prendre les devants, l'empereur et son épouse s'embarquèrent avec l'infanterie; le général-amiral Apraxin commandait la flotte.

On débarqua près du golfe Agrakhan, et toute l'armée se mit en marche, conduite par son empereur. Il donna audience, sur les bords du Soulak, au sultan d'Axai et au député du Chamkal, ou prince de Tarkou, dans le Daghestan. Les deux princes barbares lui promirent une entière obéissance. Les états du sultan étaient voisins de Terki, et il avait besoin de la protection des Russes : le Chamkal devait à la Russie sa souveraineté.

On ne trouva pas partout la même soumission. Un officier fut envoyé à Endéri, que les Russes appellent *Andréof* par corruption. Il était chargé de faire reconnaître aux habitans la domination de la Russie. Au lieu de se soumettre à la nécessité, ils bravèrent les lois du plus fort et attaquèrent les troupes russes. Le fruit de cette témérité fut de voir leurs habitations dévorées par les flammes.

L'armée vint camper devant Tarkou. L'em-

pereur y entra et y reçut les députés du gouverneur de Derbent. Les Russes, après avoir traversé les défilés que forment les montagnes de Boinak, entrèrent dans la contrée d'Outemiche, qui s'étend le long de la mer Caspienne. 1722.

Ce pays ne contenait que quelques villages et avait pour chef un Tatar, nommé *Mahmoud*, qui prenait le titre de sultan. L'empereur envoya trois cosaques à sultan Mahmoud pour lui ordonner de venir prendre ses ordres dans son camp. Ce barbare osa se mesurer avec le vainqueur de Charles XII. Il rassembla de ses villages et de quelques pays voisins environ six mille hommes et vint attaquer les Russes. Mis en fuite à l'instant, il fut poursuivi jusqu'à Outemiche, misérable bourgade qui formait sa capitale. Elle fut réduite en cendres avec la plupart des autres villages de ses états. La proie du vainqueur consistait en quelques troupeaux de bœufs et de moutons, seule richesse du pays.

Après cette facile victoire, Pierre arrive à Derbent. Cette ancienne ville est appelée par les Turcs *Demir-Kapi*, porte de fer. Elle se glorifie d'avoir été réparée par *Izkender*, ou Alexandre le Grand. Les habitans croient qu'il a bâti le château supérieur et même une lon-

1722. gue muraille, qui s'étend depuis le nord de la ville jusqu'à la mer et qui la défendait autrefois contre les incursions des barbares septentrionaux. Les pierres en paraissent formées de fragmens de coquilles. Une autre muraille, dont il reste encore une partie considérable bien conservée, s'élevait sur les montagnes, descendait dans les plaines et s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'au Pont-Euxin. Cet ouvrage, qu'on ne peut comparer qu'à la grande muraille de la Chine, témoigne encore la puissance et l'industrie des anciens habitans de cette contrée ; à moins qu'on ne l'attribue aux anciens rois des Perses. Des voyageurs ont confondu cette muraille du Caucase avec les portes caspiennes. Des aqueducs portent dans la ville une eau pure qui coule en abondance du sommet des montagnes ; des tuyaux nombreux la distribuent dans les maisons. Les dehors de la ville sont parés de jardins, où l'on recueille des fruits délicieux.

Le gouverneur ou naïp sortit au devant de l'empereur, à la tête des habitans les plus distingués, et lui remit les clefs d'argent de la ville [1]. Pierre la traversa au bruit de l'artil-

[1] J'ai vu ces clefs, qui se conservent au cabinet de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

lerie et des acclamations du peuple. Il confirma le naïp dans son emploi et laissa dans le château une garnison de deux mille hommes. 1722.

Il aurait poussé plus loin ses conquêtes; mais les bâtimens chargés de munitions et de vivres pour son armée furent battus par la tempête; la charge fut gâtée. Trente vaisseaux, en rade dans le golfe d'Agrakhan, étaient en trop mauvais état pour tenir la haute mer. Pierre reprit le chemin d'Astrakhan, fit construire, sur les bords du Soulak, à sept milles de son embouchure, la forteresse de Sainte-Croix (*Sviaty-Crest*), et, pour se venger encore une fois de sultan Mahmoud, il envoya un parti de Kalmouks et de Cosaques ravager les pays d'Outemiche et d'Ousmei.

A son retour à Moskou, toujours fidèle à ne se réserver dans les occasions d'apparat qu'un rôle subalterne, il rendit compte à Romodanovski de son expédition, et, sous les auspices de ce vice-souverain, il fit faire à ses troupes une entrée triomphante.

Pendant qu'il était occupé de ses conquêtes, la Porte-Ottomane se préparait à profiter des malheurs de la Perse; elle craignait la concurrence les Russes, elle aurait voulu conserver la paix avec eux, et s'opposer en même

1723. temps à leurs entreprises. Elle reçut sous sa protection le rebelle Daoud-Beg, ce brigand chef des Lesguis; elle lui accorda le titre d'iman ou défenseur de la foi; elle lui envoya les bannières et les queues de cheval dont on décore en Turquie les pachas du premier rang : le divan, le mouphti ne respiraient que la guerre contre les hérétiques et les infidèles; mais le visir tempérait les esprits par son caractère pacifique. Le marquis de Bonac, ambassadeur de France à Constantinople, s'entremettait pour maintenir l'union entre la Porte et la Russie. L'empereur d'Allemagne assurait cette dernière puissance de son secours, si elle était attaquée. Le Russe et le Turc, se craignant mutuellement, cherchaient à se nuire, négociaient entre eux, et prenaient en même temps des mesures l'un contre l'autre.

La Porte nomma le pacha d'Erzeron séraskier ou général de l'armée qu'elle voulait faire entrer en Géorgie. Les pachas des provinces d'Asie eurent ordre de se joindre à cette armée avec toutes les troupes de leurs gouvernemens. Les garnisons furent augmentées, et des magasins établis dans les places voisines des frontières; mais, toujours attentive à conserver la paix, elle rejeta la propo-

sition du khan de Crimée, qui voulait faire le 1723.
siége d'Astrakhan.

Pierre tenait une conduite à-peu-près semblable : il faisait mettre Derbent en état de défense, complétait ses troupes, assemblait une armée sur les frontières du Daghestan, sous prétexte d'en imposer aux Lesguis et aux Usbecks; mais en même temps il insinuait aux ministres de la Porte que l'intérêt commun des deux puissances était de convenir des conquêtes qu'elles entreprendraient sur la Perse, et de ne se porter mutuellement aucun obstacle. L'artillerie, les munitions de guerre et de bouche qu'il faisait transporter à Astrakhan, rendaient cet avis respectable.

Cependant ses généraux soumettaient Bakou, et faisaient entrer ses troupes dans le Guilan; elles y avaient été appelées par les habitans eux-mêmes que pressaient les rebelles. En même temps le pacha d'Erzeron soumettait la Géorgie et se faisait remettre Téflis. Ainsi les cours de Russie et de Constantinople, opposées d'intérêts, triomphaient à-la-fois de la Perse, et s'irritaient mutuellement par leurs victoires.

Le malheureux Thamaseb portait le titre de roi dans quelques provinces qui lui offraient un asile. Monarque errant, sans

1723. trône, sans domaines et presque sans sujets, incapable de recouvrer par lui-même une meilleure fortune, il cherchait partout des appuis, et implorait même la protection des puissances qui le dépouillaient. Il confirma les pouvoirs d'Ismaël-Beg, que son père avait nommé à l'ambassade de Russie, et envoya en même temps un ambassadeur à Constantinople. Ces deux ministres éprouvèrent une réception bien différente. Celui de Constantinople ne reçut que des mépris, des reproches et point d'espérance. La religion offrait à la Porte un prétexte pour le maltraiter. Thamaseb, né dans la secte d'Ali, était regardé par les Turcs comme un hérétique, indigne de secours. L'usurpateur Mahmoud était, comme eux, de la secte d'Omar.

Ismaël-Beg reçut à Pétersbourg un accueil favorable. Pierre promit de secourir Thamaseb contre les rebelles, et Ismaël céda à la Russie, au nom de son maître, les villes et les dépendances de Derbent et de Bakou, et les provinces de Guilan, de Mazandéran et d'Astarabat.

Pierre sembla se préparer à tenir sa promesse : les Kalmouks et les Tatars dépendans de la Russie eurent ordre de se tenir prêts; mais il fut obligé de perdre de vue ses desseins

sur la Perse pour veiller à la sûreté de son empire. La Turquie, irritée du traité qu'il venait de conclure avec Thamaseb, menaçait de lui faire la guerre. Les cosaques d'Ukraine, après la mort du hetman Skoropadski, demandaient le rétablissement de leurs priviléges : cette demande était un commencement de rébellion. Les Tatars de Crimée n'attendaient que l'aveu de Constantinople pour attaquer la Russie. Ces circonstances ne permettaient pas de faire au loin de grandes entreprises. 1723.

Enfin les cosaques furent contenus par soixante mille hommes de troupes régulières répandues dans l'Ukraine : les négociations de Pierre, le penchant du visir pour la paix et les bons offices du marquis de Bonac maintinrent la bonne intelligence entre la Russie et la Porte-Ottomane. La barrière entre ces deux puissances fut déterminée. La ville de Chamakie resta au grand-seigneur, mais sans qu'il lui fût permis de la fortifier, d'y mettre garnison, d'y envoyer aucun officier pour le civil ni pour le militaire. On convint de reconnaître Chakh-Thamaseb, à condition qu'il confirmerait les deux puissances contractantes dans les possessions qu'elles s'arrogeaient.

La Russie ne voulait pas irriter de nouveau

1723. la Porte-Ottomane par des conquêtes trop brillantes. Le faible Thamaseb n'intéressait personne, précisément parce qu'il était trop faible. L'usurpateur Mahmoud, maître de la Perse par le droit du brigandage, ne jouit pas long-temps de sa fortune. Il manquait des talens nécessaires au trône, et peut-être n'avait-il de ceux d'un conquérant qu'une valeur téméraire. Il dut ses succès aux fautes des Persans, et les dernières années de son règne ne furent marquées que par des entreprises malheureuses. Tombé enfin dans un état de démence, conduit au tombeau par une maladie affreuse, il fut tué dans sa vingt-septième année, par ordre d'Aschraf, qu'il avait fait mettre en prison et qui lui succéda. Thamaseb, toujours errant et fugitif, trop incapable de rétablir ses affaires, fut enfin placé sur le trône par Thamas-Kouli-Khan, qui l'en renversa bientôt pour s'y asseoir lui-même.

La Russie évacua dans la suite les trois provinces de Perse que Pierre avait acquises et qui coûtaient plus qu'elles ne pouvaient rapporter.

JitiéPet.Vel. L'empereur, à son retour de Derbent, découvrit de nouvelles malversations de Menchikof. Cet avide favori, toujours puni par de fortes amendes; corrigé même par la main

de son prince et menacé de sa disgrace, fut 1723.
encore une fois condamné à restituer une somme considérable.

Ce ne fut pas le seul coupable que Pierre eut à punir. Le baron Chafirof, depuis longtemps vice-chancelier de l'empire, et dont l'habileté avait tant contribué, sur les bords du Prouth, à fixer les résolutions flottantes du visir et à le faire consentir à la paix, prit querelle, dans la chambre même du sénat, avec le procureur-général Pissaref et l'insulta vivement. C'est un crime capital d'injurier un sénateur sur son tribunal; mais ce n'était pas la seule faute de Chafirof : il avait recelé des sommes considérables provenues des vexations de Gagarin. Par une loi qu'il avait dressée lui-même, tous ceux qui auraient quelques effets à ce tyran de la Sibérie et qui n'en feraient pas la déclaration devaient être punis de mort. Condamné par la loi dont il était l'auteur, il fut conduit sur l'échafaud; mais l'indulgente Catherine fit valoir auprès de son époux les grands services que Chafirof avait rendus à l'état. La peine fut commuée, et le coupable fut exilé en Sibérie, où il resta jusqu'au changement de règne.

Charles Frédéric, duc de Holstein, dépouillé de ses états par le roi de Danemarck, qui lui

1723. avait enlevé Tonningen, et à qui la France et l'Angleterre avaient garanti la possession du Slesvick, privé de l'espérance de parvenir au trône de Suède, par la démission qu'Ulrique-Éléonor avait faite de sa couronne en faveur du prince de Hesse-Cassel, son époux, était venu se jeter entre les bras de Pierre Ier. Il trouva dans ce prince un protecteur zélé, et dans Catherine une tendre mère. Pierre lui fit obtenir des états de Suède le titre d'altesse royale, et ce titre était une reconnaissance de son droit au trône, si le roi mourait sans enfans.

Il demanda aussi pour ce prince, au roi de Danemarck, la restitution du Holstein-Slesvick et de Tonningen, et pour lui-même l'exemption des droits du Sund et le titre d'empereur que ce roi refusait encore de lui accorder.

Peu de temps après il alla faire à Cronstadt la revue de sa flotte, et fit armer vingt-six vaisseaux et quarante galères. La flotte mit à la voile, et lui-même la commandait. Le roi de Danemarck, instruit d'abord de l'armement des Russes et ensuite de leur embarquement, se crut menacé, rassembla à la hâte ses forces de terre et de mer, et fit des dépenses ruineuses pour résister à l'ennemi redoutable qu'il attendait: dépenses inutiles. La flotte russe alla jusqu'à Révél, croisa dans le golfe et ren-

tra dans le port, soit que Pierre se fût seulement proposé d'exercer sa marine, soit qu'il se fît en même temps un plaisir malin d'épouvanter le roi de Danemarck et de lui causer des frais superflus. 1723.

Il se sentait depuis un an incommodé d'une rétention d'urine; il espéra trouver dans les eaux chaudes d'Olonets quelque soulagement à ses maux; il y alla avec l'impératrice, se crut guéri et revint à Moskou. Dès l'année précédente il avait fait connaître à la nation, par un manifeste, l'intention où il était de faire couronner son épouse : « L'impératrice, disait-» il, nous a été d'un grand secours, non-seu-» lement dans tous les dangers de la dernière » guerre, mais encore dans quelques autres » expéditions où elle nous a accompagné et » servi de ses conseils.... particulièrement à » la bataille contre les Turcs sur le Prouth, où » notre armée n'était que de vingt-deux mille » hommes.... »[1]. Ce fut dans cette circonstance

1724. Ibid. et Mem. de l'impératrice Catherine I.

[1] Pierre, dans son Journal, dit que son armée sur les bords du Prouth était de 38,246 hommes, dont 6,692 de cavalerie. On ne peut pas dire que les Russes se soient trouvés réduits à 22,000 hommes après la bataille. La plus grande perte avait été du côté des Turcs, et cependant ils n'avaient perdu que 7,000 hommes. Il n'est pas non plus vraisemblable que Pierre se soit trompé dans

1724. » désespérée qu'elle signala surtout son zèle » par un courage supérieur à son sexe ».

La cérémonie fut indiquée pour le 7 mai. L'empereur, administrateur toujours économe des revenus de l'état, n'épargna rien pour rendre cette fête plus auguste et plus pompeuse. L'habit de l'impératrice fut fait à Paris; celui de l'empereur fut brodé des mains de son épouse, et c'était le seul habit riche qu'il possédât; le baldaquin, le trône, la décoration de l'église offraient la plus grande somptuosité, les seigneurs et les dames nommés pour la fête étaient superbement vêtus.

Nous avons observé déjà qu'autrefois les grands, le clergé et les députés des différens ordres priaient le tsar d'accepter la couronne. Ils paraissaient la lui donner, et la nation assujettie conservait les apparences de la liberté. Pierre n'aurait pas été flatté peut-être de l'autorité absolue, s'il avait fallu la cacher. Arrivé à l'église et placé sur le trône, il fit appeler,

son Journal écrit dans le temps : il était trop exact à se rendre compte de ses forces. Il pourrait à la rigueur s'être trompé dans l'ordonnance pour le couronnement de l'impératrice, ordonnance dressée treize ans après l'affaire du Prouth; mais je penserais plutôt qu'il exagéra sa faiblesse pour relever le service que lui avait rendu Catherine.

par le grand-maréchal de la cour, les arche- 1724.
vêques et les autres prélats : « Notre manifeste » vous a fait connaître, leur dit-il, notre in- » tention de couronner notre épouse chérie. » Nous voulons que vous remplissiez cette cé- » rémonie suivant les rites de l'église ». Lui-même, tenant le sceptre d'une main, prit de l'autre la couronne et ceignit la tête de Catherine. Ainsi la captive inconnue de Marienbourg, née dans l'obscurité, élevée dans l'infortune, fut décorée des ornemens de la puissance impériale, et reçut des honneurs que jamais en Russie aucun souverain n'avait accordés à son épouse ; tandis qu'en Perse le descendant de Chakh-Abbas et de tant de rois venait de tomber du trône dans les fers. Les fêtes du couronnement durèrent six semaines entières.

On crut que par cette cérémonie Pierre voulait préparer la nation à reconnaître un jour Catherine pour sa souveraine. Aurait-il répandu sur elle tant d'éclat pour qu'elle rentrât dans l'obscurité après la mort de son époux ? Pourquoi lui ceindre une couronne, si elle devait redevenir sujette ?

Le duc de Holstein accompagna l'impératrice à l'église et à toutes les stations qu'elle fit après le couronnement : il eut au repas la première place après le souverain et son épouse.

1724. On pensa que l'empereur voulait allier ce prince à sa famille ; cette conjecture fut bientôt confirmée. Le duc fut fiancé avec la tsarevne Anne, fille aînée de Pierre et de Catherine, princesse d'une taille majestueuse et d'une grande beauté.

Catherine établissait une fille chérie, elle-même était comblée d'honneurs. A se rappeler son origine, à la voir dans sa gloire, elle excitait l'envie, mais elle n'était pas heureuse. La santé de son époux s'altérait chaque jour davantage, et chaque jour il devenait plus morose et plus dur.

Le chagrin aigrit les ames sèches ; il dilate les ames douces, les dispose à la tendresse et leur fait chercher des consolations dans le sein de l'amour ou de l'amitié. Catherine, infortunée au sein de la grandeur, fut trop sensible à la beauté du chambellan Moens de La Croix, né en Russie d'une famille flamande. Ce jeune homme joignait les graces d'une taille parfaite aux traits les plus nobles et les plus agréables. Les deux amans cachèrent mal les sentimens qu'ils s'étaient inspirés : Pierre conçut des soupçons ; il voulut être lui-même témoin de son injure, et il le fut. Dans le premier mouvement de sa colère, il n'attendait que le jour pour faire trancher les têtes de son épouse, de

Moens, de la dame Balck, sœur de ce cham- 1724.
bellan, et qui favorisait les amours de son frère. Le prince Repnin amena son souverain à des résolutions plus sages [1].

La dame Balck était dame d'atours de l'impératrice; elle conduisait avec son frère la maison de cette princesse. Tous deux furent accusés de s'être laissé gagner par des présens. Ce fut sous ce crime que l'on cacha pour le public l'offense dont on voulait les punir. Moens ne chercha point à défendre sa vie : il savait trop qu'il la défendrait en vain. Il s'avoua coupable de corruption et eut la tête tranchée.

Quelques jours après l'exécution, Pierre 1725.
eut la dureté de proposer à Catherine une Jitié Pet. Vel.
partie de promenade et de la faire passer sur la place où la tête de Moens était attachée à un poteau. Il regardait fixement l'impératrice, qui eut la force de dissimuler sa douleur.

Madame Balck reçut cinq coups de knout et fut condamnée à l'exil. Ses deux fils, l'un chambellan, l'autre page, furent dégradés et envoyés en qualité de simples soldats à l'ar-

[1] Ce fait est consigné dans des Mémoires manuscrits du temps. Coxe, dans ses *Voyages au nord de l'Europe*, et M. Leclerc, dans son *Histoire de Russie*, en appuient la certitude sur des témoignages irréprochables.

1725. mée de Perse. Depuis cette époque, Pierre ne parla plus à son épouse qu'en public : dès que ce prince eut fermé les yeux, elle rappela sa dame d'atours et ses fils.

C'est, à la cour de Russie, une grande solennité que celle de la bénédiction de l'eau. On célèbre cette fête le 6 janvier, vieux style; ce qui répond au 17 de notre calendrier : c'est souvent, dans ce climat rigoureux, le temps le plus froid de l'année. La cérémonie se fait avec le plus grand appareil sur la rivière. On casse la glace dont elle est toujours couverte dans cette saison ; on bénit l'eau, on récite de longues prières, on baptise des enfans. Tous les régimens qui se trouvent dans la capitale sont rangés en haies sur la glace, et il arrive souvent que beaucoup de soldats ont des membres gelés. Cependant il est d'usage que le souverain assiste à cette cérémonie. Pierre, déjà malade, gagna un gros rhume : la chaleur de la fièvre augmenta les accidens de sa rétention d'urine, et dix jours après la maladie déploya toute sa force. Lui-même sentit qu'il était mortellement attaqué. Malgré sa fermeté, la douleur lui arrachait des cris : « On voit en moi, dit-il » à ceux qui l'entouraient, combien l'homme » est un misérable animal ». Réflexion pro-

fonde, mais qui devrait être commune, et qu'inspirent tous les hommes puissans étendus sur le lit de mort. 1725.

Tous les médecins de la capitale furent assemblés. Ils voulaient donner de l'espérance, et n'en inspiraient pas. Quelquefois la maladie semblait s'affaiblir; mais le malade s'affaiblissait en même temps.

Il reçut l'onction que l'église administre aux mourans, et l'on crut la nuit suivante qu'il touchait à sa dernière heure; mais il lui restait encore tant de vigueur qu'il lutta le jour entier contre la mort. Il voulait dicter ses dernières volontés à la princesse Anne : quand elle vint il ne parlait plus, et son côté gauche était paralysé. Il mourut le 28 janvier 1725, à trois heures du matin, âgé de cinquante-deux ans, après quarante-trois ans de règne. 8 février. v. st.

Il laissa trois princesses : Anne, fiancée au duc de Holstein, Elisabeth, qui régna dans la suite, et Natalie, enfant de six ans, qui mourut quelques jours après son père, et, dit-on, de la douleur de l'avoir perdu.

On a prétendu qu'il était mort de poison; on a cherché à faire tomber les soupçons de la postérité sur son épouse. Elle avait tout à crain-

1725. dre d'un époux farouche et offensé, qui ne lui avait pas pardonné son penchant pour le jeune Moens, et qui n'attendait que l'occasion de la faire mourir.

Il est vrai que l'ame douce de Catherine ne paraît pas avoir été faite pour le crime; mais un grand intérêt a quelquefois armé des mains faibles et timides; Catherine et Menchikof avaient si bien pris leurs mesures qu'ils étaient bien sûrs de s'emparer du gouvernement; ils en prirent en effet les rênes aussitôt que Pierre eut fermé les yeux, et personne n'osa les leur disputer. Cela prouve que le crime était possible, et non qu'il ait été commis.

Il paraît certain que le poison dont mourut Pierre Ier fut celui de la débauche des femmes. Il avait gagné une maladie honteuse dont il n'osa faire l'aveu à ses médecins. Vaincu enfin par la douleur, il choisit pour son confident un de ses valets-de-chambre : celui-ci consulta un chirurgien ignorant, et en reçut un palliatif qui soulagea le prince, sans lui procurer une guérison radicale. De là les rétentions d'urine, dont il fut attaqué avec des symptômes terribles. Dès qu'il était rétabli, il retournait à ses fatigues accoutumées et à l'in-

Coxe.

Anecdotes de Pierre le Grand.

tempérance de table[1]. La suite de ces excès fut une rechute mortelle.

Si l'on en croit l'auteur des Anecdotes de Pierre le Grand, ce prince ne dut pas sa dernière rechute à la cérémonie de la bénédiction de l'eau, mais à son zèle pour l'humanité. Après avoir passé quatre mois sur un lit de douleur, il fut délivré des plus terribles accidens de sa maladie et semblait près de recouvrer une guérison parfaite. Alors, malgré les médecins et même à leur insçu, il fit préparer un yacht, et, dans son impatience de visiter les travaux du canal de Ladoga, il s'embarqua pour Schlusselbourg. Pendant un mois entier que dura ce voyage il eut de fréquens ressentimens de son mal. On croyait qu'il prendrait du moins quelque repos à Pétersbourg; mais, toujours excessif dans son activité, il n'y descendit même pas à terre. Empressé de visiter la fabrique d'armes qu'il avait établie à Sisterberg, il entra dans le golfe de Finlande et débarqua à Lachta. Le ciel était obscur, la mer agitée : il vit près de périr sur un basfond un canot plein de matelots et de soldats.

[1] Des Mémoires manuscrits attribuent la rechute qui lui donna la mort aux suites de la débauche qu'il se permit à la dernière célébration de la fête bouffonne du conclave.

Les gens qu'il fit partir au secours sur une chaloupe lui semblaient travailler avec autant de maladresse que de lenteur : il part lui-même. Le canot était engagé dans un banc de sable et ne pouvait être remis à flot. Il saute dans l'eau pour aider les travailleurs et les encourager par son exemple, sauve les malheureux qu'il était venu secourir, mais ne leur conserve la vie qu'au prix de la sienne. Dès le lendemain une inflammation terrible se déclara; une fièvre ardente l'accompagna; les secours de l'art furent sans effet, et il finit ses jours après deux mois des plus cruelles souffrances.

Pierre fut un héros, un grand homme. Il eût été un excellent prince, si des étrangers, qui s'étaient emparés de son esprit, ne lui avaient pas fait mépriser son peuple qu'il devait aimer, comme un père aime, dans leurs premières années, des enfans qui ne donnent que des espérances et ne peuvent encore posséder toutes les qualités des hommes faits. On lui a peut-être refusé avec raison le titre d'homme de génie, puisque, en voulant former sa nation, il n'a su qu'imiter les autres peuples. Il n'a pas même vu que son imitation n'était qu'imparfaite, et que, pour faire ressembler les Russes aux autres nations,

il fallait les mettre dans une situation semblable.

Il aggravait leur servitude en leur ordonnant de ressembler à des hommes libres; il les chargeait de chaînes, et voulait les voir voler dans la carrière des sciences et des arts. On est étonné de leurs progrès [1], et l'on dit qu'ils ont été civilisés par Pierre Ier: je dirais plutôt qu'il leur a montré la route, et qu'ils y sont entrés d'eux-mêmes, malgré le gouvernement de ce prince. Les talens doivent être encouragés; on les détruit quand on leur commande.

Rousseau, de Genève, a dit que les Russes n'étaient pas mûrs pour la police; mais depuis long-temps ils tendaient à se policer. Pierre n'a pu changer la nature de ses sujets, leur esprit, leurs dispositions, leurs organes; et à peine commençait-il à régner, qu'il a vu de grands talens briller autour de lui, Phéophane dans l'église, Chafirof dans les affaires, Chérémétef, Golitsin, Menchikof, et tant d'au-

[1] Pierre fit voyager en Italie plusieurs peintres, entre autres Sacharest et Nikitin. Leurs tableaux, qu'on voit à Pétersbourg et à Moskou, prouvent qu'ils étaient dignes de cet encouragement. L'empereur fit venir d'Italie, à grands frais, beaucoup de statues de marbre. Il acheta aussi des collections considérables de médailles. *D.*

tres, dans les armées, ont prouvé que dans bien des parties les Russes pourraient n'avoir point de rivaux.

Dans l'enfance de Pierre Ier le père Avril eut occasion de connaître Moussin-Pouchkin, gouverneur de Smolensk, et il assure que c'était un des plus beaux esprits qu'on pût voir. Le ministre et général Golitsin, dont les étrangers ont fait un si grand éloge, vivait dans le même temps, et sait-on ce qu'il aurait fait de la Russie si son administration eût été plus longue? Enfin il est probable que, si Pierre n'avait pas régné, les Russes seraient aujourd'hui ce qu'ils sont, et peut-être mieux qu'ils ne sont, à moins que des obstacles imprévus ne les eussent arrêtés.

Souverain d'un pays encore peu éclairé, Pierre déposa l'extérieur de la puissance suprême pour aller, loin de ses états, demander des lumières aux nations plus instruites. On admire ce dessein, l'exécution étonne, et l'on applaudit à une faute peut-être, mais à une faute brillante, qui ne pouvait être commise que par un prince avide de connaître le bien et de l'opérer dans son empire; mais écartons un moment, s'il est possible, cette admiration que nous impose tout ce qui est grand; examinons de sang-froid la démarche du tsar.

Environné depuis l'enfance d'une foule d'étrangers, il les avait écoutés. Ils s'étaient rendus maîtres de ses organes encore faibles, ils s'étaient emparés de son intelligence naissante, ils dominaient sur son imagination, d'autant plus facile à tyranniser qu'elle était plus ardente. Ils lui dirent que leurs petits pays devaient servir de modèles à son vaste empire; que chez eux seuls régnaient les bonnes lois, les vraies sciences, un goût juste et toujours sûr, les seuls usages enfin que dussent adopter des nations policées. Ils le disaient, ils étaient ses instituteurs : pouvait-il ne les pas croire? Il se laisse conduire dans la patrie de ses précepteurs: aveugle lui-même par ignorance, il prend pour guides d'autres aveugles bien plus incurables encore, et dont les yeux sont offusqués par toutes les préventions qu'ont amassées une longue suite de siècles les nations qui se disent savantes. Il abandonne son pays qui, après tant de troubles, était encore sourdement agité. Il va se faire insulter par le gouverneur d'une petite ville; il parcourt des contrées étrangères pour y devenir l'objet d'une curiosité peut-être offensante. Il apprend chez les Hollandais à faire des vaisseaux. Son père Alexis n'en savait pas faire; mais, sous son règne et même au-

paravant, des marchands d'Arkhangel et de simples cosaques avaient construit des bâtimens sur des mers presque toujours glacées, et avaient fait des voyages que les plus hardis navigateurs craignent aujourd'hui d'entreprendre. Ces embarcations ne ressemblaient point à nos escadres; mais il n'était peut-être pas nécessaire au bonheur des Russes qu'ils fréquentassent nos ports, lorsque le besoin ou l'intérêt nous appelait nous-mêmes sur leurs plages glacées, ni qu'ils pussent aller un jour chercher à-la-fois la peste par la route de la Moldavie et de la Valachie et par celle des Dardanelles.

Pierre étudia l'anatomie, il examina les évolutions militaires des Allemands, il connut la plupart de nos sciences et n'adopta pas moins de nos erreurs. Il daigna nous consulter, nous dont les yeux s'ouvraient à peine encore à la lumière de la raison; il étudia les lois de l'Europe, à qui les premiers élémens de la législation étaient à peine connus. Il aurait mieux fait de rejeter pour quelque temps toutes les idées, tous les préjugés, tous les mensonges qu'il tenait et des étrangers et des nationaux, et de ne consulter que son esprit et sa raison : il en avait beaucoup. Alors, dépouillé de toute prévention, il serait devenu

l'élève de la nature et de la vérité ; il aurait aperçu pour quelle fin les rênes du gouvernement lui étaient confiées ; il aurait découvert sur quels principes portent l'obéissance des peuples et l'autorité du souverain ; il aurait fait des lois simples, justes, fondées sur la nature, appropriées à sa nation, tendant toutes à sa félicité, et ne contraignant la liberté naturelle qu'autant que l'exige l'ordre social. Au lieu de faire ressembler ses Russes à leurs voisins, il aurait fait qu'ils ne ressemblassent qu'à eux-mêmes et qu'ils fussent supérieurs à tous les autres peuples [1].

Qu'il eût alors aimé la marine, les arts, les sciences, la guerre ; d'habiles constructeurs, des savans, des artistes, des guerriers

[1] « Pierre Ier, dit l'abbé de Condillac, aurait pu observer dans l'histoire les avantages et les vices des différens gouvernemens, et c'est ainsi qu'il pouvait chercher à s'instruire. Les nations de l'Europe, mal gouvernées et corrompues, ne pouvaient que le jeter dans l'erreur. Leur politesse et leurs arts n'étaient pas ce qu'il fallait aux Russes. S'il y eût eu quelque part un pays bien gouverné, je conviens qu'il eût été plus court de l'étudier. Le tsar eût donc bien fait d'y aller, et les autres princes de l'Europe auraient dû y voyager à son exemple ». *Cours d'Étude*, tom. XIV, p. 488. Je crois être dans le chemin de la raison quand je me rencontre avec Condillac.

seraient accourus à sa cour, seraient nés autour de lui.

Le désordre naît dans la maison que le père de famille abandonne. Pierre devait rester dans ses états pour y maintenir le bon ordre ; il y rentra pour punir, pour répandre le sang, pour venger des crimes qu'aurait prévenus sa présence, pour provoquer de nouvelles haines par sa sévérité.

Sans doute les Russes pouvaient tirer de grands avantages de leur communication avec les étrangers. Les hommes, les provinces, les peuples ne parviennent au plus haut degré de perfection dont ils sont capables qu'en recevant les uns des autres les observations qu'ils ont faites, les vérités qu'ils ont découvertes, les arts qu'ils ont inventés ; mais ces avantages doivent être le fruit du temps, de l'encouragement, de la possession, de l'exemple, et non de la violence.

Il est des usages qu'un prince doit abandonner aux caprices de ses sujets, ou ne changer que par l'influence que ses goûts, ses mœurs, ses manières ont sur les manières, les mœurs, les goûts de ses peuples : tels sont les usages qui ne portent que sur la forme des vêtemens, sur celle de la barbe ou de la chevelure ; et c'est pour réformer de

tels usages que Pierre Ier employa toute la rigueur de la puissance absolue.

Au retour de ses voyages, il trouva Chein rasé et vêtu d'un habit allemand. Chérémétef avait quitté l'habit russe en Italie, et ce seigneur fastueux fit voir le premier à la Russie le luxe de l'Europe à la place du luxe asiatique. Les officiers et les soldats étaient vêtus à l'allemande. Ces exemples auraient eu des imitateurs; mais Pierre ne savait pas attendre du temps l'accomplissement de ses volontés.

Le tsar Fédor avait fait prendre à sa cour l'habit polonais, et n'avait eu besoin pour cela que de le prendre lui-même. D'ailleurs, pourquoi forcer les Russes d'adopter un habit qu'ils sont obligés de cacher, pendant six mois de l'année, sous une robe fourrée? Pourquoi les contraindre de se raser le menton pour l'envelopper ensuite dans le collet velu d'une pelisse? Malgré les ordonnances de Pierre Ier, le bas peuple conserve encore sa barbe et sa jaquette : aussi brave-t-il impunément les plus grands froids; mais l'usage d'habiller les soldats suivant les modes des pays tempérés coûte, dans les hivers rigoureux, un grand nombre d'hommes à la Russie.

Le prince aurait-il dû toucher si légèrement aux anciennes coutumes? Ne devait-il

pas craindre le danger de faire connaître à ses sujets l'inconstance? Les nations sont gouvernées non-seulement par les lois, mais par des usages qui tiennent lieu de lois et qui sont encore plus sacrés, parce que, étant l'ouvrage de la nation entière qui tend sans cesse à les maintenir, ils lui sont plus chers que les ouvrages des législateurs. Oter brusquement à un peuple ses usages, c'est lui ôter ses lois mêmes; c'est faire que rien ne soit plus respectable pour lui, que rien n'a plus sur lui d'empire, si ce n'est la crainte. Dès-lors il n'est plus rien de solide, rien de fondamental; les lois ne dureront qu'un jour, et, au lieu de coutumes, on n'aura que des caprices.

La robe des Russes, comme celle des Asiatiques, ne changeait jamais de forme : Pierre leur fit prendre un habit dont la forme et le goût changent chaque année. Il les fit raser : ne devait-il pas prévoir qu'après les avoir ainsi rapprochés des femmes, ils seraient bien près d'en contracter les faiblesses; qu'ils s'amolliraient en imitant l'extérieur des peuples amollis; qu'en dépouillant les vices des peuples grossiers, ils contracteraient ceux des peuples efféminés; que cette époque funeste n'était pas éloignée, et que bientôt ses sujets, moins soumis aux lois de l'état qu'aux caprices

des tailleurs et des marchandes de modes, deviendraient enfin tributaires des nations qui exercent avec plus de succès les arts de luxe [1]?

On loue volontiers les princes, et c'est eux dont la mémoire devrait être jugée sévèrement, parce qu'ils ne font pas de fautes indifférentes. L'espérance ni la crainte ne donnent point aux peuples d'adulateurs, et il semble surtout qu'on ait pris plaisir à calomnier le peuple russe.

C'est le défaut de l'homme de rapporter tout à soi. Des Anglais, des Italiens, des Français, des Allemands vont en Russie; ils voient que les Russes ne ressemblent point à leurs nations, et ils les condamnent.

Le Russe esclave, dompté depuis l'enfance, n'ayant point de volonté, de sentiment, d'ame qui lui appartienne, ne montre au premier coup-d'œil qu'une stupide apathie; mais qu'on l'examine mieux, on reconnaîtra qu'il est adroit, intelligent; et ces deux qualités conduisent à tout.

Assez d'exemples prouvent que le génie ne manque pas aux Russes, et l'on est à chaque

[1] Ces réflexions n'avaient pas échappé à l'impératrice Catherine II, qui devait connaître mieux que des étrangers les intérêts de son empire; elles ont été l'objet de plusieurs de ses lois.

instant témoin de leur adresse. Ils égaleront ou surpasseront par leur industrie les peuples libres, s'ils obtiennent jamais la liberté.

C'est surtout à Pierre Ier qu'ils auraient pu la devoir. Ce prince, devant qui tous les grands furent abaissés, aurait fait un bel usage du despotisme en forçant les nobles à affranchir leurs paysans. Pour rendre ce grand service à l'humanité, il ne fallait pas moins que toute sa puissance et la terreur qu'il inspirait; mais, au contraire, il resserra les chaînes du peuple par la forme qu'il fit prendre à la perception de l'impôt. Chaque seigneur paye au prince une somme fixée pour chaque tête des paysans qui habitent son domaine. Il faut que ces paysans lui appartiennent et ne lui puissent échapper; car, sans cela, il risquerait de payer gratuitement, pendant vingt années, pour des hommes qui ne seraient plus de sa seigneurie. Il est aussi obligé de fournir un nombre d'hommes prescrit pour les recrues. Comment les fournirait-il s'ils lui pouvaient échapper?

Ainsi Pierre, en donnant tous ses soins pour éclairer les Russes, ajouta en même temps aux obstacles qui s'opposaient au développement de leurs dispositions naturelles: il avait admiré l'industrie anglaise et allemande; mais il n'a-

vait pas remonté jusqu'à la cause qui rend ces nations industrieuses. Il crut qu'il suffirait d'ordonner à son peuple de les imiter; il ne sentit pas qu'il devait commencer lui-même par imiter leur gouvernement. Les Russes ne répondirent pas tout-à-fait à ses vues; il les accusa, et c'était lui-même qu'il devait accuser. Il voulait pouvoir tout par l'autorité, et c'est en relâchant de son autorité qu'il aurait pu davantage.

La trop grande extension de sa puissance nuisit partout à l'accomplissement de ses désirs : il soutint des guerres ruineuses, il entra dans des négociations difficiles pour rendre son commerce plus florissant; mais il se dissimulait que rien ne nuisait plus au commerce de sa nation que sa puissance absolue. Il pouvait faire construire des vaisseaux par des esclaves; mais il ne pouvait pas faire que des esclaves obtinssent la confiance des capitalistes étrangers.

Vers le commencement du siècle il avait envoyé à Amsterdam un marchand russe, nommé *Solovief*, pour y établir un comptoir : c'était un homme intelligent; il gagna en peu d'années un capital considérable. Ses manières lui gagnèrent l'amitié et sa probité la confiance de tous les négocians de Hollande. Mal-

Mém. de Manstein.

heureusement Pierre vint à Amsterdam en 1717 : les seigneurs de sa suite crurent qu'il était permis à des gens comme eux de rançonner un homme comme Solovief; il ne satisfit pas leur cupidité et s'attira leur haine. Ils le noircirent auprès du souverain. Solovief fut enlevé et conduit en Russie; ses correspondans perdirent leurs avances, le commerce russe tomba dans les Provinces-Unies, et n'a jamais pu se relever.

On a reproché à Pierre Ier d'avoir négligé la première source des richesses et du commerce, l'agriculture. Je ne sais si ce reproche est fondé; je crois que, sous le règne de ce prince, comme à présent, la Russie produisait plus que ses habitans ne consommaient; et il faut observer qu'il s'y fait une grande consommation de grains pour les gruaux de toute espèce, pour le *vino* ou la *sivoukha*, qui est le premier produit de la fermentation du grain, et pour l'eau-de-vie qui est le résultat de sa distillation; ce qui n'empêche pas d'exporter une grande quantité de blé dans les pays étrangers.

D'un autre côté, on a loué ce prince comme législateur, et il a mérité cet éloge; mais il faut avouer aussi qu'il a emprunté plusieurs de ses lois aux étrangers; qu'il a laissé subsister d'anciennes lois qu'il aurait dû abroger; qu'il en a

donné de nouvelles qui ont été justement abrogées par ses successeurs. On a célébré son Code, ouvrage qui n'existe pas. Nous avons dit ailleurs qu'il avait publié un Code militaire; nous ajoutons qu'il composa un Code de marine : ce qu'on appelle son *petit Code* n'est autre chose qu'une instruction pour les juges; mais le mot *Code*, pris dans un sens absolu, signifie un corps de lois, un système complet de législation, et, dans ce sens, Pierre n'a pas fait de Code; il en avait seulement formé le projet, et sa mort prématurée ne lui a pas permis de l'exécuter [1].

En n'accordant pas également notre admiration à tous les ouvrages, à toute la législation, à toutes les actions de ce prince, gardons-

[1] *Enfin*, dit Voltaire, *il acheva en* 1722 *son nouveau Code.* Ici Voltaire a été trompé. L'impératrice Catherine II, bien mieux instruite à cet égard, après être convenue, dans son ouvrage intitulé l'*Antidote*, que les différentes lois promulguées par Pierre Ier furent rassemblées et imprimées en 1722, ajoute que le Code projeté par ce prince, et dans lequel toutes les différentes lois de la Russie devaient être refondues n'a point été achevé; que l'impératrice Elisabeth renouvela l'ordre d'y travailler, et qu'on s'en occupa long-temps, sans que l'ouvrage avançât beaucoup. 2e partie, p. 219, *édition de Saint-Pétersbourg.* M. Leclerc convient lui-même de cette vérité, tom. III de son *Histoire ancienne de Russie*, pag. 568.

nous de ne pas respecter sa mémoire; tenons compte à lui seul du bien qu'il a fait; car il a voulu le faire : rejetons ses fautes sur son éducation; car il est difficile à l'homme, trompé dans ses premières années, de dépouiller toutes ses erreurs, et de se créer en quelque sorte de nouveau. De là vinrent ces contrastes singuliers qui semblent, dans Pierre Ier, présenter deux hommes différens. A l'un nous ne pouvons refuser les plus justes éloges; l'autre a mérité le blâme de la postérité.

Les préjugés qu'il reçut dans sa maison lui firent trop estimer la puissance illimitée, et son amour pour les étrangers lui fit aimer les mœurs des nations libres : placé sur le trône pour faire observer les lois et pour punir le crime, mais né dans un pays qui avait adopté pour la punition des coupables la cruelle sévérité des Orientaux, il confondit plusieurs fois la justice avec une rigueur féroce qui révolte l'humanité. Persuadé que le crime ne doit pas rester impuni, il comprit quelquefois tant d'accusés dans sa vengeance, qu'il dut y envelopper des innocens. Monarque, il faisait trembler ses peuples; homme, il descendait jusqu'à la familiarité avec les derniers de ses sujets. Quand il ordonnait, la plus prompte obéissance devait suivre le signe

de sa volonté : quand il déposait le personnage de souverain, il devenait l'égal d'un charpentier de vaisseaux, d'un matelot hollandais : trop fier, assis sur le trône ; se rapprochant trop des mœurs du peuple quand il en descendait. Protecteur de la religion, il donna des lois pour obliger les Russes à remplir les devoirs extérieurs du christianisme ; ennemi du clergé, il profana les cérémonies de la religion pour rendre les prêtres ridicules ; sensible à l'amitié, constant dans ses goûts, il laissait oublier à ses amis qu'il était leur maître ; colère, emporté, capricieux, il les terrassait, les frappait de la main et de la canne ; furieux dans l'ivresse, il tira quelquefois contre eux l'épée. Dur à lui-même, il ne pouvait aimer que ceux qui ne craignaient pas les fatigues, et qui savaient mépriser la vie dans les hasards de la guerre, sur la face des mers irritées et dans les débauches de la table. Ami des talens, il les déterra, les accueillit dans les rangs les plus obscurs ; il les éleva jusqu'au pied du trône et jusqu'au trône même. Ennemi de l'indolence, zélé jusqu'à l'excès pour les institutions dont il était l'auteur et qu'il croyait utiles, il condamna son propre fils. Réformateur, il voulait inspirer à sa nation des mœurs plus douces

et plus décentes : entraîné par son penchant et par l'exemple des étrangers, il lui laissait voir le souverain plongé dans la débauche, ami des plaisirs grossiers, livré à des vices crapuleux : législateur, il emprunta trop aux étrangers, il respecta trop les décrets de ses ancêtres, il n'oublia pas assez sa propre autorité. Il voulait le bien; il a mérité la reconnaissance des hommes : il s'est trompé souvent; il faut le plaindre.

DÉTAILS DE LA VIE PRIVÉE DE PIERRE Ier.

En écrivant la vie politique et guerrière de Pierre Ier nous l'avons considéré plus d'une fois dans sa vie privée. De nouveaux détails feront encore mieux connaître cet homme, grand en effet, mais singulier et même bizarre, bon et dur, humain et féroce, terrible et populaire [1].

Il voulait rendre redoutable la majesté du trône, et se plaisait à dépouiller le trône de

[1] Le conseiller Staelin, membre de l'académie de Saint-Pétersbourg, a recueilli toutes les anecdotes de Pierre Ier qu'il a pu se procurer. Nous avons extrait de son Recueil celles qui peuvent le mieux faire connaître le caractère de ce prince.

tout ce qu'il a d'éclatant. Il fallait que le peuple et les grands reconnussent leur maître dans un homme plus que simplement vêtu et dont les manières répondaient à son vêtement, familier avec des artisans et des matelots, adoptant leurs mœurs, recherchant de préférence leur entretien, armé, il est vrai, du glaive de la justice, et ne le laissant pas oisif dans ses mains, mais exerçant encore plus souvent la justice ou l'injustice avec ses poings, ses pieds ou sa canne.

Un marchand détailleur se logerait à peine aujourd'hui dans l'étroite et humble maison qu'il se fit construire lorsqu'il jeta les fondemens de Saint-Pétersbourg. Un lit, une table, un tour, quelques papiers, quelques livres y composaient tout son mobilier. Dans les jours les plus courts de l'hiver, qui ne sont pas de sept heures à cette latitude, il était toujours levé à quatre heures du matin. Le plus souvent il travaillait seul; quelquefois il consacrait à des travaux particuliers avec ses ministres ce temps que la plupart des hommes ont coutume de consacrer au repos. Dès six heures il était au sénat, à l'amirauté. Il semblait qu'il prononcât contre tous les hommes qu'il honorait ou accablait de sa confiance cette sentence terrible : *Tu ne dormiras plus.*

Catherine II était toujours au travail à six heures du matin; mais elle ne forçait personne à partager sa manière de vivre, et pendant qu'elle veillait aux soins de l'empire ses domestiques même goûtaient un sommeil paisible.

Il dînait à une heure. Sa table était plus que frugale. Ses mets favoris étaient ceux du peuple, de la soupe aux choux fermentés que les Russes nomment *chtchi*, des gruaux, du cochon de lait avec une sauce de crême caillée, du rôti froid couronné de concombres salés, des lamproies marinées, du jambon. Il arrosait abondamment ce sobre repas des liqueurs du pays, khvas, bière, hydromel, et des vins de Hongrie et de France.

Vigoureux et prenant de violens exercices, il ne pouvait se contenter d'un seul repas : il avait toujours avec lui quelques viandes froides, et mangeait partout où il se trouvait.

Les tsars ses prédécesseurs n'admettaient à leur table que des ministres des puissances étrangères, le patriarche, des grands qu'ils voulaient honorer d'un témoignage distingué de leur faveur : encore eux-mêmes, assis sur un trône, étaient-ils servis sur une table séparée. Pierre courait au port dès qu'il apprenait l'arrivée de quelque bâtiment hollandais.

Il acceptait le vin, l'eau-de-vie que les matelots lui offraient à bord; il faisait avec eux des collations de fromage et de biscuit de mer; il les invitait à venir manger avec lui au palais certaine pâtisserie de leur pays que son chef de cuisine savait bien préparer. C'était alors qu'il était à son aise avec ses amis de prédilection. Il affectait un profond mépris pour les mœurs des anciens Russes, et trouvait de fort bonne compagnie les patrons des vaisseaux caboteurs de la Hollande.

Au lieu des magnifiques repas des anciens tsars, où les plats se comptaient par centaines, il faisait des pique-niques avec ses ministres, ses généraux, ses favoris. Chacun payait son écot : il était ordinairement d'un ducat par tête, un peu plus de onze francs de notre monnaie; encore prétendait-il que son cuisinier y gagnât. C'était de petits bénéfices qu'il lui procurait pour compenser la faiblesse de ses gages; mais si la table était peu somptueuse, le vin y coulait à grands flots. Pierre forçait à boire les gens sobres; il forçait à boire ceux dont il voulait pénétrer les secrets. Un mot indiscret, échappé dans l'ivresse, et qu'il avait soin d'écrire sur ses tablettes, donnait lieu dans la suite aux plus terribles recherches, et des familles entières éprouvaient des persécu-

tions cruelles pour quelques discours d'un homme pris de vin [1].

Tout ce que l'éclat du trône peut avoir de plus imposant était étalé, sous les anciens tsars, à la première audience des ambassadeurs. Pierre les recevait, sans étiquette et sans cérémonie, partout où il se trouvait. Il disait qu'ils étaient envoyés vers sa personne, et non vers telle salle ou tel palais. Il s'était formé une collection précieuse, dont le fonds était le cabinet anatomique de Ruysch et le cabinet d'histoire naturelle de Séba. Il la visitait plusieurs fois par semaine. Un jour qu'il s'y était rendu de très-bonne heure, son chancelier lui rappela qu'il devait donner la première audience à l'ambassadeur de Vienne, et lui proposa de le recevoir dans le palais d'Été. Pierre trouva qu'il verrait aussi bien, pour la première fois, l'ambassadeur où il se trouvait que tout autre part, et l'envoya chercher aussitôt : il n'était que cinq heures du matin.

La première audience de Printz, ambassadeur de Prusse, fut encore plus singulière. Quand il voulut présenter ses lettres de créance, on le conduisit à bord d'un vaisseau. Il demanda où était le tsar; on le lui montra au haut d'un mât, arrangeant des cordages.

[1] Mémoires manuscrits.

Pierre lui cria de monter auprès de lui; Printz s'excusa sur sa maladresse : Pierre descendit à l'aide d'une échelle de cordes, et donna sur le tillac l'audience qu'il avait voulu donner sur le hunier [1].

Il fallait que les ministres des cours étrangères s'accommodassent à ses goûts, à ses manières, à sa témérité. Un jour il en invita quelques-uns à une promenade sur l'eau de Pétersbourg à Cronstadt. Elle se fit sur un paquebot hollandais : le tsar remplissait l'office de pilote. Vers la moitié du chemin un vent assez fort souffla de l'ouest, un léger brouillard obscurcit l'horizon. Le prince-pilote prédit une tempête prochaine, et en effet elle ne tarda pas à s'annoncer. Bientôt elle devint effrayante : les éclairs, le tonnerre en augmentaient l'horreur. Un des ambassadeurs le pressait d'aborder : « Nous allons périr, disait-il, » et votre majesté répondra de ma vie au roi » mon maître ». Pierre répondit d'abord par un grand éclat de rire : « Monsieur, si vous » vous noyez, ajouta-t-il, nous péririons tous » avec vous, et il ne restera personne pour » répondre à votre cour des jours de votre » excellence ».

[1] Lettres de Frédéric II, alors prince de Prusse, à Voltaire, du 28 mars 1738.

On peut croire que le service n'était pas bien doux auprès d'un monarque qui ménageait si peu les représentans des autres souverains. Tout ce qui l'entourait était soumis aux mêmes fonctions. L'homme qui se trouvait sous sa main, sous ses yeux, était celui qui devait exécuter la volonté qu'il formait. L'usage est en Russie que des paysans enrôlés soient donnés aux officiers pour leur service personnel : on les nomme *dentchiks*. Les dentchiks du souverain sont de jeunes officiers. Ceux de Pierre I[er] se trouvaient tantôt élevés, par les fonctions dont il les chargeait, au rang de gentilshommes de sa chambre, de chambellans, et tantôt rabaissés à celui de laquais ou de coureurs. Il les faisait monter derrière sa carriole (car il n'allait jamais en carrosse). Il leur donnait tous les ordres qui lui passaient par la tête ; il les forçait à lui rendre le service d'oreillers. Dans ses voyages il n'avait d'autre lit que de la paille. Partout où il se trouvait il fallait qu'il dormît une heure après son dîner. Le pont d'un vaisseau, le plancher d'une cabane, la terre étaient son lit. Le dentchik était alors obligé de se coucher le premier, de prêter à son maître, pour oreiller, son ventre ou son estomac, de rester sans mouvement, de ne pas faire le moindre bruit, d'être res-

ponsable du besoin irrésistible de tousser ou d'éternuer ; car le réveil du tsar était terrible quand il n'était pas spontané. Des coups de corde, de canne, de poing, de pied, punissaient le malheureux qui avait troublé son sommeil. Brutal dans sa colère, familier quand elle était apaisée, il traitait en ami celui qu'il venait de punir.

Il se promenait un jour en carriole avec le général de police. C'était un enfant trouvé de Paris dont il avait fait un comte. Il fallut passer un petit pont de bois, et les madriers s'en trouvèrent dérangés. Tandis qu'on les ajustait, le tsar fut obligé de descendre, et, en attendant, il punit à coups de canne son compagnon de promenade, pour lui apprendre à mieux veiller sur la voie publique. Quand le pont fut raccommodé, il remonta dans sa carriole et fit replacer à côté de lui l'homme qu'il venait de battre, en lui disant, comme s'il ne se fût rien passé entre eux : « Assieds-toi, » frère ».

Souvent il descendait aux détails de ménage les plus mesquins. Il aimait fort le fromage de Limbourg; c'était son dessert accoutumé; mais des gens de sa maison l'aimaient aussi, et il s'apercevait que son fromage ne reparaissait jamais sur sa table dans le même état qu'il

l'avait laissé la veille. Il en prit un jour les dimensions avec son compas, les écrivit sur ses tablettes, et dit à son chef de cuisine de le lui garder et de n'en laisser prendre à personne. Le fromage reparaît le lendemain, mais bien diminué : « Ce n'est pas ainsi qu'hier j'ai laissé » mon fromage, dit le tsar ». « Je n'en sais rien, » répond le chef; je ne l'ai pas mesuré ». « Mais » je l'ai mesuré, moi », reprend le tsar; et là-dessus il se lève, venge à coups de canne l'affront fait à son fromage, et se rassied tranquillement. Ce chef de cuisine était un Allemand, espèce de valet favori, souvent battu, souvent caressé, faiblement payé et recevant quelquefois de bonnes terres en présens; à tout prendre, assez content de sa condition.

Pierre se piquait en tout d'être juste. Il est vrai que dans sa justice expéditive il était assez sujet à distribuer des coups injustement; mais, quand il en était averti, il promettait de les imputer sur la première faute que l'on commettrait et il tenait parole. Il suffisait de lui rappeler sa promesse.

Cependant ces corrections familières du tsar eurent quelquefois des suites funestes. Il avait fait venir de Paris un architecte, nommé *Leblond*. Cet homme, fier comme la plupart des

artistes français, et trop incapable de ramper sous un favori, eut le malheur de déplaire à Menchikof. Celui-ci chercha plusieurs fois à le perdre, et, tout autant de fois convaincu de calomnie, il sentit ce que pesait le bras ou la canne du maître. Enfin un jour il l'accusa de faire abattre la belle plantation de Peterhof. Pierre n'aimait rien tant que cette plantation. Il accourt; il voit les arbres entourés d'ouvriers, de machines, des branches voler et tomber à terre : il rencontre Leblond, et dans sa fureur il le frappe de sa canne. Cet artiste, qui, suivant les idées de son pays, regardait un pareil traitement comme un opprobre ineffaçable, est à l'instant saisi de la fièvre et obligé de se mettre au lit. Le tsar, mieux informé, sait que Leblond n'a ordonné qu'une taille nécessaire : il tourne sa colère contre le jaloux dénonciateur; il envoie chez Leblond, il le fait prier de lui pardonner une injuste vivacité et de le regarder comme son ami; mais le coup était porté. Le malheureux Leblond ne fit plus que languir et mourut l'année suivante.

Dans ces emportemens, suivis d'un si prompt retour, on voit un homme qui n'a jamais su se vaincre lui-même; qui, trop tôt revêtu du pouvoir suprême et trop tôt obligé

de le déployer contre ses ennemis, n'a point appris à vaincre ses premiers mouvemens ; mais on n'y voit pas ce qu'on peut appeler un méchant homme. Son histoire ne nous offre que trop souvent des actes d'une justice trop rigoureuse ; mais on n'y voit que des idées exagérées du juste, qui ne s'accordaient pas avec celle de la clémence. Dans les nombreuses exécutions qu'il ordonna, lorsqu'il aurait suffi de punir un petit nombre de chefs, on voit un homme persuadé que c'est favoriser le crime que de montrer de l'indulgence aux criminels. Dans le procès même de son fils, quelle qu'en fût l'atrocité, on voit un prince convaincu que toutes ses institutions étaient nécessaires au bien de l'état, et que son premier devoir était de verser son propre sang, plutôt que de les voir détruire. C'est ainsi qu'avec de l'ignorance ou de fausses lumières la vertu même peut conduire à de coupables excès.

L'Europe ne les pardonnait point au tsar, et il ne l'ignorait pas. Il questionnait un jour là-dessus l'un de ses ambassadeurs, revenu depuis peu d'une cour étrangère. Le ministre se contenta de répondre qu'on le taxait d'une excessive sévérité : « Dis le mot, » reprit le tsar ; « on m'accuse de tyrannie. On ne con-

» naît pas les circonstances où je me suis
» trouvé ; on ignore ce qu'elles ont exigé de
» moi ; on ne sait pas que j'ai été forcé de
» punir ceux qui voulaient détruire ce que
» j'ai fait pour le bien de l'état. Non, je ne
» suis point un tyran, et personne ne peut
» m'accuser justement de cruauté. Je me suis
» entouré de ceux de mes sujets à qui j'ai
» reconnu des talens, de l'intelligence, de
» l'amour pour la patrie ; je les ai consultés ;
» j'ai employé leurs secours et je leur ai té-
» moigné ma reconnaissance en les comblant
» de bienfaits ». C'est ainsi que Pierre osait
parler de lui-même, et l'on peut ajouter que
c'était ainsi qu'il en pensait.

Il avait été élevé par une mère faible, incapable de guider sa jeunesse. Le malheur voulut que ce qu'il y avait alors de plus illustre en Russie fût engagé dans le parti qui lui était contraire ; que le grand Golitsin, l'homme qui aurait été le plus capable de l'éclairer, de lui former l'esprit, de guider ses jeunes ans, ait été son ennemi ; que, dans l'impétuosité du premier âge, il n'ait eu pour conseils que de jeunes étrangers qui avaient des talens, mais dont l'éducation avait été défectueuse ; qui, loin de le rapprocher de sa sœur, étaient engagés, par l'intérêt de leur

fortune, à le rendre irréconciliable avec elle; qui ne durent lui parler que de punitions et de vengeance ; qui, pressés, par la vivacité de leur âge, de voir l'exécution des desseins qu'il formait avec eux, ne savaient pas lui inspirer une sage patience, et qui, loin de lui conseiller d'aplanir lentement les obstacles, l'excitaient à les renverser brusquement. Ils n'avaient pas ce long usage des hommes, des choses, de la vie enfin, qui donne l'idée des convenances, et qui apprend que rien de solide ne se fait avec célérité. Ils ne savaient agir que suivant leurs premiers mouvemens, et lui donnèrent l'exemple de se livrer à tous les siens. Leurs leçons influèrent sur toute sa vie, qui fut un contraste perpétuel de ce qu'il y avait de bon dans son caractère, de bizarre dans son humeur, d'impétueux dans ses passions, de vicieux dans son éducation.

Cependant, tout opiniâtre qu'il était dans ses desseins, on pouvait, en lui faisant entendre avec force le langage de la raison, le contrarier dans ses volontés et prendre sur son esprit un ascendant victorieux. C'est ce dont on a plus d'un exemple. Il venait de signer un oukaze pour enjoindre aux propriétaires des gouvernemens de Pétersbourg et de Novgorod d'envoyer leurs paysans creu-

ser le canal du Ladoga. Le sénat assemblé allait ordonner la publication de cette loi. Dolgoroukof s'écrie que c'est ruiner deux provinces qui n'ont déjà que trop souffert : il demande qu'il soit fait au tsar des représentations. On lui répond qu'il est trop tard, que déjà le prince lui-même a signé. Pour toute réplique, il se saisit du registre et déchire le feuillet où la loi est inscrite. Tout le monde est consterné : Pierre paraît. Le procureur-général, qui est la première personne du sénat, lui apprend en tremblant l'audace de Dolgoroukof. Ce seigneur n'était pas de ceux que Pierre, au gré de son humeur, prenait pour objets de ses coups ou de ses caresses : il était du petit nombre des hommes qui inspiraient au prince une sorte de respect, parce qu'ils savaient se respecter eux-mêmes. Cependant Pierre ne fut pas maître de cacher un premier mouvement de colère : « Réprime » ton emportement », lui dit Dolgoroukof avec cette énergie de la langue russe, qui permettait alors de tutoyer le prince lui-même. « Je ne croirai pas que, à l'exemple de » Charles XII, tu veuilles ruiner ton pays. Y » as-tu bien pensé, en ordonnant la dépopu- » lation de deux provinces qui, plus que tou- » tes les autres, se sont ressenties des maux

» de la guerre ? Ne sais-tu pas combien d'habitans elles ont perdus et dans quelle misère sont plongés ceux qui leur restent. Je connais toute l'utilité du canal dont tu as formé le projet ; mais prends dans chacun des gouvernemens, en proportion du peuple qu'ils nourrissent, un nombre d'infortunés, victimes du bien de l'état, et destinés à périr sous les fouilles de ce grand ouvrage : emploie à ces travaux désastreux tes prisonniers suédois, et ne détruis pas un pays nouveau que tu as eu la gloire de créer ». A mesure qu'il parlait, Pierre devenait plus tranquille, et, après quelques instans de réflexion : « Ce qu'il vient de dire » mérite qu'on y pense, dit-il. Ne vous pressez pas de publier l'oukaze ; je vous ferai » connaître mes intentions ». Ses intentions furent d'employer aux travaux du canal des milliers de Suédois, qui la plupart y trouvèrent la mort.

Après s'être privé de son premier fils, Pierre perdit l'objet de sa tendresse et de ses espérances, le fils que lui avait donné Catherine. Il alla s'enfermer à Peterhof, et y resta trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, sans souffrir que personne osât l'approcher, et défendant, sous peine de

mort, de troubler sa solitude. On a peine à comprendre que la mort d'un enfant ait pu jeter dans un tel désespoir un homme d'un si haut courage. Sans doute les remords se mêlèrent à ses regrets. Il était religieux ; il croyait à la Providence, et il crut voir peut-être, dans la mort de cet enfant, la vengeance céleste qui poursuivait la mort d'Alexis. Heureux quand il avait prononcé la condamnation de ce prince infortuné, il avait cru faire à la patrie le plus vertueux sacrifice ; mais, dans le malheur, il ne voyait plus qu'un crime atroce dans ce qu'il avait regardé comme le suprême effort du patriotisme. Cependant les affaires de l'état restaient suspendues, les conseils étaient sans chefs ; les généraux attendaient des ordres et n'en recevaient pas. Catherine, affligée comme mère et comme épouse, mais en même temps touchée des intérêts de l'empire, frappait en vain à la porte de son époux, lui faisait en vain entendre sa voix long-temps si chère : elle avait perdu, dans l'aliénation d'esprit de ce prince, l'ascendant qu'elle avait toujours eu sur lui. Elle a recours à celui de Dolgoroukof. Il la console, et promet de lui rendre le lendemain son époux, à l'état son souverain. En effet, le lendemain il se rendit de bonne heure à

la chambre du tsar. Il frappe, on ne répond pas : il frappe encore, même silence ; mais, comme s'il eût été le maître du monarque terrible dont il brave la fureur, il lui ordonne d'ouvrir, et, sur son refus, menace d'enfoncer la porte : « Eh bien, j'ouvre, s'écrie » le tsar, mais pour te trancher la tête ». Il ouvre en effet. L'air majestueux et calme de son vertueux sujet lui en impose : « Je viens, » au nom du sénat, lui dit Dolgoroukof, te » demander qui tu veux que l'on nomme » empereur, puisque tu prétends renoncer à » l'être ». Pierre embrasse son ami, et le mouille de ses larmes. Dolgoroukof, qui l'a rendu docile, l'emmène chez Catherine et lui présente le sénat, qui fut retenu à dîner avec le souverain. Les affaires reprirent leur cours [1].

Nous venons de dire que Pierre était religieux. Il ne fut pas même supérieur à tous les préjugés qui avoisinent les idées pieuses. S'il fut tolérant pour différentes sectes du christianisme, c'est un exemple qu'il avait reçu

[1] Ce fait est rapporté, avec quelques variétés légères dans les circonstances, par l'auteur des *Anecdotes de Pierre le Grand*, et par M. Leclerc, qui le tenait du vieux conseiller-privé Betski. Je l'ai aussi entendu raconter à des personnes qui le tenaient de leurs pères.

de ses prédécesseurs. Il fallait bien aussi qu'il tolérât le mahométisme et même l'idolâtrie, parce qu'à l'orient de son empire vivaient sous sa domination des peuples idolâtres et mahométans; mais il était ennemi de l'impiété, et il confondait avec les impies ceux qui, rejetant les dogmes des diverses religions, n'admettent que celui de l'existence d'un Dieu. Il eut aussi quelque temps le malheur de persécuter les hérétiques de ses états. D'ailleurs il était ennemi des impostures sacerdotales et monacales, et des superstitions populaires. Il sut que dans une église de Saint-Pétersbourg le peuple s'assemblait en foule pour adorer l'image d'une vierge qui, disait-on, versait des larmes. Il se rendit à l'église, ordonna de détacher l'image et en fit un examen scrupuleux. Dans le rit des Russes, les images sont peintes sur bois. L'image pleureuse avait un double panneau. Entre les deux ais était un récipient d'huile qui aboutissait à de petits trous ménagés à l'angle des yeux. La chaleur des cierges allumés autour de l'image faisait bouillonner l'huile qui tombait goutte à goutte par les issues qu'on lui avait préparées. Pierre démontra lui-même au peuple ce mécanisme et emporta l'image pour la ranger entre les

pièces curieuses de son cabinet. L'auteur de cette invention fut découvert et puni d'autant plus sévèrement que l'imposture avait un objet séditieux , c'était de persuader au peuple que la vierge témoignait par ses larmes son horreur pour la fondation de Saint-Pétersbourg.

Pierre, jeune encore, fut attaqué d'une maladie dangereuse. C'était un ancien usage que les tsars dans de telles circonstances rendissent, pour apaiser la colère céleste, la liberté à des criminels condamnés à mort. On voulut l'engager à suivre cet exemple : « Eh quoi ! » dit-il d'une voix faible, si le ciel est sourd » aux vœux que lui adressent pour moi les » hommes vertueux de mon empire, croyez-» vous qu'il se laissera fléchir par ceux des » assassins » ?

Mais tout religieux qu'il était et tout implacable pour le crime, il se montrait indulgent pour les faiblesses d'un sexe que les hommes se font gloire d'attaquer sans cesse, et qu'ils punissent ensuite de leur avoir mal résisté. Jamais il ne pardonnait aux filles dénaturées qui se procuraient l'avortement de leur fruit, ou qui le détruisaient à sa naissance. Nous avons vu qu'il abandonna même aux rigueurs des lois une demoiselle de la

cour, coupable de ce crime, et qu'il passait pour avoir aimée ; mais il sentit que trop de rigueur contre les filles incontinentes était la seule cause de cet attentat, et que, en poursuivant un désordre, on provoquait un forfait. Un jour, pendant qu'il dînait dans un village, la maison fut investie par les paysans, empressés de voir leur souverain. Avec sa popularité ordinaire il parlait à tous, et faisait à chacun des questions sur sa famille et sur ses travaux. Il remarqua derrière la foule une jeune fille qui cherchait à le voir et à n'être pas vue. Il l'appela, et elle se couvrit le visage de ses deux mains : il la loua de sa modestie, et les autres filles firent un éclat de rire. Il apprit enfin qu'elle s'était rendue aux vœux d'un officier allemand, et qu'elle allaitait le fruit de cet amour illégitime. Il se fit apporter l'enfant, le caressa, le recommanda aux soins de sa mère, promit de la voir toutes les fois qu'il passerait par le village, et lui donna un baiser et une poignée d'argent : « Je défends, dit-il en élevant la » voix et faisant succéder au ton de la familia- » rité celui de la majesté, qu'on lui interdise » désormais la compagnie des personnes de » son sexe et qu'on lui fasse aucun reproche » de sa faiblesse ».

Il n'aimait la médisance qu'autant qu'elle pouvait l'éclairer sur des détails qu'il lui importait de connaître. Dans toute autre occasion elle lui déplaisait. Quand il entendait mal parler de quelqu'un : « N'as-tu donc pas » remarqué en lui quelque chose de bien, » disait-il au médisant, et ne saurais-tu nous » en entretenir » ?

Ardent protecteur et provocateur du commerce, il ne voulait pas que dans ses douanes la peine de la contrebande fût portée au-delà de la confiscation : « Il faut, disait-il, con- » sidérer le commerce comme une vierge ti- » mide qu'on attire par de douces manières, » qu'on effraie par le ton de la sévérité ». Il disait aussi : « Fasse la contrebande qui vou- » dra. Le marchand, en courant le hasard de » voir confisquer sa marchandise, risquera » toujours plus que mon trésor. Si je ne l'at- » trape que la dixième fois, je serai encore » bien dédommagé des neuf fois qu'il m'aura » trompé ».

Il sut qu'un auteur anglais l'avait comparé à Louis XIV : « Il fut plus grand que » moi, dit modestement le prince. Si je l'em- » porte sur lui en un seul point, c'est en » ce que j'ai su réduire mon clergé à l'obéis-

» sance, et qu'il s'est laissé dominer par le
» sien ».

Il aurait pu se reconnaître encore supérieur à Louis XIV, en ce qu'il ne faisait pas consister une partie de sa grandeur à étaler un vain faste, en ce qu'il ne cherchait pas à éblouir sur la petitesse de l'homme par l'éclat pompeux de la cour. Il était d'une économie sévère. Les dépenses de sa maison étaient fixées; les fonds en étaient toujours les mêmes et étaient faits ponctuellement. Il avait réglé ce que devaient lui coûter l'armée, la flotte, l'administration, les bâtimens, les fabriques; et, sans avoir un grand revenu, sans fatiguer la nation par des impôts, il avait toujours des épargnes à consacrer aux dépenses imprévues et aux projets nouveaux qu'il concevait pour le bien de l'état. Il récompensait les services; il ne voulait pas que les hommes qui lui avaient été utiles dans la force de leur âge connussent la misère dans la vieillesse; mais il ne se permettait pas de les enrichir. Souvent les récompenses qu'il accordait tournaient à l'avantage de l'état. C'était des terres qu'il donnait, et l'intérêt des nouveaux propriétaires les leur faisait améliorer. Ce fut ainsi qu'en marquant sa reconnaissance à des hommes qui l'avaient bien servi il re-

peupla la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Finlande.

Ses revenus n'auraient pu suffire à un prince ordinaire pour soutenir l'éclat du trône : avec ces revenus il fit à la Suède une guerre de vingt années que suivit celle contre la Perse ; il créa une marine ; il entretint des troupes réglées ; il fonda des villes, creusa des ports, joignit les grands fleuves par des canaux, fonda des manufactures, appela dans ses états des étrangers industrieux. Il leur procurait une aisance qu'ils n'auraient pas connue dans leur pays, sans les mettre en état de faire, par des épargnes, une fortune qu'ils y auraient emportée. Ainsi les sommes qu'il dépensait pour eux restaient dans son empire, et, après avoir soutenu les pères, il espérait encore recevoir les services des enfans. Il avait étudié et connaissait le caractère des différentes nations : il donnait volontiers aux étrangers qui appartenaient à des nations prodigues, et ne récompensait qu'avec mesure ceux qui appartenaient à des nations parcimonieuses. Par cette inégalité de traitement il établissait entre eux l'égalité, donnait au prodigue de quoi dépenser, refusait à l'avare de quoi amasser, et ne craignait de voir ni l'un ni l'autre s'en-

richir assez pour aller chercher ailleurs le repos.

Les Russes et les étrangers attachés au service de la Russie aspiraient à l'honneur d'avoir le tsar pour parrain de leurs enfans. S'il avait accompagné cet honneur de présens magnifiques, il aurait été obligé de le refuser souvent; mais, pour ne donner à aucune des familles qu'il était bien aise de favoriser le chagrin d'un refus, il se contentait de donner à l'accouchée, quelle que fût sa condition, un baiser et un ducat.

Il était louable d'avoir de l'économie pour lui-même et d'en donner l'exemple à ses sujets; mais il était dans son caractère d'outrer tout, de passer les bornes même du bien, et de le changer en bizarrerie. Sa sage économie était une vertu; mais c'était une bizarrerie dans le souverain d'un grand empire de porter des souliers ressemelés, des bas de laine raccommodés, et d'emprunter la perruque du premier venu pour se garantir la tête quand il y sentait du froid.

C'était en lui une vertu de donner aux autres l'exemple du travail; mais chaque condition a ses travaux, et le travail manuel n'est pas celui qu'on attend d'un souverain; il lui convient moins encore d'en tirer une rétri-

bution. Pierre eut quelque temps à séjourner dans les environs d'une forge pour prendre les eaux. Il lui prit envie d'apprendre le métier de forgeron, et il forgea seul dix pouds de fer. De retour à Moskou, il alla voir le maître de la forge, lui fit l'éloge de sa fabrique, et lui demanda combien il donnait par barre de fer à un ouvrier : « Une altine », répondit le maître (c'est-à-dire trois sous). « Eh bien, » reprit le tsar, j'ai gagné chez toi huit al- » tines et je viens les chercher ». Il se les fit donner en effet : « Avec cette somme, reprit- » il, je vais acheter une paire de souliers dont » j'ai grand besoin ». Et il montra ses souliers qui avaient été déjà ressemelés et dont la semelle était usée de nouveau. En sortant de là, il passa au marché pour y en acheter une paire. Il se plaisait à les montrer : « Voilà, » disait-il, des souliers que j'ai gagnés à la » sueur de mon front ».

L'amour de la chasse est une des passions les plus ruineuses des princes, moins par le train de vénerie qu'il leur fait entretenir à grands frais que par la destruction que causent les animaux voraces dont ils favorisent la multiplication pour les sacrifier à leurs plaisirs. C'est un mal, il est vrai, que n'auraient point à se reprocher les souverains de la Rus-

sie. Dans les vastes forêts de leur empire ils pourraient se livrer à la passion la plus effrénée de la chasse sans nuire aux propriétés de leurs sujets ; mais cette passion, dont les flatteurs ont relevé la noblesse, n'est pas tout-à-fait innocente dans celui qui tient en mains les rênes d'un état, si elle lui fait contracter un goût de dissipation trop nuisible aux affaires. L'homme qui, dans une grande partie de sa vie, n'est occupé que de la pensée d'atteindre des animaux fugitifs ne se rend guère propre à occuper son esprit de choses sérieuses. Il peut bien porter son corps dans les conseils ; mais sa pensée est toute entière au cerf qu'il est impatient de courir. Aussi Pierre était-il ennemi de la chasse : « C'est un amuse» ment que je ne saurais prendre, disait-il, » tant que j'aurai des ennemis à combattre et » des peuples à gouverner ». Ce qui est singulier, c'est que ce prince, qui semble avoir été si dur, ne pouvait sans peine voir souffrir des animaux. Il ne soutenait le spectacle de la douleur que dans l'homme qu'il croyait coupable.

Il était de même ennemi du jeu, et ne savait aucun jeu de cartes. La cour suivait son exemple, et l'on n'y connaissait pas de joueurs. Il ne pouvait interdire le jeu dans l'armée et sur la

flotte; mais il défendit que la perte pût excéder un rouble, et dispensa de payer ceux qui perdraient davantage. Il disait que les joueurs, livrés à la passion de se tromper les uns les autres, ne pouvaient avoir aucun goût utile.

Dans la crainte de laisser échapper quelques idées avantageuses à l'état, il écoutait avec complaisance tous ceux qui lui annonçaient des projets ou des découvertes. Si les propositions exigeaient des expériences, il les faisait faire sous ses yeux par des gens habiles. Quand le projet semblait digne d'être accueilli, il en récompensait l'auteur; il le récompensait encore quand il s'était trompé, et ne dédaignait pas de lui démontrer lui-même son erreur. Il défrayait l'étranger qui avait fait le voyage de Russie pour lui communiquer ses vues. Malgré son amour pour l'économie, il ne croyait pas devoir regretter ce qu'il dépensait dans l'espérance de s'éclairer, et se croyait assez dédommagé, par un projet utile, de tout ce que lui avaient coûté des projets futiles ou hasardés.

Le même prince qui, dans son premier voyage en Hollande, mania la hache et la scie des charpentiers de vaisseaux, voulut aussi manier les instrumens délicats de la chirurgie; il fit des dissections et des opérations chirurgicales sous la conduite du célèbre anatomiste

Ruysch. Un jour qu'il contemplait dans le cabinet anatomique de Boerhaave un cadavre préparé et humecté d'esprit de térébenthine, l'odeur forte, ou l'horreur du spectacle causa des nausées à quelques seigneurs de sa suite. Le tsar, voulant qu'ils apprissent à vaincre cette aversion si naturelle, les força de mordre les muscles qui leur inspiraient tant de dégoût. C'est ainsi qu'incapable de conserver une juste modération, même dans ses goûts les plus louables, il les porta jusqu'à un excès qui tenait de la férocité [1].

De retour dans son empire, il voulait être prévenu de toutes les opérations curieuses qui se faisaient dans ses hôpitaux, et, quand le temps le lui permettait, il ne manquait pas d'y assister. Il aimait à opérer lui-même, et avait toujours sur lui un étui de mathématiques et une trousse d'instrumens de chirurgie. La femme d'un négociant qu'il aimait était attaquée d'hydropisie et ne voulait pas souffrir la ponction ; il lui fit une visite, lui persuada de se soumettre à cette opération et la lui fit lui-

[1] Cette anecdote, rapportée par M. Leclerc, faisait partie du Recueil de Staelin, qui la tenait du neveu de Boerhaave. Il a cru dans la suite, pour l'honneur de son héros, devoir la retrancher du manuscrit destiné à l'impression ; mais elle n'en paraît pas moins authentique.

même. Il est vrai que la malade mourut; mais il fut décidé que c'était sa faute, parce qu'elle avait attendu trop long-temps, et que l'opération avait été très-bien faite. Ainsi l'honneur du chirurgien couronné fut maintenu.

Mais une autre fois le prince opérateur, qui se plaisait à être le dentiste de sa maison, fut dupe d'un de ses valets-de-chambre. Cet homme voulait se venger de sa femme, qu'il soupçonnait de peu de fidélité; il affecta un air de tristesse dont son maître lui demanda la raison, et il répondit qu'il était affligé des douleurs que causait à sa femme une malheureuse dent qu'elle s'obstinait à ne pas faire arracher. Pierre saisit avec avidité cette occasion d'exercer son pélican, court chez la fausse malade, la force à s'asseoir, lui visite la bouche, croit voir dans une de ses dents la cause du mal qu'elle n'a pas, et, malgré sa résistance et ses cris, il la lui arrache. Il découvrit quelques jours après la fourbe du mari et le punit à coups de canne.

Tous les genres d'occupation entraient dans la sphère de son activité. Dans les loisirs que, malgré les soins du trône, il se procurait aux dépens du sommeil, il se livra quelquefois à des travaux littéraires, et traduisit plusieurs ouvrages concernant les arts, entre autres l'Ar-

chitecture de Leclerc, l'Art du tourneur de Plumiers, et l'Art de construire des écluses et des moulins par Sturm. Ces traductions, faites pour son usage, sont restées manuscrites dans ses papiers. Il fit traduire en russe un grand nombre de livres utiles, et il avait soin de charger de ces versions des hommes instruits dans la science que traitait l'auteur. Un moine qu'il avait chargé de traduire l'Introduction à l'Histoire de l'univers, par Puffendorf, crut devoir omettre un passage où l'écrivain suédois avait fort maltraité les Russes. Il présenta son travail au prince, qui chercha d'abord ce passage et ne le trouva pas; il en remarqua d'autres que l'interprète avait adoucis pour ménager sa nation; il lui en fit de durs reproches et lui ordonna de rendre sa version plus fidèle: « Ce n'est pas, ajouta-t-il, pour flatter mes » sujets que je veux les mettre à portée de lire » cet ouvrage, mais pour les instruire, pour » leur montrer ce qu'ils ont été et ce que » pensent d'eux les étrangers, et pour les ex- » citer à changer par leurs efforts l'opinion de » l'Europe à leur égard ».

Quoiqu'il n'eût pas d'érudition, et que personne n'en eût dans son empire, il était trop curieux pour ne la pas aimer. On trouva en Sibérie, dans les ruines d'un temple, des ma-

nuscrits en lettres d'or sur papier noir et bleu. Les caractères de l'écriture en étaient inconnus. On savait que les Tangouts avaient autrefois occupé la partie de la Sibérie où s'était faite cette découverte, et l'on ne douta pas que ces manuscrits ne fussent dans leur langue. Pierre désirait en avoir une interprétation; mais comment l'obtenir? Il envoya l'une des feuilles à l'abbé Bignon, à qui était confié, en France, le riche et superbe dépôt de la bibliothèque du roi. Celui-ci la remit à l'abbé Fourmont, savant dans les langues orientales. On supposait en Russie que le manuscrit était en langue tangoute, et Fourmont le crut. Il ne la savait pas; mais, à l'aide d'alphabets, de vocabulaires et de conjectures, il présuma qu'il parviendrait à traduire ce morceau d'une langue méconnue. Il finit même par se persuader qu'il l'avait traduit, et envoya au tsar son travail qui lui avait coûté bien du temps. La vérité est que cet écrit n'appartenait point aux Tangouts, et que Fourmont n'y avait rien compris. Il a été expliqué dans la suite, et ce sont des Russes instruits par leurs voyages qui en ont donné l'explication. Les érudits doivent reconnaître que, même avec la plus grande sagacité, on ne peut traduire des ouvrages d'une langue qu'on ne sait pas, et que sou-

vent même on s'égare en traduisant des langues savantes que l'on sait.

Dans l'expédition de Perse, Pierre passa par Kazan et eut la curiosité de voir les ruines de Bolgar, autrefois la capitale des grands Bulgares; il y trouva des tombeaux chargés d'inscriptions en langues arabe et persane; il les fit copier et traduire, et donna des ordres pour que ces monumens, dégradés par le temps, fussent précieusement conservés. On voit par-là quels secours la science de l'antiquité eût reçus de ce prince, s'il avait régné dans un pays où l'on eût cultivé les bonnes études.

Il avait l'amour de tout ce qui est bien; mais, trop souvent emporté par l'impétuosité de son caractère, il fit mal le bien, parce qu'il voulut le faire trop vite; trop souvent il rendit le bien même odieux, en employant pour l'opérer des moyens violens réservés à la tyrannie. Il s'est acquis l'estime de ceux qui n'ont considéré que ses intentions, et le blâme de ceux qui ne se sont arrêtés qu'à ses moyens d'exécution. Il est approuvé de ceux à qui ne déplaisent pas les grandes secousses et les réformes rapides; il a pour censeurs ceux qui sont persuadés qu'elles font toujours du mal, et que le bien qu'elles opèrent manque de soli-

dité, parce qu'on n'a pas eu le temps d'en préparer et d'en affermir les fondemens.

Je ne sais à quelle époque rapporter une aventure qui, supposé qu'elle soit vraie, mérite d'être conservée, parce qu'on s'intéresse à tout ce qui concerne les personnes célèbres [1].

Quelques hommes du peuple, un peu chauds de vin, prirent querelle dans une auberge de la Courlande : l'un d'eux s'avisa de dire que, s'il voulait parler, on verrait bien qu'il avait des protecteurs assez puissans pour faire repentir les insolens qui osaient l'outrager. Un envoyé du roi de Pologne, qui retournait à Dresde, fut témoin de cette querelle : il regarda plus attentivement le malheureux qui se vantait de son crédit, et crut lui reconnaître, à travers ses manières rustiques et la pauvreté de son ajustement, quelques traits de ressemblance avec l'épouse du tsar. Curieux de savoir quel était cet inconnu dont l'orgueil démentait la fortune, il apprit que c'était un jeune paysan de Pologne ou de Lithuanie qui servait dans l'écurie de l'auberge. L'envoyé badina sur sa rencontre dans

[1] Je suis ici les mêmes Mémoires manuscrits que Voltaire; mais les circonstances dans lesquelles il écrivait l'ont engagé à y faire des changemens assez considérables.

une lettre qu'il écrivit à un de ses amis à Saint-Pétersbourg.

Pierre vit cette lettre; il manda au prince Repnin, gouverneur de Riga, de faire des perquisitions sur ce jeune homme, qui se nommait *Charles Skavronski,* et de l'attirer dans son gouvernement. Skavronski tomba dans les filets qu'on lui tendait, vint en Livonie, fut arrêté comme un étranger suspect et envoyé à Saint-Pétersbourg.

Mis entre les mains du général de police, et souvent interrogé, il ne voyait pas finir son affaire. Cependant des gens apostés gagnaient la confiance de cet homme simple, et tiraient de lui le peu qu'il savait sur sa naissance. Il avait conservé quelque souvenir confus d'une sœur qu'il devait avoir; il savait qu'elle avait été faite prisonnière à Marienbourg, et la croyait placée au service de quelque grande maison de Russie. Peut-être même avait-il entendu dire autrefois qu'elle était maîtresse de Chérémétef ou de Menchikof. Enfin il croyait avoir l'honneur d'être frère d'une femme-de-chambre ou de la concubine d'un grand seigneur.

Ses nouveaux amis feignaient de le plaindre de l'injuste persécution qu'il éprouvait. Ils lui firent entendre qu'il n'obtiendrait jamais

justice tant qu'il ne s'adresserait pas au tsar lui-même, et promirent de lui ménager l'occasion de présenter un mémoire à ce prince.

Pendant qu'on amusait Skavronski, Pierre, instruit de toutes ses réponses et de toutes ses confidences, faisait faire des informations en Courlande. Quand il eut acquis toutes les lumières qu'il désirait, il se le fit présenter au sortir de table un jour qu'il avait dîné chez un de ses maîtres-d'hôtel, nommé *Stchéplef.* Il l'interrogea lui-même, et lui promit, en le congédiant, d'examiner son affaire.

Il raconta le soir à son épouse qu'il s'était fort amusé chez son maître-d'hôtel, et lui dit qu'il voulait aller le lendemain le surprendre avec elle. La partie fut acceptée. Stchéplef feignit d'être étonné de l'honneur que lui faisait sa souveraine. On dîna, sans que rien pût faire soupçonner à la princesse qu'on eût d'autre objet que de se divertir. Après le dîner, elle prit un fauteuil dans l'embrasure d'une croisée. Pierre s'approcha d'elle, se fit présenter le jeune homme et répéta les mêmes questions qu'il lui avait déjà faites la veille. A chaque réponse il recommandait à la princesse d'écouter. Enfin, après avoir reçu les explications les plus claires : « N'entends-tu » donc pas, dit-il à Catherine, ce que cela

» signifie » ? *Mais, mais.....* dit-elle en balbutiant et en changeant de couleur : « Mais, » reprit vivement le tsar, si tu n'y comprends » rien, je comprends fort bien, moi, que ce » jeune homme est ton frère. Allons, dit-il » à Skavronski, baise la main de Catherine » en qualité de tsaritse, et embrasse-la comme » ta sœur ». Catherine s'évanouit; Pierre s'empressa de la faire revenir : « Quel mal » y a-t-il dans toute cette aventure-là » ? lui dit-il quand elle eut repris ses sens. « Eh » bien, cet homme est mon beau-frère. S'il » a du mérite, nous en ferons quelque chose ».

Skavronski resta quelque temps dans la maison de Stchéplef. On le dépouilla de ses haillons, on prit soin de son éducation tardive. Il eut, sous le règne de sa sœur, le cordon de Saint-André, le titre de comte, une fortune considérable, et se fit aimer par la bonté de son caractère. Il ne prit ni les vices ni les graces des cours, vécut fort retiré, et n'usa de son crédit auprès de sa sœur que pour lui recommander des malheureux.

Coxe dit que Voltaire seul a vu le manuscrit d'où cette anecdote est tirée. Cet estimable écrivain se trompe : plusieurs curieux en conservent des copies; j'en ai eu moi-même une entre les mains, et je l'ai transcrite. Bas-

sewitz assure, dit Coxe, que, pendant la vie de l'empereur, Catherine ne produisit aucun de ses parens, et que ce fut seulement après la mort de ce prince qu'il parut un homme qu'elle appela son frère. Bassewitz dit la vérité. Skavronski ne parut à la cour qu'après la mort de Pierre, et cela ne contredit pas le manuscrit. Il fut, y est-il dit, ordonné à Skavronski de rester dans la maison où il était et de ne pas se montrer publiquement. Pierre avait promis d'en faire quelque chose s'il avait des talens : comme il n'avait qu'un bon cœur sans talens, on le laissa chez le maître-d'hôtel. Enfin Coxe ajoute que, si Catherine était née d'une famille noble, on n'aurait pas manqué de le publier, puisque son époux n'osa pas la mener en France, dans la crainte des degoûts que lui pouvait attirer l'obscurité de sa naissance; mais cette objection ne porte que sur une flatterie de Voltaire, qui fait de Skavronski un gentilhomme lithuanien : suivant le manuscrit, ce n'était qu'un paysan. On se rappelle en Russie qu'il conserva toujours un langage grossier [1].

[1] Pendant mon séjour en Russie, il restait encore bien des personnes qui l'avaient connu. Quand on réclamait sa protection, il répondait dans son mauvais russe : « Je marcherai sur mon sœur, et je lui parlerai sur votre affaire ».

Bien des personnes prétendent que Catherine, après la mort de son époux, se supposa un frère, soit pour persuader qu'elle était d'une naissance légitime, soit même pour faire croire, en donnant son prétendu frère pour un gentilhomme, qu'elle était née dans l'ordre de la noblesse. Je n'ai rien à prononcer sur cette opinion. Ce qui est certain, c'est que, sous le règne de Catherine Ière, vivait à la cour un comte Skavronski qu'elle faisait regarder comme son frère. J'ai connu sa postérité, et je crois qu'elle subsiste encore. Ce Skavronski fut-il connu de Pierre I[er]? ne vint-il en Russie qu'après la mort de ce prince? c'est ce que je ne saurais affirmer. Plus la fortune aura humilié la naissance de Catherine, en lui refusant même une famille dont elle pût être reconnue, et plus sera bizarre le jeu de cette même fortune qui, d'une maison de charité, du service d'un pasteur luthérien, du lit d'un soldat, et de la servitude dans la maison de Chérémétef et de Menchikof, l'a portée sur le trône.

CATHERINE I, ALEXÉIEVNA.

J'AVAIS résolu de terminer l'histoire de la Russie avec le règne de Pierre Ier. L'auteur qui veut conserver à la postérité la vie des princes voisins du temps où il écrit est privé de ces secours que les cabinets offrent à l'âge suivant, lorsqu'enfin le secret devient inutile. Il se trouve placé entre le danger de tromper ses lecteurs, trompé lui-même par les bruits publics, ou de déplaire à des personnages puissans, qui sont capables de se venger. Quand il blâme on le croit mécontent, et flatteur quand il donne des éloges. Il n'est, dans l'histoire comme dans la société, qu'un point de vue d'où l'on puisse considérer les grands avec sûreté, et ce point de vue doit tenir le prudent spectateur à un juste éloignement de son objet.

Cependant on m'a représenté que mes lecteurs regarderaient avec quelque raison mon ouvrage comme incomplet, si, après la mort de Pierre Ier, ils n'y trouvaient pas la suite de ses successeurs et les principaux évènemens de leur règne. Les conseils et les sollicitations de mes amis me font reprendre la plume,

et je vais tracer rapidement le récit des évènemens publics dont nous avons pu connaître les héros ou les témoins. On ne trouvera point ici des secrets de cour pénétrés et dévoilés, des anecdotes piquantes, des détails curieux sur la vie privée des souverains : on ne trouvera que la vérité, d'autant moins intéressante qu'elle sera plus généralement connue.

Pierre Ier, au lit de la mort, voulut profiter 1725.
d'un moment de calme que lui laissèrent ses Voltaire.
douleurs pour écrire sa volonté dernière; mais sa main ne traça que des caractères indéchiffrables. On ne put lire que ces deux mots : *Remettez tout*..... On jugea bien qu'il s'agissait de l'empire; mais à qui fallait-il le remettre?

Quelques personnes ont pensé qu'il avait Coxe.
voulu désigner pour héritière de sa couronne Anne, l'aînée de ses filles; fille justement chérie, et qui joignait à la beauté, à l'esprit, à l'instruction, les vertus les plus douces.

Un historien a écrit que les lignes tracées M. Leclerc.
par l'empereur mourant étaient bien lisibles, et qu'elles portaient l'ordre d'exclure du trône son épouse pour y placer le fils du malheureux Alexis. Pierre Ier, ajoute-t-il, mourut entre les bras du prince Menchikof, des comtes Tolstoi et Roumiantsof, et de deux majors des

1725. gardes. Dès qu'il eut fermé les yeux, ils firent la lecture de ses dernières volontés. Tolstoi, prenant la parole, leur représenta que le fils d'Alexis devait les haïr, et que, à peine monté sur le trône, il les immolerait à la vengeance de son père. L'écrit fut supprimé, et l'on annonça en même temps à la nation la mort de Pierre Ier et le règne de Catherine.

Je ne doute pas que l'auteur, ainsi qu'il l'annonce, ne tienne cette anecdote de quelque personne respectable; mais je n'en crois pas moins qu'elle ne peut soutenir l'examen de la critique. Le fils d'Alexis, ce prince qu'on nous peint si redoutable, était un enfant de dix ans. Loin de le craindre, on pouvait se promettre de régner sous son nom. Aussi Menchikof, qui jouit d'un si grand pouvoir sous Catherine Ière, l'engagea-t-il dans la suite à désigner ce même prince pour son successeur. Pierre II alors monta sur le trône, et, loin de venger son père sur Menchikof, il ne put empêcher celui-ci de saisir les rênes du gouvernement, ni refuser pour épouse la fille de ce parvenu, né dans la plus profonde obscurité. Comment, à l'âge de dix ans, inspirait-il donc à Menchikof des craintes qu'il cessa de lui inspirer deux ans après, lorsque son corps et sa raison plus formés devaient le rendre plus redoutable?

On sait que le petit-fils du dernier souverain avait un parti à la mort de son aïeul. N'est-ce pas ce parti qui a imaginé l'anecdote que nous venons de combattre? Elle aura été reçue comme une vérité par ceux à qui leur passion la rendait agréable, et l'un de leurs descendans en aura fait le récit au nouvel historien. 1725.

Il paraît certain en effet que pendant l'agonie de Pierre Ier une assemblée de la plus haute noblesse de la cour voulait qu'au moment de la mort du prince on arrêtât Catherine et qu'on mît sur le trône le jeune fils d'Alexis. Bassewitz, ministre du Holstein, était dans les intérêts de la princesse. Il fut instruit du projet et se hâta de le communiquer à Menchikof. Celui-ci ne perdit pas de temps : il s'empara de la forteresse, y fit transporter le trésor, et gagna par des présens et des promesses une partie de la noblesse et les principaux membres du clergé. Coxe.

Cependant Pierre respirait encore. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, le sénat, les généraux, le clergé, les nobles furent convoqués au palais. Les partisans du fils d'Alexis, instruits par Bassewitz lui-même des mesures que Menchikof avait prises, furent réduits au silence, et, pour cacher les vraies intentions

1725. qui allaient devenir des crimes, ils montrèrent plus de zèle que personne pour la veuve de l'empereur. Les gardes, gagnées, battaient aux champs dans la cour : on ne délibéra que pour la forme. Un secrétaire dit avoir su de l'empereur que, s'il n'avait pas fait de testament, c'est qu'il croyait avoir manifesté ses intentions : Phéophane, archevêque de Pleskof, déposa que Pierre avait fait connaître à des ministres et à des membres du synode que, en faisant couronner son épouse, il n'avait eu d'autre intention que de rendre incontestables ses droits à la couronne impériale. On demanda le témoignage de ces prétendus confidens du prince : leurs dépositions ne purent manquer d'être telles qu'on les désirait. Ces formalités, illégales dans une affaire d'une si haute importance, furent jugées suffisantes. Des menaces intimidèrent ceux qui auraient voulu s'opposer à cette résolution. Catherine fut proclamée.

On annonça au public la mort de l'empereur, et l'on vint baiser la main de la nouvelle souveraine, dans la chambre même où était le corps de son époux. Madame Black, Chafirof, furent rappelés, le duc de Holstein jouit de la plus grande faveur, et Menchikof de la toute-puissance.

Un prince souverain de Géorgie se donna 1725.
à la Russie, mais il ne put lui offrir que l'hommage de sa personne et de sa famille. Les affaires de Perse languirent, mais le gouvernement intérieur sembla n'avoir rien perdu de sa force. Les troupes, mécontentes, reçurent les arrérages qui leur étaient dus : les cosaques menacèrent d'une révolte; on la prévint, on les apaisa, on sut les engager à laisser construire des forteresses dans leur pays, sous prétexte de s'opposer aux incursions des Tatars.

Mémoires de Catherine I.

Aux cérémonies funéraires qu'avait occasionées la mort du souverain, succédèrent les fêtes somptueuses des noces du duc de Holstein avec la princesse Anne. L'intérêt que prenait l'impératrice au rétablissement de ce prince fut une des plus grandes occupations de son règne. Elle effraya le roi de Danemarck par la grandeur de ses préparatifs, elle causa même de l'inquiétude à l'Angleterre, qui envoya une flotte dans la mer Baltique; mais elle ne vécut pas assez long-temps pour exécuter son dessein, et il ne fut pas suivi après sa mort.

1 juin.

Animée de l'esprit de son époux, ou plutôt gouvernée par Menchikof, elle ne négligea pas ce qui pouvait augmenter autour d'elle l'émulation et donner plus d'éclat à

1725. son empire. Elle conféra la première l'ordre de Saint-Alexandre-Nevski, que l'empereur son époux avait institué à la fin de son règne en faveur des talens et des services qui ne pouvaient être récompensés par le cordon de Saint-André [1]. Pierre avait ordonné l'établissement d'une académie des sciences : elle fut formée par Catherine. On distinguait, parmi les premiers membres de ce nouveau corps, Delisle, Baër, les Bernoulli, dont les noms sont encore respectés de l'Europe savante.

La succession au trône était devenue incertaine par la funeste loi de Pierre Ier. Il n'était pas temps d'abroger cette loi : elle était trop récente, et la mémoire de son auteur imprimait trop de respect. Catherine en prévint du moins les dangereuses conséquences en faisant un testament. On croit qu'elle voulait instituer héritière du trône la princesse Anne, épouse du duc de Holstein ; mais l'impérieux Menchikof, qui voulait régner sous le nom d'un enfant, l'obligea de léguer la couronne

Coxe.

Mém. de Cath. I.

[1] Cet ordre est une croix avec des aigles d'or, attachée à un ruban rouge foncé. Au milieu de la croix on voit en émail saint Alexandre à cheval, et la légende *Principibus patriæ*, aux chefs de la patrie. Pour être chevalier il faut avoir au moins le rang de lieutenant-général. *D.*

au fils du malheureux tsarévitch et à sa pos- 1726.
térité. S'il mourait sans enfans, la couronne passerait à la princesse Anne-Petrovna épouse du duc de Holstein, et à sa postérité. Après Anne, était nommée la princesse Elisabeth, et enfin Natalie, fille du tsarévitch Alexis. Catherine ordonnait, par son testament, à son héritier, de suivre avec zèle l'affaire de la restitution du duché de Slezvick au duc de Holstein.

Quand elle faisait, ou plutôt quand elle adoptait ces dispositions, elle était dans un état de langueur causé par un ulcère au poumon. D'autres disent qu'elle était attaquée Coxe.
d'un cancer, et qu'elle accéléra les progrès de sa maladie par son obstination à passer fréquemment une grande partie des nuits en plein air, et par des excès répétés de vin de Tokai. Une hydropisie se joignit à ses premiers maux. Elle mourut, âgée de trente-huit 17 mai.
à trente neuf ans, après un règne de deux ans 1727.
et quelques mois. Ceux qui se plaisent à répandre le venin de leur imagination sur tous les évènemens des états, prétendirent qu'elle avait été empoisonnée par Menchikof, qui trouvait plus sûr de régner sous un enfant que sous une princesse qui pourrait se lasser enfin de ses hauteurs; mais aucune action de

1727. ce favori n'autorise à le regarder comme un empoisonneur.

Coxe. On assure que Catherine ne savait ni lire ni écrire ; sa fille Elisabeth signait pour elle, et ce fut cette princesse qui signa le testament de sa mère. Tout le règne de cette souveraine, en apparence si puissante, ne fut en effet que sa constante soumission au despotisme de Menchikof. Elle était bienfaisante; elle reconnut avec plaisir les personnes qui l'avaient vue dans son premier état d'humiliation, et se plut à leur faire éprouver sa générosité. Elle avait tempéré les passions de son époux et sauvé la vie à plusieurs personnes qu'il avait condamnées. Il saisissait l'absence de cette princesse pour faire exécuter les coupables auxquels il avait fortement résolu de ne point accorder de pardon.

Gordon avait long-temps porté les armes sous Pierre Ier; voici comment il s'exprime sur Catherine : « C'était, dit-il, une fort jolie » femme, et de bonne mine, qui avait du » bon sens, mais point du tout cet esprit su- » blime et cette vivacité d'imagination que » quelques personnes lui attribuaient. La » grande raison qui la fit si fort aimer du » tsar c'était son extrême bonne humeur. On » ne lui a jamais vu un moment de chagrin

» ni de caprice. Obligeante et polie avec tout 1727.
» le monde, elle n'oubliait point sa première
» condition ».

PIERRE II, ALEXEIÉVITCH [1].

Pierre, âgé de douze ans, monta sur le trône par le testament de sa belle-mère. Cette princesse avait ordonné que jusqu'à l'âge de seize ans il régnerait sous la tutelle d'un conseil de régence, composé des tsarevnes Anne et Elisabeth, du duc de Holstein, du prince Menchikof et de cinq sénateurs; mais ce conseil ne fut assemblé qu'une fois, parce qu'on avait besoin de sa signature pour ratifier le testament. Menchikof, qui par un article de ce testament devait donner une de ses filles pour épouse à son maitre, Menchikof, qui ne

[1] Quoique dès la première édition de cet ouvrage j'eusse averti, dans le *Catalogue raisonné des auteurs* qui m'ont servi de guides, que, pour les règnes de Pierre II, d'Anne, du jeune Ivan, et pour les premiers temps du règne d'Elisabeth, j'avais suivi les Mémoires du général de Manstein, quelqu'un m'a accusé d'avoir usurpé le travail de ce général sans le nommer. Je renouvelle donc ici cet avertissement, pour ne pas éprouver la même accusation de la part des lecteurs qui n'auraient pas la patience de parcourir le catalogue.

1727. voulait reconnaître aucune autorité supérieure à la sienne, se joua des précautions du duc de Holstein, qui triomphait d'avoir obtenu, par la dernière volonté de la souveraine, une part à la régence; il s'empara du pouvoir, se rendit maître du monarque lui-même et le logea dans son palais.

Un parti favorable à la duchesse de Holstein, et qui voulait la porter sur le trône, sembla ne s'être formé sous le dernier règne que pour être écrasé par Menchikof. Tous les membres de cette faction furent recherchés, arrêtés, punis, et le beau-frère même du sous-despote reçut le knout et fut relégué en Sibérie. La
6 juin fille de Menchikof est fiancée avec l'empereur; Menchikof espère donner Natalie, sœur de ce prince, pour épouse à son fils; il brave, il humilie, il inquiète le duc de Holstein et son épouse, et les chasse de la Russie à force de dégoûts.

Il semblait triompher de l'ambition de ses rivaux et de la haine publique qu'il provoquait; il éloignait de la cour ceux de ses ennemis qu'il pouvait connaître; mais il ne pouvait éloigner tout le monde, et il irritait encore plus les amis et les parens des malheureux qu'il persécutait. Infidèle dépositaire des trésors de Pierre Ier, son avidité était encore

plus audacieuse sous un prince enfant; il osa 1727.
même s'emparer d'un présent que le souverain envoyait à sa sœur. Il croyait pouvoir insulter sans danger le peuple, la cour et l'empereur lui-même; mais déjà sa ruine était préparée.

Il avait impunément bravé tout ce que l'empire avait de plus puissant: un enfant se fit un jeu de sa ruine; c'était Ivan-Dolgorouki, fils de Vassili-Loukitch, sous-gouverneur du prince: il sut prendre, sur un souverain de son âge, un ascendant auquel Menchikof ne put résister. Quand on peut faire sentir au maître qu'il est sous le joug, il est bien près de le secouer.

Pour repousser au moins quelque temps les sourdes attaques de ses ennemis, Menchikof aurait eu besoin de toute son adresse, de toute son activité; il tombe malade et est obligé d'abandonner une libre carrière aux deux Dolgorouki. Pendant qu'il languit dans son lit, la cour se retire à Péterhof. Il aurait dû s'y faire transporter lui-même à sa convalescence; mais sa prudence ordinaire l'abandonne, et sa fierté ne lui permet aucune crainte; il méprise trop ses ennemis pour daigner faire contre eux quelques efforts, et, plus occupé de sa vanité que de leurs projets, il va, dans sa maison de plaisance d'Oranienbaum,

1727. faire bénir une chapelle qu'il vient de bâtir. Sans avoir fait une visite à l'empereur, il le fait inviter à cette cérémonie avec toute la cour. Le prince s'excuse sur une indisposition, et Menchikof, étonné, assiste seul avec sa famille à la consécration de sa chapelle.

Il se rend à Péterhof et n'y trouve pas l'empereur; on avait eu soin d'éloigner ce prince, sous le prétexte d'une partie de chasse: il s'arrête encore le lendemain à Péterhof, et l'empereur ne revient point. Moins inquiet qu'ennuyé, il retourne à Pétersbourg, règle la réception qu'on doit faire au souverain, fait la visite de tous les bureaux, et donne partout des ordres avec son orgueil ordinaire. Il rentre dans son palais, et y trouve le général Soltykof, qui vient faire enlever tous les meubles de l'empereur pour les transporter au palais d'Été. On lui renvoie les meubles de son fils, qui, en qualité de grand-chambellan, devait loger auprès de l'empereur.

Menchikof commence à pressentir sa disgrace; mais il est rassuré par l'ascendant qu'il croit avoir encore sur un prince qu'il ne devait plus revoir. Pierre revient le lendemain à Pétersbourg; mais, avant qu'il arrive, on annonce les arrêts à Menchikof: sa femme, ses enfans veulent aller se jeter aux pieds de l'em-

pereur; il refuse d'être témoin de leurs larmes. 1727.

La disgrace de Menchikof était assurée; mais tout lui persuadait qu'elle serait légère. Exilé à Raninbourg, ville qu'il avait fait bâtir dans le gouvernement de Voronèje, il se promettait du moins une retraite agréable, que lui-même s'était préparée. Privé de ses emplois, il conserverait, dans un doux loisir, ses richesses, ses titres, ses honneurs. Il part, accompagné de toute sa famille, et insultant encore ses ennemis par un faste digne d'un souverain. C'était avertir leur haine de le poursuivre jusqu'à ce qu'elle l'eût accablé : il n'avait fait que quelques lieues lorsqu'on vient lui redemander les cordons de tous les ordres dont il était décoré. Arrivé à Tver, on lui ordonne de descendre de voiture; on le fait monter dans une sorte de charrette de voyage, que les Russes appellent *kibitque*; on lui annonce qu'il n'a plus de sa fortune que ce que la pitié du prince veut bien lui laisser.

Des commissaires le suivent de près à Raninbourg pour lui faire son procès. Coupable d'abus de pouvoir, de vexation, de rapine, il était aisé de le trouver criminel; mais c'était la haine bien plus que la justice qui le poursuivait, et son vrai crime, aux yeux de ses accusateurs et de ses juges, était sa puis-

1727. sance qu'il avait perdue, et son orgueil qu'il déposait.

Il fut condamné de passer le reste de ses jours à Bérézof, sous un des plus durs climats de la Sibérie. Sa femme, qui sous un gouvernement plus doux n'aurait pas été condamnée à le suivre, devint aveugle à force de verser des larmes, et sa douleur ne lui permit pas de vivre assez pour arriver au lieu de son exil. Le reste de sa famille le suivit, enveloppé dans sa condamnation, sans avoir partagé ses fautes.

Sa grande ame se montra dans sa disgrace : inférieur à la fortune qui l'avait ébloui et dont il s'était rendu le jouet, il fut au-dessus du malheur et sut le mépriser. Rejeté parmi les glaces du Nord, abandonné des adorateurs de son ancienne puissance, étranger au monde entier, après en avoir gouverné une si grande partie, il se suffit à lui-même, parce qu'il devint sage. On lui avait laissé dix roubles par jour (cinquante francs de notre monnaie) pour sa subsistance. Des épargnes qu'il faisait sur cette somme il bâtit une église à laquelle il travailla lui-même. Il mourut en 1729 d'une attaque d'apoplexie. Son fils et sa fille furent rappelés sous le règne suivant.

Par la disgrace de Menchikof, les Dolgo- 1727.
rouki régnèrent sous le nom de l'empereur. Le jeune Ivan eut la charge de grand-chambellan, qu'avait eue le fils de l'exilé. L'aïeule 1728.
du souverain, la première épouse de Pierre Ier, Eudoxe Lapoukhin, si long-temps malheureuse, fut rappelée à la cour et déclarée innocente de tous les crimes dont l'avait chargée son époux. Elle ne voulut pas quitter l'habit religieux et choisit pour sa retraite un monastère voisin de la capitale [1]. Moskou se relevait de ses ruines, devenue la résidence du prince. Les cosaques de l'Ukraine, qui essayèrent de remuer, furent contenus par des troupes réglées, et les plus séditieux envoyés en Sibérie. L'empire jouissait de l'abondance et de la tranquillité, compagnes de la paix. Le trésor impérial s'enrichissait sans faire souffrir la nation. Le canal du Ladoga, terminé, donnait une nouvelle aisance au commerce. Le ministère laissait tomber l'armée et la marine; mais on était rassuré par l'affaiblissement de la Suède et par l'alliance qu'on venait de renouveler avec la Pologne. Enfin les grands murmuraient, jaloux de la faveur des Dolgorouki; mais la nation était heureuse.

[1] Elle mourut en 1731. *D.*

1728. Le jeune Dolgorouki avait une sœur digne de plaire par les graces de son esprit et par l'agrément de sa figure. Il l'offre pour épouse
30 novemb. à l'empereur. Les fiançailles se célèbrent avec
1729. de grandes cérémonies : la cour n'est occupée que de fêtes et de plaisirs ; déjà le jour est marqué pour la célébration du mariage. Les Dolgorouki se voient solidement établis à côté du trône : tout adore leur fortune ou tremble sous leur puissance ; ils semblent
29 janvier. au-dessus des revers : l'empereur est attaqué
1730. de la petite-vérole et meurt.

Ivan-Dolgorouki s'imagine un moment que sa sœur Catherine, fiancée à l'empereur, pourrait bien avoir quelque droit au trône. Il sort de la chambre du prince qui vient d'expirer, tire l'épée et crie : « Vive l'impé- » ratrice Catherine » ! Personne ne répond ; il remet son épée dans le fourreau, et se retire un peu confus.

Le haut-conseil, le sénat, les généraux s'assemblèrent pour disposer du trône. Si l'on avait suivi le testament de Catherine, cette loi si récente alors, le droit de succession n'était pas douteux ; mais rien n'était stable depuis que Pierre Ier n'avait rien respecté. Suivant ce testament, la princesse Anne, épouse du duc de Holstein, et sa pos-

térité succédaient aux droits de Pierre II. Elle 1730.
venait de mourir peu avant l'empereur ; mais elle laissait un fils qui aura dans la suite le malheur de régner sous le nom de Pierre III. Personne alors ne parut songer à ce prince. Après Anne était nommée Elisabeth ; on lui donna l'exclusion.

Vassilli-Loukitch-Dolgorouki représenta que le sceptre, passant entre les mains des femmes par le défaut de princes de la maison impériale, devait retourner à la branche aînée et être offert à l'une des filles d'Ivan, frère de Pierre Ier. L'aînée de ces deux princesses, Catherine, mariée au duc de Mecklenbourg, avait quitté son époux en 1719, et elle se trouvait à Moskou. C'est ce qui lui fit donner l'exclusion, parce qu'on voulait gagner du temps pour établir le nouveau système d'administration qu'on méditait. On prétexta que cette princesse engagerait la Russie dans des guerres ruineuses pour soumettre les droits de son époux, et on lui préféra sa sœur puînée, Anne, duchesse douairière de Courlande.

Mais, avant de lui déclarer son élection, l'assemblée dressa plusieurs articles dont on résolut de lui faire promettre l'observation. Il fut arrêté que la nouvelle impératrice ne

1730. pourrait, sans l'agrément du haut-conseil, faire la paix, ni déclarer la guerre; mettre aucun impôt, ni disposer d'aucune charge; punir aucun gentilhomme, à moins qu'il n'eût été bien convaincu de crime; confisquer les biens de personne; disposer des terres de la couronne, ni les aliéner; se choisir un époux ou un successeur: c'est-à-dire qu'avec le titre de souveraine il ne devait lui rester aucun pouvoir; et un empire, long-temps despotique, allait devenir une aristocratie [1].

[1] L'assemblée défendit, sous peine de mort, de donner à la princesse connaissance de ces articles, et des ordres furent envoyés sur la frontière pour qu'on ne laissât passer aucun voyageur en Courlande. Néanmoins le comte Jaghouchiuskoi, qui désapprouvait ces résolutions par des motifs particuliers, dépêcha vers la princesse à Mittau un aide-de-camp qui échappa heureusement à la vigilance des agens de la police, arriva auprès d'Anne trois heures avant les députés, et lui donna le temps de se préparer à leur réception. Jaghouchiuskoi lui fit dire de signer tout et de se fier à lui pour le reste. *D.*

ANNE IVANOVNA. 1730.

Trois députés de l'assemblée, à la tête desquels était Vassili-Loukitch-Dolgorouki, portèrent en Courlande ces articles à la duchesse, lui firent promettre de les observer, et de ne point mener en Russie Biren, son favori et gentilhomme de sa chambre : elle promit tout ce qu'on voulut, bien résolue de ne rien tenir [1].

On dut s'apercevoir que les articles seraient mal observés lorsqu'on vit arriver Biren peu de jours après l'impératrice. Cet homme, né dans l'obscurité, aurait-il osé prévoir qu'il était destiné à gouverner, opprimer, ensanglanter un grand empire ?

[1] Lorsqu'elle fit son entrée à Moskou, le conseil alla au devant d'elle pour la complimenter. Le grand-chancelier Golofkin, qui était à la tête du cortège, présenta à l'impératrice l'ordre de Saint-André dans un plat d'or : « En effet j'avais oublié de me décorer de l'ordre », dit Anne d'un ton qui indiquait assez qu'elle ne regardait pas cet ordre comme un présent du conseil. Le grand-chancelier voulut ensuite faire une harangue, mais Anne lui imposa silence. Le même jour elle agit contre l'acte constitutionnel, en nommant, sans en prévenir le conseil, le prince Soltikof son parent à la charge de lieutenant-général de la garde. *D.*

1730. On n'a que trop répété une maxime capable de faire le malheur des cours et des nations, « Divise, pour régner ». Anne, conseillée par Osterman, en fit la règle de sa conduite. Elle sema la mésintelligence dans le haut-conseil, et sut y rendre suspects les Dolgorouki, en insinuant qu'ils n'avaient borné le pouvoir de la souveraine que pour exercer eux-mêmes une puissance illimitée. Elle sut persuader aux classes inférieures de la noblesse que jamais elles ne pourraient prétendre aux grandes charges tant que le haut-conseil resterait dépositaire du pouvoir souverain.

Les princes Troubetskoi, Boriatinski et Tcherkaski assemblèrent chez eux plusieurs centaines de gentilshommes de campagne et de nobles servant dans les gardes, et leur firent entendre qu'il était de leur intérêt de déférer à la souveraine une puissance indépendante. Assurés du suffrage de ces nobles, ils leur donnent pour chef le comte Matvéof, les conduisent au palais et supplient l'impératrice, qui semble ignorer leur dessein, de convoquer le haut-conseil et le sénat.

Ces deux corps se rendent aux ordres de la souveraine; Matvéof prend la parole, déclare qu'il est député de toute la noblesse de l'empire, et prie l'impératrice, au nom de la nation

entière, de prendre les rênes du gouvernement qu'elle n'a abandonnées que par surprise : « Comment, dit Anne avec un feint » étonnement, l'acte que j'ai signé à Mittau » ne contenait donc pas la volonté de toute » la nation » ? On lui répond que le vœu de tout l'empire est qu'elle règne par elle-même : « Ah ! prince Vassili-Loukitch, tu m'as donc » trompée » ? dit-elle à Dolgorouki. Elle fait lire la convention qu'elle a signée, et à chaque article l'assemblée se récrie qu'il est contraire au vœu général. Anne prend alors cet écrit des mains du chancelier, le déchire, et déclare qu'elle veut régner avec la même puissance dont ont joui ses prédécesseurs. On applaudit dans le palais, on n'entend que cris de joie dans la ville, et le peuple, toujours également asservi, joint sa voix aux acclamations de la noblesse, sans trop en comprendre le sujet. 1730.

L'intrigue qui rendit l'impératrice absolue avait été dirigée par Osterman, fils d'un pasteur luthérien, et devenu par ses talens chancelier de l'empire. A la mort de Pierre II, cet adroit et rusé politique avait feint une maladie pour n'être compromis dans aucune des délibérations de l'assemblée.

Personne n'avait contribué plus que les

1730. Dolgorouki à limiter la puissance de la souveraine. Ils furent arrêtés. Accusés de plusieurs crimes assez vagues, et surtout d'avoir fabriqué, en faveur de Catherine, leur parente, fiancée à Pierre II, un faux testament de l'empereur, ils obtinrent la vie; mais ils furent dispersés dans plusieurs endroits de la Sibérie : Catherine, qui s'était vue si près du trône, fut renfermée dans un couvent. Les princes Golitsin, qui avaient tenu les premières places dans le haut-conseil, furent éloignés de la cour, et ne se relevèrent de leur disgrace que sous un autre règne.

Après avoir langui huit ans dans l'exil, la maison des Dolgorouki crut toucher à la fin de ses malheurs. Le prince Serguei avait fait connaître ses talens dans plusieurs ambassades, à Paris, à Vienne, à Londres. L'impératrice le rappelle pour l'envoyer de nouveau en Angleterre. Il paraît à la cour, est accueilli, fait les apprêts de son voyage; la veille de son départ il est arrêté. Un ennemi secret forme une nouvelle accusation contre tous les Dolgorouki. On réveille l'affaire du faux testament de Pierre II, on les charge d'avoir entretenu pendant leur exil des correspondances dangereuses avec les étrangers. Les princes Vassili et Ivan, eux qui ont joui d'une si

grande faveur, ou plutôt qui ont régné, pé- 1730.
rissent du supplice de la roue : deux autres sont écartelés [1], d'autres ont la tête tranchée. Une des plus anciennes et des plus illustres maisons de la Russie est presque entièrement détruite, comme on aurait fait périr une bande d'infâmes scélérats; et tant de cruautés furent l'ouvrage du sanguinaire Biren.

Cet homme farouche, qui rendit atroce le règne d'une princesse trop faible, mais dont le caractère était la douceur, Biren, obtint le titre de comte, fut décoré du cordon de Saint-André, et devint même duc de Courlande en 1737, à la mort du dernier prince de la maison de Ketler; lui, petit-fils d'un piqueur des écuries de Jacques III, duc de Courlande; lui qui, malgré la protection et la faveur de la duchesse, malgré l'alliance qu'il avait contractée par son mariage avec l'une des plus grandes maisons du pays, n'avait pu obtenir d'être agrégé au corps de la noblesse. On ne peut compter le nombre des infortunés qui périrent dans les supplices, ou qui furent re-

[1] Je n'ai point écrit cela d'après des Mémoires en langue russe, et je n'ai vu nulle part que l'on ait jamais écartelé en Russie. Je crois qu'il s'agit ici du supplice des cinq morceaux, c'est-à-dire, que les victimes eurent les cuisses, les bras et la tête coupés à coups de hache.

1730. légués dans les exils les plus rigoureux sous son affreuse administration [1]. On assure que souvent, caché dans un cabinet pendant que l'impératrice présidait au conseil, il lui donnait ses avis ou plutôt ses ordres, qu'elle s'était assujettie à venir lui demander. On assure que plusieurs fois l'impératrice se jeta vainement aux pieds de son favori pour adoucir ses rigueurs : tant les personnes faibles ont peu de pouvoir, même en jouissant de la pleine puissance.

1731. Anne, qui n'avait pas dessein de se remarier, adopta en 1731 sa nièce, fille de Charles Léopold, duc de Mecklenbourg, et de sa sœur Catherine. Cette princesse, âgée seulement de douze ans, abjura la religion protestante, et prit le nom d'*Anne*, au lieu de celui de *Catherine*, qu'elle avait reçu au baptême. L'impératrice lui choisit un époux; elle portait d'abord ses vues sur la maison de Prusse; mais la cour de Vienne proposa le prince Antoine Ulrick de Brunsvick-Bewern. Il eut le malheur d'être accepté, et arriva à Péters-
1733. bourg en 1733. Il venait y chercher la plus brillante fortune; il ne trouva que le malheur, l'exil, la prison, une mort trop tardive après

[1] Le nombre des exilés se monta à plus de vingt mille.

trente-neuf ans de souffrance. Son mariage 1733.
avec l'héritière présomptive du trône ne fut célébré qu'en 1739.

Les provinces que Pierre Ier avait conquises sur la Perse coûtaient beaucoup et ne rapportaient rien. On y entretenait trente mille hommes de garnison, et il fallait tous les ans les recruter de plus de moitié. Elles avaient englouti en douze ans plus de cent mille hommes, et l'expérience avait assez fait connaître que les Russes ne pouvaient s'accoutumer à ce climat. La cour ne cherchait qu'une occasion de se défaire avec honneur de ces possessions ruineuses. Elle entra en négociation avec Thamas-Kouli-Khan, devenu maître de la Perse, et lui fit en 1734 la cession de ces provinces pour quelques avantages qu'elle obtint dans le commerce.

Auguste II, roi de Pologne, mourut le 11 février 1733. Il fut unanimement résolu dans la diète de convocation de donner l'exclusion à tous les princes étrangers, et d'élire un piaste, c'est-à-dire un gentilhomme de la nation.

Cette résolution plut d'abord aux cours de Vienne et de Pétersbourg; elles en firent témoigner leur satisfaction à la république, ajoutant seulement qu'elles ne souffriraient

1733. jamais que Stanislas [1] fût élu. On était loin de prévoir, après cette déclaration, qu'elles dussent bientôt s'intéresser à l'électeur de Saxe; mais ce prince gagna la cour de Vienne en signant la pragmatique-sanction, et celle de Russie en se conformant aux intentions de l'impératrice relativement à la Courlande. Les deux cours firent déclarer au primat qu'elles ne reconnaîtraient pour roi de Pologne que l'électeur de Saxe. L'impératrice de Russie menaça même d'appuyer l'élection de ce prince de toutes les forces de ses états, si la république ne se prêtait pas aux vues des deux empires.

Pour se mettre en état d'effectuer sans délai ses menaces elle fit défiler un corps de troupes en Ukraine, sur les frontières de la Lithuanie, et un autre en Livonie, sur celles de la Courlande. Le primat et la noblesse polonaise reconnurent avec indignation qu'on attentait à la liberté de la république, et que des étrangers présumaient de leur donner la loi. Leur juste ressentiment fut favorable à Stanislas, dont les intérêts étaient appuyés par les négociations et l'argent de la France. On le fit prier de se rendre en Pologne pour être présent à sa proclamation. Il arriva, le 9

[1] Stanislas était père de la reine de France.

avril, à Varsovie, et resta *incognito* chez l'am- 1733.
bassadeur de France.

Il y eut de grandes contestations à la diète. La Russie ne négligea rien pour éloigner l'élection, et n'épargna ni argent ni promesses pour affaiblir le parti français et fortifier celui de l'électeur. Enfin elle parvint à se former un parti qui lui demanda du secours ; elle feignit de regarder la demande de cette faible confédération, qui lui était vendue, comme le vœu de la nation entière, et fit entrer ses troupes en Pologne. Vingt mille hommes pénétrèrent dans la Lithuanie, sous les ordres du comte Lascy ; mais ils ne purent prévenir l'élection. Stanislas réunit toutes les voix en sa faveur.

Il avait pour lui la nation presque entière, et les nobles étaient engagés à défendre ses intérêts par attachement pour leur liberté : cependant il est obligé de fuir les Russes, qui passent la Vistule, entrent à Varsovie et se répandent dans la Pologne. Il se retire à Dantzick, ville libre, si la force respectait des libertés. Lascy le poursuit dans cet asile avec les troupes qu'il peut rassembler,
et prend poste dans les villages voisins ; mais 22 février.
il manquait de tout ce qui est nécessaire à la 1734.
guerre de siège. Les habitans, ardens à prou-

1734. ver leur zèle pour la cause du roi, font presque chaque jour des sorties : les escarmouches sont fréquentes entre eux et les cosaques, et les avantages sont partagés.

Mais un général éclairé, courageux, puissant à la cour, respecté dans les armées, dur, présomptueux, hardi dans ses entreprises, fier, impérieux, et toujours sûr de l'obéissance, craint du soldat qu'il ne ménage pas, et de l'officier dont il ne respecte ni le rang ni la naissance, le maréchal de Munich paraît sous les murs de Dantzick. On avait craint d'appeler les troupes russes, dispersées dans les différentes provinces de la Pologne pour les contenir : moins timide, il envoie ordre à plusieurs régimens de venir le joindre. Bientôt il est pourvu de canons et de mortiers. Il donne un assaut, le manque ; les assiégés ne profitent pas de cet instant, et perdent le fruit de tous leurs travaux.

On attendait des secours de la France ; mais le cardinal de Fleury, alors principal ministre, capable de rendre un peuple heureux, mais trop timide, trop économe, trop juste peut-être pour le rendre respectable, n'envoie que trois régimens. Ils rougissent de se présenter devant des ennemis si supérieurs ;

l'officier qui les conduit ne croit pas sa commission sérieuse : ils s'arrêtent et vont relâcher en Danemarck. Le comte de Plelo, ministre de France à Copenhague, voit la honte de sa patrie, veut la réparer ou mourir. Il conduit les trois régimens, les débarque et périt à leur tête. La flotte russe arrive, les Français sont obligés de se rendre, et la ville n'a plus d'espérance. 1734.

Quel eût été cependant le sort du roi s'il était tombé dans les mains des Russes? L'acharnement qu'ils marquèrent à se rendre maîtres de sa personne ne lui promettait rien que de funeste. Munich avait eu la cruauté de mettre sa tête à prix. Stanislas prit la fuite à travers mille dangers, déguisé en paysan, conduit par quelques ivrognes de la lie du peuple, qui pouvaient faire leur fortune en le trahissant, couchant quelquefois dans la même maison que la farouche soldatesque qui le cherchait, et frémissant de voir ses guides s'enivrer avec les cosaques ennemis. Il fut conservé : il était destiné à faire encore long-temps des heureux.

Munich apprend que le roi est sauvé ; il frémit, et dans sa colère il fait recommencer le bombardement, interrompu depuis deux jours par des négociations. Elles sont reprises

1734. le lendemain, la ville se rend et reconnaît Auguste. Elle fut taxée à deux millions d'écus pour n'avoir pas empêché la retraite du roi. Elle obtint enfin de ne payer que la moitié de cette somme.

Les Polonais auraient pu conserver le roi qu'ils avaient élu s'ils l'avaient défendu d'un commun accord; mais, au lieu de se réunir contre les Russes, ils se divisèrent en partis multipliés, tournèrent leurs armes les uns contre les autres, se ruinèrent mutuellement et dévastèrent leur patrie : « Jamais dans cette » guerre, dit le général Manstein, trois cents » Russes ne se sont détournés d'un pas de leur » chemin pour éviter trois mille Polonais : » ils les ont battus en toute rencontre ».

Enfin la moitié de la Pologne, à l'exemple des seigneurs faits prisonniers à Dantzick, se soumit à l'électeur de Saxe. Le reste opposa encore quelque temps aux Russes et aux Saxons une résistance impuissante.

1736. Les guerres qui n'apportent aucun changement aux états doivent tenir peu de place dans l'histoire; telle est celle que la Russie eut contre les Tatars et les Turcs, et dont le maréchal de Munich eut la conduite : guerre brillante, très-dispendieuse, ruineuse en hommes, et qui coûta, dit-on, à la Russie

Par la disgrace de Menchikof, les Dolgo- 1727.
rouki régnèrent sous le nom de l'empereur. Le jeune Ivan eut la charge de grand-chambellan, qu'avait eue le fils de l'exilé. L'aïeule 1728.
du souverain, la première épouse de Pierre Ier, Eudoxe Lapoukhin, si long-temps malheureuse, fut rappelée à la cour et déclarée innocente de tous les crimes dont l'avait chargée son époux. Elle ne voulut pas quitter l'habit religieux et choisit pour sa retraite un monastère voisin de la capitale [1]. Moskou se relevait de ses ruines, devenue la résidence du prince. Les cosaques de l'Ukraine, qui essayèrent de remuer, furent contenus par des troupes réglées, et les plus séditieux envoyés en Sibérie. L'empire jouissait de l'abondance et de la tranquillité, compagnes de la paix. Le trésor impérial s'enrichissait sans faire souffrir la nation. Le canal du Ladoga, terminé, donnait une nouvelle aisance au commerce. Le ministère laissait tomber l'armée et la marine ; mais on était rassuré par l'affaiblissement de la Suède et par l'alliance qu'on venait de renouveler avec la Pologne. Enfin les grands murmuraient, jaloux de la faveur des Dolgorouki ; mais la nation était heureuse.

[1] Elle mourut en 1731. *D.*

1728. Le jeune Dolgorouki avait une sœur digne de plaire par les graces de son esprit et par l'agrément de sa figure. Il l'offre pour épouse
30 novemb. à l'empereur. Les fiançailles se célèbrent avec
1729. de grandes cérémonies : la cour n'est occupée que de fêtes et de plaisirs ; déjà le jour est marqué pour la célébration du mariage. Les Dolgorouki se voient solidement établis à côté du trône : tout adore leur fortune ou tremble sous leur puissance ; ils semblent
29 janvier. au-dessus des revers : l'empereur est attaqué
1730. de la petite-vérole et meurt.

Ivan-Dolgorouki s'imagine un moment que sa sœur Catherine, fiancée à l'empereur, pourrait bien avoir quelque droit au trône. Il sort de la chambre du prince qui vient d'expirer, tire l'épée et crie : « Vive l'impé» ratrice Catherine » ! Personne ne répond ; il remet son épée dans le fourreau, et se retire un peu confus.

Le haut-conseil, le sénat, les généraux s'assemblèrent pour disposer du trône. Si l'on avait suivi le testament de Catherine, cette loi si récente alors, le droit de succession n'était pas douteux ; mais rien n'était stable depuis que Pierre Ier n'avait rien respecté. Suivant ce testament, la princesse Anne, épouse du duc de Holstein, et sa pos-

térité succédaient aux droits de Pierre II. Elle 1730.
venait de mourir peu avant l'empereur ; mais elle laissait un fils qui aura dans la suite le malheur de régner sous le nom de Pierre III. Personne alors ne parut songer à ce prince. Après Anne était nommée Elisabeth ; on lui donna l'exclusion.

Vassilli - Loukitch - Dolgorouki représenta que le sceptre, passant entre les mains des femmes par le défaut de princes de la maison impériale, devait retourner à la branche aînée et être offert à l'une des filles d'Ivan, frère de Pierre Ier. L'aînée de ces deux princesses, Catherine, mariée au duc de Mecklenbourg, avait quitté son époux en 1719, et elle se trouvait à Moskou. C'est ce qui lui fit donner l'exclusion, parce qu'on voulait gagner du temps pour établir le nouveau système d'administration qu'on méditait. On prétexta que cette princesse engagerait la Russie dans des guerres ruineuses pour soumettre les droits de son époux, et on lui préféra sa sœur puînée, Anne, duchesse douairière de Courlande.

Mais, avant de lui déclarer son élection, l'assemblée dressa plusieurs articles dont on résolut de lui faire promettre l'observation. Il fut arrêté que la nouvelle impératrice ne

1730. pourrait, sans l'agrément du haut-conseil, faire la paix, ni déclarer la guerre; mettre aucun impôt, ni disposer d'aucune charge; punir aucun gentilhomme, à moins qu'il n'eût été bien convaincu de crime; confisquer les biens de personne; disposer des terres de la couronne, ni les aliéner; se choisir un époux ou un successeur: c'est-à-dire qu'avec le titre de souveraine il ne devait lui rester aucun pouvoir; et un empire, long-temps despotique, allait devenir une aristocratie [1].

[1] L'assemblée défendit, sous peine de mort, de donner à la princesse connaissance de ces articles, et des ordres furent envoyés sur la frontière pour qu'on ne laissât passer aucun voyageur en Courlande. Néanmoins le comte Jaghouchiuskoi, qui désapprouvait ces résolutions par des motifs particuliers, dépêcha vers la princesse à Mittau un aide-de-camp qui échappa heureusement à la vigilance des agens de la police, arriva auprès d'Anne trois heures avant les députés, et lui donna le temps de se préparer à leur réception. Jaghouchiuskoi lui fit dire de signer tout et de se fier à lui pour le reste. *D.*

ANNE IVANOVNA. 1730.

Trois députés de l'assemblée, à la tête desquels était Vassili-Loukitch-Dolgorouki, portèrent en Courlande ces articles à la duchesse, lui firent promettre de les observer, et de ne point mener en Russie Biren, son favori et gentilhomme de sa chambre : elle promit tout ce qu'on voulut, bien résolue de ne rien tenir [1].

On dut s'apercevoir que les articles seraient mal observés lorsqu'on vit arriver Biren peu de jours après l'impératrice. Cet homme, né dans l'obscurité, aurait-il osé prévoir qu'il était destiné à gouverner, opprimer, ensanglanter un grand empire ?

[1] Lorsqu'elle fit son entrée à Moskou, le conseil alla au devant d'elle pour la complimenter. Le grand-chancelier Golofkin, qui était à la tête du cortège, présenta à l'impératrice l'ordre de Saint-André dans un plat d'or : « En effet j'avais oublié de me décorer de l'ordre », dit Anne d'un ton qui indiquait assez qu'elle ne regardait pas cet ordre comme un présent du conseil. Le grand-chancelier voulut ensuite faire une harangue, mais Anne lui imposa silence. Le même jour elle agit contre l'acte constitutionnel, en nommant, sans en prévenir le conseil, le prince Soltikof son parent à la charge de lieutenant-général de la garde. *D.*

1730. On n'a que trop répété une maxime capable de faire le malheur des cours et des nations, « Divise, pour régner ». Anne, conseillée par Osterman, en fit la règle de sa conduite. Elle sema la mésintelligence dans le haut-conseil, et sut y rendre suspects les Dolgorouki, en insinuant qu'ils n'avaient borné le pouvoir de la souveraine que pour exercer eux-mêmes une puissance illimitée. Elle sut persuader aux classes inférieures de la noblesse que jamais elles ne pourraient prétendre aux grandes charges tant que le haut-conseil resterait dépositaire du pouvoir souverain.

Les princes Troubetskoi, Boriatinski et Tcherkaski assemblèrent chez eux plusieurs centaines de gentilshommes de campagne et de nobles servant dans les gardes, et leur firent entendre qu'il était de leur intérêt de déférer à la souveraine une puissance indépendante. Assurés du suffrage de ces nobles, ils leur donnent pour chef le comte Matvéof, les conduisent au palais et supplient l'impératrice, qui semble ignorer leur dessein, de convoquer le haut-conseil et le sénat.

Ces deux corps se rendent aux ordres de la souveraine; Matvéof prend la parole, déclare qu'il est député de toute la noblesse de l'empire, et prie l'impératrice, au nom de la nation

entière, de prendre les rênes du gouvernement qu'elle n'a abandonnées que par surprise : « Comment, dit Anne avec un feint » étonnement, l'acte que j'ai signé à Mittau » ne contenait donc pas la volonté de toute » la nation » ? On lui répond que le vœu de tout l'empire est qu'elle règne par elle-même : « Ah ! prince Vassili-Loukitch, tu m'as donc » trompée » ? dit-elle à Dolgorouki. Elle fait lire la convention qu'elle a signée, et à chaque article l'assemblée se récrie qu'il est contraire au vœu général. Anne prend alors cet écrit des mains du chancelier, le déchire, et déclare qu'elle veut régner avec la même puissance dont ont joui ses prédécesseurs. On applaudit dans le palais, on n'entend que cris de joie dans la ville, et le peuple, toujours également asservi, joint sa voix aux acclamations de la noblesse, sans trop en comprendre le sujet. 1730.

L'intrigue qui rendit l'impératrice absolue avait été dirigée par Osterman, fils d'un pasteur luthérien, et devenu par ses talens chancelier de l'empire. A la mort de Pierre II, cet adroit et rusé politique avait feint une maladie pour n'être compromis dans aucune des délibérations de l'assemblée.

Personne n'avait contribué plus que les

1730. Dolgorouki à limiter la puissance de la souveraine. Ils furent arrêtés. Accusés de plusieurs crimes assez vagues, et surtout d'avoir fabriqué, en faveur de Catherine, leur parente, fiancée à Pierre II, un faux testament de l'empereur, ils obtinrent la vie; mais ils furent dispersés dans plusieurs endroits de la Sibérie : Catherine, qui s'était vue si près du trône, fut renfermée dans un couvent. Les princes Golitsin, qui avaient tenu les premières places dans le haut-conseil, furent éloignés de la cour, et ne se relevèrent de leur disgrace que sous un autre règne.

Après avoir langui huit ans dans l'exil, la maison des Dolgorouki crut toucher à la fin de ses malheurs. Le prince Serguei avait fait connaître ses talens dans plusieurs ambassades, à Paris, à Vienne, à Londres. L'impératrice le rappelle pour l'envoyer de nouveau en Angleterre. Il paraît à la cour, est accueilli, fait les apprêts de son voyage; la veille de son départ il est arrêté. Un ennemi secret forme une nouvelle accusation contre tous les Dolgorouki. On réveille l'affaire du faux testament de Pierre II, on les charge d'avoir entretenu pendant leur exil des correspondances dangereuses avec les étrangers. Les princes Vassili et Ivan, eux qui ont joui d'une si

grande faveur, ou plutôt qui ont régné, pé- 1730.
rissent du supplice de la roue : deux autres sont écartelés [1], d'autres ont la tête tranchée. Une des plus anciennes et des plus illustres maisons de la Russie est presque entièrement détruite, comme on aurait fait périr une bande d'infâmes scélérats; et tant de cruautés furent l'ouvrage du sanguinaire Biren.

Cet homme farouche, qui rendit atroce le règne d'une princesse trop faible, mais dont le caractère était la douceur, Biren, obtint le titre de comte, fut décoré du cordon de Saint-André, et devint même duc de Courlande en 1737, à la mort du dernier prince de la maison de Ketler; lui, petit-fils d'un piqueur des écuries de Jacques III, duc de Courlande; lui qui, malgré la protection et la faveur de la duchesse, malgré l'alliance qu'il avait contractée par son mariage avec l'une des plus grandes maisons du pays, n'avait pu obtenir d'être agrégé au corps de la noblesse. On ne peut compter le nombre des infortunés qui périrent dans les supplices, ou qui furent re-

[1] Je n'ai point écrit cela d'après des Mémoires en langue russe, et je n'ai vu nulle part que l'on ait jamais écartelé en Russie. Je crois qu'il s'agit ici du supplice des cinq morceaux, c'est-à-dire, que les victimes eurent les cuisses, les bras et la tête coupés à coups de hache.

1730. légués dans les exils les plus rigoureux sous son affreuse administration [1]. On assure que souvent, caché dans un cabinet pendant que l'impératrice présidait au conseil, il lui donnait ses avis ou plutôt ses ordres, qu'elle s'était assujettie à venir lui demander. On assure que plusieurs fois l'impératrice se jeta vainement aux pieds de son favori pour adoucir ses rigueurs : tant les personnes faibles ont peu de pouvoir, même en jouissant de la pleine puissance.

1731. Anne, qui n'avait pas dessein de se remarier, adopta en 1731 sa nièce, fille de Charles Léopold, duc de Mecklenbourg, et de sa sœur Catherine. Cette princesse, âgée seulement de douze ans, abjura la religion protestante, et prit le nom d'*Anne*, au lieu de celui de *Catherine*, qu'elle avait reçu au baptême. L'impératrice lui choisit un époux ; elle portait d'abord ses vues sur la maison de Prusse; mais la cour de Vienne proposa le prince Antoine Ulrick de Brunsvick-Bewern. Il eut le malheur d'être accepté, et arriva à Péters-
1733. bourg en 1733. Il venait y chercher la plus brillante fortune; il ne trouva que le malheur, l'exil, la prison, une mort trop tardive après

[1] Le nombre des exilés se monta à plus de vingt mille.

trente-neuf ans de souffrance. Son mariage 1733.
avec l'héritière présomptive du trône ne fut célébré qu'en 1739.

Les provinces que Pierre Ier avait conquises sur la Perse coûtaient beaucoup et ne rapportaient rien. On y entretenait trente mille hommes de garnison, et il fallait tous les ans les recruter de plus de moitié. Elles avaient englouti en douze ans plus de cent mille hommes, et l'expérience avait assez fait connaître que les Russes ne pouvaient s'accoutumer à ce climat. La cour ne cherchait qu'une occasion de se défaire avec honneur de ces possessions ruineuses. Elle entra en négociation avec Thamas-Kouli-Khan, devenu maître de la Perse, et lui fit en 1734 la cession de ces provinces pour quelques avantages qu'elle obtint dans le commerce.

Auguste II, roi de Pologne, mourut le 11 février 1733. Il fut unanimement résolu dans la diète de convocation de donner l'exclusion à tous les princes étrangers, et d'élire un piaste, c'est-à-dire un gentilhomme de la nation.

Cette résolution plut d'abord aux cours de Vienne et de Pétersbourg; elles en firent témoigner leur satisfaction à la république, ajoutant seulement qu'elles ne souffriraient

1733. jamais que Stanislas [1] fût élu. On était loin de prévoir, après cette déclaration, qu'elles dussent bientôt s'intéresser à l'électeur de Saxe; mais ce prince gagna la cour de Vienne en signant la pragmatique-sanction, et celle de Russie en se conformant aux intentions de l'impératrice relativement à la Courlande. Les deux cours firent déclarer au primat qu'elles ne reconnaîtraient pour roi de Pologne que l'électeur de Saxe. L'impératrice de Russie menaça même d'appuyer l'élection de ce prince de toutes les forces de ses états, si la république ne se prêtait pas aux vues des deux empires.

Pour se mettre en état d'effectuer sans délai ses menaces elle fit défiler un corps de troupes en Ukraine, sur les frontières de la Lithuanie, et un autre en Livonie, sur celles de la Courlande. Le primat et la noblesse polonaise reconnurent avec indignation qu'on attentait à la liberté de la république, et que des étrangers présumaient de leur donner la loi. Leur juste ressentiment fut favorable à Stanislas, dont les intérêts étaient appuyés par les négociations et l'argent de la France. On le fit prier de se rendre en Pologne pour être présent à sa proclamation. Il arriva, le 9

[1] Stanislas était père de la reine de France.

avril, à Varsovie, et resta *incognito* chez l'ambassadeur de France. 1733.

Il y eut de grandes contestations à la diète. La Russie ne négligea rien pour éloigner l'élection, et n'épargna ni argent ni promesses pour affaiblir le parti français et fortifier celui de l'électeur. Enfin elle parvint à se former un parti qui lui demanda du secours; elle feignit de regarder la demande de cette faible confédération, qui lui était vendue, comme le vœu de la nation entière, et fit entrer ses troupes en Pologne. Vingt mille hommes pénétrèrent dans la Lithuanie, sous les ordres du comte Lascy; mais ils ne purent prévenir l'élection. Stanislas réunit toutes les voix en sa faveur.

Il avait pour lui la nation presque entière, et les nobles étaient engagés à défendre ses intérêts par attachement pour leur liberté : cependant il est obligé de fuir les Russes, qui passent la Vistule, entrent à Varsovie et se répandent dans la Pologne. Il se retire à Dantzick, ville libre, si la force respectait des libertés. Lascy le poursuit dans cet asile avec les troupes qu'il peut rassembler, et prend poste dans les villages voisins; mais 22 février.
il manquait de tout ce qui est nécessaire à la 1734.
guerre de siège. Les habitans, ardens à prou-

1734. ver leur zèle pour la cause du roi, font presque chaque jour des sorties : les escarmouches sont fréquentes entre eux et les cosaques, et les avantages sont partagés.

Mais un général éclairé, courageux, puissant à la cour, respecté dans les armées, dur, présomptueux, hardi dans ses entreprises, fier, impérieux, et toujours sûr de l'obéissance, craint du soldat qu'il ne ménage pas, et de l'officier dont il ne respecte ni le rang ni la naissance, le maréchal de Munich paraît sous les murs de Dantzick. On avait craint d'appeler les troupes russes, dispersées dans les différentes provinces de la Pologne pour les contenir : moins timide, il envoie ordre à plusieurs régimens de venir le joindre. Bientôt il est pourvu de canons et de mortiers. Il donne un assaut, le manque ; les assiégés ne profitent pas de cet instant, et perdent le fruit de tous leurs travaux.

On attendait des secours de la France ; mais le cardinal de Fleury, alors principal ministre, capable de rendre un peuple heureux, mais trop timide, trop économe, trop juste peut-être pour le rendre respectable, n'envoie que trois régimens. Ils rougissent de se présenter devant des ennemis si supérieurs ;

l'officier qui les conduit ne croit pas sa commission sérieuse : ils s'arrêtent et vont relâcher en Danemarck. Le comte de Plelo, ministre de France à Copenhague, voit la honte de sa patrie, veut la réparer ou mourir. Il conduit les trois régimens, les débarque et périt à leur tête. La flotte russe arrive, les Français sont obligés de se rendre, et la ville n'a plus d'espérance. 1734.

Quel eût été cependant le sort du roi s'il était tombé dans les mains des Russes? L'acharnement qu'ils marquèrent à se rendre maîtres de sa personne ne lui promettait rien que de funeste. Munich avait eu la cruauté de mettre sa tête à prix. Stanislas prit la fuite à travers mille dangers, déguisé en paysan, conduit par quelques ivrognes de la lie du peuple, qui pouvaient faire leur fortune en le trahissant, couchant quelquefois dans la même maison que la farouche soldatesque qui le cherchait, et frémissant de voir ses guides s'enivrer avec les cosaques ennemis. Il fut conservé : il était destiné à faire encore long-temps des heureux.

Munich apprend que le roi est sauvé ; il frémit, et dans sa colère il fait recommencer le bombardement, interrompu depuis deux jours par des négociations. Elles sont reprises

1734. le lendemain, la ville se rend et reconnaît Auguste. Elle fut taxée à deux millions d'écus pour n'avoir pas empêché la retraite du roi. Elle obtint enfin de ne payer que la moitié de cette somme.

Les Polonais auraient pu conserver le roi qu'ils avaient élu s'ils l'avaient défendu d'un commun accord; mais, au lieu de se réunir contre les Russes, ils se divisèrent en partis multipliés, tournèrent leurs armes les uns contre les autres, se ruinèrent mutuellement et dévastèrent leur patrie : « Jamais dans cette » guerre, dit le général Manstein, trois cents » Russes ne se sont détournés d'un pas de leur » chemin pour éviter trois mille Polonais : » ils les ont battus en toute rencontre ».

Enfin la moitié de la Pologne, à l'exemple des seigneurs faits prisonniers à Dantzick, se soumit à l'électeur de Saxe. Le reste opposa encore quelque temps aux Russes et aux Saxons une résistance impuissante.

1736. Les guerres qui n'apportent aucun changement aux états doivent tenir peu de place dans l'histoire; telle est celle que la Russie eut contre les Tatars et les Turcs, et dont le maréchal de Munich eut la conduite : guerre brillante, très-dispendieuse, ruineuse en hommes, et qui coûta, dit-on, à la Russie

près de cinquante mille de ses vétérans, sans 1736.
lui procurer aucun avantage réel. Les Russes, partout victorieux, conquérans de la Moldavie, maîtres d'Azof sur les Palus-Méotides, et d'Otchakof sur le Pont-Euxin, furent heureux Janvier.
de pouvoir acheter la paix par le sacrifice 1740.
de leurs conquêtes.

Le 20 août 1740 naquit pour le malheur Ivan, fils de la princesse Anne et du prince de Brunsvick. L'impératrice l'adopta, le retira des mains de ses parens, et le logea dans un appartement contigu au sien. Peu après elle tomba malade, et l'on ne tarda pas à craindre pour ses jours. Dès l'année 1731 elle avait, conformément à la loi de Pierre Ier, fait jurer à la nation de reconnaître l'héritier qu'elle jugerait à propos de nommer. On s'attendait à lui voir choisir sa nièce : elle le devait même, si elle n'eût pas subordonné les lois de la nature à sa volonté, ou plutôt aux intérêts de Biren. Ce favori, amoureux du pouvoir, et qui voulait se l'assurer pendant une longue tutelle, lui fit nommer pour son héritier cet Ivan qui venait de naître. Tout le monde, jusqu'au prince de Brunsvick, le père d'Ivan, jusqu'à la princesse Anne sa mère, dont on lui faisait usurper l'héritage; jusqu'à la princesse Elisabeth, qui au-

1740. rait dû régner si l'on avait suivi le testament de Catherine, prêtèrent serment de fidélité au jeune prince, et jurèrent de le reconnaître pour souverain.

Il ne restait plus à Biren que de se faire régent. Il voulut devoir en apparence ce titre au vœu de la nation : par ses intrigues, par la crainte, par les soins de Munich, il fut dressé un mémoire au nom de tous les états, qui le priaient d'accepter la régence jusqu'à la majorité du jeune prince, qui fut fixée à l'âge de dix-sept ans. Il fallait le faire signer à l'impératrice, qui touchait à son dernier moment; elle était entourée, obsédée de la famille et des créatures de Biren; sa nièce, attentivement surveillée, ne pouvait lui parler : elle signa sans savoir, dit-on, ce qu'on lui présentait à signer [1]. Elle mourut le 28 novembre 1740, à l'âge de quarante-six ans, après un règne de dix ans : règne dur, mais qui ne fut mêlé d'aucun revers.

La cour de Russie, dans les premières années du règne de l'impératrice Anne, se piquait d'effacer par sa magnificence toutes les autres cours de l'Europe, et n'étalait qu'un luxe sans

[1] Selon d'autres, elle dit, après avoir lu et signé l'acte : « Biren, Biren, tu cours à ta perte »! *D.*

goût. Souvent un homme vêtu d'un habit magnifique avait des bas sales et déchirés, et était coiffé d'une vieille perruque en désordre. Des femmes, couvertes de diamans et des plus riches étoffes, et moins parées que défigurées par les modes de la France, se faisaient traîner dans un vieux coche, par des chevaux décharnés que conduisait un paysan couvert des haillons de son village. Le faste et la malpropreté se faisaient remarquer ensemble dans l'intérieur des maisons; on ne cherchait d'abord qu'à montrer de la richesse; on apprit insensiblement à la relever par le goût [1]. 1740.

Anne haïssait l'ivrognerie, et cependant on s'enivrait à la cour les jours de fête. On voyait à la porte du palais une valetaille, ivre elle-même, emporter les plus grands seigneurs jusques à leurs carrosses, et, arrivée à leurs hôtels, les reprendre encore, immobiles d'ivresse, pour les transporter dans leurs appartemens.

Pierre I[er] n'avait jamais eu moins de douze

[1] Sous le règne d'Anne il y eut en Russie beaucoup d'artistes étrangers; cependant on vit aussi quelques Russes se distinguer dans les beaux arts, entre autres les graveurs Sokoloff, Katcholoff, E. Mukoff, qui ont laissé les vues de Pétersbourg et des châteaux impériaux, ainsi que plusieurs portraits. *D.*

1740. bouffons; il fallait qu'un particulier fût bien mal à son aise s'il n'en avait pas un. Anne en avait six, dont trois étaient des hommes de la plus haute naissance. L'un d'eux, qui était prince, avait soin de sa levrette. Ils étaient punis par les batogues, s'ils ne se prêtaient pas de bonne grace à faire les bouffonneries que la souveraine leur ordonnait, ou qui plaisaient aux courtisans.

Quelquefois d'un grand seigneur qu'on voulait punir on faisait un bouffon, et il fallait qu'il devînt plaisant par ordre de la cour. C'est ce qu'éprouva un prince Golitsin, et ce fut la plus cruelle humiliation que subit, sous ce règne, cette famille illustre et alors persécutée : il avait embrassé dans ses voyages la religion catholique; à son retour, condamné à être bouffon, il fut mis avec les pages, quoiqu'il eût près de quarante ans. Sa femme mourut; Anne le maria à une fille du peuple, et fit les frais de la noce : c'était pendant l'hiver rigoureux de 1740, dont on se souvient encore en Europe. On éleva un palais de glace, où fut placée la couche nuptiale sur une couchette aussi de glace; tous les meubles, tous les ornemens étaient de glace, aussi-bien que quatre canons et deux mortiers qui furent placés devant ce palais, et qui tirèrent plu-

sieurs coups sans crever [1]. Les gouverneurs 1740.
des différentes provinces de l'empire eurent ordre d'envoyer quelques personnes des deux sexes de toutes les nations soumises à la Russie ; elles furent habillées aux frais de la cour, suivant le costume de leur pays, et firent le principal ornement de la fête. Le cortège, composé de plus de trois cents personnes, passa devant le palais de l'impératrice et dans les principales rues de la ville. Les deux époux paraissaient les premiers, renfermés dans une grande cage, et portés sur un éléphant. Quelques-uns des convives étaient portés par des chameaux ; les autres distribués deux à deux dans des traîneaux tirés par des rennes, des bœufs, des chiens, des boucs et même par des cochons. Le dîner fut préparé dans le manège de Biren, qui avait été décoré pour cette fête. On servit à chaque nation des mets de son pays. Le repas fut suivi d'un bal, où chacun dansa les danses de sa nation. Ensuite les nouveaux époux furent conduits au palais de glace, salués de l'artillerie d'une nouvelle espèce, qui avait été construite pour eux, et couchés dans le lit de glace qu'on leur avait

[1] Ces canons étaient fortifiés intérieurement d'un cylindre de tôle.

1740. préparé. Des sentinelles, posées à la porte, les empêchèrent d'en sortir avant le jour [1].

Cet exemple prouve que, si la Russie tolère les différens cultes religieux, cette tolérance politique et intéressée ne s'étend pas jusque sur les sujets de l'empire qui sont nés dans la religion grecque; ils ne peuvent, sans être punis, embrasser un autre culte. On en vit, sous le même règne, un triste exemple. Voznitsin, homme d'une naissance illustre et allié à cette maison des Strechnef, qui avait donné une épouse au premier tsar de la maison Romanof, eut le malheur d'être égaré par un juif et d'embrasser ses erreurs. Il fut dénoncé, parce qu'il voulait entraîner sa famille dans ses égaremens. On lui offrit sa grace s'il voulait abjurer; mais il était fortement persuadé de la vérité du judaïsme, et il aurait cru se perdre éternellement en obéissant à sa souveraine. On lui mit un bâillon à la bouche avant de le conduire au lieu du supplice, dans la crainte que cet enthousiaste ne prêchât le judaïsme au peuple au moment même de son martyre. Il fut brûlé vif avec le juif qui l'avait séduit, presque au même endroit où furent faites de-

[1] J'ai connu long-temps après un général qui était alors à Azof. Il ne revint qu'au printemps, et eut encore le spectacle du palais de glace.

puis les études de la belle statue équestre de Pierre I[er]. Ainsi les arts élèvent quelquefois leurs chefs-d'œuvre sur les cendres des victimes de l'erreur, et les hommes éclairés viennent se livrer à la douce admiration dans les mêmes lieux où leurs pères ont frémi de l'horreur des supplices [1]. 1740.

IVAN VI, ANTONOVITCH.

Anne venait de mourir, et dès le lendemain Biren fit publier l'acte par lequel il était investi de la régence, et prêter serment de fidélité au nouvel empereur. Le régent était 29 octobre.

[1] Le règne d'Anne fut triste et lugubre. Le redoutable tribunal de la chancellerie secrète, instituée par Pierre I[er], subsistait encore ; le sang coulait souvent sur les échafauds ; de vils délateurs faisaient le malheur des familles et détruisaient la confiance et l'intimité. On craignait de parler, et à peine osait-on fréquenter ses amis : les ambassadeurs des cours étrangères vivaient presque dans un total isolement. Un ministre anglais, en venant de la cour d'Anne, traversa la Prusse et fit sa cour à la reine. Celle-ci lui demanda par hasard son âge. L'ambassadeur répondit qu'il avait cinquante ans. « Il me semble, répliqua la reine, que vous vous donniez déjà cet âge, il y a trois ans, lorsque vous vous rendîtes à Pétersbourg». « Cela est vrai, dit l'ambassadeur ; mais je crois que Dieu est trop juste pour me compter les années que j'ai passées en Russie ». *D.*

1740. chargé de la haine générale, et la méprisait. Chaque jour il augmentait le nombre de ses ennemis par les supplices qu'il faisait souffrir à ceux qu'il découvrait; chaque jour il employait les tortures pour découvrir ceux qu'il ne connaissait pas encore. Le despotisme oppresseur de cet homme parvenu s'étendait jusque sur le père de l'empereur. Ce prince avait un grand nombre de partisans; c'était une raison de plus pour l'accabler. Il eut ordre de demander au régent la démission de toutes ses charges, et un autre ordre, en forme de conseil, de garder la chambre et de ne se pas montrer en public. C'était avec cette insolence qu'un homme de néant dépouillait et tenait aux arrêts le père de son maître.

L'impudence de ses discours surpassait encore, s'il est possible, celle de sa conduite. Il osa dire, en présence de plusieurs personnes, que si la princesse Anne faisait la mutine, il la renverrait en Allemagne avec son petit prince, et qu'il ferait venir le duc de Holstein, et le placerait sur le trône. Il avait de fréquentes conférences avec la princesse Elisabeth. La dernière impératrice avait voulu la renfermer dans un monastère et la forcer à se faire religieuse; Biren s'y était opposé, dans le dessein de la faire servir à son ambition. On

prétend qu'il voulait lui faire épouser son fils aîné, donner sa fille au duc de Holstein, et assurer ainsi doublement le trône à sa postérité. 1740.

Personne n'avait plus intrigué que le maréchal de Munich pour faire donner la régence au duc de Courlande. En récompense de ce service il s'était promis d'être placé à la tête des affaires et d'obtenir le grade de généralissime de terre et de mer; mais Biren, qui connaissait Munich, était bien éloigné d'élever si haut un homme qui n'était pas moins ambitieux que lui-même.

Munich reconnut bientôt qu'il ne pourrait satisfaire son ambition que par la ruine du régent et se hâta d'y travailler. C'était lui que le duc de Courlande chargeait toujours des commissions les plus désagréables auprès du prince de Brunsvick et de son épouse. Cette confiance du régent lui procura les moyens de le perdre. Un jour qu'il venait apporter à la princesse des paroles fâcheuses, elle se plaignit à lui de tous les chagrins qu'on lui causait et de ceux qu'elle attendait encore. Munich saisit l'occasion, la plaint, s'afflige avec elle, et lui promet, si elle veut lui accorder sa confiance, de la délivrer bientôt d'un tyran, dont elle ne peut rien attendre que de funeste.

Ses offres sont acceptées. Pour mieux trom-

1740. per le régent, il continue de ménager sa faveur, lui fait assidument la cour, est admis chaque jour à sa table; il soupa même avec lui le soir qui précéda l'exécution de son dessein. Il crut son complot découvert quand Biren lui dit : « Monsieur le maréchal, dans vos expé» ditions militaires n'avez-vous jamais rien » entrepris de conséquence pendant la nuit » ? Si le régent avait eu quelque soupçon, Munich se serait trahi lui-même par un moment d'embarras qu'il ne put bien dissimuler. Cependant il se remit bientôt, et ne quitta le duc de Courlande qu'à onze heures du soir.

Pendant que l'on conjurait la ruine de Biren, lui-même tramait une révolution en faveur d'Elisabeth ou du duc de Holstein. Il attendait, pour l'exécuter, les obsèques de la défunte impératrice, et se laissa prévenir.

18 novemb. A deux heures après minuit, le maréchal fait appeler son premier aide-de-camp, le lieutenant-colonel de Manstein [1]. Ils montent seuls en carrosse, et se rendent au palais d'Hiver que le prince et la princesse de Brunsvick occupaient avec l'empereur. Ils n'auraient pas dû pouvoir y entrer; car un piquet et des sentinelles posées par ordre du régent devaient en inter-

[1] C'est le même Manstein dont nous suivons ici les Mémoires.

dire sévèrement l'entrée à tout le monde pendant la nuit; mais le maréchal avait choisi le jour où le régiment dont il était lieutenant-colonel était de garde auprès du jeune empereur et au palais du régent. 1740.

Il entre par une garde-robe dans l'appartement de la princesse, se fait annoncer par la favorite Mengden, fille d'honneur. La princesse vient. Munich fait appeler les officiers qui se trouvent de garde au palais. Elle leur représente tous les outrages que le régent lui fait souffrir, à elle, à son époux, au souverain; elle ajoute qu'elle est résolue de faire arrêter l'auteur de tant d'indignités, et qu'elle se flatte qu'ils voudront bien partager et seconder le zèle de leur général.

Les officiers n'hésitent pas à promettre ce qu'on exige d'eux. La princesse leur présente sa main à baiser et les embrasse; ils partent et se font suivre par les soldats. Quatre-vingts hommes sous les armes s'avancent avec le maréchal vers le palais d'Été que Biren occupait.

A deux cents pas du palais la troupe fait halte. Manstein va communiquer aux officiers de la garde du régent les ordres de la princesse. Ils les reçoivent avec joie; ils offrent d'aider eux-mêmes à arrêter le duc. Manstein retourne faire son rapport au maréchal; il re-

1740. çoit ordre de prendre avec lui un officier et vingt fusiliers, de pénétrer dans le palais, et de faire tuer le duc s'il oppose quelque résistance.

Manstein entre sans obstacle dans le palais, et, pour éviter de faire du bruit, il se fait suivre de loin par sa petite troupe. Tous les soldats le connaissaient; ils crurent qu'il était envoyé au duc pour lui communiquer quelque affaire pressante, et le laissèrent passer sans aucune opposition. Quand il eut traversé les premiers appartemens il se trouva fort embarrassé; car il ne connaissait pas la chambre à coucher du duc, et ne voulait pas la demander aux domestiques qui veillaient dans l'antichambre, craignant de donner l'alarme. Il pousse une porte à deux battans; elle était mal fermée, elle s'ouvre, il entre, et trouve le duc et la duchesse couchés dans un même lit et dormant d'un profond sommeil.

Il s'approche du lit, ouvre les rideaux, demande à parler au régent. Le duc et la duchesse s'éveillent en même temps et poussent de grands cris. Manstein se trouvait du côté de la duchesse : il voit le duc se jeter à terre, apparemment pour se cacher sous le lit; il fait le tour, se précipite sur lui, le tient étroitement embrassé : les gardes arrivent, le duc se défend

à coups de poings, les soldats répondent à 1740.
coups de crosse, le renversent, lui mettent un mouchoir dans la bouche, lui lient les mains avec l'écharpe d'un officier et le portent tout nu dans le corps-de-garde. Là on l'enveloppe d'un manteau de soldat, on le met dans le carrosse du maréchal, un officier se place à côté de lui et on le conduit au palais d'Hiver.

Pendant que les soldats étaient aux prises avec le duc, le colletant, le frappant, le traînant, la duchesse sortait du palais, nue en chemise, échevelée, criant, fondant en larmes et courant dans les rues après son époux. Un soldat la prend par le bras, la traîne à Manstein, lui demande ce qu'il en doit faire. Manstein lui dit de la ramener au palais: le soldat, pour en être plus tôt débarrassé, la jette dans la neige et s'en va. Le capitaine de la garde passe auprès d'elle, la relève, lui fait donner des habits et la reconduit à son appartement. C'est à ce point d'humiliation qu'étaient réduites deux personnes dont le nom seul faisait trembler encore la cour et la nation.

Dès les quatre heures du soir le duc et la duchesse furent conduits à Schlusselbourg. Une commission, composée de sénateurs, instruisit le procès de Biren. Il fut condamné à mort, et sa peine commuée en un exil. La prin-

1740. cesse Anne, dès le moment de la révolution, avait résolu de l'envoyer en Sibérie. Il y fut transporté au mois de mai. Munich traça le premier dessin de la maison qu'il destinait à ce prisonnier, et que lui-même occupa.

Délivrée de l'oppression sous laquelle elle gémissait, la princesse de Brunsvick se déclara grande-duchesse de Russie et régente pendant la minorité. Elle prit en même temps le collier de l'ordre de Saint-André. Les états prêtèrent un nouveau serment, dans lequel la régente était nommée, ce qu'on n'avait pas fait pour Biren.

Ainsi fut renversé un tyran qui croyait jouir d'une puissance inébranlable. Une seule sentinelle qui eût fait son devoir aurait empêché cette révolution. Il était ordonné aux officiers de la garde de ne laisser entrer personne au palais après que le régent était retiré. A la moindre résistance les sentinelles devaient tirer. Le palais était entouré de soldats, un piquet était posé dans le jardin, sous la fenêtre de Biren; le dessein de Munich devait échouer; il n'en dut le succès qu'à la négligence des gardes, ou plutôt à la haine qu'ils portaient au régent.

Sans doute il aurait pris des mesures plus simples et en même temps plus assurées, s'il

n'avait pas voulu donner aux arrêts de Biren l'air d'une grande conspiration. Quand le régent, accompagné d'un seul gentilhomme, venait rendre visite à la princesse Anne, un officier pouvait, à sa sortie des appartemens, lui annoncer les arrêts et lui faire rendre son épée; mais il fallait plus d'appareil à Munich, pour qui c'était peu de réussir s'il ne réussissait point avec éclat. 1740.

Le jour même qu'il eut rendu un service si important à la nouvelle grande-duchesse il crut qu'elle lui devait au moins ce qu'il n'avait pu obtenir de Biren, la charge de généralissime de terre et de mer : il en fit la demande et s'attira un refus. On lui répondit que cette charge, qui livrait toutes les forces de l'état à celui qui en serait revêtu, ne convenait qu'au père de l'empereur. On assure qu'il voulait ensuite demander la souveraineté de toute l'Ukraine, avec le titre de duc, et qu'il avait déjà hasardé cette demande auprès de la dernière impératrice; mais son fils, moins brillant, plus éclairé, plus sage, et en qui la Russie espérait avoir un habile ministre, s'il n'eût pas été bientôt après enveloppé dans la disgrace du maréchal; le jeune Munich, qui seul avait su prendre sur son père l'ascendant que donne le sang-froid et la justesse d'esprit sur l'activité

1740. inquiète et l'aveugle ambition, le détourna de manifester des vues qui ne seraient pas remplies et qui le rendraient suspect.

Il obtint du moins la place de premier ministre, et indisposa contre lui le comte Osterman, moins grand, aussi ambitieux, plus rusé, plus impénétrable, plus capable de parvenir au but en cachant sa marche tortueuse. Fils d'un pasteur luthérien de Vestphalie, sans appui d'abord et toujours sans amis, il s'était élevé de lui-même aux premières dignités de l'empire par ses talens et sa finesse. Seul il dirigeait depuis long-temps les affaires du cabinet : il résolut de perdre un rival qu'il n'avait jamais aimé, et qui se livrait de lui-même à son ennemi par ses hauteurs et sa présomption.

Munich, qui se croyait supérieur à ses rivaux, à ses maîtres et à la fortune, bravait le père de l'empereur. Il dressa l'acte par lequel ce prince fut déclaré généralissime, et osa y insérer « que lui-même, par les services » signalés qu'il avait rendus à l'état, aurait » pu prétendre à cette charge; mais qu'il » avait bien voulu s'en désister en faveur du » prince Antoine Ulrik, et se contenter de » la place de premier ministre ». Osterman fit remarquer au prince l'insultante vanité de

ces expressions. Antoine Ulrik en fut frappé, 1740.
et Munich, par le reste de sa conduite, ne lui fit pas oublier cette offense.

Au lieu d'employer, en écrivant au père du souverain, ces formules respectueuses que l'usage et les convenances prescrivent aux inférieurs, il traitait le prince comme son égal. Il avait reçu ordre de la régente de communiquer à son époux toutes les affaires importantes : c'était précisément celles dont il se réservait à lui seul la décision; mais il ne manquait pas de l'importuner de toutes les affaires qui auraient pu tout aussi bien être réglées par un subalterne. Cette conduite lui valut un ordre exprès de la régente de conférer sur toutes les affaires avec le généralissime, et d'employer dans ses lettres les formules d'usage à l'égard d'un supérieur. C'est ainsi que, par un orgueil imprudent, il s'attirait de fréquentes humiliations.

Enfin le chancelier, comte Osterman, se fit accorder le département des affaires étrangères; le vice-chancelier, comte Golovkin, eut celui des affaires intérieures : il ne resta plus à Munich, avec son titre de premier ministre, que le département de la guerre. Piqué de cet affront, il demande sa démission, se croit trop nécessaire pour qu'on la lui veuille

1740. accorder, et a le chagrin de l'obtenir. On croit qu'il aurait été envoyé en Sibérie, sans l'intercession de la favorite Mengden. Des émissaires le suivaient partout, ses moindres actions étaient observées, les gardes à cheval furent doublées au palais ; la régente et le prince son époux ne couchaient plus dans leurs lits ordinaires, et ces dépositaires si doux de la puissance souveraine changeaient de chambre toutes les nuits, comme avait fait, dit-on, le noir Cromwel. Ils ne se crurent en sûreté que lorsque le maréchal eut quitté son palais, situé près de la cour, pour aller occuper celui qu'il avait de l'autre côté de la Néva.

1741. Thamas-Kouli-Khan, usurpateur de la Perse, vainqueur du Mogol, conquérant de l'Indoustan, rendit une sorte d'hommage à la Russie, en lui envoyant par une ambassade la nouvelle de ses exploits. On croit que son premier dessein était d'attaquer Astrakhan ; mais que, ayant reconnu qu'on ne pouvait surprendre cette place, il craignit de mesurer ses troupes victorieuses de l'Asie avec les troupes disciplinées de l'Europe, et qu'il aima mieux envoyer en Russie un ministre de paix que des armées. Ce ministre était accompagné de seize mille hommes, et traî-

nait avec lui vingt pièces de canon. Il était 1741.
déjà près de Kizliar, sur les bords du Térek. La cour, prévenue à temps de sa marche, avait fait défiler des troupes du côté d'Astrakhan; on fit dire à l'ambassadeur persan qu'il fallait, pour se rendre à Moskou, traverser un grand désert, qu'on ne pourrait fournir des vivres à tout le monde qu'il avait amené, et qu'on le priait de ne garder à sa suite que trois mille hommes. Il envoya un courrier à son maître, et reçut ordre de se conformer aux intentions de la Russie. Quoiqu'il eût été expédié par Thamas-Kouli-Khan dès le commencement de l'année 1740, ces délais ne lui permirent d'arriver à Pétersbourg que dans le mois de juillet de l'année suivante. Il fit son entrée à la tête de trois mille hommes à cheval, et suivi de quatorze éléphans que le chakh envoyait à l'empereur et aux grands seigneurs de la cour. Les autres présens étaient considérables; il y avait surtout une grande quantité de gros diamans, mais qui n'étaient pas brillantés.

Ce fut en 1741 que la succession de l'empereur Charles VI fit prendre les armes à toute l'Europe. La France craignait avec raison que la Russie ne se déclarât pour les intérêts de Marie-Thérèse, fille du défunt em-

1741. pereur. On croit que, pour occuper cette puissance, le cabinet de Versailles engagea la Suède à l'attaquer en Finlande. La guerre entre la Suède et la Russie fut déclarée à Stockholm le 1er août; mais les Suédois n'étaient plus ces terribles compagnons de Charles XII qui faisaient trembler le Nord : ils montrèrent peu de conduite et même peu de valeur. Dès l'ouverture de la campagne, les Russes, commandés par le feld-maréchal Lascy, battirent les Suédois près de Vilmanstrand, prirent la ville et poursuivirent l'armée ennemie.

La Suède n'avait aucun prétexte plausible d'attaquer une puissance qui avait religieusement observé les conditions du dernier traité de paix : aussi déclara-t-elle dans un manifeste qu'elle ne faisait point la guerre à la nation, et qu'au contraire elle ne prenait les armes que pour la délivrer de la tyrannie des étrangers.

Cependant la Russie était loin de gémir sous un joug tyrannique : jamais elle n'avait joui d'un gouvernement plus doux. Moins brillante que sous le règne de Pierre Ier, elle était bien plus heureuse. Ennemie de toute rigueur, la régente ne se plaisait qu'à répandre des graces, et, trop peu capable d'imprimer

de la crainte, elle méritait de s'attacher la 1741.
nation par ses bienfaits. Heureuse, si son aveugle sécurité ne lui avait pas caché les trames qui s'ourdissaient contre elle, et si plus d'activité lui avait permis de prévenir des ennemis peu habiles à couvrir leurs desseins.

Elle accordait toute sa confiance et toute sa faveur à Julie de Mengden, l'une de ses filles d'honneur. Julie, élevée à la campagne dans les soins économiques du ménage, comme le sont ordinairement les filles des gentilshommes livoniens, était peu propre à gouverner l'esprit d'une princesse, régente d'un grand empire. Naturellement indolente, elle n'inspirait à sa maîtresse que la molle inactivité. La régente, renfermée dans la solitude de ses appartemens, laissait souvent languir les affaires les plus importantes. Dans le déshabillé le plus simple et coiffée d'un mouchoir, elle n'admettait auprès d'elle que les amis et les parens de la favorite, et quelques ministres étrangers qui venaient faire sa partie de jeu. Les grands se voyaient avec chagrin éloignés de la cour, et le prince de Brunsvick remarquait avec encore plus de douleur l'ascendant que Julie prenait sur son épouse. Il fit ses plaintes, elles furent mal reçues : il en

1741. résulta des querelles de ménage, et la régente était distraite, par ces misérables altercations, de l'attention qu'elle devait aux affaires de l'empire et à sa propre sûreté.

On dit qu'une affaire de galanterie liait encore plus étroitement la régente à sa favorite: elle s'était attachée depuis quelques années au comte de Lynar, ministre de Pologne. La dernière impératrice et Biren s'étaient aperçus de cette intrigue, et l'on avait demandé à la cour de Varsovie le rappel de son ambassadeur; mais la régente, devenue dépositaire de l'autorité, crut pouvoir se livrer à un attachement qu'avait entretenu la contrainte. La complaisante Julie, attentive à cacher la faiblesse de sa maîtresse, offrit d'épouser Lynar, et la princesse, en faveur de ce mariage, lui donna de belles terres en Livonie. Les promesses de mariage étaient faites: le comte se rendit assidument dans l'appartement de sa future épouse, et c'était là que sans scandale il voyait librement la régente.

Il ne régnait pas plus d'harmonie entre les ministres qu'entre la grande-duchesse et son époux. Le comte Osterman avait toute la confiance du prince, et Golovkin toute celle de la princesse. C'était par lui qu'elle faisait

expédier toutes les grandes affaires à l'insçu 1741.
d'Osterman et sans la participation de son époux.

Pendant que la cour était occupée de ces différens et de ces intrigues on travaillait à réveiller l'ambition dans l'ame peu énergique d'Elisabeth. Mécontente et tranquille sous le dernier règne, elle avait laissé se former en sa faveur un parti faible et inactif comme elle. Comme il n'avait rien fait, rien tenté, il lui avait été facile de rester inconnu.

Après la chute de Biren, la princesse reprit ses projets encore mal formés. Elle y fut engagée par l'inquiétude de Lestocq, chirurgien d'origine française, attaché à son service, et par les intrigues du marquis de La Chétardie, ambassadeur de France, qui cherchait à brouiller en Russie, pour laisser un allié de moins à l'héritière de Charles VI; mais ce qui la tira surtout de sa langueur, ce fut un dessein que la régente avait formé sur elle.

La grande-duchesse avait engagé la noblesse de Courlande à élire, à la place de Biren, le prince Louis de Brunsvick, frère de son époux. Les Courlandais, trop voisins de la Russie pour hasarder de lui déplaire, ne purent se refuser à la recommandation de la régente, et ne firent aucune attention aux

1741. protestations du comte de Saxe, qu'ils avaient élu d'une voix unanime en 1727. Le nouveau duc de Courlande vint à Pétersbourg, et la grande-duchesse résolut de lui faire épouser Elisabeth. Cette princesse, voluptueuse et née pour l'amour, avait le plus grand éloignement pour des nœuds indissolubles, et la crainte de s'y voir engagée lui fit prendre un parti dont l'aurait éloignée son indolence naturelle et sa haine pour le travail.

Elle manquait d'argent; l'ambassadeur de France y pourvut, dirigea son parti, et la fit entrer en correspondance avec la Suède: elle contribua à faire déclarer cette puissance contre la Russie, et commença par attirer le fléau de la guerre sur sa patrie qu'elle voulait gouverner.

Si un esprit d'aveuglement et de vertige ne s'était pas emparé de la cour, la conspiration devait être découverte, et la fille de Pierre Ier eût été convaincue de crime d'état. Son parti multipliait les fautes. Lestocq, imprudent, indiscret, léger, fier d'être quelque chose dans un parti, curieux de laisser apercevoir qu'il était un homme d'importance, disait hautement dans les cafés qu'on verrait bientôt de grands changemens à la cour. Il ne cachait pas si bien ses liaisons avec La Chétardie, que

la régente elle-même n'en fût instruite. La plupart des autres conjurés étaient des soldats, adonnés à l'ivrognerie, incapables de garder un secret; ils avaient été engagés dans le complot par un certain Grunstein, qui, de marchand banqueroutier devenu soldat dans le régiment Préobrajenski, ne se conduisait pas mieux sous les armes qu'il n'avait fait dans sa boutique. 1741.

Elisabeth elle-même ne savait pas s'observer, et elle se serait fait arrêter sous un gouvernement plus soupçonneux. Souvent elle allait se promener dans le quartier des casernes des gardes. De simples soldats se plaçaient derrière son traîneau, s'entretenaient familièrement avec elle dans les rues de Pétersbourg : tous les jours on voyait des grenadiers dans son palais, et elle se rendait plus populaire que la prudence ne devait le lui permettre.

Mais les fautes de la cour étaient plus grandes encore que celles des conjurés. On n'avait pas pensé à corriger cette négligence des gardes, qu'on avait dû reconnaître quand on arrêta Biren. On recevait des avis importans sur la conspiration; il ne fallait qu'un peu de soin pour remonter à la source, et on les négligeait. Un jour le comte Osterman,

1741. malade, se fait transporter chez la régente pour l'informer des conférences secrètes de Lestocq avec le marquis de La Chétardie. Elle l'écoute avec distraction, et, au lieu de lui répondre, elle s'amuse à lui montrer un habit qu'elle vient de recevoir pour le petit empereur.

Son amitié pour Elisabeth la porte à se trahir elle-même auprès de cette princesse. Le 4 décembre, jour d'appartement, elle la tire à part dans un cabinet, lui confie qu'elle a reçu plusieurs avis contre elle; qu'on lui a rapporté que Lestocq avait des conférences avec le ministre de France; qu'elle n'a pas voulu ajouter foi à ces rapports; mais qu'à la fin elle pourra se voir obligée de faire arrêter Lestocq pour tirer de lui la vérité. La douce et fausse Elisabeth ne se déconcerta point; elle protesta qu'elle n'avait jamais eu la moindre pensée de rien entreprendre contre la grande-duchesse et contre son fils; qu'elle avait trop de religion pour enfreindre le serment de fidélité qu'elle leur avait fait, et que Lestocq n'était jamais entré dans l'hôtel de l'ambassadeur de France. Cela était vrai; mais il ne l'était pas moins qu'il avait ailleurs des entretiens secrets avec lui. Enfin elle se plaignit de la noirceur de ses ennemis, s'at-

tendrit, versa des larmes perfides, et, par 1741.
son air d'innocence, elle eut l'art de persuader la trop crédule régente.

Retournée à son palais, Elisabeth fit part à Lestocq de cet entretien. Il aurait voulu pouvoir, la même nuit, prévenir le danger; mais les conjurés étaient dispersés dans différens quartiers de la ville ; on ne pouvait les avertir assez tôt, et l'affaire fut remise à la nuit suivante.

Une autre circonstance obligeait d'en hâter l'exécution. Trois bataillons des gardes avaient ordre de se tenir prêts à joindre l'armée de Vybourg. Plusieurs des conjurés servaient dans ces bataillons. Leur absence aurait affaibli le parti, et pouvait y répandre le découragement.

Le lendemain matin Lestocq se rendit, suivant sa coutume, chez Elisabeth : elle était à sa toilette. Il trouva sur la table une carte, y dessina une roue et une couronne, et présentant cette carte à la princesse : « Point » de milieu, madame, lui dit-il, l'une pour » vous, ou l'autre pour moi ». Cette brusque observation fixa toutes les irrésolutions d'Elisabeth.

Lestocq avait averti tout le parti ; le soir

1741. était arrivé, dans quelques heures la conspiration allait éclater : le prince Ulrik, l'époux de la régente, est averti qu'un grand danger le menace, qu'Elisabeth conspire. Il communique ces avis à son épouse ; il lui dit qu'il va donner ordre de placer des piquets dans les rues. La grande-duchesse l'en empêche, lui répond de l'innocence de la princesse, l'assure que la contenance ferme d'Élisabeth, sa justification, ses larmes ont plus de force que tous les vains bruits qui se répandent contre elle, et le faible généralissime, qui d'un seul mot pouvait rendre inutile l'entreprise des conjurés, ne donne aucun ordre, et reste dans l'inaction par complaisance pour son épouse.

6 décemb. A minuit, Elisabeth, accompagnée de Lestocq et de Vorontsof, se rend à la caserne des grenadiers Préobrajenski. Trente conjurés de ce régiment rassemblent jusqu'à trois cents hommes, bas-officiers et soldats. La princesse leur fait part de son dessein : ils jurent de mourir pour elle, arrêtent l'officier qui couchait dans les casernes, et prêtent serment à la princesse, qui se met à leur tête et marche au palais. Elle se confie aux officiers qui y sont de garde, et ils la laissent agir. Des sentinelles sont posées à toutes les por-

tes, à toutes les avenues. Trente soldats pénètrent en tumulte jusqu'à l'appartement où couchaient dans un même lit la grande-duchesse et son époux. Ils ordonnent à cette princesse, au nom d'Elisabeth, de se lever et de les suivre. A peine lui laisse-t-on le temps de se couvrir de quelques hardes. Elle demande à parler à Elisabeth, et est durement refusée. Le prince voit entraîner par des soldats sa malheureuse épouse, et sent amèrement qu'il l'a perdue, qu'il s'est perdu lui-même pour avoir trop partagé la noble et aimable sécurité de cette princesse. Tiré de son lit par deux grenadiers, mal enveloppé dans des couvertures, il est transporté jusqu'à un traîneau. Le jeune empereur, faible enfant, également incapable de sentir sa grandeur passée et l'infortune qui l'attendait, était plongé dans un doux sommeil. Les soldats passent dans son appartement. Ils avaient ordre de respecter le repos de l'innocence : ils attendent autour de son berceau. Ivan se réveille au bout d'une heure. Tous veulent à l'envi s'emparer de cet enfant, qui peu d'instans auparavant était leur maître. Ivan, effrayé, jette des cris à la vue des soldats. Sa nourrice accourt; désolée et tremblante, elle le prend dans ses bras, et les grenadiers l'emmènent. La favorite 1741.

1741. Julie est aussi transportée avec les princes et les princesses au palais d'Elisabeth.

Ainsi la régente, qui avait lié avec le vice-chancelier Golovkin la partie de se faire déclarer impératrice, tomba dans la plus cruelle disgrace quelques jours avant celui où elle devait être placée sur le trône. Son parti devait l'élever au rang suprême le 18 décembre, jour de l'anniversaire de sa naissance. Elle s'était endormie sans doute en s'occupant de sa prochaine grandeur; le reste de sa vie devait être consacré à l'infortune.

En même temps plusieurs détachemens arrêtaient le maréchal de Munich ; le comte son fils, grand-maître de la maison de la régente; les comtes Osterman, Golovkin, Loevenvolde, le baron de Mengden et plusieurs autres personnes d'un rang inférieur. Sans doute le comte de Lynar, cet ancien ambassadeur de Pologne, trop cher à la grande-duchesse, eût été enveloppé dans la même disgrace; mais il était allé arranger ses affaires dans son pays, espérant revenir bientôt épouser Julie de Mengden.

Le sénat et tous les grands de l'empire furent appelés auprès d'liEsabeth : les troupes furent assemblées dès le point du jour devant le palais : l'avènement de la nouvelle

impératrice fut déclaré, et elle reçut les sermens; mais cet évènement, annoncé dans la ville, n'y répandit point cette joie qu'avait excitée la chute de Biren. Quelques particuliers avaient fait la révolution par intérêt, par inconstance : la nation ne l'avait pas désirée. Elle sentait son bonheur sous les douces lois de la régente, et ne savait pas ce qu'elle devait attendre d'un gouvernement nouveau. Chacun craignait ou pour soi-même ou pour quelqu'un de sa famille, et la morne consternation était répandue sur tous les visages. Le premier qui eût osé se mettre à la tête de quelques troupes aurait rétabli la grande-duchesse. 1741.

ELISABETH PÉTROVNA.

Le jour même de son avènement Elisabeth déclara, par un manifeste, que, en qualité d'héritière de Pierre Ier son père, elle avait pris possession du trône de ses ancêtres, et chassé les usurpateurs.

La régente, le jeune Ivan méritaient-ils ce titre odieux? L'impératrice Anne, tante de la régente et fille du frère aîné de Pierre Ier, était

1741. donc aussi une usurpatrice? C'est ce que personne n'a pensé.

Pierre Ier avait fait jurer à ses sujets de reconnaître pour héritier du trône celui qu'il plairait au souverain de choisir. Conformément à cette loi, Catherine Ire put choisir Pierre II pour son héritier; mais elle ne pouvait, comme elle le fit, nommer des héritiers à ce prince, puisque par la loi il devait lui-même choisir son successeur. Ainsi, dès qu'il monta sur le trône, toutes les autres dispositions de Catherine en faveur de la princesse de Holstein et d'Elisabeth devinrent nulles.

Pierre II, qui seul aurait eu le droit de nommer son héritier, s'il eût été majeur, mourut dans sa minorité. C'était donc à la nation à disposer du trône. La princesse de Holstein était morte : elle avait laissé un fils; mais on ne pensa pas à faire venir d'Allemagne un enfant, à peine sorti du berceau, pour lui mettre la couronne sur la tête. La princesse Elisabeth était jeune : elle pouvait, en se mariant, donner à la Russie un maître qu'on n'aurait pas choisi. Le haut-conseil, le sénat, l'état-général, comme représentans de la nation, lui donnèrent l'exclusion.

Il semble qu'ils prirent un parti fort sage.

Les deux derniers empereurs, fils d'Alexis, 1741.
n'avaient laissé que des filles : c'était entre elles qu'il fallait choisir une souveraine; il était conforme aux lois de la nature, à l'usage des nations, de la choisir dans la branche aînée. C'est ce que firent les représentans de la nation; appelée par eux, Anne monta sur le trône.

Anne aurait dû avoir pour héritière naturelle la princesse de Brunsvick, sa nièce; mais la loi de Pierre Ier subsistait toujours; l'impératrice pouvait choisir, et elle choisit le fils de sa nièce, le petit Ivan. Il ne fut point un usurpateur, puisqu'il avait été nommé par celle qui avait le droit de le choisir. La succession, depuis Catherine Ire jusqu'à cet Ivan, peut paraître bizarre; mais elle était conforme à la loi de Pierre Ier, qui avait tout brouillé.

Élisabeth, par un autre manifeste, dans lequel elle cherchait à démontrer la justice de son droit, déclara que la princesse Anne, son époux et ses enfans seraient renvoyés en Allemagne. On les fit partir en effet de Pétersbourg; mais on sut inspirer des craintes à l'impératrice; elle les fit arrêter à Riga, lorsque ces infortunés étaient prêts à sortir des limites de l'empire et à recouvrer du moins la liberté après tout ce qu'ils avaient perdu.

1741. Renfermés dans la citadelle, ils y restèrent dix-huit mois : de là ils furent transférés à Düna-münde, ramenés ensuite en Russie, et gardés d'abord à Raninbourg, où on les sépara d'Ivan, qui fut transféré au château de Schlüsselbourg [1]. Eux-mêmes furent transportés à Kolmogory, dans une île de la Dvina septentrionale, près de ce golfe à qui ses glaces presque continuelles ont mérité le nom de *mer Blanche*, enfin à moins de trois degrés du cercle polaire.

Dans cette dure captivité Anne eut encore plusieurs fois le malheur de devenir mère; elle mourut en couche en 1746. Quoiqu'on l'eût traitée durement pendant sa vie, quoiqu'on

[1] Busching raconte qu'Ivan avait huit ans quand il fut séparé de ses parens; que lui-même fut laissé à Raninbourg, où il fut enlevé de sa prison par un moine qui le mena jusqu'à Smolensk, où il fut arrêté. Il croit que peu de temps après le jeune prince fut conduit au monastère fortifié de Valdai, dans une île du lac qui porte le même nom. On ne sait ni combien de temps, ni de quelle manière il y vécut. Il paraît que ce fut dans sa seizième année, en 1756, qu'il fut renfermé à Schlüsselbourg. Dans la même année, le comte Chouvalof, grand-maître de l'artillerie, le mena secrètement dans la maison du chambellan Chouvalof, favori d'Elisabeth. Cette princesse le vit, et dès le lendemain il fut reconduit en sa prison. *Voyag. de Coxe.*

eût affecté de regarder ses droits comme usur- 1741.
pés, on fit rapporter son corps à Pétersbourg; elle fut exposée publiquement et on lui baisa la main en qualité de grande-duchesse. Cette circonstance suffit pour détromper ceux qui voudraient croire encore qu'on a pu enterrer une bûche à la place de la grande-duchesse, épouse d'Alexis; elle qui est morte au milieu de la cour, chérie de son beau-père, et à qui on n'a pu refuser les honneurs dus à son rang.

Le prince de Brunsvick est mort (en 1780), après trente-neuf ans de détention, et les princesses ses filles ont été enfin rendues à la patrie de leurs ancêtres.

On nomma une commission pour juger Osterman, Munich, Golovkin, Mengden et Loevenvold. Tous avaient exercé des emplois d'où l'on ne sort jamais innocent; mais on voulait qu'ils fussent criminels d'état. On accusait Osterman d'avoir contribué par ses cabales à l'élection de l'impératrice Anne, et il avait au contraire évité, sous le prétexte d'une maladie, de prendre alors aucune part aux affaires. On lui reprochait d'avoir supprimé le testament de Catherine, et ce testament était dans tous les papiers publics. D'ailleurs, pour le rendre valide, il aurait fallu que Catherine eût abrogé la loi de Pierre Ier.

1741. Les accusations dont on chargea Munich n'étaient pas mieux fondées. On alla jusqu'à lui faire un crime de ce qu'il avait péri bien des soldats dans ses expéditions militaires : il répondit qu'on ne travaillait pas le bois sans faire des copeaux. Impatienté enfin de toutes les questions de ses juges : « Dressez vous-» mêmes, leur dit-il, les réponses que vous » voulez que je fasse, et je les signerai ». On le prit au mot, et c'est ainsi que son procès fut instruit. Le véritable crime de tous ces accusés était d'avoir bien servi l'impératrice Anne.

Si le procès fut ridicule, la sentence fut atroce. Osterman fut condamné à périr du supplice de la roue, Munich à être écartelé, Golovkin, Loevenvold, Mengden à avoir la tête tranchée. Quand tous les griefs contenus au procès, et qui furent rendus publics, auraient été bien avérés, les accusés n'auraient pas mérité les supplices auxquels on les condamnait. L'impératrice leur fit grace de la vie, et jura que personne ne serait puni de mort pendant son règne. Ils furent exilés dans plusieurs endroits de la Sibérie, et Munich occupa à Pélym la maison dont il avait tracé le dessin pour Biren. Que les ambitieux qui osent se fier à la fortune contemplent Munich, tenant école dans la Sibérie, et traçant

à des enfans des figures de géométrie de cette même main qui avait vaincu les Turcs ! Sa grande ame ne fléchit point sous le malheur : il resta grand dans l'infortune, et se montra capable de parcourir avec dignité tous les états de la vie. Osterman, Loevenvold supportèrent leur malheur avec un semblable courage, et les autres avec pusillanimité. 1741.

Il restait un procès bien plus difficile à faire, celui du jeune comte Munich. C'était chercher des crimes à la vertu ; cependant on voulait le punir. On l'accusa enfin de n'avoir pas ignoré que la régente voulait se déclarer impératrice. Il fut condamné à quitter le cordon de Saint-Alexandre, et relégué à Vologda, avec douze cents roubles (deux mille écus) de pension.

Ce temps de rigueurs fut aussi celui des récompenses ; les gentilshommes de la chambre d'Elisabeth reçurent la clef de chambellans. Le chirurgien Lestocq fut déclaré premier médecin de la cour, président du collège de médecine et conseiller - privé actuel, titre qui donne le rang de général en chef. D'abord timide, il se renferma dans les fonctions de premier médecin; mais bientôt, enhardi par la confiance de sa souveraine, il prit plaisir à s'immiscer dans les affaires, donna libre-

1741. ment son avis, prétendit même entrer au conseil, et s'attira un refus. Par son crédit, il fit donner la place de vice-chancelier à Bestouchef, ministre sous l'impératrice Anne, ami de Biren, arrêté avec lui, et relâché sans rentrer en grace. Lestocq choqua dans la suite son puissant protégé par ses étourderies, l'aigrit par ses railleries amères et par ses discours outrageans; fut arrêté enfin en 1748 sans être coupable, et relégué à Oustioug-Véliki, dans le gouvernement d'Arkhangel. Quelques heures avant de perdre la liberté il venait d'avoir une longue explication avec Elisabeth, qui l'avait écouté d'un air d'intérêt et de bonté, et l'avait assuré de sa protection. Il ne fut rappelé que sous le règne de Pierre III, et rentra dans ses charges, sans pouvoir recouvrer ses biens.

Toute la compagnie des grenadiers du régiment Préobrajenski fut anoblie : les simples soldats eurent le rang de lieutenans. Le banqueroutier Grunstein fut fait aide-de-camp de ce corps, avec le rang de brigadier. Il finit par être puni du supplice du knout, et exilé dans une terre que l'impératrice lui avait donnée.

Cependant, parvenue au trône par une révolution, Elisabeth pouvait craindre qu'une

autre révolution ne l'en fît tomber. Elle avait 1741.
tâché d'établir la justice de son droit par un manifeste; mais, de bonne foi avec elle-même, elle sentait bien, puisque la loi de son père était enfreinte, que le duc de Holstein, fils de sa sœur aînée, avait droit de régner avant elle, et pourrait être appelé par un parti.
Elle aima mieux l'appeler elle-même et le dé- 1742.
signa pour son successeur [1]. Il arriva en Russie au commencement de l'année 1742, embrassa quelques mois après le rit grec, qui seul pouvait lui permettre de monter sur le trône, et reçut le titre de grand-prince, que nous changeons en celui de grand-duc. Tous les états lui prêtèrent serment de fidélité. En renouvelant son baptême dans la religion grecque, il ne conserva que le nom de *Pierre*, suivant l'usage de Russie, qui ne permet pas d'en porter plusieurs.

Par ces dispositions elle s'assura la paix dans l'intérieur de son empire; mais elle n'en jouissait pas au dehors. Les Suédois, qui avaient paru ne s'armer contre la Russie que pour la délivrer de la domination des étrangers, eux qui semblaient n'avoir combattu

[1] Charles-Pierre Ulric, fils du duc de Holstein-Gostorp, né en 1728, fut appelé en Russie en 1742, et déclaré héritier présomptif de l'empire.

1742. que pour Elisabeth, devinrent ses ennemis quand elle fut sur le trône : c'est qu'elle refusa de leur accorder ce qu'ils demandaient pour un service qu'ils ne lui avaient pas rendu. Ils voulaient qu'elle leur restituât Vybourg et toute la Finlande : elle leur offrit de l'argent, et fut refusée.

Obligée de continuer la guerre, elle assembla ses généraux. L'ataman des cosaques du Don, chef d'une milice qu'il fallait ménager, fut appelé avec les autres : « Madame, dit-il » à l'impératrice, si l'empereur votre père » eût suivi mes conseils, les Suédois ne vous » feraient pas la guerre aujourd'hui ». « Et que » fallait-il donc faire, demanda l'impératrice »? « Quand les Russes ont pénétré dans la Suède, » répondit l'ataman, il fallait amener ici la » populace suédoise, et égorger le reste ». Elisabeth sourit du discours du barbare ; elle voulut ensuite lui faire sentir la cruauté de sacrifier tant de milliers d'hommes : « Eh! ma» dame, dit l'ataman, ils sont bien morts » sans cela ».

Les Suédois ne continuèrent pas la guerre mieux qu'ils ne l'avaient commencée. Ils abandonnèrent Fridriks-Hamn lorsque les Russes se préparaient à en faire le siège. Fortifiés, au nombre de dix-sept mille, dans des re-

tranchemens qui paraissaient inexpugnables, 1742.
ils capitulèrent à des conditions honteuses, livrant leurs armes et leurs chevaux au maréchal de Lascy, qui n'avait guère que le même nombre de soldats, et qui n'aurait pu les attaquer sans témérité.

L'âge avancé du roi de Suède obligeait à lui choisir un successeur, et les états crurent accélérer la paix en nommant le duc de Holstein. Quand les ambassadeurs suédois vinrent lui offrir l'espérance du trône de Suède, il avait été déclaré la veille héritier d'Elisabeth. Sa triste destinée le forçait à régner sur la Russie.

La paix entre la Russie et la Suède ne fut 1743.
conclue que vers le milieu de l'année 1743.

La guerre durait encore lorsqu'il se forma au milieu de la cour une conspiration contre Elisabeth. Elle était dirigée par le marquis de Botta, envoyé de la reine de Hongrie à Berlin, et auparavant ministre de cette princesse en Russie. Il avait lié cette intrigue lorsqu'il était encore à Pétersbourg. Les principaux conjurés étaient Lapoukhin, commissaire-général de la marine, de cette même maison qui avait donné une épouse à Pierre I[er]; sa femme, maîtresse du comte Loevenvold, exilé à l'avènement d'Elisabeth; madame Bes-

1743. touchef, belle-sœur du grand-chancelier, et sœur du vice-chancelier Golovkin, relégué en Sibérie; le chambellan Lilienfeldt et sa femme, le lieutenant-colonel Lapoukhin et quelques autres personnes de moindre considération. Madame Lapoukhin, l'une des plus belles femmes de la cour, et madame Bestouchef, tendrement attachée à sa famille, voyaient avec douleur, l'une son frère, l'autre son amant, languir dans des exils rigoureux. Les conjurés, sans avoir de plan arrêté, se rassemblaient pour se répandre en imprécations contre l'impératrice, et en étaient encore à chercher quelqu'un capable d'entreprendre une nouvelle révolution. Le marquis de Botta les animait par sa correspondance; il leur faisait espérer l'appui de la reine de Hongrie, et, quoique le roi de Prusse n'eût rien pénétré de cette intrigue, Botta leur assurait que ce prince désirait ardemment de voir finir la détention du prince de Brunsvick, son beau-frère, et d'apprendre le rétablissement du jeune Ivan, qu'il regardait comme son neveu.

Les conjurés n'avaient pas moins d'imprudence que d'irrésolution. Le lieutenant-colonel Lapoukhin, étant un jour à table avec quelques officiers, s'avisa de porter la santé

du jeune empereur, et ne se ménagea pas 1743.
dans ses propos contre Elisabeth. Cette indiscrétion fut aussitôt rapportée à la souveraine. On ordonna aux dénonciateurs de se lier avec les coupables et de partager en apparence leurs sentimens pour pénétrer leur secret.

Cela ne fut pas difficile : les conjurés ne savaient se défier de personne, et se livrèrent d'eux-mêmes aux premiers qui feignirent de penser comme eux.

Elisabeth, en punissant les coupables, satisfaisait en même temps une petite passion qui n'était pas étrangère à son cœur, la jalousie. Elle avait la faiblesse de vouloir être la plus belle femme de l'Europe, et haïssait dans la belle Lapoukhin une rivale qui méritait de lui enlever des suffrages, et qu'on a vue sous un autre règne reparaître encore belle dans un âge avancé, après dix-huit années de souffrance : Lapoukhin, sa femme, son fils, madame Bestouchef reçurent le knout, eurent le bout de la langue coupé et furent envoyés en Sibérie. Madame Lapoukhin se débattit avec le bourreau qui devait lui couper le bout de la langue, et fut plus maltraitée que les autres. Cependant, après son supplice, elle pouvait encore se faire entendre des per-

1743. sonnes qui avaient une grande habitude de vivre avec elle. On a prétendu que les conjurés avaient suborné un domestique qui devait assassiner l'impératrice; mais ce bruit de ville n'a jamais été confirmé.

Cette conspiration, ou plutôt cette intrigue, semblait devoir brouiller les cours de Vienne et de Russie; mais la reine de Hongrie désavoua tout: le marquis de Botta fut rappelé de Berlin et renfermé quelque temps dans une forteresse; Bestouchef fut gagné, et réconcilia les deux impératrices; mais celle de Russie conserva toujours les plus fortes préventions et une haine personnelle contre le roi de Prusse. Cette passion particulière de la souveraine fera dans la suite entrer la Russie dans une guerre qui ne pourra lui procurer aucun avantage.

Elisabeth avait nommé son successeur; elle lui choisit pour épouse Sophie-Auguste, fille de Christian-Auguste, prince régnant d'An-
1744. halt-Zerbst [1]. La jeune princesse fut amenée à Moskou par Jeanne-Elisabeth, sa mère,

[1] Le prince régnant était gouverneur de Stettin, dans la Poméranie prussienne; les usages du corps germanique permettaient à des princes souverains de prendre du service sous des souverains plus puissans.

née princesse de Holstein-Gottorp [1]. Sophie embrassa la religion grecque ; l'impératrice lui donna le nom de *Catherine Alexéievna*, et le mariage fut célébré avec beaucoup de pompe le 1er septembre 1744. De cette union, long-temps stérile, naquit, le 1er octobre 1754, le grand-duc Paul Pétrovitch, qui fut depuis l'empereur Paul Ier. 1744.

Quelques terres incultes de l'Amérique septentrionale, disputées par la France et l'Angleterre, allumèrent la guerre entre ces deux puissances, toujours émules, toujours ennemies, quoique forcées de s'estimer mutuellement, et, peut-être à des titres différens, toutes deux également respectables. L'impératrice-reine se déclara pour la France, long-temps son ennemie, et qui avait voulu la priver d'une riche portion de l'héritage de ses pères. Le roi de Prusse, inconstant allié de la France dans la guerre précédente, se déclara 1754.
pour l'Angleterre, parce qu'il avait découvert les desseins que les cours de Vienne et de Dresde formaient contre lui : Elisabeth prit le parti de ces deux cours, parce qu'elle continuait de haïr le roi de Prusse. 1756.

Mais le grand-duc aimait ce monarque. Les

[1] Elle était née le 2 mai 1729, et avait un an de moins que son époux.

1756. ministres, les généraux étaient partagés entre le devoir d'obéir à la souveraine et la crainte de déplaire à son héritier. La guerre se fit mal; les succès devinrent inutiles, parce qu'on ne voulait pas en profiter, et c'est en partie ce qui sauva le roi de Prusse. L'Europe, qui admirait le génie, les talens et le courage de ce prince, avait prédit sa ruine en lui voyant tant d'ennemis.

1757. L'armée russe, commandée par le feld-maréchal Apraxin, entra en 1757 dans les états du roi de Prusse, et s'empara de Mémel. Elle fut victorieuse près de Gross-Jægersdorf, malgré l'habileté du général Lehvald et la fermeté et l'excellente discipline des troupes prussiennes : elle resta maîtresse du champ de bataille, couvert des corps de trois mille ennemis, et gagna vingt-neuf pièces de canon; mais la suite d'une victoire si brillante fut qu'Apraxin se replia vers la Pologne et la Courlande, et fit prendre à ses troupes des quartiers d'hiver. Il craignait, en poursuivant ses avantages, de s'attirer le ressentiment de l'héritier du trône [1].

[1] Hupel a publié, dans son Recueil intitulé *Neue nordische Miscellaneen*, Riga, 1794, un rapport très-détaillé de cette campagne, avec un plan de la bataille de Gross-Jægersdorf; l'un et l'autre sont du général de

On lui fit son procès; mais les juges, qui 1757.
n'osaient le trouver coupable, le déclarèrent absous du crime capital. Il mourut d'apoplexie avant que son affaire fût terminée.

Le chancelier Bestouchef, accusé d'abus d'autorité, de désobéissance aux ordres de sa souveraine, et d'affectation d'un pouvoir absolu, chargé d'avoir tenté de donner à l'impératrice de mauvaises impressions contre le grand-duc, et au grand-duc contre l'impératrice, fut dépouillé de toutes ses charges et exilé dans une de ses terres. On lui reprochait aussi d'avoir contribué à retarder les opérations de l'armée contre le roi de Prusse. On croit que la véritable cause de sa disgrace fut d'avoir conseillé à l'impératrice d'exclure de sa succession le grand-duc, de léguer la couronne à Paul, fils de ce prince, et la régence à la grande-duchesse. Un autre parti fit changer d'avis la souveraine, et elle punit son chancelier de rester ferme dans une opinion qu'elle-même avait partagée, qu'elle repren-

Weijmarn, aide-de-camp d'Apraxin. Ce général attribue le mauvais succès de la campagne aux fatigues de l'armée, au défaut des vivres et à l'insubordination des soldats. Il fait entendre qu'on aurait facilement remédié au dernier de ces obstacles, si l'impératrice n'avait pas aboli la peine de mort. *D.*

1757. dra de nouveau, et qui aurait formé peut-être sa dernière volonté, si les douleurs qui accompagnèrent ses derniers jours lui avaient permis d'en avoir une. Vorontsof le remplaça, plus aimé, moins brillant, moins audacieux, et qu'une certaine réputation de pro-
1758. bité rendait respectable.

Apraxin fut remplacé par le général Fermor, qui prit Kœnigsberg, capitale du royaume de Prusse, et mit tout le pays à contribution, s'empara de Custrin, et gagna près de cette ville, sur les troupes prussiennes, une ba-
25 et 26 août. taille qui fut disputée pendant deux jours; mais il demanda sa retraite l'année suivante, sous le prétexte de l'affaiblissement de sa santé, et en effet dans la crainte que le grand-duc ne le punît un jour d'avoir osé vaincre ses amis.

1759. Soltykof prit le commandement : à la confiance de sa souveraine il joignait l'amour des soldats. Il avait ordre d'agir de concert avec les généraux de l'impératrice-reine. Attaqué près de Crossen, il résiste pendant quatre heures aux efforts toujours redoublés des Prussiens, ne se laisse point entamer, leur tue quinze cents hommes, en blesse le double, et les force enfin à lui abandonner vingt-une pièces de canon, six drapeaux, trois éten-

dards et une victoire complète. Il marche à Francfort sur l'Oder, s'en empare et envoie des détachemens jusqu'aux portes de Berlin. Le roi de Prusse veut au moins s'opposer à la jonction des Russes et des Autrichiens : il n'arrive à deux lieues de Francfort que pour voir les généraux Laudon et Haddick se réunir au comte Soltykof. 1759.

Une bataille s'engage le 12 août près de Cunersdorff, dont elle porte le nom. Malgré la résistance des Russes, le roi a l'avantage pendant quelques heures ; mais il le perd, dit-on, par un excès d'impatience. Après un combat de huit heures, les Prussiens prennent la fuite, et Soltykof est vainqueur d'un héros. Il gagne vingt-six drapeaux, deux étendards, près de deux cents pièces de canon et des munitions de toute espèce. Près de cinq mille prisonniers restent entre ses mains, et il reçoit plus de deux mille déserteurs. Le roi de Prusse eut près de huit mille morts, et les Russes moins de trois mille ; mais Soltykof devait se concerter avec les Autrichiens, et des armées combinées font presque toujours moins que ne ferait une seule. On n'acquit par la bataille de Cunersdorff que de la gloire.

L'année suivante, le général comte Tottlé-

1760. Octobre. ben entre à Berlin [1], fait la garnison prisonnière de guerre, et met la ville à contribution. Les Russes entreprennent, et sont obligés de lever le siège de Colberg.

1761. Boutourlin eut en 1761 le commandement de l'armée : l'histoire ne doit pas se charger des détails de cette campagne, dont il n'est rien résulté. Roumiantsof, plus heureux, prit Colberg, après un siège long et meurtrier,

Lorsque la nouvelle de cette conquête fut apportée à Pétersbourg, l'impératrice touchait à la fin de sa vie. Elle mourut le 29 décembre, âgée de cinquante-deux ans, après vingt ans de règne. Elle est née, est parvenue au trône et est morte dans le mois de décembre. On croit qu'elle abrégea ses jours par les veilles, par l'abus des plaisirs et par l'excès des liqueurs fortes. Avec plus de bonté que de talens, elle fut quelquefois bien conseillée, et des personnes qui ont bien connu son cabinet m'ont assuré qu'elle avait projeté plusieurs des grandes choses qui ont été depuis exécutées.

La Russie lui doit la fondation de l'université de Moskou et de l'académie des beaux-

[1] Trois ans auparavant, cette ville avait été prise et mise à contribution par le général autrichien Haddick. *D.*

arts de Pétersbourg. Dans ces deux établissemens la jeunesse est élevée dans les lettres ou dans les arts, et logée, entretenue, nourrie aux frais du gouvernement. C'est Ivan-Chouvalof, devenu grand-chambellan sous le règne de Catherine II, qui en a sollicité et dirigé la création. Il a des droits à la reconnaissance de sa patrie. 1761.

Les grands crimes ont commencé à devenir plus rares sous ce règne, où personne n'a été puni de mort.

Un auteur anglais a porté un jugement sévère sur le Code commencé par Pierre I[er], et terminé par Elisabeth ; mais ce Code n'existe pas [1].

On ne peut guère douter qu'Elisabeth n'eût de la douceur ; mais, soit que sa pusillanimité la rendît soupçonneuse, soit que ses conseillers abusassent de sa faiblesse pour lui inspirer de funestes soupçons, bien des personnes distinguées furent punies, sous son règne, par le supplice du knout, ou par l'exil en Sibérie.

Son naturel timide la rendit dévote, et son

[1] Nous avons dit ailleurs qu'Elisabeth renouvela l'ordre de travailler au Code projeté par son père, qu'on s'en occupa fort lentement, et que l'ouvrage ne fut pas terminé.

1761. tempérament la força d'être galante. Accoutumée, dans le temps où elle intriguait pour obtenir la couronne, à se familiariser avec les soldats, on prétend que plus d'une fois elle fit descendre ses choix jusque sur les dernières classes de la nation. J'ai même entendu dire qu'elle eut la fantaisie de faire entrer dans son lit un Kalmouk, plutôt piquée que rebutée par la laideur particulière à ce peuple. On sent bien que ces anecdotes scandaleuses n'ont guère d'autre fondement que des propos assez vagues. Elisabeth, volage dans ses caprices amoureux, fut assez constante pour ses favoris déclarés. L'un d'eux fut un bel Ukrainien qu'elle démêla parmi les chantres de sa chapelle. Il se nommait *Alexis Razoumovski*. Elle l'éleva à la dignité de grand-veneur, et finit, dit-on, par l'épouser secrètement. Après avoir, dans un instant de remords, tranquillisé sa conscience par ce mariage clandestin, elle obéit à son naturel en retournant à ses infidélités. On la vit cependant contracter une liaison plus solide avec le chambellan Ivan-Chouvalof, qui, sans fixer les goûts de cette princesse, resta, tant qu'elle vécut, l'objet public de sa faveur. Il n'en usa ni pour faire une grande fortune, ni pour exercer une grande autorité, content

de conseiller à sa souveraine des établissemens utiles. Son cousin Pierre, grand-maître de l'artillerie, prit beaucoup plus de part aux affaires et ne laissa pas à son fils de très-grandes richesses [1]. 1761.

La piété timorée d'Elisabeth la rendait trop attentive sur des fautes contre la discipline ecclésiastique que cachait l'enceinte des maisons. Les Russes doivent observer quatre carêmes : tous sont rigoureux. La viande n'est pas seule interdite ; il est défendu de manger

[1] Elisabeth attira à sa cour beaucoup d'artistes étrangers, entre autres les peintres Groot, Valeriani, Peresinotti, Gradizzi, Tocquet, Rotari, Lagrenée, Leprince, Fontebasso et Torelli, dont les ouvrages ornent les palais de Sarskoe-Selo, Peterhof, Moskou, etc... Parmi les artistes russes se distinguaient, sous ce règne, Ferfof, élève de Valeriani, Bielsky et Antropof. L'architecture ne fit pas beaucoup de progrès à cette époque. Les grands monumens élevés sous le règne d'Elisabeth sont lourds et ornés sans goût, mais avec richesse. Il suffit de citer comme preuve le palais d'Hiver, édifice énorme qui semble avoir été construit sur une échelle colossale et pour une race de géans. (Voyez Storch, *Gemæhlde von Petersbourg*). Le fastueux palais de Sarskoe-Selo est presque dans le même goût. L'or y est prodigué partout, sur les murs, sur les statues, sur les colonnes et sur la couverture des coupoles. Dans l'intérieur, les murs sont revêtus de glaces, d'ambre et de porcelaine. *D.*

1761. du beurre, des œufs, du laitage. Les oreilles d'Elisabeth n'étaient jamais fermées aux accusateurs de ceux qui osaient enfreindre ces abstinences. Un maître aurait craint de manger un œuf devant son domestique. Il voyait dans ses valets, dans ses amis, dans ses parens, autant de dénonciateurs.

Il était défendu de prendre du tabac dans l'église. Un valet de la chapelle avait droit de confisquer toutes les tabatières qui s'ouvraient dans le lieu saint. Le maréchal Razoumovski [1], frère de l'époux secret de l'impératrice, crut pouvoir se cacher assez adroitement pour éluder la loi; mais il n'évita pas l'œil intéressé du terrible sacristain, qui vint lui demander sa boîte. C'était un riche présent d'Elisabeth.

[1] Cyrille Razoumovski, sans avoir porté les armes, fut élevé au rang de feld-maréchal. En passant par Berlin, il vit le roi de Prusse Frédéric le Grand, et ce prince malin tourna la conversation sur l'art de la guerre: « Sire, lui dit Razoumovski, je ne suis qu'un général » d'état civil ». Il n'avait pu recevoir dans sa jeunesse une éducation soignée; mais il était homme d'esprit, et il a légué cette qualité à ses enfans. Pierre III se vantait un jour devant lui d'avoir été promu par le roi de Prusse au grade de général-major des armées prussiennes: « Vous » pouvez vous acquitter envers lui avec usure, lui dit Ra- » soumovski, en le faisant feld-maréchal des armées » russes ».

Razoumovski osa le réclamer. La princesse en 1761.
effet ordonna que la tabatière lui fût rendue; mais elle fit rechercher dans les registres de ses dépenses le prix qu'elle avait coûté, et condamna le maréchal à payer une pareille somme au sacristain.

Sous le règne d'Elisabeth, la nation éprouvait encore cette inquiète timidité qui caractérise les gouvernemens rigoureux. La chancellerie secrète subsistait, et tous les sujets vivaient dans la crainte et la défiance. Des amis ne s'entretenaient qu'en tremblant; ils ignoraient si les effusions de leurs cœurs ne seraient pas des crimes d'état. Quand l'impératrice était indisposée on n'osait pas demander tout haut de ses nouvelles.

Elle-même n'était pas exempte de craintes; elle était livrée à toutes celles de la superstition. Une garde vigilante occupait les avenues du palais et repoussait les passans qui portaient des habits de deuil, et que l'impératrice aurait pu voir de ses fenêtres.

Un jour elle s'indigna de la langueur des opérations contre le roi de Prusse. Elle fit dresser un ordre à ses généraux de ne plus épargner ce fier ennemi. Elle allait signer; 1762.
mais une guêpe tomba dans l'écritoire. Elle

1762. frémit à ce présage funeste; la plume lui tomba des mains, l'ordre ne fut point expédié, et ses armées continuèrent d'agir avec la même lenteur.

PETRE FÉDOROVITCH ou PIERRE III.

L'HÉRITIER d'un trône est souvent le sujet le plus suspect, le moins puissant, le plus contrarié. Il semble que le prince régnant soit regardé comme immortel par ses favoris et ses créatures, tant ils prennent peu de soin de ménager son successeur. C'est ce que Pierre III avait éprouvé. Ceux qui l'avaient offensé sous le règne d'Elisabeth, et qu'il avait même quelquefois menacés de sa vengeance, tremblèrent quand il monta sur le trône. Son éducation, trop négligée, n'avait pu lui inspirer des vertus : son esprit déréglé ne lui permettait pas d'acquérir de vrais talens ; mais la nature lui avait donné la clémence. Il ne dit pas un bon mot, comme Louis XII ; mais, comme ce prince, il oublia, dès qu'il fut empereur, les injures qu'avait reçues le grand-duc, et ce fut par de nouvelles graces qu'il se vengea de plusieurs de ses ennemis. Il rappela tous les exilés, excepté Bestouchef. Entre eux, on dis-

tinguait avec admiration le vieux maréchal de Munich [1]. 1762.

Mais ces bienfaits, répandus sur des hommes puissans, et par conséquent peu chéris, ne pouvaient lui gagner la nation, qu'il aliénait d'ailleurs par des manières qu'il croyait allemandes. Ses excès, ses débauches l'avilissaient.

Admirateur enthousiaste des talens du roi de Prusse, il ne savait pas renfermer dans les bornes qui convenaient à son rang le respect

[1] Munich rentra dans toutes les dignités dont il avait été revêtu auparavant. Biron obtint la permission de retourner en Courlande, et on lui rendit l'ordre de Saint-André. Pierre appela à la cour ses parens, les princes de Holstein-Gottorp, nomma son oncle, le duc George, généralissime des armées et gouverneur de ses états de Holstein, et lui donna deux palais. L'ambassadeur de Saldern, ou celui qui a écrit *l'Histoire de la vie de Pierre III*, Metz 1802, dit que, pour donner une marque de respect à ce parent, Pierre désira que les ministres étrangers qui se trouvaient à la cour de Russie fissent la première visite au duc George. « Les ambassadeurs d'Autriche et de France ne voulurent pas consentir à cette démarche ; mais le premier reçut ordre de sa cour de se conformer au désir de l'empereur. Le baron de Breteuil au contraire persista opiniâtrément dans son refus, et dit hautement qu'il quitterait plutôt Pétersbourg que de se soumettre sur ce point à la volonté de l'empereur ». *D.*

1762. qu'il avait conçu pour ce prince. Il l'appelait ordinairement *le roi mon maître*. La tête ceinte de la couronne impériale, il se vantait d'être le soldat de ce héros.

Avec de telles dispositions on pense bien qu'il ne continua pas de lui faire la guerre. Il était à peine monté sur le trône, qu'il fit publier un armistice entre les troupes de Russie et celles du roi de Prusse : il lui fournit même vingt mille hommes. Ainsi furent perdus les exploits de plusieurs généraux et le sang de tant de milliers de Russes. Il rendit la liberté aux officiers et soldats prussiens, faits prisoniers par les généraux d'Elisabeth ; il leur donna de l'argent pour retourner dans leur pays ; il accorda aux habitans de la Poméranie des dédommagemens pour les maux que la guerre leur avait causés ; il fit évacuer la Prusse royale, que les Russes occupaient depuis plus de trois ans : qu'aurait-il fait de plus si les Russes avaient été vaincus ?

Il ne tarda pas à manifester le dessein de recouvrer le duché de Sleswik, qui avait appartenu à ses ancêtres, mais dont la possession avait été depuis long-temps assurée au roi de Danemarck. Il fit passer dans le Holstein seize régimens de cavalerie et d'infanterie, et fit déclarer au monarque danois qu'il

allait employer la force des armes pour se faire rendre justice. Ce n'aurait pas été la puissance du Danemarck qui, dans l'exécution de ce projet, aurait gêné l'empereur de Russie, l'allié du roi de Prusse; mais l'Allemagne aurait-elle souffert volontiers que le maître d'un vaste empire réunît à sa couronne une souveraineté allemande? 1762.

Ce ne sont point ces desseins d'une ambition peu éclairée qui marquent le règne de Pierre III; c'est le bien que, guidé par de sages conseils, il fit à ses sujets, et qui doit effacer le souvenir de ses vices. La crainte des maux qu'ils auraient pu causer à l'état a cessé avec la vie du prince vicieux; mais les Russes jouissent encore de ses bienfaits, et doivent consacrer la mémoire de leur bienfaiteur.

Il supprima cette horrible chancellerie secrète, cette inquisition d'état, dont le nom seul faisait trembler les citoyens; cet odieux tribunal, auquel le plus vil des scélérats, près de subir son supplice, pouvait d'un seul mot faire éprouver une affreuse prison et de cruelles tortures à l'homme le plus distingué par ses vertus, sa naissance et ses emplois [1].

[1] Il améliora la discipline militaire, abolit les punitions diffamantes pour les officiers, introduisit la tactique

1762. Il rendit la liberté à la noblesse, toujours plus humiliée, plus asservie depuis le règne d'Ivan-Vassiliévitch. Le gentilhomme russe put, à son choix, porter les armes, entrer dans les affaires civiles, jouir des douceurs du repos, prendre, quitter, reprendre du service ou des emplois, sortir de sa patrie sans en demander la permission, à moins qu'il ne voulût conserver les charges qu'il y possédait; servir des couronnes étrangères, vendre ses biens, et en emporter le produit dans quelque coin du monde qu'il lui plût de se choisir pour retraite.

Le clergé possédait des terres immenses; près d'un million d'hommes y étaient attachés à la servitude de la glèbe. L'empereur voulut réunir ces vastes domaines à la couronne : la faction qui lui était contraire traita ce projet d'impie; il fut cependant mis à exécution par l'impératrice dès qu'elle se fut emparée du pouvoir. Des prélats jouissent encore d'une fortune très-considérable pour des

prussienne, institua un tribunal chargé de la police générale de l'empire, diminua les droits d'entrée pour les marchandises venant de la Perse et d'Arckhangel, fit baisser le prix du sel, et publia des lois somptuaires, dont une défendit l'usage des dentelles et des galons d'or et d'argent; il fit aussi un traité de commerce avec l'Angleterre. *D.*

hommes nés ordinairement dans la pauvreté 1762.
et toujours tirés de l'état monastique; mais ils sont, ainsi que leurs moines, pensionnaires de la couronne.

Voilà ce qu'a fait Pierre III, qui à peine a paru sur le trône. En rendant aux nobles la liberté, il a commencé le grand ouvrage de l'affranchissement national.

Il a mérité, par ce bienfait, que l'histoire ne s'appesantisse pas sur le reste de sa vie, consacrée à la débauche et à la démence qu'elle entraîne. Il n'a cependant pas porté quelques lois insensées qu'on lui attribue : il n'a pas défendu, comme on l'a écrit tant de fois, de parler français dans son empire; lui-même parlait indifféremment russe, français et allemand à ceux de ses sujets qui savaient les trois langues. Il n'a pas ordonné aux prêtres russes de porter l'habit des pasteurs luthériens [1]. Indifférent à tous les cultes, il n'a pas formé le dessein de rendre le luthéra-

[1] Mais il ordonna à l'archevêque de Novgorod d'avoir soin que les prêtres séculiers se coupassent la barbe et se vêtissent comme le clergé chez les autres nations, et qu'on supprimât cette quantité d'images qui remplissaient les églises. L'archevêque, ayant refusé d'obéir à cet ordre, fut exilé de la ville ; mais les murmures du peuple forcèrent l'empereur de le rappeler au bout de huit jours. *D.*

1762. nisme la religion dominante de son empire; mais il ne cachait pas son mépris pour la religion de ses sujets, et c'était une grande faute.

Mais surtout il se préparait à porter le coup le plus funeste à l'état, en renversant encore une fois l'ordre de la succession au trône, déjà trop peu respecté par son aïeul. Il voulait léguer la couronne au prince George de Holstein, son oncle, qu'il avait fait venir à sa cour et comblé d'honneurs. Ce prince était trop avancé en âge pour espérer de recueillir lui-même la succession de son neveu; mais le trône de Russie devait passer à ses héritiers.

Cependant Pierre avait un fils; mais il se préparait à le déclarer illégitime, à donner contre la naissance de ce prince, à des propos de cour, une force qu'ils ne peuvent jamais avoir aux yeux de la justice; à le faire renfermer dans une citadelle avec l'impératrice sa mère. Il ne s'agit pas ici d'un projet dévoilé par le souverain à ses plus intimes confidens, et dont il aurait été difficile de pénétrer le secret; il s'agit des propos qu'un homme, presque toujours plongé dans l'ivresse, tenait indifféremment à ceux qui pouvaient l'approcher : propos outrageans pour son épouse et pour son fils, et qui les menaçaient du sort le plus funeste. Il avait pour maîtresse Elisa-

beth, fille du comte Vorontsof, sénateur et 1762.
frère du chancelier. Il lui promettait de l'épouser et de la placer sur le trône. On assure qu'il lui avait même fait cette promesse du vivant de l'impératrice sa tante : l'indiscrète Vorontsof ne pouvait se taire sur sa gloire future, et, par des confidences toujours trahies, elle avançait en imagination la jouissance de ses prospérités.

On ne peut dire si Pierre était agréable ou odieux au peuple; mais il venait d'indisposer ses gardes, parce qu'il en destinait deux régimens à la campagne de Danemarck, et que ces régimens chérissaient le repos de la capitale. Il déplaisait aux troupes, en les fatiguant par l'exercice prussien, en changeant leurs uniformes, en donnant sur elles la préférence aux troupes du Holstein. Il irritait la noblesse en donnant sa confiance aux étrangers, en créant le prince de Holstein généralissime. Il indignait tous les amis de la patrie en se faisant gloire d'avoir instruit le roi de Prusse, pendant que la Russie lui faisait la guerre, de tous les secrets du cabinet, et d'avoir, par ces trahisons, provoqué la défaite des Russes. Il s'aliénait les hommes qui avaient dans l'ame quelque fierté, en s'entourant de bouffons étrangers, d'un caractère aussi bas que leur

1762. éducation; en les rendant les compagnons de ses débauches; en immolant à leurs sarcasmes des personnages respectables. Il frappait de terreur tous ceux qui n'avaient pas caché leur estime pour son épouse.

C'était le 30 juin, le lendemain de la fête de saint Pierre, qui était la sienne, qu'il devait partir pour l'armée. C'était le même jour que devaient être renfermés, dit-on, l'impératrice et son fils. Il avait fait le voyage de Schlüsselbourg, sous prétexte d'y voir le jeune Ivan; il y avait donné l'ordre de construire une prison nouvelle; on assure qu'il la destinait à Catherine. Il fit même transférer Ivan à Kexholm, pour ne pas avoir à garder deux prisonniers d'une si grande importance dans une même forteresse.

Cette visite de l'empereur au malheureux Ivan a fait dire à un écrivain qu'il voulait le constituer son héritier. Ce serait donc un projet qu'il aurait conçu dans le comble de l'ivresse, et, s'il y persistait, son état d'ivresse était donc perpétuel. Comment, en conservant quelque lueur de raison, aurait-il cru cet infortuné capable d'occuper le trône, et la nation capable de l'y souffrir? Renfermé dans une prison dès la première année de sa vie, arraché des bras de ses parens à l'âge de

huit ans, livré aux soins des gens de guerre qui le gardaient et qui ne prenaient aucun soin de son éducation, on dit qu'il était tombé dans un état d'imbécillité; on devrait dire plutôt qu'il avait conservé l'imbécillité de sa première enfance. On assure qu'il était bègue, ce qui pouvait venir du défaut d'habitude de parler. On ajoute qu'il avait quelquefois des accès de folie. Comme on croit qu'un soldat lui avait dévoilé sa naissance et sa première grandeur; comme il devait même avoir conservé quelque souvenir de ce que lui en avaient dit ses parens, il est à penser, en portant de lui le jugement le plus favorable, que la mémoire de son ancienne fortune et le peu d'égards que ses geoliers avaient pour ses malheurs lui causaient des emportemens qui ressemblaient à des accès de folie et même de fureur. Quand il vit Pierre III, sans le connaître, il lui déclara qu'il ferait mourir l'empereur et l'impératrice quand il aurait recouvré son rang. 1762.

Le même écrivain ajoute que ce ne fut point à Kexholm, mais à Saint-Pétersbourg, dans une maison peu remarquable, que l'empereur le fit transférer. Si ce fait était véritable, il n'aurait pas été, lorsque j'habitais cette ville, d'une assez grande importance pour être tenu

1762. fort secret, et je n'en ai point entendu parler. On sait, par la déclaration de Catherine, qu'elle-même vit Ivan, et ce dut être peu de temps après la révolution. Il est donc vraisemblable que ce fut elle qui le fit passer, pour quelques heures peut-être, par la capitale, lorsqu'il fut transféré de Kexholm à Schlüsselbourg [1].

Quoi qu'il en soit de cette circonstance indifférente, on convient assez généralement qu'il fallait que Catherine conspirât, ou qu'elle se vît renfermée dans une prison rigoureuse; et sa vie y devait être en danger, puisque sa mort était nécessaire pour qu'Elisabeth Vorontsof reçût la main de l'empereur. Catherine conspira donc pour conserver sa liberté, celle de son fils, sa vie même [2]. Nous avons dit

[1] Quoi qu'il en soit de cette circonstance indifférente, il aurait été absurde de désigner héritier du trône un prince âgé de plus de vingt-deux ans, dont l'éducation n'était pas encore commencée, et qui ne devait même guère savoir de sa langue que ce qu'en sait un enfant de huit ans.

[2] L'ambassadeur de Saldern, qui à la vérité montre beaucoup de ressentiment contre Catherine et de partialité pour Pierre III, présente cette révolution sous un autre point de vue. Par le dérèglement de ses mœurs, Catherine s'était attiré le mépris de son mari lorsqu'elle n'était encore que grande-duchesse. Elle intriguait depuis

qu'elle avait eu, sous le règne de l'impératrice Elisabeth, un parti dont Bestuchef, chancelier de l'empire, était l'ame. Ce parti voulait procurer à son fils le trône, et à elle-même la régence pendant la minorité de ce prince. Il subsistait encore, quoique le chef en eût été condamné à l'exil, et elle lui était encore plus chère parce qu'elle était devenue plus malheureuse. Il s'accroissait chaque jour par les fautes de son époux. Tantôt il prenait les conseils de cette princesse dans les affaires les plus importantes; tantôt il l'accablait d'outrages à la vue de toute la cour; un jour il lui cédait lui-même toutes les marques extérieures de la souveraine puissance, et ne représentait que le colonel de son régiment, montant la garde devant l'appartement de l'impératrice, et la saluant 1762.

long-temps pour se saisir des rênes du gouvernement. Elle avait fait nommer son favori Orlof capitaine quartier-maître de l'artillerie; par ce moyen elle disposait à sa fantaisie de la caisse de ce corps. Pierre faisait semblant de ne pas connaître les débauches et les intrigues de sa femme; mais, quand enfin elle porta dans son sein le fruit de ses amours adultères, il crut qu'il était temps d'éclater et de donner à la punition qu'il méditait la plus grande publicité; et c'est pour échapper à ce châtiment bien mérité que Catherine, au milieu de sa grossesse, dirigea et accéléra la conspiration qui devait précipiter l'empereur du trône. *D.*

1762. du sponton; le lendemain il lui préférait hautement sa maîtresse. Les esprits, que frappaient ces disparates, pensaient que, si le prince était juste dans les hommages qu'il rendait aux talens de l'impératrice et dans les honneurs qu'il accordait à sa personne, il était atroce dans les indignités qu'il lui faisait éprouver. On l'en haïssait davantage.

La princesse Dachkof, femme de dix-neuf ans, la plus jeune des sœurs d'Elisabeth Vorontsof, et Grégoire Orlof, commissaire de l'artillerie, se croyaient l'ame de la conspiration; mais c'était Catherine qui en tenait les fils, et les deux autres, conduits par elle, tendaient vers un même but, sans se communiquer, sans soupçonner les opérations l'un de l'autre, sans même se connaître. Une autre section du même parti se cachait dans une loge de francs-maçons, à Kamenny-Ostrof, maison de plaisance de l'empereur lui-même [1]. Le parti de Pierre et celui de Catherine étaient également incapables de discrétion; mais Catherine avait l'œil ouvert sur tout, mettait à profit tout ce qu'elle pouvait recueillir, et Pierre n'écoutait rien, ne voulait rien entendre, et se contentait de dire qu'on n'oserait

[1] Parmi les conjurés étaient deux étrangers, le comte de Ranzau, et Danois, Odart, Piémontais. *D.*

attenter au petit-fils de Pierre le Grand. Il né- 1762.
gligea même les avis du roi de Prusse, et la veille de son malheur il fit mettre aux arrêts un officier qui voulait l'instruire de ce qui se passait.

Il devait célébrer sa fête à Péterhof, y dîner avec son épouse, et, ajoute-t-on, la faire arrêter après la solennité. C'était aussi ce même jour, à Péterhof, que devait éclater la conspiration préparée par l'impératrice. En attendant, il tenait sa cour, ou plutôt il célébrait des orgies à Oranienbaum, où il avait emmené les plus jolies femmes de la haute noblesse, de jeunes débauchés et le vieux Munich, qui devait se trouver fort déplacé dans une telle compagnie.

L'un des conjurés du parti de l'impératrice, Pastik, lieutenant aux gardes, fut arrêté le 27. On n'est pas bien certain que ce fût pour la conspiration. Cette nouvelle fut aussitôt portée à la princesse Dachkof. Elle courut chez le comte Panin, gouverneur du grand-duc. Il était du complot, il risquait tout si l'on se laissait prévenir; cependant il ne put vaincre son indolence accoutumée et ne prit aucune résolution. Elle vit Grégoire Orlof, dont enfin elle avait en partie découvert le secret, et qui, sans balancer, résolut d'agir à l'instant. Pen-

1762. dant qu'il se rend aux casernes, il envoie son frère Alexis, alors simple chevalier-garde, chercher l'impératrice. Cette princesse était à Péterhof, et en apparence pour laisser plus libres les apprêts de la fête, mais en effet pour se mieux cacher aux yeux observateurs, elle s'était logée dans un pavillon solitaire. Alexis la réveille brusquement et lui dit de se préparer. Il revient peu de temps après et lui annonce que la voiture est prête. C'était le signal convenu. Elle part, dans le plus grand désordre de toilette, avec une seule femme-de-chambre de confiance [1]. Elle se rend au quartier des gardes Ismaïlovski. Plusieurs avaient

[1] Orlof, en habit bourgeois, monta derrière la voiture. Arrivée à Pétersbourg, Catherine endossa un uniforme du régiment des gardes, qu'elle emprunta du feld-maréchal de Bouterlin : « Cet habit, dit Saldern, n'était pas » trop à sa mesure ; mais par son ampleur il servait très-» bien à cacher sa grossesse ». La princesse Dachkof se rendit le matin, en amazone et à cheval, au quartier des gardes Préobrajenski, et comme le commandant de ces gardes s'était caché pour attendre l'issue de cette révolution, elle engagea les jeunes officiers à assembler les gardes pour leur faire prêter serment à Catherine. Son frère s'opposa à ses desseins : elle le fit arrêter, et commanda les gardes toute la matinée. Dans la suite elle eut la folie de demander à l'impératrice la charge de colonel de ce régiment. Elle s'attira un refus mérité. *Histoire de la vie de Pierre III*. D.

été prévenus par Orlof. Le comte Cyrille Razoumovski, averti plus tard qu'il n'aurait dû l'être, arrive enfin, et décide ceux des officiers qui marquaient encore de l'irrésolution. Les deux autres régimens des gardes, Séménovski et Préobrajenski, suivent cet exemple. Villebois, grand-maître de l'artillerie, n'avait pas été mis dans le secret de la conspiration; mais il apprend que Catherine triomphe. Il était tendrement attaché à cette princesse : il lui amène son régiment et lui livre les arsenaux. La populace suit avec stupidité les mouvemens qu'impriment les troupes. 1762.

On a écrit que l'impératrice, au moment où elle parut devant les soldats du régiment Ismaïlovski, s'écria que ce jour même son époux voulait lui donner la mort; ce qui semble plus vrai, c'est qu'on répandit le bruit qu'il était mort d'une chute de cheval.

Le peuple russe est généralement assez mal instruit de la religion; mais il est fort superstitieux. Il était utile de consacrer à ses yeux, par une cérémonie ecclésiastique, l'avènement de l'impératrice. Cette princesse, qui se nourrissait en secret de la lecture des philosophes, et qui dans l'occasion se parait d'une grande piété, alla, dans l'église de Notre-Dame-de-Kazan, prêter, entre les mains de l'arche-

1762. vêque de Novgorod, le serment ordinaire de maintenir les droits et la religion des Russes. Elle-même reçut à son tour les sermens de la noblesse et du peuple, et fut proclamée souveraine de toutes les Russies aux cris répétés des soldats.

Les seigneurs qui étaient restés à Saint-Pétersbourg et qui n'avaient pas été mis dans le secret de la conspiration en reçurent, à leur réveil, la première nouvelle et celle du succès. Ils s'empressèrent de venir rendre hommage à leur souveraine [1].

Il semblait que dans cette grande journée personne ne se ressouvînt plus de l'empereur. Un seul homme, nommé *Bressan*, autrefois valet-de-chambre-coiffeur de ce prince, qui en avait fait une espèce de seigneur et l'avait décoré de l'ordre de Sainte-Anne, Bressan seul n'oublia pas son maître; il lui dépêcha un émissaire déguisé en paysan pour l'informer de ce qui se passait à la ville.

Vers le milieu du jour se répandit avec

[1] Le colonel de Budberg fut le seul qui marcha avec son régiment sur Pétersbourg pour s'opposer à la révolution opérée par Catherine; mais, quand il fut arrivé auprès du palais, les autres troupes l'enveloppèrent : il fut arrêté, et son régiment passa du côté de Catherine. La présence subite de ce colonel avait tellement effrayé Catherine, que dans la suite elle évita de le voir. *D.*

profusion un manifeste contre les mauvaises 1762.
intentions et l'incapacité de Pierre III ; mais la présence de l'impératrice, les applaudissemens qui lui étaient prodigués et qui enflammaient ceux qui auraient été froids par eux-mêmes avaient bien plus d'éloquence qu'un manifeste. Cette princesse, après avoir parcouru les rangs des soldats, montée à cheval et vêtue de l'uniforme des gardes, alla dîner au palais d'Été devant une croisée ouverte : elle portait des saluts au peuple, et cette popularité achevait de lui gagner les cœurs.

Cependant Pierre, dans l'ignorance de tout ce qui se passait, venait gaiement en calèche d'Oranienbaum à Péterhof. D'autres voitures suivaient la sienne, remplies d'une jeunesse folâtre. Il était près d'arriver : son favori Goudovitch lui apprend l'évasion de Catherine. Cette nouvelle le consterne : il sent combien les suites peuvent en être funestes. Il entre au château, cherche en vain partout, sonde jusqu'aux boiseries, et son trouble s'accroît. Tout-à-coup paraît le faux paysan envoyé par Bressan. Il lui remet un billet. Pierre lit ; il y voit que la ville est en insurrection, que les troupes ont cessé de le reconnaître, que Catherine va recevoir leurs sermens. Il est accablé de ces nouvelles. Ceux qui l'entourent

1762. cherchent à lui donner des espérances qu'ils n'ont pas. Le chancelier Vorontsof offre d'aller à Saint-Pétersbourg; il promet de réconcilier les deux époux : Pierre le laisse partir. Vorontsof arrive; il parle, il veut, comme médiateur, garder une sorte de neutralité entre les deux partis, et est mis aux arrêts. Comme il ne peut plus agir ni pour l'un ni pour l'autre, il se trouve en sûreté à tout évènement, et l'on croit que c'est ce qu'il cherchait. Le vice-chancelier prince Golitsin avait déjà prêté serment à l'impératrice.

Vers les six heures du soir cette princesse se mit en marche, à la tête de son armée, que les uns portent à dix mille hommes, et les autres jusqu'à quinze mille. Elle était montée sur un cheval gris, avait l'uniforme des gardes, l'épée à la main et une branche de laurier sur la tête. Pierre, de son côté, avait envoyé ordre aux trois mille soldats du Holstein, qu'il avait laissés à Oranienbaum, de venir le trouver. Munich lui conseillait de les conduire à Saint-Pétersbourg. Les courtisans, les femmes s'opposèrent à ce hardi conseil. On ouvrit l'avis d'aller à Cronstadt; on y trouverait une puissante flotte et une place défendue par la mer. Cette dernière circonstance plaisait à des gens timides, parce qu'elle éloignait le danger. La

résolution fut prise aussitôt qu'énoncée. 1762.
Pierre, qui croyait à chaque instant voir arriver l'armée de Catherine, était dans l'impatience du plus léger retard.

On monta deux yachts. De la foule qui les chargeait, Munich seul connaissait le métier des armes. C'étaient des jeunes femmes amies des plaisirs, dont les unes mouraient de frayeur, tandis que les autres riaient encore dans ces momens d'alarmes : c'étaient des courtisans compagnons des débauches du prince, et qui n'avaient jamais vu la guerre; mais déjà le général Lievers, que Pierre avait envoyé commander à Cronstadt, avait perdu la liberté, et l'amiral Talysin s'était rendu maître de la place au nom de l'impératrice.

L'yacht que Pierre montait se présente; mais la garnison, sous les armes, borde le rivage. Lui-même crie qu'il est l'empereur; on lui répond qu'on ne le reconnaît plus. L'air retentit des mots : « Vive Catherine » ! Talysin menace de tirer sur l'yacht; on craint d'être coulé à fond si l'on se donne le temps de lever l'ancre : on coupe le câble et on s'éloigne à la rame.

On s'arrêta quand on fut hors de la portée des canons. Il se tint un conseil tumultueux, et les femmes y furent les premières à délibé-

1762. rer. Pierre, depuis qu'il avait appris l'évasion de son épouse, était dans un état voisin de l'aliénation d'esprit. Le seul avis généreux fut celui de Munich, qui conseillait de faire voile pour la Suède, d'où l'on pourrait joindre l'armée de Poméranie et revenir faire la conquête de l'empire. L'idée seule de la fatigue et du danger fit trembler les femmes et presque tous les hommes, non moins timides qu'elles. Pierre donna l'ordre de retourner à Oranienbaum. Il se flattait toujours d'une réconciliation avec l'impératrice.

Il était parti avec l'uniforme prussien, il avait repris l'uniforme russe : il toucha la terre à quatre heures du matin. Les troupes holsteinoises l'entouraient et le priaient, les larmes aux yeux, de les mener contre l'armée rebelle. Munich voulait qu'il mît sa confiance en leur valeur et leur fidélité. Si Pierre avait suivi ce conseil, s'il s'était montré à des soldats dont un grand nombre le croyait mort, dont les autres ne s'étaient armés que pour obéir à leurs officiers, s'il s'était laissé voir à un régiment de cavalerie dont il avait été colonel lorsqu'il n'était encore que grand-duc, qui ne suivait qu'en frémissant le parti de Catherine, et qui témoignait son indignation par un morne silence; s'il avait crié à

tous : « Je suis encore votre maître »! Ces hommes, accoutumés à la soumission et qui n'avaient pas encore perdu l'habitude de le regarder comme leur souverain, se seraient rangés autour de lui, et peut-être aurait-il recouvré sa puissance sans répandre une goutte de sang. Il se serait fait du moins de nombreuses désertions dans l'armée de Catherine, et l'on sait, au moment d'agir, quel désordre se met dans le parti qu'attaque une portion de ceux-mêmes qu'il regardait comme ses défenseurs; mais Pierre ignorait ce que peut un homme qu'on a long-temps respecté : il n'aperçut que le faible nombre de ses troupes, et ne sentit pas toute la force que lui donneraient à lui-même le rang qu'on lui contestait et un instant de courage. Seul avec Munich, il pouvait affronter peut-être toutes les forces militaires de l'empire. Il ne sut qu'écrire à sa femme pour reconnaître ses torts, et lui offrir le partage de la puissance; mais elle la possédait déjà toute entière, et ne pouvait être tentée de la partager. Il ne reçut pas de réponse, et Catherine continua sa marche. 1762.

Pierre avait à Oranienbaum un petit fort qui avait servi aux jeux ou aux exercices de sa jeunesse. Il le fit raser, tout inutile qu'il

1762. était à sa défense, pour témoigner qu'il ne voulait pas résister. Il envoya, par le général Ismaïlof, à l'impératrice, une cession de l'empire, ne demandant que la permission de se retirer dans le Holstein avec sa maîtresse et son cher Goudovitch. Pour réponse, il reçut l'ordre de se rendre auprès de son épouse, et obéit.

En passant au milieu de l'armée qui venait de le vaincre sans combat il entendit le cri « Vive Catherine »! Il descendit de voiture. Sa maîtresse fut enlevée à ses côtés par de farouches soldats; ils lui arrachèrent le cordon de l'ordre de Sainte-Catherine, qui fut bientôt après donné à sa sœur la princesse Dachkof. J'ai même entendu dire que c'était cette princesse qui le lui avait arraché en la maltraitant. Goudovitch, insulté par la soldatesque, répondit à leurs outrages avec fierté, et se montra digne de sa prospérité passée par le courage qu'il opposait au malheur. On fit monter l'empereur au haut du grand escalier: là il fut dépouillé de ses ordres, de ses habits, et nu-pieds, en chemise, il resta quelque temps exposé aux dérisions d'une milice effrénée. Il fut enfin enveloppé d'une robe de chambre et renfermé sous une sûre garde [1].

[1] Dans le récit de Saldern on trouve quelques détails particuliers sur cette arrestation. Pierre, étant encore à

Le comte Panin vint le trouver. On ignore 1762.
ce qui se dit dans cette conférence, où celui qui la veille était le sujet du prince put lui parler en maître au nom de la nouvelle souveraine. Ce que l'on sait, c'est que Pierre signa entre les mains du comte, dans les termes les plus lâches et les plus bas, sa renonciation à l'empire. Il a reconnu lui-même par son expérience, dit-il dans cet écrit, que ses

Péterhof, résolut d'entrer en négociation avec sa femme, et lui envoya par le général-major Ismaélof une lettre dont on n'a jamais su le contenu. Ismaélof fut gagné par les Orlof; il consentit à trahir son maître et à le livrer entre leurs mains. Il rejoignit l'empereur, et lui dit que Catherine se repentait de sa précipitation et désirait se réconcilier avec son époux. Cette nouvelle causa beaucoup de joie à Pierre. Il partit aussitôt pour Oranienbaum. L'offre de Munich de lui servir d'escorte avec une compagnie de soldats fut rejetée par le perfide Ismaélof comme inutile et même imprudente. Quand Pierre et Ismaélof furent arrivés dans la cour du château d'Oranienbaum on força l'empereur de descendre de sa voiture et de se placer dans l'un des trente kibitkas qu'on y avait rassemblés, et, après l'avoir garrotté, on le fit partir avec deux conjurés qui le tenaient et l'empêchaient de crier. Au même instant les trente voitures partirent, prenant toutes des chemins différens, afin qu'on ne pût remarquer la route par laquelle on conduisait Pierre. Quant à l'acte d'abdication de Pierre que Catherine publia après la mort de ce prince, Saldern doute qu'il l'ait signé. *D.*

1762. forces ne suffisaient pas au fardeau du gouvernement absolu, ni même à aucune manière que ce fût de gouverner. Il avoue qu'il n'aurait pu que causer à l'empire un ébranlement qui en aurait amené la ruine totale, et l'aurait couvert lui-même d'une honte éternelle. Enfin il promet de ne chercher jamais à remonter sur le trône [1].

[1] Dans le manifeste que publia Catherine après la mort de Pierre elle insiste aussi sur l'incapacité de son mari. Ce reproche injuste fut suffisamment réfuté dans un petit ouvrage qui parut sous le titre *Le Pour et le Contre*, et que le gouvernement de Russie fit promptement confisquer. On y lit entre autres le passage suivant : « Pierre III avait été doué par la nature d'un esprit vif qu'il s'était toujours efforcé de cultiver; il avait un goût décidé pour les arts et les sciences, et depuis son enfance il avait aimé la littérature avec tant d'ardeur qu'il y avait fait des progrès qui auraient fait honneur même à un particulier qui se serait consacré particulièrement à l'étude. Les membres de l'académie de Pétersbourg, que ce prince présidait, ont avoué que plus d'une fois il les avait étonnés par l'étendue de ses connaissances; de plus, le choix que la clairvoyante impératrice Elisabeth avait fait de lui pour lui succéder au trône est une preuve suffisante des facultés de son esprit. Ne pourrions-nous pas aussi nous en rapporter sur ce point à son accusatrice même, à Catherine II? N'a-t-elle pas rendu justice en mille occasions à l'esprit de son mari? Tous les habitans de l'empire de Russie, et certainement ses persécuteurs plus que les autres,

Il valait mieux braver la mort qu'écrire de sa main cette lâche déclaration. Il fut bientôt après conduit prisonnier dans le château de Robscha. 1762.

Le lendemain Catherine reçut les hommages des courtisans et des femmes de la cour qui avaient accompagné son malheureux époux. Entre eux brillait Munich, dont le front ne rougissait d'aucune honte, parce que, toujours grand, il ne s'était pas un instant écarté du devoir. Il rendit son épée à l'impératrice, et lui dit que la fidélité qu'il avait gardée à son prince et son bienfaiteur était un gage de celle qu'il lui conserverait à elle-même. Elle le reçut avec ces témoignages d'estime que mérite un sujet vertueux. Dans la foule des timides adorateurs du pouvoir naissant on remarqua les parens de la maîtresse de Pierre III, qui étaient aussi ceux de la princesse Dachkof. Ce dernier titre effaça

sentent combien cette accusation est mensongère; car, si Pierre III eût été dépourvu de génie, ses ennemis, le redoutant moins, ne se seraient pas autant hâtés de l'assassiner pour faire cesser leurs inquiétudes : si son ame eût été moins clairvoyante, ils auraient pu parvenir à remplir leurs vues intéressées, sans avoir besoin de lui enlever le trône et la vie, et son règne eût été paisible ». *D.*

1762. la défaveur que le premier aurait pu leur mériter.

Catherine revint après-midi à Saint-Pétersbourg, et y fit à cheval son entrée solennelle. L'air retentit de cris de joie et d'applaudissemens; mais quelques jours furent passés à peine que déjà plusieurs régimens éprouvèrent des remords ; les matelots reprochaient aux soldats leur trahison; le peuple plaignait le prince détrôné; on croyait pénétrer le mécontentement de plusieurs personnes qui n'étaient pas de la classe du peuple et dont le ressentiment était d'autant plus dangereux qu'elles savaient mieux le cacher. On craignait enfin que quelque étincelle, secrètement couvée, ne causât tout-à-coup un vaste incendie. On avait aussi des craintes sur les dispositions de Moskou ; elles n'étaient pas favorables, mais on ne pouvait encore les connaître. Alexis, frère de ce Grégoire Orlof qui avait eu une si grande part à la révolution, et dont la faveur était déjà hautement déclarée, Alexis résolut de rendre à sa souveraine un service atroce. Il se rendit avec un homme d'une origine obscure, nommé *Tépelhof*, à la prison où Pierre était détenu. Ils offrirent de boire avec lui, et la proposition fut acceptée. Ils s'étaient munis d'un poison violent qu'ils

glissèrent adroitement dans son verre. La li- 1762.
queur empoisonnée ne produisit pas l'effet subit qu'on en avait attendu, soit que le prince eût été averti par le mauvais goût du breuvage, soit qu'un sentiment douloureux l'eût empêché d'en boire une quantité suffisante. On voulut en vain le faire redoubler; il se défendit avec force. Alors Alexis et Tépelhof firent entrer le jeune Boriatinski, officier commandant le poste, et Pierre fut étranglé. Des personnes que j'ai connues virent encore plusieurs années après, dans la chambre où il expira, un rideau qu'il avait déchiré en se débattant. Le roux Boriatinski, l'un des exécuteurs de cet assassinat, a voyagé en France et est devenu ensuite grand-maréchal de la cour de Russie. Il ne faut pas le confondre avec son frère aîné, cet honnête et doux Boriatinski que nous avons vu à Paris ambassadeur de sa cour [1].

Deux écrivains ont publié que les auteurs de cet affreux dessein l'avaient communiqué d'avance à Catherine. Long-temps avant que je connusse l'écrit de l'un, et que l'autre eût

[1] L'aîné des princes Boriatinski, qui a été ambassadeur en France, se nomme *Ivan-Serguéievitch*. Le cadet, qui a été l'un des assassins de Pierre III, se nomme *Fédor Serguéievitch*.

1762. pu même concevoir la pensée du sien, j'avais pris à St-Pétersbourg sur cet odieux évènement de curieuses informations. On sent bien que sur ces actions secrètes on n'acquiert jamais de ces preuves qui s'élèvent jusqu'à la certitude rigoureuse : elles se bornent à celles qu'offre le caractère moral des personnes soupçonnées d'une action à laquelle ce caractère répugne ou dont il semble capable. Des personnes qui devaient bien connaître la cour de Saint-Pétersbourg et Catherine II m'ont assuré que cette princesse ni Grégoire Orlof n'avaient cette énergie funeste qui rend capable d'un grand crime; qu'on leur avait fait un secret de l'assassinat qu'on méditait; que Catherine l'apprit avec douleur après l'exécution; qu'elle passa même plusieurs jours sur son lit dans l'agitation du désespoir, non qu'elle regrettât l'époux que dès long-temps elle n'aimait pas, et qui lui avait préparé une rigoureuse prison et peut-être la mort; mais elle ne pouvait se dissimuler combien cet attentat, qui lui serait attribué, devait nuire à sa gloire. Quant à Grégoire Orlof, frère d'Alexis, il avait si peu la force d'ame des grands coupables, que l'on regarde l'aliénation d'esprit qui précéda sa fin comme la suite des remords qu'il éprouva pour avoir contribué au

détrônement de son prince. Cependant les coupables étaient bien sûrs de l'impunité; car, s'ils nuisaient à la réputation dont leur souveraine était avide, ils lui assuraient un repos dont elle n'aurait jamais pu jouir tant que son époux aurait vu le jour. 1762.

On publia qu'il était mort d'une colique hémorroïdale [1], personne n'en crut rien, et

[1] On annonça d'abord à la cour que Pierre était dangereusement malade. A cette nouvelle, Catherine ordonna sur-le-champ à son premier médecin de partir et d'employer tout son art pour sauver le malade. Le docteur, abusé par cet intérêt mensonger, se rendit en diligence à sa destination, où il trouva Pierre III mort, et vit très-clairement à quel genre de maladie il avait snccombé ; mais on lui imposa un silence si profond qu'il crut ne devoir même pas le rompre vis-à-vis de l'impératrice ; de sorte que, lorsqu'à son retour cette princesse lui demanda comment son mari était mort, il ne répondit rien, mais tira son mouchoir de sa poche, et, le tenant suspendu par un coin et le faisant tourner à plusieurs reprises, il dit : « Comme cela, comme cela, et comme cela ». Saldern, *Hist. de la vie de Pierre III.* Le prince de Ligne, grand ami de Catherine II, prétend de son côté que Catherine n'a eu aucune part à cet assassinat : une anecdote qu'il cite comme une preuve de cette assertion me persuade le contraire. On se moquait un jour de Pierre III dans la société de Catherine. Le grand-écuyer Panin osa l'appeler le *grand-turc* : « Si c'est le grand-turc, répliqua l'impératrice gaiement, il faut l'étrangler ». Le prince de Ligne juge par cette

1762. l'on savait bien, en le publiant, qu'on n'y croirait pas. Il fut exposé publiquement, vêtu de l'uniforme de Holstein. On lui mit le hausse-col, soit comme partie de l'uniforme, soit pour cacher les marques de la mort violente qu'il avait soufferte et qui ne paraissaient que trop sur son visage. Quoiqu'il eût été déclaré déchu de l'empire et qu'on ne lui eût conservé aucun symbole de la souveraineté, le public fut admis à lui baiser la main [1]. Un auteur étranger s'est trompé quand il a écrit qu'en Russie l'étiquette est de baiser les princes et les princesses sur la bouche après leur mort, et que telle avait été la force du poison que ceux qui donnèrent ce baiser à Pierre III se retirèrent les lèvres gonflées.

Les portraits de ce prince furent supprimés autant qu'il fut possible. Comme il ne régnait plus au moment de sa mort, elle ne fut pas notifiée aux cours de l'Europe, et son deuil ne fut porté qu'à celle de Suède. Des

réplique qu'elle était incapable de faire ce qu'elle dit en badinant. *OEuvres militaires et mêlées du prince de Ligne*, 31 vol. Vienne et Dresde, 1806-1808. Quand il aurait raison, il faudrait avouer que la plaisanterie de Catherine était cruelle. *D.*

[1] La nuit d'après il fut inhumé au monastère de Saint-Alexandre Nevski. *D.*

étrangers ont cru qu'il avait été victime du 1762.
clergé; mais les ecclésiastiques qu'il avait eu le dessein de dépouiller gémirent en silence et n'eurent aucune part à la révolution.

CATHERINE II ALEXÉIEVNA.

En faisant le récit de la révolution qui porta Catherine sur le trône, nous avons franchi la partie de sa vie sur laquelle se prononceront des jugemens sévères, et qui ne permettra point à sa mémoire de passer intacte à la postérité.

Sophie-Auguste naquit, le 2 mai 1729, de Christian-Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst, dans la ville de Stettin, dont son père était gouverneur pour le roi de Prusse. On sait que les usages du corps germanique permettaient aux princes de se mettre au service de souverains plus puissans. Sophie, choisie, comme nous l'avons vu, pour épouse du grand-duc, prit, en recevant les cérémonies du baptême suivant le rit grec, le nom de *Catherine Alexéievna*, qu'elle était destinée à rendre célèbre.

En recevant à l'âge de seize ans la main du tsarévitch, dont les vices ne tardèrent pas à se manifester, elle eut droit de concevoir l'es-

1762. pérance de voir un jour dans son époux l'un des plus puissans souverains de l'Europe et de l'Asie; mais elle sembla devoir renoncer à celle de connaître jamais le bonheur. Sans cesse elle travaillait à perfectionner l'excellente éducation qu'elle avait reçue : la nature lui avait donné avec le génie les agrémens de l'esprit et les grâces qui en augmentent le charme : les chefs-d'œuvre de la littérature française lui devinrent bientôt familiers, et elle prit de la philosophie ce qui convenait à son rang; tandis que son époux, avec un esprit sans culture, s'abandonnait aux vices d'un soldat crapuleux. Elle ne pouvait ni l'aimer, ni croire qu'elle en fût aimée; elle avait à craindre de trouver en lui un tyran quand il serait le maître, et devait regarder comme funeste l'instant où elle partagerait avec lui le trône; pour ajouter à ce que sa situation avait de douloureux, elle se voyait tantôt l'objet des caresses d'Elisabeth, et tantôt de ses humeurs capricieuses. A la cour d'une princesse sans génie, elle trouvait peu d'hommes et moins encore de femmes dont l'entretien fût capable de la distraire; réduite à chercher une distraction dans les livres, on peut croire que les dix-sept années qu'elle eut à passer dans la tristesse et l'ennui contribuèrent beau-

coup à développer l'étendue de son esprit et la grandeur de son caractère. 1762.

Au milieu d'une cour dont la souveraine ne cherchait à couvrir d'aucun voile les plaisirs qu'elle aurait dû tenir secrets, Catherine ne pouvait contracter une sévérité de mœurs dont rien ne lui offrait l'image. Entre les amis du grand-duc se distinguait, par son esprit et les graces de sa personne, le jeune chambellan comte Soltikof, qui ne partageait ni leurs vices ni leur ignorance. Il attira sur lui l'attention de la grande-duchesse, et ce fut dans le temps de leur intimité que Paul vit le jour, fruit tardif du mariage du grand-duc. Pierre remarqua cette circonstance, et il eut dessein d'en tirer parti lorsque dans la suite il résolut de perdre son épouse.

Soit disgrace ou faveur, Soltikof, successivement chargé de diverses ambassades, fut obligé de vivre dans des cours étrangères. Ce fut avec surprise qu'on vit, dès les premiers jours qui suivirent la révolution, Grégoire Orlorf jouir d'une faveur qui ne semblait pas nouvelle ; on n'avait pas soupçonné même que dans son obscurité il fût connu de la souveraine. L'inclination et la reconnaissance répandirent les graces sur sa tête et sur celles de ses frères, et l'envie même fut forcée d'é-

1762. touffer ses murmures. Comme en Russie on a peu d'égard à l'ancienneté d'illustration dans la distribution des faveurs de la cour, leur fortune ne fut pas regardée comme un événement fort extraordinaire.

Mais ce qui dut étonner, ce fut de voir une grande révolution qui ne coûta que le sang d'une victime, et ne fit pas même couler de larmes. On devait croire qu'à la chute de Pierre III les soupçons et les craintes de la princesse qui s'emparait du trône, et les insinuations de ceux qui l'entouraient, lui montreraient des ennemis dans tous les amis de son époux, dans tous ceux qui avaient eu quelque part aux faveurs de ce prince, dans tous ceux qui avaient fréquenté sa cour, dans tous ceux qui avaient négligé de plaire à la nouvelle souveraine, et bien plus encore dans ceux qui n'avaient pas craint de l'offenser. La fille de Pierre Ier avait signalé son avènement au trône par des accusations, des condamnations, des exils en Sibérie : que devait-on attendre d'une étrangère qui, n'ayant pas les mêmes droits, devait avoir bien plus de défiance? Sa conduite pendant tout son règne fit connaître que cette indulgence n'était point en elle une vertu politique et factice, mais le penchant naturel d'une ame humaine et sen-

sible. Le prince de Holstein, fait duc par son 1762.
neveu, avait eu la plus grande faveur auprès de cet infortuné; on ne peut même guère douter qu'il n'ait été le confident des projets de ce prince contre son épouse; il fut arrêté dans son propre palais pendant les jours de la révolution; mais, dès qu'elle fut terminée, Catherine lui conféra le grade de feld-maréchal, et lui confia l'administration de l'héritage de son fils pendant la minorité de ce prince. Elle n'eut pas lieu de s'en repentir; elle eut toujours en ce prince un serviteur fidèle. La favorite de Pierre III, cette Elisabeth Vorontsof, qui avait employé le peu qu'elle avait d'adresse à tirer de son amant la promesse de répudier l'impératrice et de la placer elle-même sur le trône, fut d'abord obligée de se retirer près de Moskou; mais elle ne tarda pas à devenir l'épouse d'un gentilhomme sans illustration, nommé *Palenski*, et il lui fut permis de revenir à Saint-Pétersbourg. Elle y fut, dit un écrivain anglais, un monument vivant d'une clémence sans exemple : elle eut de ce mariage une fille, qu'on vit avec étonnement l'impératrice attacher à sa personne en qualité de demoiselle d'honneur. Il faut avouer aussi que la dame Palenski, oubliant les égaremens de sa jeunesse, mérita

1762. son pardon par sa bonne conduite; mais bien peu de femmes sont capables de pardonner les vieilles insultes d'une rivale. Les amis du dernier empereur, ou conservèrent leurs places et leur fortune, ou reçurent même de l'avancement. Un seul, le modeste Goudovitch, qui avait donné à son maître de vigoureux conseils contre son épouse, eut ordre de se retirer de la cour; mais l'impératrice lui fit dans la suite un accueil favorable à Moskou, et il refusa les graces qu'elle lui offrait; son frère resta au service de la souveraine, et il s'y est distingué. Il y eut quelques exilés, mais personne ne fut envoyé en Sibérie.

Munich, qui avait voulu combattre à côté de Pierre III contre Catherine, fut honoré de cette princesse; mais il parut trop empressé à vouloir lui donner des conseils. On crut apercevoir que ce vieillard ne désespérait pas de ramener le temps où, sous la régente Anne, mère du malheureux Ivan, il avait gouverné la Russie. Il avait eu toute sa vie la tête occupée de grands projets; mais Catherine avait aussi de grands desseins, et elle n'était pas tentée de mettre dans sa faveur intime un homme célèbre par ses talens, et à qui tout ce qu'elle pourrait faire d'éclatant serait

attribué. Jusqu'au temps de Potemkin elle 1762.
eut soin d'avoir dans son cabinet des hommes dont le génie ne pût éclipser le sien, qui pussent exécuter ses pensées et non les lui inspirer. Munich eut le gouvernement de la Livonie et de l'Esthonie.

Le seul des bannis que Pierre n'eût pas rappelé, Bestouchef, qu'il avait dû regarder comme son ennemi capital, revint à la cour par ordre de Catherine. Ses places lui furent rendues; une riche possession y fut ajoutée. Cet homme, à qui les contemporains ne refusèrent pas un grand talent, ne fut pas un homme estimable; mais Catherine devait des récompenses à l'attachement qu'il lui avait témoigné, et au service important qu'il avait voulu lui rendre lorsqu'elle était grande-duchesse.

On ne peut se rappeler les cruautés exercées en Russie par Biren sous le règne de l'impératrice Anne sans éprouver quelque peine en le voyant rappeler par Pierre III. Cette peine augmente lorsque l'on voit Catherine lui accorder sa protection, ou plutôt sa puissance pour le faire rétablir dans le duché de Courlande, possédé par le prince Charles, fils d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne; mais il faut aussi reconnaître

1762. que Biren avait reçu ce fief du roi et de la république de Pologne, et que, ne s'étant rendu coupable d'aucune félonie contre ses suzerains, il ne pouvait, suivant les lois féodales, en être légitimement dépouillé. Il faut même avouer que Catherine ne recevait pas des lois le pouvoir de le punir de ses cruautés; il les avait commises sous le nom de la souveraine dont il était le ministre, et qui paraissait ordonner les rigueurs que lui-même lui prescrivait : il était criminel; mais c'était à sa conscience à venger ses victimes; la justice humaine ne pouvait ni le convaincre ni le punir. D'ailleurs on croit que, mécontent de l'empereur qui s'était contenté de le rappeler à sa cour, sans s'occuper de le rétablir dans son duché, il avait pris quelque part à la conspiration formée par l'impératrice. C'est à la postérité à venger, par sa haine pour ce grand coupable, les victimes de ses fureurs; mais ce qui peut étonner, c'est que cet homme, autrefois sanguinaire, ne montra que de la douceur dans son duché, soit que ses longues infortunes eussent éteint sa terrible énergie, soit qu'autrefois, véritable souverain de la Russie sous l'impératrice Anne, il se fût livré à toute la férocité de son caractère, et que, désormais vassal de Catherine avec le

titre de souverain, il ait humblement fléchi 1762.
sous les volontés de cette princesse.

Le roi de France Louis XV, en apprenant la nouvelle de la révolution de la Russie, prévit que la princesse Dachkof, toute romanesque, ne se trouverait pas assez récompensée, croirait qu'on lui marquait trop peu de confiance, et chercherait à remuer de nouveau, ne fût-ce que pour le plaisir de remuer. Il ne se trompait pas. L'excès de vanité de cette femme ne la laissa pas jouir long-temps de son crédit auprès de Catherine. Elle annonçait hautement la prétention d'avoir seule donné la couronne à sa souveraine. Elle voulait s'asseoir sur le marchepied du trône, et y faire prononcer ses volontés ou ses caprices par Catherine, qui, dans l'obéissance, aurait représenté le personnage d'impératrice. Ses orgueilleuses folies amenèrent bientôt sa disgrace. Elle fut obligée de se retirer à Moskou, parut rentrer en faveur, et en déchut encore. Elle fit de longs séjours en France, en Angleterre, en Italie, comme si elle eût voulu donner à toute l'Europe le spectacle de ses travers d'esprit. Elle revint à Saint-Pétersbourg et obtint de l'indulgence de l'impératrice la direction de l'académie des sciences. On vit les travaux des Euler, des AEprinus,

1762. des Pallas dirigés en apparence par la même femme qui avait voulu être colonel du régiment des gardes Préobrajenski, quoique, suivant les usages de l'empire, les gardes ne puissent avoir d'autre colonel que le souverain.

Grégoire Orlof fut, ainsi que son frère, décoré du titre de comte : il parvint ensuite à la dignité de prince du Saint-Empire, devint grand-maître de l'artillerie, et fut enfin comblé de dignités et de richesses ; mais il eut peu de part au gouvernement. Il n'avait pas reçu d'éducation dans sa jeunesse ; mais il avait beaucoup d'esprit naturel, une grande facilité, très-peu d'application, un caractère léger, beaucoup de nonchalance, et rien moins que cette hauteur que lui ont attribuée des écrivains qui ne l'ont jamais connu. Il n'oublia pas les supérieurs qu'il avait eus avant sa fortune, et prit autant de soin de leur avancement que pouvait lui en permettre son indolence.

Panin eut, avec l'éducation du grand-duc, le ministère des affaires étrangères. Il avait assez de capacité pour justifier le choix de l'impératrice, et n'avait pas une assez grande réputation de génie et d'activité pour qu'on lui fît honneur de ce qui serait l'ouvrage de la souveraine.

Il se forma cependant un complot contre 1762.
l'impératrice à Moskou, dans le voyage qu'elle y fit pour le couronnement. Les coupables furent arrêtés; ils firent l'aveu de leur crime, et le sénat les jugea dignes de la mort la plus affreuse; mais ils n'étaient plus dangereux : Catherine reconnut que leur sang, inutile à sa sûreté, ne serait versé que pour sa vengeance, et elle se contenta de les disperser dans des exils plus ou moins rigoureux. Leurs chefs étaient trois frères, nommés *Gourief*.

Les Russes avaient reçu dans le treizième siècle un grand nombre d'usages des Tatars leurs vainqueurs. Long-temps cruels, comme la plupart des peuples orientaux, dans les peines qu'ils infligeaient aux coupables, ils faisaient précéder la mort par de longs tourmens, plus affreux que la destruction. On conserve encore et l'on voit avec horreur leurs anciens instrumens de supplice. Catherine, persuadée qu'il était injuste de soumettre à des tortures un malheureux qui n'est pas encore convaincu, et de lui faire subir, après la conviction, des supplices divers, lorsque son crime doit être puni par un supplice unique, assurée que par les tourmens on peut arracher de faux aveux à l'innocence, mais qu'ils ne peuvent vaincre l'opiniâtreté

1762. du scélérat vigoureux, défendit l'usage de la question.

Cependant Ivan, cet empereur détrôné au berceau, fut, après l'avènement de Catherine au trône, reporté de Kezholm à Schlüsselbourg. Il pouvait y traîner en paix une vie dont il ne savait pas jouir. Les plaisirs qu'il y goûtait étaient les seuls dont il eût l'idée. On lui servait une table qui pouvait être regardée comme somptueuse; sa garde-robe renfermait un grand nombre d'habits; il se plaisait à les considérer, à s'en revêtir, et il n'était pas rare qu'il en changeât vingt fois par jour. Il est vrai, comme nous l'avons déjà vu, qu'il désirait remonter sur le trône; mais il ne pouvait avoir qu'une idée vague du pouvoir suprême; en un mot, l'intensité de son malheur devait être proportionnée à la faible étendue de ses connaissances, et ses privations ne devaient pas être fort douloureuses, parce que les objets en étaient indéterminés, et plutôt soupçonnés que connus. On devait être loin de prévoir qu'un gentilhomme obscur, sans crédit, sans liaisons, sans moyens de se faire un parti, tenterait, à la tête de quelques soldats, dont même il était mal assuré, de reporter cet infortuné sur le trône, et serait la cause de sa perte.

Ce rebelle était un Ukrainien, nommé *Mirovitch*, petit-fils de l'un des principaux confidens de Mazeppa. Plongé dans la débauche, livré au désordre, et oublié dans le grade de sous-lieutenant, il sollicitait la restitution des biens de son aïeul, confisqués après la bataille de Poltava, et ne pouvait rien obtenir. Il imagina qu'il s'élèverait à la fortune s'il arrachait Ivan de sa prison. Il ne connaissait que le nom de ce prince, et n'avait pas assez d'idées lui-même pour se figurer combien Ivan devait en avoir peu, et combien il serait incapable de figurer à la tête d'un parti. 1762.

On croit qu'il ne fit des confidences plus ou moins imparfaites de son projet qu'à un lieutenant du régiment de Veliki-Louki, nommé *Apollon Ouchakof*, qui se noya peu de temps après; à un valet de la cour, nommé *Tikhon-Kazatchin*, et à Sémen-Tchévaridef, lieutenant du corps d'artillerie. Il s'ouvrit à celui-ci avec moins de réserve qu'à Kazatchin, et encore ne lui parla-t-il qu'en termes fort équivoques.

Ce fut avec d'aussi faibles moyens de succès qu'il fit son entreprise. Son régiment était à Schlüsselbourg : lui-même fit son service à la citadelle sans oser rien tenter;

1762. mais il obtint, sous quelque prétexte, de continuer le même service pendant les huit jours suivans. On peut croire que les soldats qu'il avait eus la première fois sous son commandement lui avaient semblé trop difficiles à séduire. Cependant parmi ceux qui les relevèrent il ne s'assura que du nommé *Piskof*. Ce ne fut qu'à dix heures du soir et au moment d'agir qu'il s'ouvrit, pour la première fois, de son dessein à trois caporaux et à deux soldats, qui d'abord refusèrent positivement de le seconder; ils se laissèrent enfin gagner par Piskof, puis tombèrent dans l'irrésolution, et ne purent enfin se déterminer à agir que vers deux heures du matin.

Avec ces six hommes, dont cinq ne devaient pas sembler bien sûrs, Mirovitch ordonna à une quarantaine de soldats, qui étaient de garde, de charger leurs fusils et de le suivre. Il leur allégua un faux ordre de l'impératrice et ils obéirent. On marcha vers l'appartement d'Ivan. Le commandant de la place, Bérednikof, fut averti par un soldat qu'il se faisait quelque mouvement; il s'habille à la hâte, se présente à Mirovitch et lui demande quel est son dessein. Mirovitch, pour réponse, le frappe à la tête de la crosse de son fusil, et le donne en garde à quelques soldats.

Il gagne la porte du passage qui conduit à l'appartement du prince : les sentinelles refusèrent l'entrée, et il ordonne de faire feu sur elles. On tire de part et d'autre sans qu'il y ait personne de blessé ; mais les soldats de Mirovitch, qui ne s'étaient attendus à aucune résistance, prennent l'alarme et se retirent. Il veut les ramener, et ils demandent d'une manière pressante qu'il lise l'ordre de l'impératrice. Il avait préparé un faux ordre et leur en fait lecture; Nikite-Lébédef, qui commandait sous lui, s'aperçut seul que la signature était contrefaite; mais il garda le silence. Les soldats, trompés, consentent à faire une nouvelle tentative; un canon leur est amené de l'un des bastions ; on le pointe contre la porte et elle s'ouvre aussitôt. 1762.

Deux officiers, Vlaffief et Ouchakof, étaient chargés de garder le prince dans l'intérieur de son appartement. C'était par leur ordre qu'avait été repoussée la première attaque. Quand en Russie, et je crois ailleurs, les militaires chargés de la garde d'un prisonnier d'état de grande importance ne peuvent plus en répondre et sont près de se le voir arracher, ils ont ordre de lui donner la mort. Un ordre semblable avait été donné par Elisabeth aux gardes d'Ivan, et avait été renouvelé toutes

1762. les fois que ces gardes avaient été changées. Ouchakof et Vlaffief, voyant que désormais toute résistance est vaine, se jettent l'épée à la main sur le malheureux Ivan. Nu, en chemise, il se défend avec autant de force que de fureur; il fallait bien qu'il succombât. Alors les deux officiers ouvrent la porte et montrent à Mirovitch et à ses soldats le corps sanglant du prince en leur disant : « Voilà votre em» pereur ».

A ce spectacle, la troupe de Mirovitch, frappée de stupeur, rentre dans le devoir ; Mirovitch lui-même, avec la plus tranquille intrépidité, s'avance vers ce même Bérednikof qu'il vient de mettre aux arrêts, et lui rendant son épée : « C'est à présent moi, » lui dit-il, qui suis votre prisonnier ».

On envoya au comte Panin un rapport fidèle de l'attentat de Mirovitch et de la mort d'Ivan. L'impératrice était alors en Livonie : instruite par Panin, elle donna ordre au lieutenant-général Weimar d'aller sans délai à Schlüsselbourg interroger les coupables, entendre les témoins, et prendre toutes les informations nécessaires. D'après ces premières instructions, le procès fut jugé par le sénat, le synode, les trois premières classes de la nation et les présidens de tous les col-

lèges. Mirovitch, ferme jusqu'à l'audace, et 1762.
même à l'insolence dans tout le cours du procès, déclara constamment que personne ne lui avait inspiré le dessein qu'il avait conçu, et qu'il n'avait pris conseil que de lui-même.

Il monta sur l'échafaud avec la même intrépidité qu'il avait montrée dans le cours du procès; il posa, sans manifester aucun sentiment de faiblesse, la tête sur le billot; elle fut tranchée d'un seul coup, et le corps fut brûlé avec l'échafaud qui avait été le théâtre du supplice. Ses confidens et ses complices furent plus ou moins gravement punis, suivant qu'ils avaient eu plus ou moins de part à sa confiance, ou qu'ils l'avaient plus ou moins secondé; mais lui seul fut puni de mort.

Il n'y a pas de variation sur les faits que je viens de rapporter; mais on s'en est servi comme d'un canevas pour y broder un roman absurde. On a prétendu que l'impératrice elle-même, ou du moins ses émissaires, avaient engagé Mirovitch à former un complot en faveur d'Ivan pour avoir occasion de donner la mort à ce prince. Ce bruit semble avoir pris naissance en Russie et avoir eu pour fondement le faux ordre que Mirovitch

1762. fit voir à ses soldats, et dont la fausseté fut découverte par un de ses complices.

D'un autre côté, on est un peu embarrassé de répondre aux questions que propose l'auteur de l'*Histoire de Pierre III* : « Comment, » dit-il, peut-on imaginer qu'un jeune officier de la garnison d'une forteresse dans laquelle sont détenus des prisonniers eût pu » former l'idée d'une telle entreprise, s'il » n'avait pas été conseillé par des personnes » de quelque considération, et soutenu par » des gens qui eussent eu un certain pouvoir? » Comment est-il possible qu'un homme qui » n'est pas entièrement privé de l'usage de » la raison puisse avoir la pensée de délivrer » avec un petit nombre de soldats, sans » compter sur d'autres secours plus efficaces, » et même de placer sur le trône un prince » emprisonné et surveillé si rigoureusement, » sans avoir fait auparavant les moindres dispositions, pris des mesures qui étaient » nécessaires pour la réussite de cet enlèvement, ou seulement qui rendissent probable son rétablissement sur le trône? Ne » manquait-il pas déjà à Mirovitch le premier appui nécessaire, la participation de » toute la garnison de la forteresse de Schlüsselbourg » ? Ce qui confirme Saldern dans

l'opinion que Catherine fut l'auteur de ce meurtre, c'est qu'elle fit rechercher et anéantir tous les titres qui pouvaient servir de preuve à la légitimité des droits d'Ivan au trône , et qu'elle défendit, sous peine de mort, de conserver les monnaies qui pouvaient rappeler le souvenir de ce prince. Nous observons cependant que ces ordres pouvaient être une simple mesure de sûreté. Mais un évènement auquel l'Europe devait s'attendre va par son influence contribuer à la grandeur du règne de Catherine. 1762.

L'étendue de la Pologne ne le cédait point à celle de la France; mais sa population n'était portée qu'à seize millions d'hommes. Voisine de la Russie et de la maison d'Autriche, elle était plus faible que chacune d'elles; mais elle aurait dû tenir un rang distingué entre les puissances de l'Europe, si, dévorée d'une fièvre interne, elle n'avait pas porté toute son activité sur elle-même; elle n'avait de force que pour se tourmenter, et semblait inviter ses voisins à rendre sa folle agitation encore plus désordonnée.

Le gouvernement semblait monarchique, parce que les Polonais reconnaissaient un roi; mais ce roi était sans autorité.

Il n'était pas aristocratique; car les nobles

1762. étaient tout l'état; il n'y avait point un corps dans lequel résidât la puissance et qui gouvernât les autres citoyens.

Il n'était point démocratique, puisque les plébéiens ou le peuple n'étaient rien.

La noblesse devait s'assembler tous les deux ans en diète ordinaire. Tous les nobles ne s'y rendaient pas; chaque palatinat se formait en diétine pour élire les nonces qui devaient les représenter. Ces élections se faisaient ordinairement dans le tumulte et dans l'ivresse.

Un tel état devait cesser d'exister dès qu'il plairait à ses puissans voisins de prononcer qu'il n'existerait plus. Il subsistait, parce que chacune des puissances limitrophes ne voulait pas qu'il devînt la proie de l'autre. Si elles pouvaient un jour s'accorder entre elles, il devait périr.

De ces puissances, c'était la Russie qui, depuis le règne de Pierre Ier et le rétablissement d'Auguste II, exerçait sur la Pologne la première influence. Pierre Ier voulut qu'elle restât dans l'anarchie; ses successeurs le voulurent de même, et Catherine connaissait trop bien les intérêts de son empire pour renoncer à ce système. Elle sentait que si la Pologne devenait une puissance, cette puissance pourrait s'allier un jour avec la Suède

ou avec la Turquie, et devenir pour elle une voisine fort redoutable ou du moins fort incommode. 1762.

Le roi de Pologne, Auguste III, mourut à Dresde, d'une attaque d'apoplexie, le 4 octobre 1763 : c'est dire assez que l'état allait devenir le jouet de ces intrigues qui signalaient chaque interrègne, et auxquelles presque toutes les puissances de l'Europe prenaient plus ou moins de part, suivant leurs intérêts et leurs passions; mais surtout la Russie touchait de trop près à la Pologne pour rester oisive spectatrice des troubles qui allaient agiter cette république.

Cette puissance, la Prusse et la Porte-Ottomane témoignèrent le désir de voir tomber l'élection sur un Polonais. Un intérêt commun les guidait. Si la couronne passait sur la tête de l'électeur de Saxe, fils du dernier roi, si ce prince, déjà souverain par lui-même d'un état respectable, avait de grands talens, surtout s'il était guerrier, il pouvait imprimer à la Pologne une force qu'elle semblait craindre de posséder, et cette force se serait tournée contre l'une de ces trois puissances. Catherine prenait encore à l'élection d'un Polonais un autre intérêt que Frédéric et que le sultan.

Une liaison fort tendre s'était formée entre

1762. cette princesse, encore grande-duchesse, et Stanislas-Auguste Poniatowski. En voulant faire tomber le choix de la Pologne sur un piast, elle désirait que ce piast fût l'aimable Poniatowski. Elle espérait trouver en lui un monarque docile, et satisfaisait à-la-fois ses inclinations et la politique.

Les cours de Versailles et de Vienne déclarèrent qu'elles reconnaîtraient le prince qui aurait été porté au trône par une élection libre et conforme aux lois. On devait croire que Louis XV recommanderait un prince saxon : cependant il ne recommanda personne ; mais il avait fait savoir auparavant à son ministre à Varsovie que, si les vœux des Polonais se tournaient vers un prince de la maison de Saxe, il préférerait le prince Xavier à l'électeur. On peut attribuer cette préférence à ce que le prince Xavier était frère de la dauphine, et que l'électeur n'était que neveu de cette princesse ; mais il est très-vraisemblable qu'il considérait aussi que le prince Xavier, n'ayant pas d'états, n'ajouterait rien aux forces de la Pologne.

Cependant le nouvel électeur de Saxe réclamait la couronne qu'avaient possédée ses aïeux. Il avait un parti puissant, dont les chefs étaient le comte Branitski et le prince Rad-

zivil. Ses forces semblaient devoir l'emporter 1762.
sur celles de la nation, ou plutôt les forces nationales étaient aussi les siennes ; car il avait pour lui le grand-maréchal, qui joignit aux troupes de la couronne les Outhans de Saxe, fiers de s'être distingués dans la guerre de sept ans. L'électeur put quelque temps se flatter d'obtenir ou plutôt d'enlever la couronne.

Mais un corps d'armée russe avait combattu en Allemagne pour Marie-Thérèse pendant la vie d'Elisabeth, et avait reçu ordre de Pierre III de servir Frédéric contre Marie-Thérèse. Il revenait en Russie par la Pologne, et il lui était ordonné de trouver des prétextes pour ne pas hâter son retour. En même temps il arrivait de nouvelles troupes russes, et bientôt le parti saxon se trouva le plus faible et se retira. Le grand-maréchal quitta Varsovie avec huit mille hommes, qui bientôt l'abandonnèrent. Lui-même fut déclaré déchu de sa dignité, et le prince Czartorinski, oncle de Poniatowski, fut déclaré généralissime de l'armée de la couronne. Les Czartorinski, les Radzivil, les Potocki, les Russes, les Saxons, armés les uns contre les autres, criaient tous qu'ils défendaient la liberté, et chaque faction traitait d'ennemies de la liberté

1764. les factions contraires. La plus forte l'emporta, et Poniatowski fut roi.

Ses partisans soutinrent que son élection avait été libre, et en effet on n'en avait vu aucune depuis long-temps où toutes les formes eussent été aussi régulièrement observées; tous les nobles votèrent individuellement, et leur vote fut unanime. Il ne parut pas un seul soldat russe; mais on ne peut dissimuler que les Russes n'étaient pas loin. Stanislas Leczinski avait été roi par l'ordre exprès de Charles XII, Auguste II fut rétabli par ordre de Pierre Ier, Auguste III monta sur le trône par ordre de l'impératrice Anne. Telle était la liberté des élections polonaises. Poniatowski régna par la volonté moins impérieusement prononcée et plus adroitement exprimée de Catherine II. C'est encore avec la même liberté qu'auraient été élus tous les monarques futurs de la Pologne, si elle avait subsisté sous le même régime.

Cependant Catherine fut trompée. Son intention avait été de faire un roi qui lui fût aveuglément soumis, et Stanislas-Auguste, porté sur le trône, voulut régner. Ses voisins lui auraient bien pardonné d'aimer, de protéger les lettres et les arts, de rappeler dans sa patrie les lumières depuis long-temps fugi-

tives, et peut-être même de remplacer par 1764.
de bonne monnaie toute la monnaie fausse qui circulait depuis tant d'années; mais, en voulant que sa nation fût éclairée, il voulut aussi qu'elle devînt puissante. Il fonda deux écoles militaires, l'une à Varsovie et l'autre à Wilna, et la chambre de ses pages fut encore une école militaire. Il établit aussi dans la capitale une école d'artillerie et une fonderie de canons; il eut enfin le malheur de laisser voir trop clairement qu'il voulait tirer la Pologne de la nullité.

Ce n'était point l'intention de Catherine, qui ne lui avait donné un royaume que pour y dominer elle-même. La politique lui prescrivait de rendre vaines les sages entreprises de Poniatowski, et des prétextes de religion lui en offrirent les moyens. Quoique la communion romaine fût en Pologne la religion dominante, des nobles y restaient en grand nombre attachés à l'église grecque et à différentes communions réformées. C'étaient des familles de l'Ukraine et de la Lithuanie qui, avant de passer sous la domination de la Pologne, professaient le rit qu'elles appellent *orthodoxe*, grec oriental, et que nous nommons *schismatique*: c'étaient d'autres familles dont les pères avaient adopté la réformation

1764. de Luther ou de Calvin, c'étaient même des disciples de cet audacieux Socin qui, bravant tous les anathèmes lancés contre Arius, n'avait pas craint de nier la divinité du Christ. Tous ces nobles avaient obtenu d'une diète, tenue à Wilna en 1553, le maintien des droits attachés à leur ordre, et ces droits leur avaient été confirmés par le traité d'Oliva. On les avait appelés *dissidens*, parce que, différens de croyance, ils n'étaient pas d'accord entre eux; mais, quand ils eurent été dépouillés successivement de tous leurs droits par l'ascendant du clergé romain, ce nom de *dissidens* devint l'expression du mépris auquel on les dévouait. On les dépouilla de toutes les prérogatives de l'ordre équestre; ils furent repoussés des diétines, privés du droit de siéger aux tribunaux, et rejetés de toutes les charges civiles; ils perdirent même le libre exercice de leur culte, tandis qu'ils voyaient les Juifs élever autour d'eux leurs synagogues; enfin il ne leur resta plus que la jouissance de leurs terres et la permission de verser leur sang pour la patrie. Ils avaient présenté un mémoire à la diète du couronnement, et l'on n'avait pas daigné même faire attention à leur requête.

Catherine savait bien que, en leur accor-

dant sa protection, elle irriterait les esprits 1764.
des catholiques et mettrait le feu dans la Pologne : elle savait aussi qu'elle serait célébrée par les philosophes et même par l'Europe presque entière, où régnait un esprit de tolérance. Ainsi elle satisfaisait son amour pour tout ce qui avait de l'éclat, et en même temps son désir de traverser les utiles desseins de Poniatowski.

L'ambassadeur de Russie, prince Repnin, présenta en 1766 à la diète de Varsovie la déclaration de sa souveraine en faveur des dissidens : les rois d'Angleterre, de Prusse, de Suède et de Danemarck appuyèrent en même temps cette juste cause; mais la majorité de la diète ne daigna pas même entrer en négociation avec l'ambassadeur. L'évêque de Cracovie soutint que, suivant les lois du royaume, on ne pouvait même user de tolérance envers les dissidens, et qu'ils devaient être regardés comme des rebelles violateurs des lois pour avoir osé réclamer une protection étrangère.

Le caractère du roi, homme doux et conciliant, ne lui permettait pas d'approuver l'intolérance : cette douceur était une impiété aux yeux du prélat, qui l'interpella de répondre simplement s'il était pour ou contre la reli-

1764. gion. Le monarque aurait dû répondre en distinguant l'esprit de religion de celui de persécution ; mais il se déclara simplement pour l'affirmative, et parut ainsi se ranger du côté du prélat. Par cette imprudence il indisposa contre lui l'impératrice.

Plus le sort des dissidens devenait déplorable, et plus Catherine marquait de zèle pour l'adoucir. Les troupes russes s'avancèrent jusqu'auprès de Varsovie; les puissances du Nord firent de nouvelles déclarations en faveur des dissidens, et les membres de la diète s'aigrirent encore davantage. Ils demandaient que les troupes russes sortissent des terres de la Pologne; mais, au lieu de se retirer, elles furent mises en cantonnement sur les terres des nobles les plus opposés aux volontés de l'impératrice. Enfin la diète se relâcha de sa première rigueur; elle accorda la liberté des cultes, et les puissances médiatrices trouvèrent qu'elle accordait trop peu. Tandis que les catholiques accusaient le roi de ne pas protéger la religion dominante, les dissidens lui reprochaient de les abandonner.

Alors des confédérations se formèrent, et toutes les parties de la Pologne furent livrées aux horreurs d'une guerre à-la-fois étrangère, civile et religieuse. Des catholiques se joigni-

rent aux confédérations des dissidens; d'au- 1764.
tres catholiques en plus grand nombre s'unirent contre elles par des confédérations particulières. De nouvelles troupes entrèrent en Pologne. Les deux partis se reprochaient mutuellement des cruautés, et tous deux furent également cruels. Le roi, placé entre ces furieux et s'efforçant de les calmer, ne fit qu'indisposer contre lui les deux factions. A la faveur de tous ces troubles on vit se former dans la Prusse polonaise une confédération de paysans qui demandaient l'abolition de la servitude.

Une diète extraordinaire s'ouvrit à Varso- 1767.
vie l'année suivante, et dans l'intervalle des deux diètes la fermentation des esprits avait fait de nouveaux progrès. Une confédération favorable aux dissidens s'était formée à Radom, de la réunion de plusieurs autres, et était soutenue par un corps de douze mille Russes. Un bref du pape Clément XIII avait augmenté l'ardeur du parti contraire : le nonce apostolique montrait un zèle persécuteur, digne des siècles de ténèbres. L'évêque de Cracovie déploya contre les dissidens, contre le roi et surtout contre la cour de Pétersbourg, toute la véhémence qu'il n'avait déjà que trop annoncée. Il fut enlevé, la nuit suivante, par un

1767. ordre de l'ambassadeur de Russie, avec trois autres membres de la diète. Le roi témoigna sa douleur de cette violence, et n'en fut pas moins accusé, par les mécontens, d'intelligence avec l'ambassadeur.

L'acte d'autorité que venait de commettre la Russie, et qu'on pourrait sans injustice qualifier d'attentat, causa des murmures et même de vives déclamations; mais il imprima de la terreur et en imposa aux esprits turbulens. La diète accorda tout ce qui avait été le sujet de si vives querelles.

Il y fut statué (on trouve dans l'*Histoire des Révolutions de Pologne* un ample extrait de l'acte de la diète et du traité qui en fut la suite) que le roi de Pologne serait toujours un prince catholique, et que la communion romaine resterait toujours la religion dominante; mais que les dissidens ne seraient plus appelés de ce nom devenu odieux, seraient rétablis dans tous leurs droits, pourraient contracter des mariages avec les catholiques, ne pourraient jamais être contraints à changer de religion; que les dissidens nobles auraient, comme les nobles catholiques, le droit de patronat dans leurs terres sur le clergé romain, et seraient capables de tous les emplois et de toutes les dignités de la couronne et du

grand duché de Lithuanie. Il ne restait plus enfin que le trône dont ils fussent écartés. 1767.

L'année 1772 parut commencer sous de meilleurs auspices. Le château de Cracovie fut pris par un officier français, nommé *Choisy*. C'était un évènement de la plus grande importance; mais les moyens manquaient pour en profiter. Les conquérans ne vivaient que de pain, ne buvaient que de l'eau de citerne, et l'on ne pouvait leur faire passer de subsistances. Assiégés par le terrible Souvorof, ils se défendirent en héros; mais ils manquèrent bientôt de pierres à fusil. Vioménil, faute d'argent, ne pouvait rien tenter en leur faveur : en même temps les Prussiens resserraient dans la grande Pologne le maréchal Zaremba, l'un des généraux de la confédération; le général russe, Lapoukhin, était près d'opérer sa jonction avec les Prussiens, et Frédéric envoyait un nouveau corps de troupes pour les renforcer. On voyait le moment très-prochain où les troupes prussiennes auraient leur droite à Cracovie et leur gauche à Dantzick.

On ignorait encore les dispositions de la maison d'Autriche; mais on continuait de la croire d'accord avec celles du cabinet de Versailles. Cette idée flatteuse ne tarda pas à s'af-

1767. faiblir. Vioménil apprit, dans le mois d'avril 1772, que la cour de Vienne venait de conclure un traité d'alliance avec le roi de Prusse et l'impératrice de Russie; traité dont on prévoyait que le résultat serait le partage de plusieurs palatinats de la Pologne entre les trois puissances. A cette fâcheuse nouvelle se joignit bientôt celle de la reddition du château de Cracovie; mais l'honneur français était sauvé. Choisy, avec cinq cents hommes, manquant de tout et n'ayant que trois pièces de canon, avait défendu la place pendant près de trois mois contre dix mille Russes, commandés par Souvorof.

Nous voici parvenus au dénouement d'une tragédie dont le baron de Vioménil, par sa position, ne put voir que quelques scènes. Le roi de Prusse, qui n'aimait plus la guerre, mais qui était bien aise de s'agrandir sans avoir à courir les hasards d'une guerre sérieuse, passe pour être celui qui conçut le projet du premier partage de la Pologne; on croit même que dès 1769 il avait communiqué cette idée à l'empereur germanique, Joseph II, lorsqu'il reçut la visite de ce prince à son camp de Neuss en Silésie.

D'autres cependant attribuent cette idée à Catherine; mais ce qui donne à la première

opinion beaucoup de poids, c'est que l'année 1767.
suivante, Frédéric, sous prétexte de garantir ses états de la peste que les armées russes avaient apportée de Turquie en Russie et en Pologne, forma un cordon de troupes dans l'intérieur de la Prusse polonaise, tandis que Joseph, sous le même prétexte, en formait un dans le palatinat de Cracovie. Par ce moyen ils se trouvèrent d'avance en possession des pays qu'ils se disposaient à réclamer.

On croit que ce fut pour préparer cette grande opération que le prince Henri, frère du roi de Prusse, fit à la fin de la même année un voyage à Pétersbourg. Des hommes qui durent être bien instruits assurent qu'il eut beaucoup de peine à faire embrasser ce dessein à Catherine, et que cette princesse fit avertir le roi de Pologne des propositions qu'elle recevait et qu'elle était loin de goûter. On aurait tort de penser qu'il n'est pas vraisemblable qu'elle ait fait une telle confidence. L'auteur qui la rapporte l'a peut-être sûe du roi lui-même. Catherine espérait effrayer ce prince et le plier à ses vues, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle avait un plus grand intérêt à conserver une influence prépondérante sur la Pologne qu'à en arracher une partie, d'autant plus que la part

1767. qu'elle pouvait obtenir, et qui occupait la plus grande étendue de territoire, était cependant la moins importante. Elle faisait des offres qui lui semblaient capables de gagner les Polonais, telle que celle d'abandonner les dissidens; mais elle voulait que le roi formât une confédération assez respectable pour réprimer celle de Bar. Le conseil refusa de concourir à cette opération, et le roi n'avait pas le pouvoir de l'entreprendre par lui-même. Son refus involontaire irrita Catherine, et elle accéda au partage. On sait qu'elle y était d'ailleurs excitée par des hommes de la cour, qui espéraient s'enrichir des dépouilles de la Pologne.

Le traité définitif qui réglait les lots entre les trois puissances fut conclu le 5 août 1772. La Russie acquit tout le territoire dont elle forma les gouvernemens de Polosk et de Mohilef, et Catherine se réserva l'influence exclusive sur la Pologne, avec la garantie de la constitution.

Les confédérés se dissipèrent aussitôt que les cours eurent déclaré qu'on ne verrait dans les Polonais formés en confédérations que des brigands, des assassins et des incendiaires. C'était un style nouveau dans le pays, et il fut d'autant plus imposant qu'on y était

moins accoutumé. Chacune des puissances co- 1767.
partageantes fit entendre aux Polonais qu'elle n'avait concouru à les assujettir que pour terminer leurs malheurs et leur faire connaître les douceurs du repos.

Le comte de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, eut ordre d'engager la Porte à déclarer la guerre. On s'attendait à de grandes difficultés, parce que les Turcs, fidèles à leurs traités, ne se déterminent pas volontiers à les rompre, même lorsqu'ils ont à se plaindre de quelques infractions aux articles convenus. Vergennes, homme d'une rare intégrité, fut autorisé à répandre des millions pour déterminer le divan à des mesures hostiles, et il eut le bonheur de réussir sans faire aucune dépense. Suivant l'usage de la Porte-Ottomane, le ministre de Russie fut renfermé au château des Sept-Tours, et la guerre fut déclarée.

La Russie fit des apprêts formidables contre un ennemi que depuis le règne de l'impératrice Anne elle a peu respecté. Ses différentes armées menacèrent à-la-fois la Turquie (en
1769), depuis les bords du Danube jusqu'au- 1769.
delà du mont Caucase. Sa flotte, qui n'avait jamais connu que les eaux de la Baltique, cette flotte composée de vingt vaisseaux de

1769. guerre, sans compter les vaisseaux de transport, les galiotes à bombes et des galères démontées et portées sur d'autres bâtimens, allait attaquer dans l'Archipel le Turc, étonné de trouver des Russes au midi de ses états. La forteresse d'Azof et celle de Tangarok furent réparées.

Les Turcs se préparaient en même temps à résister à tant d'efforts; ils armaient une flotte qui devait agir sur le Pont-Euxin; mais les Russes ne virent de cette flotte que des débris jetés par la tempête sur les rivages du Palus-Méotide.

L'armée ottomane, forte de cinq cent mille hommes, passa le Danube; mais une partie de ces bandes indisciplinées servit bien mieux la Russie que ses maîtres, en se débandant et refluant dans leur empire pour y exercer le brigandage.

Les Tatars de Crimée firent une invasion dans la nouvelle Servie. Il est difficile, dans un pays d'une vaste étendue et ouvert de toutes parts, de contenir de semblables ennemis, qui pillent, ravagent, font des courses et évitent le combat. Il fut aisé de les battre quand on put les rencontrer; mais on ne put les empêcher de faire beaucoup de mal.

Les bornes que je me suis prescrites ne me

permettent pas de suivre les différentes armées des Russes, ni d'entrer dans les détails de tous leurs exploits ; je ne parlerai que des principales opérations de cette guerre, et je n'en parlerai qu'en peu de mots. Les grandes actions se perdent dans les paroles inutiles des longs récits. 1769.

Le prince Golitsin, qui avait le commandement principal de la grande armée, passa le Dniestre, s'avança jusqu'à Khoczim, que les Russes appellent *Khotin*, campa à la vue de trente mille Turcs, les attaqua, les chassa malgré leur valeureuse résistance et le feu de la forteresse, et les poussa jusqu'aux faubourgs. Le même jour le prince Prozorovski défit un détachement considérable qui venait renforcer les Turcs. Cependant les Russes ne purent prendre Khoczim et repassèrent le Dniestre.

Une seconde tentative contre la même place fut précédée de plusieurs avantages décidés sur les Turcs et les Tatars, et fut encore inutile, parce que l'armée turque, forte de soixante mille hommes, vint au secours des assiégés. Plusieurs détachemens turcs suivirent l'armée russe jusque dans la Pologne, qui fut ainsi tourmentée par ses amis et par ses ennemis. Les Turcs, après plusieurs dé-

1769. faites, furent obligés de rentrer en Moldavie.

Toutes leurs tentatives pour passer le Dniestre, leurs efforts de courage, ou plutôt leur furie, ne servirent qu'à ruiner plus promptement leur armée, qui se trouva presque détruite après une campagne de dix mois. La forteresse de Khoczim, abandonnée de sa garnison, fut emportée par deux cents grenadiers russes, qui n'eurent pas même en cette occasion besoin de valeur. Le prince Golitsin revint à la cour; il venait de faire une campagne honorable; mais il était haï du prince Orlof, il remit son commandement au maréchal comte Roumiantsof, qui devint dans cette guerre le héros de la Russie.

1770. La campagne de 1770 fut marquée par les succès de ce général. La prise d'Yassi et de Braïlof ne furent que des avantages ordinaires; mais le gain de deux batailles importantes fut l'ouvrage et le prix de ses talens. La première se donna sur les bords du Prouth, près du Largo. Les Turcs, par une manœuvre adroite, avaient saisi l'avantage du terrain, et s'étaient campés sur une colline, où il paraissait impossible de les attaquer. Leur armée, commandée par le khan de Crimée, était à-peu-près de quatre-vingt mille hommes; il se passa plus de trois semaines sans que le ma-

réchal Roumiantsof pût la forcer à combattre. 1770.
Leur impatience commença leur perte; ils descendirent au nombre de vingt mille, se firent battre, regagnèrent leur camp et y portèrent la terreur dont ils étaient frappés. Trois jours après, les Russes parvinrent aux retranchemens, les emportèrent, chassèrent les ennemis et restèrent maîtres de trente-huit pièces de canon.

Les vaincus se retirèrent vers le Danube, et le visir, à la tête de la grande armée, passa le fleuve pour les soutenir. Roumiantsof continuait sa marche vers l'endroit où le Prouth verse ses eaux dans le Danube; il se trouve à la vue de deux armées turques réunies. Le khan se promet de prendre une vengeance aisée de sa défaite; il s'étend sur la gauche des Russes et sur les derrières de leur armée. Roumiantsof, déjà trop faible, avait été obligé de s'affaiblir encore pour faire soutenir un convoi par un détachement considérable; l'infériorité de ses forces semblait assurer sa défaite, et il se trouvait dans une situation plus déplorable encore que n'avait été celle de Pierre Ier, lorsque ce monarque, presque sur les mêmes rivages, désespéra de la victoire. La fortune des Russes avait réservé à Rou-

1770. miantsof de le venger, et de prouver que ce prince aurait pu être vainqueur.

Les Turcs, qui déjà tiraient tant de force apparente de leur nombre, avaient encore pendant la nuit retranché leur camp d'une triple enceinte. Les Russes, enveloppés, sont chargés de toutes parts; mais, après un feu qui dura cinq heures entières, ils emportent le premier retranchement la baïonnette au bout du fusil. Le combat, encore plus meurtrier, se renouvelle entre les retranchemens. La valeur disciplinée l'emporte sur le courage aveugle; la déroute des Turcs est générale, et le visir fuit à leur tête. Tout leur camp, des munitions abondantes, cent quarante-trois canons de bronze et sept mille chariots de provisions deviennent le prix du vainqueur. On dit que l'armée des Turcs était de cent cinquante mille hommes, et qu'ils en perdirent cinquante mille, soit dans l'action, soit dans la déroute.

La défaite des Turcs facilita au comte Panin, frère du ministre, la prise de Bender, place importante et forte, défendue par un grand nombre d'officiers généraux et par une nombreuse garnison. Cette ville fut réduite en cendres, et la fortune des Russes, qui les

rendit autrefois vainqueurs de Charles XII, 1770.
détruisit jusqu'à l'asile de ce héros. Déjà le prince Repnin, le même qui en qualité d'ambassadeur avait donné long-temps la loi à la Pologne, non moins imposant comme guerrier, s'était emparé d'Ismaïlof; et le baron d'Igelstrohm se signala peu de temps après par la prise d'Ac Kierman ou Ville-Blanche, place tatare, capitale de la Bessarabie, à l'embouchure du Dniestre.

La puissance ottomane recevait en même temps sur ses frontières méridionales d'Europe des coups encore plus sensibles. Déjà des officiers russes avaient traité avec les Grecs de l'Archipel, qui attendaient avec impatience l'arrivée de la flotte. Partie du golfe de Finlande, et parvenue, après une longue et difficile traversée, dans la Méditerranée, elle avait été obligée de s'arrêter à Minorque pour y être radoubée. Battue ensuite et dispersée par les tempêtes, elle s'était réfugiée dans les ports de l'Italie, de la Sardaigne et de la Sicile. Enfin le comte Alexis Orlof arriva, dans les derniers jours de février, au promontoire de Ténare, qui s'appelle aujourd'hui le *cap Matapan*, à l'extrémité la plus méridionale de la Morée, autrefois le Péloponnèse.

Les Russes furent reçus par les Grecs comme

1770. des libérateurs; ils se virent maîtres en même temps de l'antique Sparte, célèbre par son courage féroce, et de la molle Arcadie. Ils armèrent les Mainotes, qui, dans leur abjection, se vantent de tirer des Lacédémoniens leur origine, comme s'ils ne rendaient pas encore leur abâtardissement plus honteux en rappelant la gloire de leurs ancêtres.

Les vaisseaux russes, que la tempête avait dispersés, débarquèrent sur différens points, et les Turcs se trouvèrent investis dans toutes les îles de l'Archipel. Les Grecs, qui depuis tant d'années languissaient dans l'esclavage, se crurent libres, et signalèrent par le massacre de leurs tyrans les premiers instans de cette trompeuse liberté. Partout où les Turcs se trouvèrent les plus forts ils se vengèrent avec une cruauté semblable.

L'escadre russe, aux ordres de l'amiral Spiridof, fut renforcée par celle que commandait le contre-amiral Elphinston, Anglais, attaché au service de la Russie. Les Turcs, après quelques désavantages, se retirèrent dans l'Archipel, toujours poursuivis. Les deux flottes se trouvèrent en présence dans le canal qui reçoit son nom de l'île de Scio, et qui la sépare de la Natolie. Les Turcs, supérieurs en forces, étaient couverts par des îles et par les

rochers du continent. Cependant l'amiral Spiridof, méprisant les avantages que prêtaient aux ennemis leur nombre et leur position, ne craignit pas d'attaquer le capitan-pacha, montant la *Sultane*, de quatre-vingt-dix canons. Les deux vaisseaux s'accrochent : les Russes couvrent de grenades le bâtiment turc et y mettent le feu ; mais, atteints eux-mêmes par l'incendie qu'ils ont allumé, et enveloppés dans le désastre de l'ennemi, ils ne peuvent se détacher et les deux bâtimens sautent à-la-fois. Il ne se sauva de part et d'autre que les commandans et les principaux officiers. 1770.

L'action, interrompue quelque temps par la terreur commune, recommence avec encore plus de fureur et ne finit qu'avec le jour. Les Turcs, gagnant alors la petite baie de Tchesmé, où leurs ennemis auraient désiré de les pousser, se renferment eux-mêmes et se privent de la liberté d'agir. Plusieurs de leurs vaisseaux, trop pressés les uns contre les autres, se heurtent, s'endommagent, se brisent mutuellement ; d'autres échouent sur le sable.

C'était là le moindre malheur dont ils devaient payer leur faute. La flotte russe enveloppe le lendemain l'embouchure du havre. Elphinston prépare quatre brûlots ; l'intré-

1770. pide Dugdale se charge de les conduire, et le commodore Greig prend le commandement des vaisseaux qui doivent les couvrir. A minuit il engage le combat avec quatre vaisseaux de ligne et deux frégates. Au milieu du feu de l'artillerie Dugdale reçoit l'ordre de conduire les brûlots, et malgré le danger, malgré la valeur désespérée de l'ennemi, malgré la terreur et l'inexpérience des matelots qu'il commande, il attache un brûlot au câble d'un vaisseau turc, est lui-même atteint au visage du feu qu'il allume, voit la flotte ennemie enveloppée par les flammes, se jette à la nage et regagne les bâtimens des Russes en moins de cinq heures; il ne restait plus de la flotte des Turcs que des cendres et des débris nageant sur les flots.

Les matelots ennemis qui purent se sauver à la nage ou sur des chaloupes se dispersèrent dans les terres et se livrèrent au brigandage. Il semblait qu'une partie des Turcs fût devenue l'alliée des Russes et fît à dessein des diversions en leur faveur. La Porte était obligée de combattre ses propres sujets, d'en imposer à l'Egypte, révoltée sous Ali-Bey, et trop faiblement protégée dans sa rébellion par les Russes; de se défendre contre ses ennemis et de garder l'entrée des Dardanelles.

Un gentilhomme français, le chevalier Tott, 1770.
établit de nouvelles batteries sur le détroit, et mit les châteaux en état de défense.

La campagne suivante (1771) vengea la Rus- 1771.
sie et la Pologne des maux que leur avaient faits les Tatars de Crimée, et de tant de siècles de haine. Le prince Dolgorouki força les lignes fameuses qui traversaient l'isthme de Pérékop, depuis le Pont-Euxin jusqu'au Palus-Méotide; ouvrage que les Tatars avaient regardé long-temps comme inexpugnable. Un fossé, large de soixante-douze pieds sur quarante-deux de profondeur, était défendu par cinquante mille Tatars. Munich avait prouvé que cette barrière n'était pas insurmontable, et Dolgorouki la franchit avec la même valeur. Toute la presqu'île, si l'on en excepte une seule forteresse, fut réduite en moins d'un mois sous la domination des Russes, et le général victorieux reçut le surnom de *Krimski*, c'est-à-dire vainqueur de la Crimée. Le khan Sélim-Guérei alla mourir de douleur à Constantinople. Le tsar Ivan-Vassiliévitch s'était vengé sur les maîtres de Kazan et d'Astrakhan des exploits de Bati et de l'humiliation de ses ancêtres : il était réservé à Catherine d'abattre le dernier rejeton de cette race for-

1771. midable, qui si long-temps avait imposé le joug à la Russie.

La guerre ne fut d'abord que défensive cette année sur les bords du Danube. Les Turcs, presque constamment malheureux, victorieux enfin près de Boukharest, jouirent peu de cet avantage passager, et trois défaites consécutives parurent avoir consommé leur ruine.

En même temps la flotte russe, quoique fort endommagée, ruinait le commerce du Levant et portait la terreur jusqu'à Constantinople.

Mais les Russes payaient chèrement leur gloire et leurs conquêtes. La peste régnait à Moskou, et les Turcs, en communiquant à leurs ennemis cette maladie redoutable, paraissaient assez vengés de leurs désastres. Elle exerça des ravages affreux dans les fabriques et parmi le bas peuple, qui ne peut jamais opposer aux épidémies meurtrières que d'insuffisantes précautions [1]; l'univer-

[1] Ce qui contribua le plus à la propagation du mal, c'est qu'un grand nombre de médecins soutinrent d'abord que ce n'était pas la peste ; on tolérait les processions, on ne fermait point les maisons infectées et on enterrait négligemment les morts : aussi la contagion se répandit

sité et la maison des enfans-trouvés furent 1771.
préservées par les soins vigilans du curateur Mellissimo. La superstition augmenta le nombre des victimes de ce fléau cruel. La populace imagina qu'une image, qui passait pour miraculeuse, la garantirait de la peste. Ceux qui déjà étaient infectés du mal contagieux et ceux qui n'en avaient pas encore éprouvé les atteintes se rendaient en foule devant cette image : les malades n'étaient pas guéris, et les hommes sains retournaient chez eux, pénétrés du virus pestilentiel. L'archevêque de Ambroise.
Moskou, homme sage et éclairé, fit enlever cet objet funeste d'une aveugle vénération. Il paya de sa vie ce bienfait; le peuple, furieux, força l'asile d'un monastère où il s'était retiré et le massacra [1].

d'une manière effrayante. Depuis le mois de mars jusqu'au mois d'août il mourut sept mille personnes. La plus grande mortalité fut dans le mois de septembre : le 6 de ce mois il mourut cinq cent quarante ; le 10, huit cent quatre-vingts ; le 13, huit cent quatre-vingt-quinze personnes. Les jours suivans, le nombre des morts fut de sept à huit cents hommes. Le général Jéropkin prit enfin des mesures vigoureuses pour isoler les pestiférés.

[1] Après avoir pillé la maison de l'archevêque, le peuple tourna tout-à-coup sa fureur contre les médecins, dont les mesures précédentes le contrariaient. Il se jeta sur le couvent de Daniélof, en chassa les pestiférés et maltraita

1771. Grégoire Orlof montra dans cette occasion un courage bien supérieur à celui qui brave la mort dans les combats. Il vint à Moskou, visita les malades, donna les ordres que leur état rendait nécessaires, défendit les attroupemens et coupa la communication des miasmes pestilentiels. Ses soins affaiblirent la gravité du mal, qui bientôt cessa entièrement [1].

1772. L'année 1772 se passa toute entière en négociations. La Russie, victorieuse, demandait beaucoup ; les Turcs n'avaient pas encore

les chirurgiens ; il en fit autant dans une maison de quarantaine, et se répandit ensuite dans la ville pour massacrer les médecins : ceux-ci furent obligés de se cacher ou de s'enfuir de la ville. Le général Jéropkin dompta enfin les rebelles en marchant sur eux avec un régiment de carabiniers et deux canons. Les assassins de l'archevêque furent pendus ou périrent sous le knout. Aux funérailles de ce prélat un prêtre fit sentir au peuple, dans un discours vigoureux, l'odieux de sa conduite.

[1] Au commencement de 1771 il n'y eut plus qu'un petit nombre de morts. La peste enleva, selon le docteur Fries, à Moskou, cinquante-huit mille, et dans tout le gouvernement de ce nom quatre-vingt-onze mille personnes. De douze mille cinq cents maisons qu'il y avait alors à Moskou neuf mille avaient été infectées. On en démolit deux mille ; les autres furent purifiées. Le gouvernement dépensa 400,000 roubles pour prévenir les suites de ce désastre. Kief, Podol et d'autres villes souffrirent aussi beaucoup.

perdu l'espérance de rétablir leur fortune : 1772.
la légèreté de Grégoire Orlof, qui était à la tête de la négociation, rendit le congrès inutile. Cet homme, qui avait eu le courage de braver la peste, n'eut pas celui de supporter les longueurs des formes diplomatiques; il trouva que les plénipotentiaires turcs étaient trop ennuyeux, rompit les conférences et partit. La Russie avait déjà conclu avec les Tatars de Crimée un traité particulier, par lequel ils se déclaraient indépendans de la Porte-Ottomane, et se mettaient sous la protection de l'impératrice de Russie.

Les négociations furent reprises à Boukharest; le vainqueur des Turcs, Roumiantsof, devint un ministre de paix. Le grand-visir traitait pour la Porte, et ces deux généraux, qui s'étaient mesurés plusieurs fois les armes à la main, discutaient paisiblement ensemble les moyens de réconcilier leurs maîtres; mais on ne put convenir des conditions.

Le terme convenu pour la fin des conférences expira le 22 mars 1773. Roumiantsof et le visir se séparèrent pour se combattre encore, et l'on se prépara de part et d'autre à l'ouverture de la campagne.

Les bords du Danube devinrent le théâtre d'une de ces guerres de chicane, où les corps,

1772. sans cesse en action, s'observent, se suivent, se fatiguent sans pouvoir rien faire de brillant. Roumiantsof aurait voulu forcer le visir à une action générale; mais celui-ci mettait tout son art à l'éviter, harcelant sans cesse les Russes par des combats de détachemens, et cherchant à les ruiner en détail.

Les Russes enfin passèrent le Danube et marchèrent vers Silistrie. Trois pachas, campés sur une colline, protégeaient cette ville, à la tête de vingt-quatre mille hommes. Weisman, qui s'était acquis dans toute cette guerre une grande réputation de valeur, les chassa de leurs retranchemens et les força de se réfugier dans la place. Roumiantsof, arrivé le lendemain, fit des préparatifs pour un assaut général; il apprit que le visir avait détaché cinquante mille hommes au secours des assiégés, et que lui-même s'avançait pour les combattre. Il fallut se déterminer à la retraite : les Russes firent un feu continu, tinrent tout le jour les Turcs en alarme et décampèrent pendant la nuit. Le brave Weisman perdit la vie dans cette retraite, en attaquant avec l'avant-garde un défilé défendu par quinze mille Turcs. Il eut la gloire d'ouvrir en mourant à l'armée des Russes le chemin qu'elle devait suivre.

Le sultan Mustapha III mourut au commencement de l'année 1774; il eut pour successeur Abdoul-Ahmet, son frère. Le nouveau souverain fit pour l'entrée de la campagne les préparatifs les plus formidables. 1774.

Roumiantsof avait reçu un renfort de dix mille hommes et des recrues; il se dispose à passer le Danube. Le général Soltykof, fils du vainqueur de Frédéric, débarqua le premier près de Toukoutai, malgré la résistance opiniâtre qu'il éprouva sur le fleuve et en gagnant la terre. Les généraux Kamenski et Souvorof eurent le même succès. Roumiantsof les suivit avec le reste de l'armée et campa près de Silistrie.

Soltykof soutint les derniers efforts de la valeur ottomane; il n'avait passé le Danube que depuis trois jours lorsqu'il fut attaqué par le pacha de Ronszick. Pendant plusieurs heures les Turcs conservèrent toute la force de leur première impétuosité et un courage intrépide digne d'un meilleur succès; mais ils cédèrent enfin à la discipline et à l'artillerie des Russes, et à la bonne conduite du général.

Les troupes ottomanes, après ces défaites, se livrèrent à la révolte et au brigandage. Le grand-visir était campé à Schumla; ses troupes européennes et asiatiques se massacraient

1774. mutuellement : il se vit abandonné de la cavalerie qui formait sa garde. Roumiantsof disposa les différentes divisions de son armée avec tant d'art que les Turcs perdirent toute communication avec leurs corps détachés, avec Andrinople et avec leurs magasins. Le visir ne pouvait ni subsister dans son camp, ni tenter une retraite, ni combattre avec quelque apparence de succès. Il reçut la loi de Roumiantsof, qui lui imposa la paix.

Les conditions furent les mêmes qui avaient été proposées au congrès de Boukharest. La Russie obtint la navigation libre sur toutes les mers dominées par le Turc, et le passage des Dardanelles, avec tous les privilèges et toutes les immunités dont jouissent les nations les plus favorisées de la Porte-Ottomane. Elle ne conserva de ses conquêtes qu'Azof, Tanganrok et Kinburn, et se fit promettre, en dédommagement des frais de la guerre, quatre millions de roubles qui n'ont point été payés. L'indépendance de la Crimée et des hordes qui en dépendent fut une des clauses du traité. Le khan de ces Tatars ne fut plus soumis envers le padichakh qu'à l'hommage qu'il lui doit comme au chef de la religion musulmane de la secte d'Omar. Cette paix,

célèbre par sa longue influence, porte le nom 1774.
de Kainardji, lieu où elle a été conclue.

Presque constamment victorieuse, la Russie avait peut-être encore plus besoin de la paix que son ennemi. Brillante au dehors, ses maux étaient dans son sein. La peste avait diminué la population dans plusieurs de ses provinces; une horde entière de quatre cent mille Kalmouks ou Tourgouths s'était soustraite, vers le commencement du dix-huitième siècle, à la domination de la Chine et s'était arrêtée dans les vastes déserts qui formaient autrefois le royaume tatar d'Astrakhan. Là ils nourrissaient des troupeaux innombrables qui faisaient toute la richesse de ce peuple pasteur. On irrita par des vexations, on rebuta par le mépris, on effraya par des menaces, on insulta par des voies de fait ces hommes nés pour l'indépendance, et que leur vie simple et errante devait assurer de la liberté. Ils préparèrent en secret leur émigration, et se retirèrent en 1771, à l'autre extrémité de l'Asie, dans la patrie de leurs ancêtres. Cette désertion priva les provinces voisines d'un commerce abondant qui leur procurait, en échange des grains qu'elles cultivent et des ustensiles de leurs fabriques, une grande quantité de bœufs, de moutons à large queue, de che-

1774. vaux, de cuirs, et de ces pelleteries connues en Europe sous le nom de *moutons de kalmouks et d'agneaux mort-nés d'Astrakan*. Les plus pauvres de cette nation furent les seuls qui restèrent en Russie.

A cette désertion et aux ravages de la guerre avait succédé la rébellion d'un misérable qui dévastait les plus belles provinces de l'empire. Un cosaque du Don, nommé *Pougatchef*, mis dans les fers à Kazan, avait dit à des malheureux tels que lui qu'il était l'empereur Pierre III. Aurait-on pensé qu'un barbare, sans connaissances, sans éducation, qui ne savait que la langue russe telle que la parlent ces cosaques, parviendrait à se faire passer pour un prince que tant de monde avait vu pendant un si grand nombre d'années, dont on connaissait la figure, la voix, le geste, qui s'exprimait en russe, en français, en allemand avec la même facilité, et qui avait quelque teinture de plusieurs arts agréables? Mais il s'adressait à des barbares comme lui. Mis d'abord en prison, et bientôt échappé de sa chaîne, il se vit à la tête d'un parti.

Il dut moins ce premier succès au nom de Pierre III, qu'il avait usurpé, quoiqu'il n'eût avec ce prince aucune ressemblance, qu'à sa haine pour la noblesse et à la promesse qu'il

faisait d'abolir la servitude. Sa troupe était composée de cosaques des bords de l'Iaïk, de Bachkirs, de paysans fugitifs, de valets paresseux ou maltraités, de voleurs qui espéraient faire un riche butin sous un chef puissant. Ce scélérat répandait la désolation dans les gouvernemens de Kazan, de Nijni-Novgorod, d'Astrakhan et d'Orenbourg. Déjà l'esprit de rébellion gagnait l'immense populace de Moskou, et si Pougatchef avait profité de l'occasion, il pouvait se rendre pour quelque temps maître de cette ancienne capitale et dicter ses lois farouches dans le vieux palais des tsars. Vaincu, il se retirait dans les déserts, reparaissait plus redoutable encore, et voyait augmenter chaque jour le nombre de ses complices. Faisant le mal pour le plaisir de le commettre, il se plaisait autant à détruire qu'à piller, et trouvait ses délices dans les tourmens des nobles et des étrangers qui tombaient entre ses mains. On est effrayé du nombre de ses victimes, l'imagination est révoltée de leurs tourmens, et, si l'on excepte Stenka - Razin, l'histoire ne fait mention d'aucun scélérat dont l'ame ait eu la même atrocité. 1774.

La cour envoya des troupes contre ce brigand : défait chaque fois qu'on put le com-

1774. battre, il s'enfuyait quelquefois presque seul; on croyait la rébellion anéantie, et Pougatchef se remontrait avec de nouvelles forces.

La paix permit d'employer pour le détruire des efforts plus puissans. Défait encore entre Tsaritsin et Astrakhan, ayant tout perdu et errant dans les déserts, il conservait encore l'espérance, et se promettait dans sa douleur de faire éprouver à la Russie des maux plus terribles que ceux qu'il éprouvait. Peut-être eût-il encore réparé sa fortune, s'il n'avait pas été trahi et livré par des cosaques qui avaient tenu son parti. Il périt de l'ancien supplice que les Russes infligeaient aux traîtres, c'est-à-dire qu'il eut les bras, les jambes et la tête tranchés de la hache. Ses membres, séparés, furent exposés sur des roues et brûlés dans différens quartiers de la ville. Quelques-uns de ses principaux complices furent punis de mort à Moskou, d'autres dans différentes villes où l'on crut cet exemple nécessaire.

Ce fut aussi au commencement de la paix que fut amenée à Saint-Pétersbourg une jeune personne dont la captivité fit quelque bruit. Elle se faisait nommer *Elisabeth*, ajoutait à son nom le titre de princesse et se disait fille de la dernière impératrice. On prétend qu'elle avait été enlevée par le prince Radzivil, chef

d'une confédération polonaise, ennemie de 1774.
la Russie. On ajoute qu'il croyait pouvoir opposer un jour ce fruit clandestin et peut-être supposé des amours d'Elisabeth à la souveraine qui régnait avec tant d'éclat, et monter lui-même sur le trône de Russie en donnant la main à sa protégée. Radzivil, chassé de son propre héritage et de sa patrie, dépouillé de ses biens, dont la souveraine qu'il voulait déposséder ordonna le séquestre, fugitif en Italie, où il vécut des diamans qu'il avait emportés, obligé de retourner en Pologne pour y chercher de nouvelles ressources, laissa la jeune Elisabeth à Rome dans un état très-voisin de la pauvreté et sous la conduite d'une seule gouvernante. Toute cette narration, fondée sur des bruits vagues, est d'une faible autorité.

Mais il est certain qu'Alexis Orlof, étant allé joindre l'escadre russe à Livourne, vit cette prétendue princesse, se fit une lâche étude de gagner sa confiance, feignit de prendre pour elle le plus vif intérêt, l'attira sur sa flotte sous prétexte de lui donner une fête, l'y retint prisonnière et la fit passer en Russie. Elle fut renfermée dans la forteresse et mise sous la garde de soldats impitoyables. On m'a assuré à Pétersbourg que l'on avait plus

1774. d'une fois entendu ses cris. Cela n'est pas sans vraisemblance. La moindre désobéissance à ses farouches gardiens, leurs moindres caprices pouvaient lui attirer des traitemens rigoureux. Je ne sais si elle périt de misère, de douleur, des duretés qu'elle éprouvait, ou noyée dans son cachot par la terrible inondation de 1777, inondation dont je fus témoin, et qui passait pour la plus forte que la ville eût encore éprouvée depuis sa fondation.

La rigueur dont la malheureuse Elisabeth fut l'objet semble avoir été gratuite. Sans doute, si dans l'empire de Russie elle avait eu l'audace d'annoncer des droits au trône, elle aurait mérité la punition due aux imposteurs qui tentent de troubler les états; mais elle était pauvre dans un coin de l'Italie, et le titre de princesse dont elle se parait pouvait tout au plus exciter en sa faveur quelque pitié et lui procurer des secours nécessaires. Pouvait-on craindre que Radzivil ne devînt un jour assez puissant pour la ramener en Pologne, et la porter de là triomphante sur le trône de Russie? Une telle crainte ne pouvait entrer dans l'esprit de Catherine.

On a dit que cette infortunée était fille d'Elisabeth et de Razoumovski, époux secret

de cette impératrice. Cette circonstance est fort 1774.
indifférente. En regardant même comme certain le mariage d'Elisabeth et de Razoumovski, ce n'était qu'un mariage de conscience. Cette union, clandestine et sans authenticité, ne donnait aucun droit aux enfans qui en pouvaient naître, surtout lorsqu'ils n'étaient point reconnus. On donne à la prétendue princesse Elisabeth le nom de *Tarakanof.* Il est vrai qu'il y eut deux fils naturels de l'impératrice Elisabeth qui portaient ce nom, et qui auraient été frères de la fausse princesse; mais ils n'avaient point le titre de princes et ne jouissaient que de la distinction de la noblesse. Ils étaient au service, et l'un d'eux au moins survécut à sa sœur. Il ne fut point inquiété lorsqu'elle fut renfermée dans la forteresse. Pourquoi n'aurait-il pas été aussi redoutable qu'elle?

L'impératrice Elisabeth n'a jamais reconnu d'enfant. On sait qu'elle fut plus d'une fois irritée contre Pierre son neveu; on sait que plus d'une fois elle eut quelque tentation de l'écarter du trône; mais elle ne montra jamais l'idée d'y placer aucun des enfans auxquels on assure qu'elle avait donné le jour.

Peut-être sur les motifs qui ont fait arrêter, traîner en Russie et traiter avec tant de dureté

1774. la fausse ou véritable fille d'Elisabeth, qui du moins n'était pas princesse, nous manque-t-il des connaissances qui justifieraient Catherine; mais la conduite d'Orlof dans cette affaire inspirera toujours l'horreur que mérite une basse perfidie.

Le grand-duc Paul Pétrovitch avait épousé en 1773 une princesse de Hesse-Darmstadt, qui prit, en entrant dans l'église grecque, le nom de *Natalie*. Elle mourut en 1776, au terme de sa grossesse. Une conformation vicieuse ne lui permit point d'enfanter. Les plus célèbres chirurgiens de Saint-Pétersbourg et un chirurgien de Paris qui s'y trouvait alors furent appelés. L'un d'eux proposa l'opération césarienne : on lui demanda si, en sauvant l'enfant, il répondait des jours de la mère. Comme il n'osa l'assurer, il ne fut plus parlé de ce terrible essai. L'enfant était mort avant que la mère rendît le dernier soupir. Le grand-duc épousa la même année, sous de
1776. meilleurs auspices, Marie, princesse de Wür-
13 octobre. tenberg, nièce du grand Frédéric, roi de Prusse.

Gustave III, roi de Suède, ne pouvait ignorer le chagrin que causait à Catherine la révolution qu'il avait opérée dans son pays. L'autorité royale, moins étroitement limitée, y

donnait plus de force au gouvernement, et 1776.
c'était à cette force que les souverains de Russie avaient intérêt de s'opposer. La part que le cabinet de France avait eue à ce coup d'état passait pour n'être pas l'une des moindres causes de l'éloignement que l'impératrice avait pour les Français. Elle comptait entre les moyens d'entretenir la tranquillité dans son pays la facilité de répandre le trouble chez ses voisins, et cette facilité lui était ravie par le nouveau régime de la Suède. Tout l'art d'Osterman, ministre de Russie, ne put y causer d'agitation. La Suède craignit qu'on ne fît succéder la force ouverte aux inutiles tentatives de l'intrigue : un armement fait à Cronstadt donna des inquiétudes à Stockholm. Enfin Gustave, sans se reposer sur les soins et l'intelligence de ses ambassadeurs, voulut connaître les choses par lui-même et vint à Saint-Pétersbourg conférer avec la souveraine.

Cette démarche, qui ressemblait à un hommage, ne pouvait être qu'agréable. Il reçut des fêtes, l'accueil de l'amitié, ou du moins un accueil qui en avait l'apparence, enfin des présens. Quoiqu'il y en eût de fort riches, le plus agréable de tous, ce furent des vaisseaux chargés de blé; mais il devait lui rappeler une triste pensée, c'est que la Livonie, pro-

1776. vince si fertile en grains, avait appartenu à ses prédécesseurs, et leur avait été enlevée par les Russes.

1778. Le cabinet de Saint-Pétersbourg donnait au traité de Kainardji des interprétations nouvelles, y demandait de nouvelles extensions. La protection que Catherine accordait aux voiévodes de Valachie et de Moldavie les rendait vassaux de cette princesse plus que du grand-seigneur. Celui-ci ne conservait plus sur les Tatars de Crimée que la puissance spirituelle en qualité de chef des croyans, et Catherine annonçait encore sur cette contrée de nouvelles prétentions.

1779. Cependant était dans toute sa force la guerre qu'un droit sur Leshé avait allumée en 1775 entre l'Angleterre et ses colonies situées au nord de l'Amérique. La métropole voulut appesantir sur elles sa domination, et ne fit que leur inspirer le désir de l'indépendance. La France, intéressée à tout ce qui promettait d'abaisser le pouvoir de l'Angleterre, les secourut d'abord en secret, et avait fini par agir ouvertement en leur faveur : l'Espagne et la Hollande avaient suivi cet exemple; mais les Anglais, accoutumés à tyranniser les mers, ne respectèrent pas les pavillons neutres. Il est vrai que les Hollandais navi-

guaient sous le pavillon neutre du Danemarck, 1779.
et que plus de six cents navires semblaient appartenir à la seule maison d'un négociant de Copenhague; mais ces suppositions étaient autorisées par l'usage, et l'usage était fondé sur l'intérêt du commerce; et l'Anglais ne respecta ni le pavillon danois, ni ceux de Lubeck, de Hambourg, de Brême, ni même ce- 1780.
lui de Russie. Les villes offensées s'adressèrent à Catherine, qui partageait elle-même leurs outrages, et voyait obstruer les routes de son commerce d'exportation. Depuis que le comte de Vergennes, ministre de France pour les affaires étrangères, l'avait si bien servie en lui ménageant la paix avec le Turc, elle avait conçu pour lui de l'estime. Ce fut lui qui traça le plan de la neutralité armée: elle le goûta; presque toutes les puissances de l'Europe y accédèrent; chacune d'elles protégeait le pavillon de toutes, et le despotisme naval de l'Angleterre fut pour quelque temps comprimé.

Il semblait que, depuis Charles-Quint, qui ne connut jamais le repos, les souverains de l'Europe eussent mis leur orgueil à se faire une vaste prison du territoire qui leur était soumis, ou même du palais qu'ils avaient

1780. choisi pour leur résidence; car la plupart négligeaient même de connaître les différentes parties de leur domination. Les héritiers du trône étaient eux-mêmes soumis à cette loi de résidence. Cet usage, qui ne leur permettait de connaître loin d'eux que ce que les courtisans daignaient leur communiquer, cessa d'être universellement respecté vers le dernier tiers du dix-huitième siècle. Le roi de Danemarck le premier, et bientôt après Gustave, prince royal de Suède, avec ses frères, se montrèrent à la cour de Louis XV. Nous venons de voir ce même Gustave, devenu roi, venir à Saint-Pétersbourg traiter lui-même avec Catherine des intérêts qui menaçaient de les diviser. Le prince Henri, frère du roi de Prusse, était venu négocier en 1770, auprès de cette princesse, le démembrement de la Pologne. Joseph II visita Catherine en 1780 à Mohilef, fit ensuite le voyage de Moskou, et revint par Pétersbourg. A peine en était-il sorti, que cette ville reçut Frédéric-Guillaume, neveu du roi de Prusse, et envoyé par son oncle. On lui donna de brillantes fêtes, on lui fit une réception magnifique, mais mêlée de froideur, et dans laquelle il crut apercevoir qu'elle s'adressait au prince, et point du

tout à l'homme. Il se retira peu satisfait, et son mécontentement aura de graves suites quand il sera monté sur le trône. 1780.

Déjà le grand-duc de Russie avait fait le voyage de Berlin et visité ce Frédéric qu'entre les rois de son siècle on put appeler le *grand roi*. Il fit en 1781, avec son épouse, le voyage d'Autriche, d'Italie, de France, et retourna par le Nord dans les états qui devaient un jour être les siens. On admira la taille majestueuse et la douce beauté de la grande-duchesse. Les hommes instruits admirèrent encore plus l'instruction des deux époux. 1781.

Catherine, dans ses traités avec les Turcs, avait fait reconnaître l'indépendance de la Crimée; mais les Tatars ne goûtaient pas une indépendance qu'ils regardaient comme un assujettissement à la Russie. L'intention de l'impératrice était en effet de les soumettre à sa domination. Des villes nouvelles s'élevaient au midi de la Petite-Russie : les belles solitudes de cette contrée, de son temps occupées par des barbares, et condamnées à n'annoncer la fertilité de leur sol que par le luxe de leurs productions spontanées, commençaient à connaître une fertilité plus utile. Une culture naissante promettait pour l'avenir des cultures plus étendues; une population cons-

1781. tante et industrieuse allait naître où l'on n'avait vu que des hordes vagabondes; mais le voisinage des Tatars, leur turbulence native, leur brigandage accoutumé donnaient de justes inquiétudes aux nouveaux citadins, aux nouveaux colons. Il fallait que la Crimée, protégée, peu reconnaissante, et dont on ne pouvait guère blâmer l'ingratitude, devînt russe pour n'être plus redoutable à la Russie.

Nous allons nommer ici, pour la première fois, un homme qui, déjà depuis neuf ans plutôt fameux que célèbre dans cet empire, n'acquit des droits à une existence historique qu'à l'époque à laquelle nous voici parvenus; c'est Grégoire Potemkin, qui avait obtenu, dès l'année 1774, la plus intime faveur de la souveraine; mais les triomphes de l'amour ne sont pas ceux dont l'histoire daigne s'occuper. Quoiqu'il fût l'un des plus beaux hommes de la nation, l'impératrice l'avait vu avec bonté, mais avec indifférence, et l'on croit qu'elle fut enfin touchée de l'excès d'amour qu'il témoignait ouvertement pour elle, et qui lui faisait commettre, à l'âge de trente-huit ans, des extravagances à peine pardonnables à la première jeunesse. Tantôt il osait braver les Orlof dans leur haute fortune, tantôt il déclarait les espérances les plus in-

discrètes; d'autres fois il fuyait la cour et allait 1781.
chercher dans les armées le bonheur de mourir pour celle qu'il aimait; affectant ensuite l'inactivité du désespoir, il voulait se renfermer dans un couvent de moines, et bornait ses vœux à s'élever un jour à l'épiscopat. Tant d'amour fut enfin couronné; mais ce ne fut pas dans le temps de sa faveur qu'il parvint à ce degré de puissance qu'on le vit exercer dans la suite. Catherine voulait avoir un amant, le récompenser avec magnificence, l'élever au-dessus de ce qu'il y avait de plus grand dans sa cour, mais lui montrer toujours sa souveraine investie d'un pouvoir qui ne souffrait point de partage, et douée d'un génie trop fier pour recourir à des secours étrangers. Si Potemkin finit par avoir une grande part au gouvernement civil et militaire, s'il parut même quelquefois tenir avec elle les rênes de l'empire, c'est que pendant le temps de leurs amours elle découvrit en lui de hautes conceptions et des pensées vastes, tantôt sublimes, tantôt gigantesques, qui s'accordaient avec ses propres pensées, et un zèle sans bornes, qui lui parut sincère, et qui l'était peut-être. En faveur de ses éminentes qualités, elle lui pardonna ses énormes défauts ; elle cessa bientôt d'avoir pour lui de

1781. l'amour; elle eut d'autres favoris; mais ils ne furent que les créatures, les protégés de Potemkin, et leur perte suivit de près le moment où ils annoncèrent la prétention d'être quelque chose sans lui.

On ne peut tracer le portrait de cet homme bizarre sans paraître se livrer à un jeu d'esprit et rechercher de frivoles antithèses. Il réunissait toutes les qualités contraires, et personne ne lui ressemblait moins que lui-même. Doux, affable, caressant, puis hautain, repoussant, silencieux, on le voyait négligé sur sa personne jusqu'au délabrement et à la malpropreté, et se parant avec magnificence, même dans les camps et en présence des ennemis, comme s'il eût voulu attirer sur les gros diamans dont il était couvert les balles et les boulets. Avec une table somptueuse, il mangeait des racines crues, comme les paysans de son pays; dans les campagnes, il entretenait de théologie ses généraux, et aimait à parler de l'art militaire avec les évêques et les moines : rien ne pouvait égaler sa générosité, son désintéressement, que son avarice et sa cupidité. Il extorquait des dons de sa souveraine, il contractait des dettes énormes qu'il lui faisait payer, il la spoliait; il dissipait follement des sommes consacrées

au service de l'état, et il lui rendait en pré- 1781.
sens presqu'autant qu'il avait reçu d'elle : il donnait beaucoup, et ne voulait rien payer; comme il ne lisait point, on l'aurait cru d'une extrême ignorance, et peu d'hommes savaient plus que lui, parce qu'il interrogeait tout le monde, et se plaisait à contrarier ceux qu'il interrogeait, à disputer avec eux pour les forcer à développer leur pensée toute entière : à une dévotion de moine, à une superstition de vieille villageoise, il unissait un libertinage effréné; il se croyait spécialement protégé de Dieu, et il avait peur du diable. Actif jusqu'à l'impétuosité, il était indolent au point de remettre sans cesse à un autre jour les signatures les plus nécessaires : enfin il semblait ne rien faire pour réussir, et il avait des succès éclatans : deux hommes, qui l'ont bien connu et qui étaient capables de le juger, en ont donné la raison; c'est qu'il avait du génie.

Ce fut lui que Catherine chargea de sou- Du 10 avril 1783.
mettre la Crimée et le Couban. Déjà elle avait déclaré par un manifeste qu'elle les réunissait à son empire. Les chefs des hordes tatares avaient été prévenus par des présens et des caresses; la terreur fit le reste. Des troupes, mais non des combats, opérèrent cette grande révolution, qui ne coûta pas de sang.

1783. Sahip-Guerei avait été élu, quelques années auparavant, khan de Crimée par la protection de la Russie : il fut heureux de pouvoir vendre sa souveraineté, qu'il n'était pas en état de défendre.

Mais ce ne pouvait être l'affaire d'un coup de main d'amener à un état de repos un peuple inquiet, tourmenté de sa propre agitation, et brigand par une habitude qui était devenue sa constitution naturelle. A peine les troupes russes furent-elles retirées, que les Tatars de Crimée se soulevèrent. Grégoire Potemkin, qui les avait mis hors d'état de soutenir leur révolte, ne crut pas nécessaire de retourner lui-même contre eux; il chargea du soin de réprimer et de punir leurs mouvemens téméraires Paul Potemkin, son cousin. Il y eut des actions entre les deux partis, trop inégaux en forces pour que la lutte fût longtemps indécise. Elle ne fut sanglante que du côté le plus faible. Partout les Tatars furent dissipés, partout furent punis par de sanglantes exécutions les faibles défenseurs de leur antique indépendance. Un grand nombre abandonna la patrie; mais elle leur était toujours chère, et la plupart y revinrent quand ils apprirent qu'on pouvait du moins y vivre avec tranquillité. Leur grand nombre les fit

paraître encore redoutables, et ceux qui semblèrent ne prêter qu'en frémissant la tête au joug furent dispersés dans des gouvernemens habitués à l'obéissance. 1783.

Le dessein dont l'impératrice confiait l'exécution à Potemkim était de reculer jusqu'au Caucase les limites de son empire. Le général, secondé par Souvorof, dont la terrible activité était une fièvre sans intermittence, parvint à s'assurer des peuples qui habitent entre la mer Noire et la Caspienne. Les Lesghis lui opposèrent une vigoureuse résistance; les peuples de l'Imirette se signalèrent par un semblable courage. Ceux de Kartalinie et du Kakhet résistèrent long-temps à ses efforts; mais enfin Héraclius, leur khan, consentit à rendre hommage à la souveraine de Russie, et reçut l'ordre de Saint-André avec la plaque enrichie de diamans : c'est le premier ordre de l'empire, et c'était le moins prodigué de tous ceux de l'Europe. Le khan de l'Imirette finit aussi par céder à l'éclat de l'or; mais l'entière soumission d'un pays si bien défendu par la nature ne pouvait être l'ouvrage de peu de temps. La force armée, c'est-à-dire la population presque entière, en sûreté dans les gorges et sur les crêtes de ses montagnes, recommençait sans cesse ses incursions. Ces

1783. hommes, amoureux des combats sans en connaître l'art, avaient du moins l'adresse de ne se montrer qu'en petit nombre : ils surprenaient toujours les ennemis, échappaient aux mouvemens plus difficiles des grandes armées, souffraient peu de pertes et faisaient beaucoup de mal. Il n'était qu'un seul moyen de les subjuguer; c'était de pousser encore plus loin les conquêtes, de les étendre au-delà du Caucase, de prendre à revers la chaîne de ses montagnes, de la renfermer dans les limites de la Russie, et d'en tenir ainsi les habitans dans un vaste blocus. Tel fut le travail de Potemkin : il fut continué pendant toute la vie de Catherine, qui en avait peut-être formé la pensée.

1784. Potemkin, pour prix des importantes acquisitions qu'il venait de procurer à sa souveraine, fut nommé président du conseil de guerre, et joignit aux gouvernemens d'Azof et d'Astrakhan qu'il avait déjà celui de la Crimée. Il ne fut pas élevé au grade de feld-maréchal parce qu'il y avait des anciens à qui l'impératrice ne voulait pas accorder cette faveur, surtout Pierre Panin, frère du ministre; ce général, qui avait pris Bender sur les Turcs dans la dernière guerre, avait quitté le commandement parce qu'on n'avait pas eu

d'égard à ses recommandations dans les ré- 1784.
compenses des officiers, et avait repris le service contre le brigand Pougatchef; mais, en risquant sa vie pour l'état, il ne daignait pas dissimuler sa mauvaise humeur contre la souveraine. Il vivait dans la retraite à Moskou, et s'y distinguait entre les mécontens.

Depuis que Potemkin eut été créé président du conseil de guerre, il eut à sa disposition les forces de l'empire et jouit d'une grande influence sur le choix des généraux : ses partisans les plus déclarés avouent que souvent par son indolence il laissa les forces se dégrader, et que, par haine et par faveur, il ne donna pas toujours la préférence aux généraux les plus habiles.

On aurait cru que l'invasion de la Crimée allumerait la guerre entre les Russes et les Turcs : elle fut au contraire bientôt suivie d'un nouveau traité, par lequel l'impératrice conservait ses acquisitions, et voyait reconnaître sa domination sur la Crimée et ses droits sur la navigation de la mer Noire et du détroit des Dardanelles. Elle rendit à la Crimée son antique nom de *Tauride*, et donna celui de *Caucase* au Kouban. En faisant revivre ces dénominations grecques, n'annonçait-elle pas un peu trop ouvertement qu'elle ne désespé-

1784. rait pas d'étendre un jour son empire sur la Grèce? C'est ce qu'annonçait aussi le nom de *Constantin*, qu'elle fit donner au second de ses petits-fils, et c'est ce qu'on ne manqua pas de faire observer à la Porte-Ottomane quand on voulut la brouiller avec la Russie.

On désirerait que Sahip-Guerei, dernier khan de Crimée, qui avait secondé l'ambition de Catherine, en eût éprouvé plus de reconnaissance. Il eut d'abord des graces, des pensions, des décorations; mais bientôt après il essuya des mécontentemens, et l'on ne voit pas qu'il se les soit attirés. Ce faible et malheureux descendant de Tchinguis-Khan, élevé à la souveraineté par les Russes, ensuite privé par eux de cette souveraineté, et enfin abandonné, alla mendier un asile en Moldavie. Il y fut enlevé par ordre du grand-seigneur, transporté à Rhodes et étranglé.

Les cosaques zaporaviens, sujets de la Russie, mais non moins incommodes à cette nation que les Tatars, furent transportés dans la Crimée, ou dispersés dans diverses parties de l'empire, et la fameuse setche, ce repaire d'une milice indisciplinable et farouche, fut détruite pour toujours.

On avait déjà vu Catherine, dans les premières années de son règne, visiter une par-

tie de ses états, et faire sur le Volga, le plus grand des fleuves qui prennent leur source en Europe, une navigation d'autant plus agréable qu'elle n'était pas sans danger; car cette princesse cherchait volontiers l'occasion d'étonner, par son courage, des courtisans timides, et dans ces occasions ce n'était pas un mauvais moyen de faire sa cour que d'affecter un peu de poltronnerie lorsque la souveraine n'annonçait que de l'intrépidité. Ce fut pour charmer, dans ce voyage, quelques momens de loisir, qu'elle distribua aux seigneurs les plus polis de sa cour les divers chapitres du Bélisaire de Marmontel à traduire en russe, et qu'elle se réserva pour elle-même un de ces chapitres. L'archevêque de Paris avait lancé un mandement contre l'ouvrage original; elle voulut que la traduction fût dédiée à l'archevêque de Saint-Pétersbourg [1]. 1784.

Devenue dominatrice de la Tauride, elle désira de la connaître. Ce dessein était encouragé par Potemkim, qui voulait faire de 1787.

Velizer, *Solchineniia ghospodina Marmontelia*........ *Pereveden na Volghie*. Bélisaire de M. Marmontel, traduit sur le Volga. Saint-Pétersbourg, 1768, seconde édition, 1773. Dans la seconde édition, les chapitres sont signés de la lettre initiale des seigneurs qui les ont traduits. L'impératrice a traduit le chapitre IX. *D.*

1787. ce voyage une longue pompe triomphale, capable d'enivrer sa souveraine. Par son adresse, et par la profusion qu'il se permettait des deniers de l'état, tout, sur cette route de près de mille lieues (875 lieues françaises de distance directe), devait n'être que fêtes, décorations théâtrales, prestige, enchantement : c'étaient de grands feux allumés dans toute la longueur du chemin; c'étaient des illuminations dans la ville; c'étaient des palais au milieu des campagnes désertes, et ces palais ne devaient être habités qu'un jour; c'étaient des villages nouvellement formés dans les solitudes où les Tatars avaient naguère conduit leurs troupeaux; c'étaient des villes nouvellement nées dans ces mêmes déserts, et partout une nombreuse population, partout l'image de l'aisance et du bonheur, partout les danses, les chants, les hommages de cent nations différentes qui se précipitaient autour de leur souveraine; partout enfin gaieté, industrie et commerce. Il y avait dans tout cela de la feinte et de la vérité. Catherine voyait de loin des villes et des villages dont il n'existait que les murailles extérieures; de près elle voyait un peuple nombreux; mais ce même peuple courait pendant la nuit pour lui donner plus loin, le jour suivant, un semblable spectacle.

Quelques-unes de ces supercheries la trom- 1787.
paient sans doute; mais sans doute aussi toutes ne la trompaient pas, et elle avait la complaisance de se prêter à l'illusion. On a blâmé sévèrement ces dépenses, et l'on doit avouer qu'elles furent excessives; mais elles ne furent pas sans utilité, puisqu'elles répandirent l'argent, l'industrie, la vie sur des pays de création nouvelle.

Le feld-maréchal Roumiantsof, illustre par la dernière guerre contre les Turcs et par la paix qu'il leur avait dictée, était gouverneur de Kief, et par les soins de Potemkin, son ennemi, il manquait de tout et n'avait qu'une armée incomplète et mal équipée. Il fallut que, par le malin caprice du favori, l'impératrice, qui venait de parcourir parmi les fêtes un pays enchanté, passât les mois de la mauvaise saison à Kief, où la tristesse et l'ennui lui avaient été préparés de loin pour l'indisposer contre le gouverneur. L'enchantement recommença, plus merveilleux que jamais, quand elle entra dans le gouvernement de Potemkin. La vieille nature y avait été forcée elle-même à déposer sa vénérable horreur. Les rochers qui embarrassaient le cours du Dnèpre, ces masses granitiques bien plus anciennes que le fleuve lui-même, et si célèbres

1787. sous le nom de *Sauts du Borysthène,* furent arrachés de leurs inébranlables fondemens pour offrir à la souveraine une navigation douce et tranquille; mais suivant le génie de Potemkin, qui, tout occupé du merveilleux, négligeait souvent le nécessaire, le navire de l'impératrice, surchargé d'ornemens, était vieux et fort endommagé. Cette princesse, dans un violent orage, fut sur le point d'être engloutie dans le fleuve; en même temps un navire chargé de liqueurs spiritueuses prenait feu à côté de celui qu'elle montait, et entre ces deux dangers elle ne perdit rien de son intrépidité habituelle.

Le roi de Pologne vint visiter à Kraniof celle qui ne lui avait donné un trône que pour l'y tenir sous une dure tutelle. Plus aimable que jamais, il n'était plus aimé; il ne reçut qu'un accueil gracieux, mais un peu froid, et de vaines promesses. L'empereur Joseph II vint grossir le cortège de Catherine à Iékatérinoslaf, ville qu'elle avait fondée. Ce souverain, alors regardé comme le plus puissant de l'Europe, orna le triomphe de la fière souveraine, et affecta de n'être que le plus illustre de ses courtisans; il ne négligea pas même de plaire à ce présomptueux Potemkin qu'il avait daigné élever au rang de prince de son empire.

Catherine, à son retour, traversa les champs 1787.
de Poltava, où Potemkin lui donna une représentation de la bataille gagnée, à la vue de cette place, par Pierre Ier sur Charles XII : évènement important par sa longue influence. Enfin la grande souveraine, après tant et de si superbes fêtes, rentra dans sa capitale pour y connaître le triste état de ses finances, entendre les cris douloureux de ses sujets, tourmentés par la disette, et se voir menacée des hasards d'une guerre prochaine.

Ceux que l'on disposait à la lui faire n'étaient pas ses plus grands ennemis ; ils étaient excités par deux cours long-temps amies de la Russie, celle de Londres et celle de Berlin. Frédéric II était mort le 17 août 1786. Catherine n'avait pas pour Frédéric-Guillaume, son successeur, tous les égards qu'elle avait eus pour ce grand homme; elle s'était même opposée aux projets de ce prince sur la ville de Dantzick, qu'il voulait réunir à sa domination, et cette république commerçante avait trouvé en elle une protectrice ; mais le monarque prussien avait encore contre elle une autre cause de haine, c'était la froide réception qu'on lui avait faite à Saint-Pétersbourg du vivant de son oncle, et c'était surtout cette offense qu'il ne pouvait pardonner.

1787. Quant à la haine des Anglais, elle était purement politique : ils savaient que Catherine, peu de jours avant son départ pour la Tauride, avait signé un traité de commerce avec la France, et c'était à leurs yeux un attentat contre le droit qu'ils s'arrogent d'exercer seuls le commerce du monde entier.

L'impératrice pouvait conserver la paix avec eux en continuant de porter le joug qu'ils imposent à leurs amis, et dont elle sentait tout le poids; mais elle voulut conserver l'indépendance, et ils associèrent leur vengeance à celle de Frédéric-Guillaume. Cependant la Russie donnait peu de prise à leurs attaques : elle n'a de côtes étendues que sur la mer Blanche, et ses ports de la Baltique peuvent être mis aisément en état de défense. D'ailleurs les Anglais, amis des exploits maritimes qui n'exigent pas un très-grand nombre d'hommes, n'aiment pas les guerres continentales, parce qu'ils doivent ménager leur faible population. Ils forment des cabales chez les autres puissances, ils y répandent de fausses alarmes, ils leur promettent des subsides, et c'est avec les forces de ces puissances qu'ils exercent leurs plus redoutables hostilités. Ennemis de la Russie et sans moyens de la combattre, ils eurent recours aux Ottomans, tra-

vaillèrent en même temps à leur ménager des 1787.
diversions de la part de la Suède et de la Pologne, et soufflèrent le feu de la rébellion dans la Belgique, pour donner de l'embarras à Joseph, allié de Catherine.

La Prusse et l'Angleterre ne manquaient pas de motifs spécieux à faire valoir auprès de la Porte-Ottomane pour l'engager à prendre les armes contre la Russie. Le traité de Kairardji et les conventions subséquentes mal observés, la conduite hautaine des consuls russes dans les îles de l'Archipel, une flotte nombreuse formée à Kherson et à Sévastopol, la Crimée soustraite à la dépendance et même à la suzeraineté des Ottomans, une jeunesse grecque amenée à Pétersbourg, et élevée à grands frais dans la haine de la Turquie et dans l'espoir de l'indépendance, le nom du fondateur de Constantinople donné à l'un des petits-fils de Catherine, enfin le dernier voyage de cette princesse, qui semblait avoir été entrepris pour braver les Ottomans, tout cela devait leur inspirer des desseins de vengeance pour le passé et des craintes pour l'avenir. On ne pouvait guère douter que Catherine ne nourrît contre eux des projets funestes, et même celui de les chasser de Constantinople pour y élever un trône au jeune Constantin; mais ce

1787. qui prouve que ce n'était qu'un dessein éloigné, et que bien des circonstances futures pouvaient faire évanouir, c'est que rien n'était préparé pour en venir à l'exécution. On a donc lieu de présumer que, sans les suggestions des ennemis de la Russie et sans les manœuvres de Potemkin, les Turcs et les Russes auraient encore joui d'une longue paix.

On ne peut accuser Potemkin de s'être vendu aux Anglais et aux Prussiens; mais, comme eux et avec des intentions bien différentes, il voulait la guerre.

Au retour de la Tauride il n'accompagna sa souveraine que jusqu'à Poltava, et l'on croit que, voulant provoquer les Turcs à des hostilités, il ne resta près des frontières que pour observer de près le jeu des machines qu'il faisait jouer, et pour être en état d'agir aux premiers momens de la rupture qu'il travaillait à exciter. Ses intrigues ne prouvent pas que Catherine partageât ses vues. Le sujet présomptueux pouvait en avoir de contraires à celles de sa souveraine, et vouloir, pour l'intérêt de sa vanité, précipiter les mouvemens hostiles, tandis qu'elle-même, pour l'intérêt de son empire, voulait éloigner la guerre, jusqu'à ce que les conjonctures lui

offrissent peu de chances douteuses [1]. Pendant qu'elle travaillait à satisfaire le grand-seigneur, Potemkin suscitait la conduite hautaine des Russes employés en Turquie, et Boulgakof, ambassadeur de Russie à Constantinople, recevait les ordres du favori, qui lui prescrivait d'amener une rupture, long-temps avant de recevoir ceux de l'impératrice, qui lui prescrivait d'apaiser les esprits. 1787.

En même temps les Anglais persuadaient à la Porte que la France venait de signer contre elle un traité d'alliance avec la Russie. Le plus léger malentendu allait amener le moment décisif de la paix ou de la guerre. Un courrier, expédié par le comte de Ségur, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, au comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de la même cour à Constantinople, aurait peut-être apaisé la dangereuse effervescence du divan; mais il fut assassiné, ses dépêches furent perdues, la Porte ne fut pas désabusée, et tout annonça une guerre prochaine. Catherine seule s'obstinait à conserver encore des espérances de paix. Elle offrit, pour désarmer les Ottomans, des concessions qui durent coûter beaucoup à son orgueil; mais,

[1] M. le comte de Ségur, qui était alors auprès de l'impératrice, soutient qu'elle ne voulait pas la guerre.

1787. avant que ces offres fussent portées à Constantinople, la guerre y était déclarée; elle le fut, non parce que Catherine la désirait, mais parce que l'Anglais ne croyait pas la Russie en état de la soutenir, parce qu'il espérait voir cet empire affaibli, lui-même y donnant la loi, et obtenant le monopole du commerce du Nord. En rendant à la Porte les Français suspects d'intelligence avec la Russie, il espérait y détruire l'influence de la France, lui ravir et saisir le commerce du Levant. Pour mieux assurer l'humiliation de Catherine, il se préparait, de concert avec Frédéric-Guillaume, à faire marcher contre elle le roi de Suède, lorsque toutes les forces de la Russie, occupées au Midi, laisseraient le Nord sans défense, et à détruire en même temps sa puissance en Pologne, en réveillant dans le cœur des Polonais leur ancien amour pour l'anarchie. Ce projet était bien conçu, le succès en semblait infaillible, et cependant il ne réussit dans aucun point, ou plutôt il ne tourna qu'au détriment des peuples qui s'étaient livrés aux insinuations de l'Angleterre. C'est le sort qu'ont eu, depuis cette époque jusqu'aujourd'hui, toutes les puissances qui se sont livrées à sa funeste amitié.

Déclaration, du 18 août 1787.

L'armée russe fut partagée en deux divi-

sions : si celle d'Ukraine, commandée par le 1787.
feld-maréchal Roumiantsof, ne fit pas tout ce que promettait la juste réputation de son général, c'est que Potemkin eut soin de ne pas lui laisser le moyen de faire de grandes choses. Il aimait mieux enlever à sa patrie quelques-uns de ses avantages que de permettre à l'illustre guerrier, qu'il haïssait, de conserver ou d'augmenter sa gloire.

Lui-même, qui disposait de tout, se donna le commandement de la division d'Iékatérinoslaf et résolut de faire le siége d'Otchakof. Il n'avait eu tant d'empressement à rendre la guerre inévitable que pour obtenir le grand cordon de l'ordre militaire de Saint-Georges. Cet homme fastueux, paré de tous les ordres de l'Europe qui n'exigeaient pas la profession du culte romain, avait l'ambition d'y joindre cette nouvelle décoration, et, malgré toute la faveur de sa souveraine, qui ne voulait pas enfreindre ses propres lois, il ne pouvait l'obtenir que par la conquête d'une place importante. Ainsi trois grands peuples étaient en armes parce qu'un homme vaniteux voulait surcharger sa parure d'un ornement de plus.

Mais comme l'impératrice n'avait pas voulu la guerre, et avait toujours espéré de l'éviter,

1787. rien n'était prêt pour la faire. La division favorisée était elle-même incomplète; on y manquait d'argent, de munitions, et surtout le général y manquait de célérité. Il y avait déjà neuf mois que la guerre était déclarée, quand un officier général, homme de beaucoup d'esprit et qui aimait trop à en montrer, écrivait à un de ses amis qui en avait encore davantage et qui savait mieux le ménager :

Lettre du prince de Ligne au comte de Ségur.

« Si nous avions des vivres, nous marche-» rions; si nous avions des pontons, nous » passerions des rivières ; si nous avions des » boulets, nous assiégerions ; on n'a oublié » que cela.... Je suis trop vrai pour écrire à » l'impératrice que Potemkin ne pourrait pas » faire plus qu'il ne fait ».

Le premier combat se donna devant Kinbourn contre six à sept mille Turcs que le pacha d'Otchakof avait fait embarquer pour surprendre cette forteresse. Ils furent surpris eux-mêmes par le brave Souvorof, qui était dans la place; il envoya contre eux quelques tirailleurs, avec ordre de se retirer comme s'ils étaient frappés de crainte. Les Turcs s'avancèrent avec témérité, croyant poursuivre des vaincus. Souvorof sortit alors : les ennemis, battus, disputèrent trois fois la victoire

sans rétablir leur fortune, et il n'en resta 1767.
qu'un petit nombre pour porter au pacha la nouvelle de leur défaite. Cette action termina la campagne.

Les Russes, unis aux Autrichiens, empor- 1788.
tèrent, l'année suivante, sous les ordres de Roumiantsof et du prince de Cobourg, Kotchim, sur le Dnièpre, au nord de la Moldavie. L'empereur Joseph, en personne, prit Sobach d'assaut, et ses généraux se rendirent maîtres de Doubitsa.

La fortune ne fut pas moins contraire aux Turcs sur les eaux que sur le continent. Leur flotte, rencontrée sur la mer Noire par l'amiral Ouchakof, mise en fuite, et réduite à se retirer dans le lac Liman, y fut attaquée par le prince de Nassau avec un courage qu'on aurait accusé de témérité s'il n'avait pas été couronné par le succès. C'est ce même Nassau-Siégen qui, fort jeune encore, avait accompagné le savant et valeureux Bougainville dans son voyage autour du monde. Les Turcs, commandés par le fameux capitan-pacha, se défendirent avec peu d'art et beaucoup de valeur. Après cinq heures de combat leur flotte fut dispersée; plusieurs de leurs vaisseaux sautèrent, et le vaisseau amiral fut de ce nombre : d'autres échouèrent à la côte, et

1788. les hommes qui les montaient furent taillés en pièces par les soldats de Souvorof. Leur perte fut de cinquante-sept vaisseaux. Le capitan-pacha, le même qui dans la guerre précédente avait perdu sa flotte, brûlée par les Russes à Tchesmé, ne survécut pas long-temps à son nouveau malheur : les uns disent qu'il mourut de désespoir, les autres qu'il fut étranglé par ordre de son maître.

Les Russes étaient depuis long-temps devant Otchakof, et les travaux n'avançaient pas. Potemkin formait de grands desseins, et comme il en changeait sans cesse, aucun n'était exécuté. Avec une rare valeur, tantôt il était arrêté par l'indolence et tantôt par la pitié. Il pleurait quand il perdait des hommes, et il en perdait beaucoup inutilement; car, pendant qu'il restait inactif, les Turcs faisaient des sorties meurtrières, et les maladies se mettaient dans son camp. Bérézof, située à l'embouchure du Dnièpre, offrait aux Turcs un port commode, d'où ils faisaient passer des secours et des rafraîchissemens aux assiégés. L'amiral Ribas, Napolitain, l'enleva, et, pour prix de ce service, il reçut, ainsi que ses principaux officiers, de la souveraine qu'il s'était choisie, une épée d'or, avec l'inscription, *Récompense de la valeur.*

Il marqua sa reconnaissance l'année suivante, en prenant dans la Moravie, à la vue de la flotte turque, le fort d'Atchibie, où l'on trouva une nombreuse artillerie et une grande quantité de poudre dont l'armée russe avait un grand besoin. Ce fut aussi par ses conseils que fut fondée la très-utile place d'Odessa, à l'embouchure du Dniestre; marin, officier de terre, ingénieur, il fut chargé de diriger les travaux de cette place, devenue depuis si florissante sous le gouvernement d'un Français [1]. C'est ce même Ribas, que l'auteur d'une Histoire satirique et mensongère de Catherine II attaque jusque dans sa naissance, et qu'il suppose fils d'un maréchal ferrant, quoique son oncle fût commandeur de l'ordre de Malte, qu'il en ait été lui-même chevalier, et que son jeune frère ait été élevé à l'école militaire de Naples. 1788.

Enfin la place d'Otchakof fut enlevée d'assaut après dix mois de siège. Potemkin donna l'ordre à Souvorof de l'attaquer sérieusement, et les Russes ne furent arrêtés ni par la hauteur des murailles, ni par la profondeur des fossés, ni par l'explosion des mines. Les soldats mouraient en grand nombre, et étaient

[1] Le duc de Richelieu.

1788. aussitôt remplacés par d'autres qui brûlaient de les venger. Les assiégés, lorsque déjà leur ville était prise, se défendaient encore dans les rues et dans les maisons : leur résistance fut punie par un affreux massacre, et la ville abandonnée pendant trois jours au pillage.

Moins courageux devant Kalkousra, les Russes furent battus, sans affaiblir leur honte par l'effort de la résistance. Ils eurent peu de morts et un grand nombre de prisonniers.

Pendant que la Russie était victorieuse au Midi, elle se vit attaquée au Nord par un voisin dont elle n'avait pas lieu de prévoir les hostilités.

Quand l'Angleterre et la Prusse avaient engagé les Turcs à déclarer la guerre, elles avaient lié ce dessein à celui de leur procurer une utile diversion en armant le roi de Suède. Mais pour que ce projet, d'ailleurs bien conçu, pût avoir le succès qu'elles en espéraient, il fallait attendre, pour lâcher le roi de Suède, que la guerre fût engagée au Midi contre les Turcs. Ce fut donc quand toutes les forces de Catherine furent occupées au loin de la capitale, quand il sembla qu'il suffirait d'un coup de main pour enlever cette superbe ville, et pour détruire le grand ouvrage de Pierre Ier, que Gustave reçut le signal des

combats. On était d'autant moins en garde 1788.
contre lui qu'il s'était montré l'ami de Catherine dans son voyage à Saint-Pétersbourg, et qu'il avait eu encore avec elle une entrevue amicale, en 1783, à Frédérikshamn en Finlande.

Cette princesse n'avait aucun projet de guerre contre lui; elle ne s'attendait, de sa part, à aucune entreprise hostile, et ne donnait à son ambassadeur Razoumovski que des instructions pacifiques. Gustave, qui cherchait un sujet de querelle, ne feignait pas moins d'être menacé et d'avoir même reçu de graves offenses. On ne niera pas que Razoumovski, en qualité de ministre d'une puissance prépondérante, et d'ailleurs fier par caractère, n'ait pu tenir à Stockholm une conduite hautaine; on peut penser aussi qu'il se ménageait des intelligences avec le parti du sénat; on n'aura pas même de peine à croire que la Russie n'eût vu avec plaisir cette faction prendre le dessus; mais ce n'était que des dispositions éventuelles, et il y avait loin de là à des projets de guerre, et surtout de guerre prochaine.

Un écrivain, qui est capable de bien voir et qui a vu de près les cours du Nord, dit que le roi de Suède fut moins engagé à faire la

Le comte de Ségur.

1788. guerre par des vues d'ambition et de politique que par des idées dignes des anciens Scandinaves. Comme les Goths, ses ancêtres, avaient cru qu'il fallait mourir sur un champ de bataille pour partager les délices du paradis d'Odin, il était persuadé que dans un pays il fallait une guerre pour illustrer un règne, et il négligeait de considérer que, depuis l'affaiblissement auquel Charles XII avait réduit sa patrie, il ne fallait qu'une guerre malheureuse pour en consommer la ruine. Il ne pouvait guère s'aveugler sur sa faiblesse; mais le roi de Prusse lui promettait des subsides de la Porte, l'Angleterre des secours; il se crut dès-lors invincible, et se précipita dans la carrière des héros.

Un point l'embarrassait. La nouvelle constitution de la Suède, qui était son ouvrage et qui lui accordait bien plus de pouvoir que n'en avaient eu ses derniers prédécesseurs, ne lui donnait pas celui d'entreprendre une guerre offensive sans le consentement des quatre ordres de l'état; mais il supposa des agressions sourdes de la part de la Russie; il parut même croire que l'ambassadeur de cette puissance excitait contre lui des factions, et entra inopinément dans la Finlande, sous prétexte que les Russes se proposaient d'atta-

quer la Suède, et qu'ils avaient même déjà commis des hostilités. On a même dit que ce prince, qui avait fait le métier de poëte tragique avant d'embrasser celui de héros, avait imaginé, pour donner quelque vraisemblance à ses accusations contre la Russie, de donner des habits de cosaques, pris au magasin de l'Opéra, à des soldats suédois, et leur avait fait sabrer quelques-uns de ses sujets. 1788.

Déjà la Russie était attaquée, et l'impératrice ne voulait pas le croire; elle s'obstinait à faire partir son escadre de Cronstadt pour l'Archipel, et si Gustave avait différé de quatre jours à déclarer la guerre, il aurait trouvé la mer libre, et aurait pu monter sans obstacle jusqu'à Pétersbourg.

Note remise à l'impératrice par le secrétaire d'ambassade Schlaff, le 1er juillet 1788.

Sa déclaration fut un modèle de forfanterie. Il y donnait la loi à la Russie, comme si elle n'eût été qu'une faible domination, et que lui-même eût été le maître d'un empire formidable. Il ordonnait à l'impératrice de punir l'ambassadeur Razoumovski d'une manière exemplaire. Il voulait que, en indemnités des dépenses qu'il avait faites pour l'attaquer, elle lui restituât tout ce qui lui avait été cédé dans la Finlande et la Carélie par les traités de Nystadt et d'Abo. Il exigeait qu'elle acceptât la médiation du roi de Prusse pour faire la

1788. paix avec la Porte-Ottomane; qu'elle restituât à cette puissance la Crimée toute entière, et rétablît les frontières telles qu'elles avaient été fixées par le traité de Kairardji, et même, si la Porte le désirait, telles qu'elles étaient avant la guerre de 1768. A ces conditions il offrait la paix : c'était dire assez qu'il ne la voulait pas. L'impératrice rit amèrement de cette déclaration, et dit qu'elle ne s'y soumettrait pas, quand Gustave serait maître de Saint-Pétersbourg et de Moskou.

Cependant, quoiqu'il se fût ménagé l'avantage de surprendre l'ennemi qu'il se faisait à plaisir, la guerre ne commença pas pour lui d'une manière heureuse. Une bataille se donna entre les flottes des deux nations; toutes deux souffrirent; un vaisseau de guerre fut pris de part et d'autre; mais ce qui rendit la journée décisive en faveur des Russes, c'est que leur flotte continua de tenir la mer, et que celle des Suédois se retira dans le port de Svéaborg, où elle resta bloquée tout le reste de la campagne.

Gustave ne fut pas plus heureux sur terre. Il était en Finlande et voulait faire le siège de Frédérikshamn; mais son armée, observant la faiblesse des mesures offensives de la part des ennemis, ne put s'empêcher de recon-

naître que, contre la constitution, il avait pris 1788.
sur lui de faire une guerre offensive. Des officiers en grand nombre refusèrent de combattre; plusieurs régimens mirent bas les armes; enfin, quoique la Russie ne pût d'abord faire marcher contre le roi qu'environ quinze cents hommes, une lettre écrite dans le dessein qu'elle fût interceptée, et qui le fut en effet, fit croire à Gustave que douze mille hommes marchaient contre lui, et il se rembarqua précipitamment. La ville de Saint-Pétersbourg, absolument dépourvue de toute force militaire, venait de courir un grand danger : avec plus de célérité, les Suédois s'en seraient peut-être rendus maîtres; mais ce danger fut court : quatorze mille hommes, rassemblés par le comte Moussin-Pouchkin, y rétablirent la sécurité.

Cependant le Danemarck, par les traités qui le liaient à la Russie, lui devait des secours; il ne les refusa pas. Le prince royal fit voile avec une escadre, mena les Norwégiens dans la Suède occidentale, et mit le siège devant Gothenbourg, la place la plus importante après Stockholm. Gustave parvint à s'y jeter : action courageuse, mais qui n'en eût pas empêché la reddition. Gothenbourg fut sauvée par l'ambassadeur d'Angleterre en Danemarck.

1788. Il vint dans le camp du prince royal, et lui prescrivit de se retirer. Il était secondé par le ministre de Prusse, et ce fut au nom de sa cour que, sans être autorisé par elle, il prit sur lui de faire des menaces auxquelles on n'osa résister; une trève fut aussitôt conclue, et l'armée danoise rentra dans la Norwège.

1789. Les Russes, dans la campagne suivante, conservèrent la fortune qui les avait secondés contre les Turcs. Si une affaire qui eut lieu entre les avant-gardes de l'armée turque et de l'armée d'Ukraine ne fut pas décisive, il faut en accuser la jalousie de Potemkin contre le maréchal de Roumiantsof. Il se faisait une étude de l'abreuver de dégoût pour le forcer à demander sa retraite. On a même écrit qu'il entretenait dans l'armée de ce général des officiers chargés de contrarier ses opérations, et de faire contre lui des rapports à la cour. C'était ainsi que la souveraine était servie par l'objet de sa faveur. Il affectait un zèle ardent pour le service de cette princesse; mais il aurait voulu la servir seul, et il rendait inutiles les talens les plus propres à rendre ses armes victorieuses. Il fut enfin satisfait : Roumiantsof demanda son rappel, et l'envieux Potemkin fut généralissime de toute l'armée employée contre les Turcs.

Des négociations furent ouvertes à Iassy; 1789
mais les deux cours, qui faisaient des Turcs les instrumens de leurs passions, étaient habiles à les repaître de fausses espérances, et ceux-ci ne se sentaient pas encore assez maltraités pour désirer la paix.

Ce fut dans ces circonstances que mourut le sultan Abdoul-Amet; et Sélim III, son neveu, qui lui succéda, ne commença pas son règne sous de plus heureux auspices. Les Turcs furent forcés dans leurs retranchemens de Galatz, et pendant deux mois [1] ils ne parurent devant les Russes que pour leur procurer des avantages. Atteints, le 20 juillet, par Souvorof, ils furent complètement défaits, et la ville de Fokchaw, près de laquelle s'était donné le combat, fut forcée de se rendre au vainqueur. On y trouva d'abondantes provisions de guerre et de bouche.

Les Autrichiens, commandés par le prince de Cobourg, et enveloppés par l'armée du grand-visir, sont délivrés par Souvorof, plus faible par le nombre des troupes. Il met les Ottomans en pleine déroute, les poursuit, leur tue six mille hommes, fait un grand nombre de prisonniers, enlève leur camp

[1] Mai et juin.

1789. rempli de richesses et les met hors d'état de tenir la campagne. De cette victoire, remportée près de Martinestie, sur les bords du Rimnik, il fut salué par sa souveraine du surnom de *Rimnitski*.

Le prince Repnin, autrefois négociateur altier, maintenant humble chrétien et d'une dévotion presque monacale, mais servant toujours également bien sa patrie dans les fonctions diplomatiques et sous les armes, défit en plusieurs rencontres le séraskier Hassan-Pacha, remporta sur lui, le 12 septembre, une victoire complète, et le força de se renfermer dans Ismaïl avec son armée.

Le général Kamenski s'empare de Galatza sur le Danube. C'était, après Iassy, la ville la plus importante de la Moldavie : riche et belle, elle eût mérité d'être conservée; elle fut réduite en cendres.

Ainsi l'armée turque, acculée au fond de la Moldavie méridionale, était repoussée vers le Danube. Les places étaient abandonnées, sans espoir de secours. Ackierman était la principale de celles qui restaient aux Turcs dans la Moldavie : attaquée par l'armée de terre et la flottille, elle fut obligée de se rendre.

Pendant que la puissance ottomane fléchissait de toutes parts, Gustave continuait con-

tre la Russie des efforts que, malgré son courage et son caractère héroïque, la faiblesse physique de sa domination rendait impuissans. Il punit quelques-uns des guerriers dont il appelait la conduite séditieuse, quoiqu'ils n'eussent fait que lui opposer la loi qu'il avait sanctionnée lui-même. Il caressa les autres, fit à quelques-uns des largesses, et gagna la faveur du peuple : l'armée se soumit, mais il fut peu favorisé de la fortune. Sa flotte fut battue par le prince de Nassau, qui, mécontent de Potemkin, avait obtenu de ne plus servir sur la mer Noire; et, dans la même campagne, les troupes suédoises furent chassées de la Finlande russe. 1789.

Mais continuons de suivre en Turquie la fortune de Catherine. Potemkin cerna Bender, et combina contre cette place tous les moyens de la force et de la séduction : les premiers lui suffirent. Déjà les Russes montaient à l'assaut, quand le commandant, pour en éviter les horreurs que ne balançait pas l'espérance, consentit à capituler. Trois cents canons, vingt-cinq mortiers, d'abondantes munitions de guerre et de bouche furent le prix de la victoire, l'une des plus importantes de cette guerre.

La Porte, fatiguée de la constance de ses

1789. revers, ouvrit des conférences à Foczani, et en même temps la Prusse et l'Angleterre cherchaient à mettre l'Europe en mouvement pour empêcher la paix. Le roi de Prusse rassemblait des troupes, faisait entrer la Pologne dans l'alliance de la Turquie, et, pour donner des embarras à l'empereur, allié de la Russie, il suscitait et fomentait des troubles en Hongrie, animait la révolte des Brabançons et protégeait les Liégeois contre leur évêque. On croit que le chagrin conduisit Joseph au tombeau; il mourut le 11 janvier : prince très-instruit, ami de l'instruction et bien intentionné, quelquefois intolérant.

Gustave, qui avait avec lui quelques traits de ressemblance, fit, pour rentrer dans la Finlande, de nouveaux efforts qui ne lui procurèrent qu'une plus triste défaite. La mer lui fut aussi peu favorable que le continent : sa flotte, encore une fois battue par le prince de Nassau, fut sur le point d'éprouver une troisième défaite dans le golfe de Wibourg. Le roi lui-même fut sur le point de perdre la liberté; mais son audace le sauva; il se fit jour à travers les Russes, qui l'enveloppaient : foudroyé par eux, il força leurs lignes, rejoignit ses vaisseaux de guerre, et prit ou détruisit quarante-quatre galères. Il se retira dans ses

ports avec de la gloire, mais à-peu-près sans 1789.
ressource. Des écrivains, dans le repos de leurs cabinets, ont amèrement reproché au prince de Nassau les revers qu'avaient précédés tant de succès; mais il faudrait avoir été à portée de vérifier les obstacles qu'il put éprouver de la part de ceux-mêmes auxquels il consacrait sa valeur. On sait qu'il se plaignit dans le temps d'avoir eu à combattre les élémens, les Russes et les Suédois; on sait aussi que Catherine, plus intéressée que personne à le condamner, et qu'on excuserait même si elle ne se fût montrée trop sévère, reçut favorablement cette justification.

Malgré ce dernier avantage, Gustave avait eu sur mer plus de revers que de succès, et sur le continent il n'avait pu même parvenir à faire le siège de Frédérikshamn. Catherine, de son côté, occupée contre la Turquie, n'avait point assez de forces du côté du Nord pour espérer de faire sur la Suède des conquêtes importantes. Les deux partis, après tant d'outrages qu'ils s'étaient prodigués, conclurent la paix à Wézéla le 24 août, et restèrent au point d'où ils étaient partis en commençant la guerre. Les traités de Nystadt et d'Abo furent confirmés, et Gustave obtint l'utile permission d'acheter du blé en Livonie.

1791. La Russie n'avait plus à combattre que les Turcs. Leur armée était dispersée en petits corps, et chacun de ces corps était battu dès qu'il était atteint par l'ennemi : les Russes s'avançaient toujours. Potemkin s'approcha d'Ismaïl avec autant de facilité que s'il eût voyagé dans sa patrie. Il voulait réduire cette place avant de prendre ses quartiers d'hiver, et il chargea du siège le terrible Souvorof, dont le nom seul devait porter l'effroi dans l'armée des Turcs. Lui-même couvrait le siège, et ne permettait à la place d'espérer aucun secours. Cependant, après sept mois, elle ne paraissait pas disposée à se rendre ; la garnison était nombreuse, le commandant faisait bien son devoir : l'impétueux Souvorof n'était pas entièrement maître de ses opérations, et Potemkin était sujet à retomber dans son état de mollesse périodique. Des femmes étaient en grand nombre dans son armée, et l'occupaient souvent plus que le siège. Quelques-unes d'elles s'amusaient à tirer les cartes, et elles lui prédirent un jour que dans trois semaines il serait maître d'Ismaïl : « Je connais, dit-il, un oracle plus sûr » ; et il donna l'ordre à Souvorof de prendre la place en trois jours. Souvorof fit plus encore qu'il ne lui était commandé. Il donne l'assaut ;

deux fois les Russes sont repoussés, et cet 1791.
affront augmente leur fureur : ils escaladent le rempart et se précipitent dans la ville, dont ils vont faire un vaste tombeau. Ils avaient perdu, dit-on, quinze mille hommes dans les fossés et sur les remparts; ils les vengèrent par la mort de trente-cinq mille Turcs [1].

Les négociations continuaient à Iassy. Potemkin parut au congrès, et l'on assure que, toujours ennemi de la paix, il ne s'y montra que pour y mettre obstacle et annoncer des prétentions qui devaient aigrir encore davantage la Porte-Ottomane. Les dispositions de sa souveraine étaient bien différentes : épuisée par ses victoires, elle voulait faire au bien de son empire le sacrifice de son orgueil; mais elle ne pouvait consentir à faire celui de l'honneur, et, environnée de tant de gloire, elle ne pouvait s'humilier jusqu'à demander grace : les hostilités recommencèrent.

Potemkin n'était plus à l'armée, et son absence devait donner l'espérance d'une conci-

[1] La ville fut livrée au pillage, selon la promesse que Souvorof avait faite aux soldats. On évalue les richesses qui furent saisies à seize millions de roubles. Six mille femmes et enfans, ainsi que deux mille Moldaves et Arméniens, furent forcés de quitter cette ville et de s'établir en Russie.

1791. liation; elle devait être encore achetée par du sang. Il était parti pour Saint-Pétersbourg pendant l'hiver, et il y resta une grande partie de l'été. Si l'historien de sa vie ne s'est pas permis d'exagération dans la description des fêtes qu'il donna à l'impératrice, cet historien a prononcé lui-même la condamnation de son héros : un sujet ne peut, sans être coupable, disposer de tant de trésors dans un état où la souveraine éprouvait une sorte de détresse.

Repnin, aussi fier, moins orgueilleux, et qui n'avait point d'intérêts différens de ceux qui leur étaient confiés, commandait en son absence : il avait ordre de saisir la première occasion de faire la paix; mais, pour trouver cette occasion, il fallait la faire naître par des exploits guerriers. Par son ordre, le frère du favori de Pierre III, Goudovitch, défit les Turcs sur les frontières du Couban, et fit prisonniers le général et plus de la moitié de son armée : le soldat aimait cette guerre qui l'enrichissait.

Repnin passe le Danube, pénètre dans la Bulgarie, bat un corps de quinze mille Turcs dans leur camp retranché, et prend la ville de Babada, où les armées avaient de riches magasins. La grande armée turque, comman-

dée par le grand-visir, était à Motzin et allait 1791.
marcher contre les Russes : Repnin forme le dessein de la prévenir. Indépendant alors de l'autorité capricieuse de Potemkin, la gloire qu'il allait acquérir lui appartiendrait toute entière.

Avec une armée de quarante mille hommes au plus il en attaque une de plus de cent mille. La bataille fut longue et la victoire long-temps indécise : les Russes la remportèrent enfin, et firent un grand carnage des vaincus. On ne peut apprécier la valeur du butin que firent les vainqueurs sur une armée nouvellement rassemblée, et qui n'avait eu le temps de supporter aucune perte, qui était bien approvisionnée et n'avait encore que peu consommé, et dans laquelle se trouvaient un grand nombre d'hommes des plus illustres de l'empire. Varna était menacée : une fois maître de cette place, les Russes entraient dans la Romélie; rien ne devait plus arrêter leur marche triomphale jusqu'à Andrinople, et ils pouvaient se promettre d'arriver, l'année suivante, devant la capitale de l'empire ottoman.

Le visir n'aspirait plus qu'à la paix, et Catherine devait sembler généreuse en la signant du sein de la gloire; cependant elle-

1791. même en éprouvait le besoin : le mauvais état de ses finances, qui ne lui permettait plus de nouveaux efforts, ou les lui rendait au moins très-difficiles, aurait suffi pour la lui faire désirer ; mais d'autres circonstances la lui rendaient encore plus nécessaire. L'empereur Léopold, pacifique par caractère, et qui n'était point excité à la continuation de la guerre par des succès, avait signé sa paix particulière à Szistova le 4 août, et avait fait la cession de toutes les conquêtes de son frère. Le roi de Prusse menaçait les frontières de la Russie et s'intriguait pour faire reprendre les armes au roi de Suède et pour armer la Pologne. Potemkin était parti de Saint-Pétersbourg au mois de juillet, tout occupé de projets guerriers : il était instruit des avantages remportés par Repnin, et son imagination créait de magnifiques exploits qui l'attendaient lui-même. Sa santé était affaiblie, et l'on peut attribuer cet affaiblissement aux excès dans lesquels il venait de se plonger ; mais la fièvre qui le consumait ne lui offrait que des rêves de gloire, d'honneur et de puissance. Son mal était empiré quand il parvint à Iassy ; là, toutes les rêveries qui le soutenaient furent dissipées ; il ne trouva que des opérations pacifiques, des préliminaires déjà

signés, Repnin chargé de plein pouvoir et 1791.
glorieux de rendre le repos à sa patrie. Ce spectacle lui rendit odieux le séjour d'Iassy; il en sortit le 15 octobre, n'ayant plus d'autre sentiment que celui de l'indignation : il voulait se faire transporter à Otchakof, sa conquête; mais à peine avait-il fait quelques verstes qu'il n'eut plus la force de soutenir le mouvement de la voiture : il se fit descendre au pied d'un arbre, et ce fut là qu'il rendit le dernier soupir, à l'âge de cinquante-cinq ans, dans les bras de sa nièce, épouse du prince polonais Branitski.

Ce qui recula le plus la signature du traité fut une somme considérable que la Russie exigeait pour indemnité des frais de la guerre. Quand les Turcs, après un long refus, eurent enfin accordé cet article, les ministres de Catherine, satisfaits de les avoir amenés à ce point de résignation, y renoncèrent au nom de leur souveraine, déclarant que cette princesse donnait la paix et ne la vendait pas. Le roi de Prusse, qui avait allumé cette guerre, fut le médiateur de la paix; elle fut signée à Iassy, dont elle porte le nom, le 9 janvier 1792. Les Turcs regardèrent Frédéric- 1792.
Guillaume comme leur sauveur.

Catherine, par le traité d'Iassy, gardait

1792. Otchakof et tout le pays situé entre le Bog et le Dniestre, et rendait toutes ses autres conquêtes. Le territoire qu'elle acquérait pourrait sembler d'une faible importance pour un empire d'une telle étendue, mais elle gagnait l'embouchure d'un grand fleuve sur la mer Noire, une entrée facile sur le territoire ottoman, et une place qui, dans les mains des Turcs, lui était fort incommode, et dont il aurait fallu faire encore le siège dans le cas d'une nouvelle guerre.

La chaîne des évènemens nous appelle en Pologne. Depuis que la Russie, l'Autriche et la Prusse s'en étaient partagé une portion considérable, elle ne méritait plus le titre de puissance; mais elle pouvait en devenir une, et était du moins encore un état respectable. Catherine, de l'aveu des copartageans, s'y était réservé une influence qui ressemblait beaucoup à une pleine souveraineté, et par conséquent elle était odieuse à un grand nombre de Polonais, fiers de leur ancienne indépendance.

Catherine tenta de se réconcilier avec la Pologne; mais il aurait fallu pouvoir d'abord réconcilier les Polonais avec eux-mêmes : on peut croire qu'elle aurait pu réussir auprès d'un souverain qui, sans passion, n'aurait

consulté que les intérêts de son état, et qui 1792.
aurait craint de le mettre au hasard d'une ruine prochaine; mais les Polonais ne respiraient que vengeance contre une souveraine qui les avait comprimés; ils croyaient le moment venu d'humilier son orgueil, et regardaient l'empire d'Autriche et celui de la Russie comme près de succomber sous les coups des Ottomans. Tous croyaient devoir mettre à profit la faveur des circonstances et les intentions généreuses du monarque prussien, ou, si quelques-uns ne partageaient pas leur aveuglement et leur délire, ils étaient traités de lâches et de traîtres : ils refusèrent aux troupes russes le passage pour entrer en Moldavie; ils ordonnèrent le renvoi de celles qui se trouvaient sur leur territoire, et l'ambassadeur de Russie n'avait plus même le droit de faire des représentations : ils réussirent, par cette conduite, à chagriner pour le présent Catherine; mais ils provoquaient sa vengeance pour l'avenir, et, en lui faisant sentir que leur existence lui était incommode et pouvait lui devenir dangereuse, ils l'avertissaient de les anéantir.

Leur confiance redoubla quand, le 29 mai 1791, ils eurent conclu un traité d'alliance avec le roi de Prusse, alliance qui de-

1792. vait irriter la Russie et déplaire à l'empereur germanique ; mais pendant qu'ils se croyaient en état de tout affronter et qu'ils se promettaient les destinées les plus brillantes, leur trésor était vide, leur protecteur n'était pas lui-même dans l'opulence, et ils furent bientôt réduits à mendier inutilement un emprunt auprès des républiques de Gênes et de Hollande. Ils avaient ordonné en 1787 la formation d'une armée de cent mille hommes, et ils n'avaient point encore d'armée : ils réduisirent, par décret, cette armée, qui n'existait pas, à soixante mille hommes, et ne purent se procurer des armes que pour trente mille; encore fallut-il les acheter en pays étranger.

Ils avaient dû être consternés à la nouvelle de la paix signée entre la Russie et la Suède ; mais ils n'en travaillèrent pas moins à se donner une constitution nouvelle, qui fut terminée le 3 mai 1791. Elle rendait la couronne héréditaire dans la postérité de la princesse électorale de Saxe, qu'elle nommait *infante de Pologne*, et qui devait succéder à Stanislas-Auguste ; mais à cette grace était attachée l'obligation absolue de se donner un époux choisi par la Pologne. Semblable à la constitution française de la même année, la consti-

tution polonaise n'accordait aucune force 1792.
aux ordres du roi s'ils n'étaient revêtus de la signature du ministre à qui l'affaire appartiendrait, et qui serait responsable. En même temps, la tolérance fut accordée à tous les cultes; le droit fut donné aux villes d'envoyer trente membres aux diètes : ainsi le sort de l'état ne fut plus confié à la seule noblesse, et l'homme pouvait être citoyen sans devoir son existence civile à ses aïeux. La bourgeoisie était admise à tous les emplois et à toutes les charges qui donnaient la noblesse, et chaque diète était obligée d'envoyer trente bourgeois. Les paysans eux-mêmes ne furent plus condamnés à une éternelle servitude; ceux qui seraient nommés bourgeois d'une ville acquerraient la liberté, et tous purent être affranchis au gré de leurs maîtres. Le roi pouvait avoir le commandement de l'armée en temps de guerre; mais il pouvait le perdre au gré de la nation.

Cette constitution, qui établissait un gouvernement trop faible, prévenait du moins les troubles attachés aux gouvernemens électifs; elle détruisait en partie l'ancienne anarchie, et tirait de l'avilissement et de la nullité les hommes qui n'étaient pas nés dans l'ordre de la noblesse. Elle avait des défauts, que le

1792. temps devait faire connaître et qu'on aurait pu corriger ; mais elle devait déplaire aux voisins de la Pologne, qui avaient intérêt d'y maintenir un état de faiblesse et de dissension. Elle ne pouvait donc pas être agréable au roi de Prusse, et cependant, quand elle lui fut notifiée, il félicita le roi et la nation.

Eux-mêmes étaient loin d'applaudir unanimement au nouveau régime qu'ils semblaient s'être donné. Bien des nobles se voyaient avec indignation privés du droit de faire des rois, de le devenir eux-mêmes, ou de vendre la couronne. Ceux-là réclamèrent l'assistance de la Russie ; d'autres montraient un zèle ardent pour la révolution qu'ils venaient d'opérer, et, formant un club d'amis de la constitution du 3 mai, ils se donnaient un air de ressemblance avec les conciliabules qui troublaient la France et qui se préparaient à l'ensanglanter. Les ennemis de la Pologne surent tirer parti de cette ressemblance imparfaite pour jeter le ridicule sur les nouvelles institutions et pour les rendre odieuses. Les efforts d'une nation qui cherchait à sortir de l'anarchie furent confondus avec ceux d'un peuple que l'on poussait à s'y plonger.

Quand la Russie eut conclu la paix avec

la Porte-Ottomane, elle déclara la guerre à la Pologne, et cette déclaration fut reçue avec une tranquillité héroïque. Catherine invitait en même temps les Polonais à s'unir à la confédération de Targowitsa, nouvellement formée sous sa protection, et qu'elle regardait comme la république légitime. Cette confédération renfermait la plus grande partie de la noblesse. 1792.

Les Polonais, qui manquaient d'argent et à-peu-près de soldats, manquaient aussi de généraux et d'ingénieurs : ils en demandèrent au roi de Prusse. Ils réclamèrent aussi le secours de l'électeur de Saxe ; mais lui-même n'avait pas été très-flatté du choix qu'ils avaient fait de sa fille, ou plutôt il avait été blessé de ce que la république prétendait gêner cette princesse dans le choix d'un époux. Il répondit qu'il ne voulait exposer à une effusion de sang ni la Pologne, ni ses propres états.

C'est dans cet abandon que la Pologne était plongée quand soixante mille Russes y entrèrent, et quarante mille en Lithuanie. Les confédérés de Targowitsa se joignaient aux Russes, et les forces de la république ne montaient pas à quarante-cinq mille hommes, épars et manquant de tout, pendant que les Russes étaient dans l'abondance. Les Polonais ne savaient rien de ce qui se passait dans l'ar-

1792. mée ennemie, et leurs ennemis n'ignoraient rien de ce qui se passait en Pologne.

Cependant les Polonais eurent des succès et des revers; mais les succès mêmes étaient pour eux plus funestes encore que les revers ne l'étaient aux ennemis. Ceux-ci pouvaient supporter des pertes sans devenir moins redoutables, et toute perte, même accompagnée de la victoire, était pour ceux-là une diminution de force, qui les menaçait, pour un avenir prochain, d'un entier épuisement. Le prince Joseph Poniatowski, général de l'armée d'Ukraine, tua quatre mille Russes à la bataille de Zichirtz, et ne perdit que huit cents Polonais. Kosciusko, qui deviendra bientôt célèbre, se distingua sous les ordres de ce général. Il avait appris le métier des armes en Amérique sous Washington. Plusieurs fois, dans cette campagne, Poniatowski repoussa les Russes, quoique très-inférieur en forces; mais ces avantages, utiles à sa gloire, donnaient peu d'espérance pour l'avenir. Le général, après sa victoire, n'avait plus de munitions. On lui en expédia en poste, et elles sautèrent en l'air près de Lublin.

Les Russes avaient tout l'avantage dans la Lithuanie. Le conseil de guerre, qui réglait tout, dont les décisions étaient des lois su-

prêmes, et qui ne laissait au roi que le devoir 1792.
de les faire exécuter, résolut qu'il fallait demander un armistice, et ne put l'obtenir.

Dans le conseil de surveillance, composé de douze membres, sept se déclarèrent pour l'abandon de la constitution nouvelle et accédèrent à la confédération de Targowitsa. Le roi se rangea lui-même à la majorité du conseil : toute résistance eût été vaine, puisque toute force manquait pour la soutenir, et c'est bien injustement qu'on a répandu que si ce prince s'était rendu au camp, il aurait sauvé la nation. Ce camp n'était qu'un simulacre d'armée contre une armée formidable que déjà le roi de Prusse se disposait à renforcer encore. Le roi n'avait depuis long-temps qu'un vain titre; la confédération de Targowitsa, soumise aux volontés de Catherine, lui avait ôté le commandement militaire, et bientôt après elle le suspendit de toutes les prérogatives de la royauté. Kaminiek était au pouvoir des Russes, et les rendait maîtres de la Podolie, et vingt-cinq mille Polonais, arrivés en Ukraine et en Lithuanie, se trouvaient enveloppés de toutes parts et furent obligés de se rendre.

C'était peu que la petite armée polonaise 1793.
dût seule résister à la puissante armée des

1793 Russes. Jusque-là Catherine s'était fortement opposée aux vues de Frédéric-Guillaume sur Thorn et Dantzick, qui lui auraient livré le cours de la Vistule : il en devint maître du consentement de cette princesse, et annonça l'entrée de ses troupes dans la Grande-Pologne. Il s'attendait à peu de résistance, et ses espérances ne furent pas déçues. Les confédérés de Targowitsa persistaient dans leur confiance en Catherine : ils lui prodiguaient les louanges et les expressions de leur reconnaissance, et Frédéric-Guillaume était l'objet de leurs violentes déclamations.

Bientôt se répandit le bruit que les puissances voisines de la Pologne en préparaient un nouveau partage. Le roi écrivit à l'impératrice pour lui faire part du dessein qu'il avait d'abdiquer, et d'éviter *toute participation personnelle à des mesures qui amèneraient le désastre de son pays.* Cette triste permission ne lui fut pas accordée : on voulut qu'il continuât de porter la couronne, dont la jouissance d'aucune autorité n'allégeait pour lui le poids : il semblait que les puissances coalisées se fissent un plaisir de frapper une victime décorée.

Enfin le ministre de Prusse et l'ambassadeur de Russie remirent à la diète des notes qui

lui annonçaient l'occupation de plusieurs 1793.
provinces et en demandaient la cession formelle. On voulut résister : on cherchait du moins à temporiser; mais des troupes russes cernèrent le sénat; l'ambassadeur de Russie déclara qu'aucun membre, ni le roi lui-même, ne sortirait que l'affaire ne fût terminée : il fallut céder. (Traité de cession du 22 juillet.) La cession au roi de Prusse se fit un peu plus tard (3 septembre).

Cette opération funeste à la Pologne excita 1794.
une insurrection plus funeste encore. Madalinski en donna le signal : avec huit cents hommes de cavalerie il traversa tout le pays dont Frédéric-Guillaume avait pris possession, combattit les Prussiens qui lui en disputaient le passage, en fut vainqueur, et entra dans le palatinat de Cracovie en même temps que Kosciusko. Celui-ci s'était retiré de son pays après la campagne de 1792; mais il y entretenait des correspondances, et n'attendait que le signal de la servir. A son aspect les Polonais se crurent sauvés. La garnison de Cracovie et les troupes répandues autour de cette ville firent serment de fidélité à la patrie et d'obéissance à Kosciusko. Il reçut, avec le commandement des armées, le droit de nommer les officiers, de former le conseil suprême,

1794. de régler les affaires civiles, militaires et politiques; enfin une puissance absolue fut remise à-la-fois par la confiance d'un peuple qui n'avait pu supporter un roi sans pouvoir. La liberté fut donnée aux paysans mal préparés à la recevoir, et qui avaient moins d'amour pour elle que de haine jalouse contre les nobles, dont ils recevaient ce présent intéressé.

Bientôt douze mille Russes s'avancent : Kosciusko sort de Cracovie avec quatre mille hommes, dont la plupart étaient armés de faux et de piques. C'étaient de semblables soldats que procurait la levée insurrectionnelle ; cependant avec ces troupes, si faibles en nombre, si mal armées et manquant d'artillerie, il bat à Wratslavitsa les Russes mal commandés, leur tue trois cents hommes et leur prend douze pièces de canon. Les Polonais, dans leur enthousiasme, croient la Russie abattue.

Ils défendirent les frontières de la Galitsie, insurgèrent la Samogitie, s'emparèrent de Wilna, en chassèrent les Russes et leur firent quinze cents prisonniers.

A Varsovie, les citoyens défendirent l'arsenal, bravèrent une artillerie foudroyante, tuèrent six mille Russes, firent trois cents prisonniers et s'emparèrent de cinquante

pièces de canon. Leurs femmes elles-mêmes et leurs enfans les aidèrent à mettre la ville en état de défense. 1794.

Frédéric-Guillaume, à la tête de quarante mille hommes, renverse de faibles détachemens d'insurgés; mais attaqué par Kosciusko, qui ne craint pas de lui livrer bataille avec douze mille hommes, il est battu et obligé de faire sa retraite.

Il vient investir Varsovie; mais une insurrection se forme dans la Posnanie contre sa domination; il est réduit, pour soumettre cette province, à s'éloigner en hâte de Varsovie, qu'il a vainement bombardée.

Enfin l'Autriche déclare son adhésion au projet de partage de la Pologne; ses troupes se joignent à celles de la Prusse et de la Russie, et dès-lors les Polonais ont perdu jusqu'aux illusions de l'espérance.

Mais Kosciusko conserve son courage. Les deux généraux russes, Souvorof et Fersen, se préparaient à opérer leur jonction : Kosciusko, pour s'y opposer, s'avance contre Fersen. Plus faible des deux tiers, il les repousse deux fois, et tient long-temps la victoire incertaine. Il tombe enfin, percé de coups; ses troupes rendent les armes ou prennent la fuite, et l'abandonnent au pouvoir de l'en-

1794 nemi. Catherine aurait dû rendre honneur à son courage dès-lors enchaîné : elle le fit enfermer dans la citadelle de Saint-Pétersbourg, et ne vit en lui qu'un rebelle. Malade, infirme, jeune par l'âge, mais vieux de fatigues et du sang qu'il avait perdu, il reçut, après deux ans de captivité, des bienfaits, et le plus grand de tous, la liberté, des mains du fils de Catherine. Dans l'ennemi de sa mère, Paul Ier respecta l'infortune, la valeur et la vertu.

Souvorof, ayant défait les Polonais à Brzesk, s'avança sur Varsovie. Les amis de la liberté s'étaient renfermés dans le faubourg de Praga. Souvorof s'en rendit maître après un assaut meurtrier : neuf mille Polonais périrent dans cette journée, les maisons furent mises au pillage, une partie en fut incendiée, et les soldats immolèrent, dit-on, trente mille victimes : horribles représailles des massacres de Varsovie !

Cette ville capitula et fut obligée de s'abandonner à la discrétion de Catherine. Les hommes qui s'étaient signalés par leur ardent patriotisme furent proscrits et leurs biens confisqués. La Pologne, partagée entre trois souverains, perdit jusqu'à son nom.

Par le traité conclu entre les trois puissances

copartageantes, Brzesk devint le point central 1794.
des frontières des trois états. Varsovie tomba sous la domination de Frédéric-Guillaume, qui n'avait pu s'en emparer; la Vistule sépara la Prusse de l'Autriche; le Bog sépara l'Autriche de la Russie; le Niémen marqua les limites entre les possessions des Russes et des Prussiens; la moitié de la ville de Grodno appartint au roi de Prusse, et l'autre à l'impératrice [1].

Quoique le duché de Courlande et de Sémi- 1795.
galle fût un fief de la Pologne, il n'en est pas moins vrai que, depuis le règne de l'impératrice Anne, qui avait investi son favori Biren de ce duché, c'étaient les souverains de Russie qui en étaient en effet les maîtres. Le fils de Biren, avec le titre de duc souverain, pouvait être considéré comme un sujet de l'empire des Russes, et c'était au service de la Russie que se mettaient la plupart des Courlandais qui embrassaient l'état militaire. Enfin il était ridicule de regarder la Courlande comme un fief de la Pologne qui n'existait plus, et le duc Biren II n'avait ni l'amour, ni l'estime de ses sujets. Les nobles, dont plusieurs étaient Russes par leurs grades, leurs charges, leurs emplois, annonçaient haute-

[1] M. Le comte de Ségur, Tableau historique de l'Europe.

1795. ment le désir de voir passer leur pays sous la domination de la Russie : c'était de là qu'ils attendaient des graces que la petite cour de Mittau n'était pas encore en état de répandre. Le peuple, las de l'autorité d'un prince avare, plus las encore des lois féodales qui, semblables à celles de Pologne, accordaient tout à la noblesse, partageait avec les nobles qu'il haïssait le vœu de changer de domination. Sans doute l'impératrice ne négligeait pas d'entretenir ces dispositions, et l'on peut même croire qu'elle travaillait à les exciter. Enfin, par un acte solennel des états, elle fut sollicitée d'accepter leur soumission et de les admettre au nombre des sujets de son empire. Six membres des états furent députés au pied de son trône pour lui remettre cet acte et prêter entre ses mains, au nom de tous, le serment de fidélité et d'obéissance. Ce n'était pas, pour un empire immense, une acquisition d'une grande valeur; mais elle n'était pas cependant méprisable, parce que la Courlande occupe sur la Baltique une longue étendue de côtes, et que ses deux ports de Liébau et de Windau ont l'avantage de n'être pas aussi long-temps fermés par les glaces que ceux de la Livonie.

1796. Catherine venait de commencer contre la

Perse une guerre qui n'était point encore 1796.
signalée par des évènemens remarquables, lorsque, jouissant en apparence d'une santé qui lui promettait de longs jours, et venant de prendre gaiement son léger repas du matin, elle fut frappée d'une apoplexie foudroyante, qui la précipita dans le tombeau le 9 novembre 1796, à l'âge de soixante-sept ans, après un règne de trente-trois ans et demi.

Nous avons vu que le tsar Ivan-Vassiliévitch avait donné aux Russes, dans le quatorzième siècle, un Code de lois. Alexis, dans le dix-septième siècle, fit oublier, par un nouveau Code, ce Code devenu barbare. Le changement de mœurs, le progrès des lumières, les nouvelles relations de ses états avec l'Europe rendirent bientôt sa législation insuffisante. Pierre Ier, son fils, promulgua un grand nombre de lois qui furent recueillies dans les dernières années de son règne. Ses successeurs ont multiplié le nombre des oukazes souvent contradictoires, et la chicane avait l'art d'attirer et d'égarer le bon droit dans les détours de cet obscur labyrinthe.

Ces abus firent sentir à Catherine le besoin d'un nouveau Code; on connaît les instructions qu'elle publia en 1767 pour la confection de ce Code; elles ont été traduites

dans presque toutes les langues de l'Europe: l'original, écrit de la main de l'impératrice, est déposé dans la bibliothèque de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

Cependant ces établissemens, si beaux dans la spéculation, ont fait beaucoup de mal dans la pratique. C'est qu'en Russie la nation n'était pas encore mûre pour ces belles institutions; c'est que les élus du peuple, soit juges, soit municipaux, se trouvèrent incapables de remplir les importantes fonctions qui leur étaient confiées; c'est que ceux qui reçurent une autorité limitée s'attribuèrent une autorité sans limite; c'est qu'aucune peine ne frappa les infracteurs de la loi; c'est que la loi sembla n'avoir été portée que pour autoriser des abus; c'est que l'impératrice, qui ne s'était réservé que la qualité de directrice de l'empire, ne dirigea rien, ou ne dirigea que d'une main faible et fatiguée: elle sembla, en créant, avoir usé ses facultés, et n'avoir plus celle de régir l'œuvre de sa création, ou plutôt elle fut elle-même, non-seulement dirigée, mais impérieusement commandée par les objets de sa faveur.

Les namestniks ou lieutenans impériaux se regardèrent comme ces vassaux qui dans les anciens gouvernemens d'Europe exer-

çaient un pouvoir absolu dans leurs domaines, et ne devaient au suzerain qu'un vain hommage. A l'exemple de ces vassaux, ils exigeaient à leur profit des contributions arbitraires, tantôt pour le mariage de leurs filles, tantôt pour leurs autres objets de dépense. Le faste même dont Catherine ordonna qu'ils fussent environnés, leurs superbes palais, leur riche vaisselle, tout l'appareil de leur représentation étaient un énorme poids qui pesait sur le peuple.

Les degrés de juridiction multipliés augmentèrent les frais des procédures et la durée des procès, sans augmenter l'espérance d'obtenir enfin justice. Suivant une ancienne loi, qui aurait dû être abrogée, et qui fut toujours suivie, les tribunaux supérieurs, auxquels on vint par appel, ne purent admettre aucune pièce, aucun titre, aucun témoin qui n'eût été produit à la première instance. Ils ne purent donc être plus éclairés que les premiers juges.

Le mauvais choix des magistrats fut encore un fléau de plus. Elus par le corps des marchands, qui forme presque seul la bourgeoisie, ils furent tirés de ce corps. Souvent, même dans la capitale, ils ne savaient ni lire ni écrire. C'étaient des serfs qui avaient acheté

récemment la liberté, qui avaient encore les habitudes, les mœurs et l'esprit du servage, et qui croyaient devoir traiter les autres comme ils avaient été traités par leurs maîtres. Obligés d'abandonner leurs affaires pour siéger dans les tribunaux, et n'ayant que de faibles indemnités, ils regardèrent leurs fonctions comme des moyens d'exercer les plus criantes rapines, vendirent la justice au dernier enchérisseur, et spolièrent même les effets dont ils étaient chargés d'assurer la conservation en y apposant le scellé.

Le mal que ne firent pas les juges s'opéra par les suppôts de la police. Ils sont multipliés dans toutes les villes; ils le sont même dans les villes nouvelles, misérables villages que décorent une place et des bâtimens en briques, logemens futurs d'une bourgeoisie qui n'existe pas encore. La police est composée partout d'un maître de police, de plusieurs juges formant un tribunal, et d'un major de quartier qui a sous lui un officier et des soldats. Ce sont tous des militaires qui agissent militairement, et qui cependant ont entre leurs attributions même des affaires de commerce. Ils sont mal payés, et s'enrichissent en sévissant contre tous ceux qui n'ont pas le moyen de les adoucir à prix d'argent, ou

de leur en imposer par de puissans protecteurs.

Il ne suffit pas de donner aux peuples des lois, ou de réformer celles qu'ils ont reçues. La formation et la réforme des lois sont toujours exposées à de grandes erreurs, que l'expérience peut seule dévoiler. D'ailleurs il ne suffit pas que le citoyen soit retenu par des lois; il trouvera souvent des moyens de les éluder, ou de se cacher à l'œil de leurs dépositaires. Il est aussi bien des fautes sur lesquelles la loi ne saurait prononcer sans dégénérer en une odieuse inquisition. Une nation doit être surtout conduite par l'esprit public et par les mœurs, qui ne peuvent eux-mêmes être dirigés que par l'éducation.

Aussi Catherine a-t-elle donné une attention particulière à cette partie du gouvernement, et son génie a fait concourir à la sagesse de ses vues les vices mêmes d'une portion de ses sujets. Ces tristes fruits de l'égarement, de la séduction, de la faiblesse ou de la débauche, ces enfans infortunés que leurs pères désavouaient, que leurs mères n'osaient reconnaître, étaient abandonnés à la pitié publique et souvent à la mort. Également rejetés par la nature et par la loi, ils ont été adoptés par la souveraine.

Par un sage règlement de Catherine, toutes les femmes enceintes purent se rendre en secret à la maison des Enfans-Trouvés; elles y reçurent les secours de l'art et ceux de l'humanité. L'état, en exigeant de leur reconnaissance le tribut de leurs enfans, s'engagea à en faire des citoyens utiles à leur pays.

L'académie des Beaux-Arts, créée par Elisabeth, était une fondation trop faible pour le dessein qu'avait conçu Catherine de répandre dans son empire une jeunesse bien élevée; elle y porta à deux cent cinquante le nombre des élèves, partagés en cinq âges différens. Ceux à qui leurs progrès avaient mérité les premiers prix recevaient, pendant trois ans, une pension pour voyager dans les pays où les arts sont le plus florissans.

Une maison vaste et d'une construction moins belle qu'imposante, que l'impératrice Elisabeth avait fait élever pour elle-même, fut consacrée par Catherine à l'éducation de deux cents demoiselles nobles. La supérieure de cette communauté dut être au moins la veuve d'un officier général; la plupart des gouvernantes furent des dames étrangères. Les demoiselles eurent des maîtres dans les principales langues de l'Europe, dans les sciences qui conviennent à leur sexe, et dans

tous les arts d'agrémens. Dans la même maison, mais dans un quartier séparé, fut élevé le même nombre de filles tirées de la bourgeoisie ou de la classe du peuple. Elles reçurent en même temps l'éducation et l'assurance de la liberté.

L'impératrice Anne avait fondé en 1731 un corps de cadets, d'où sortirent dans la suite d'excellens officiers, d'habiles généraux et des hommes distingués dans l'état civil; mais cet établissement semblait pencher vers sa décadence, lorsque Catherine voulut le relever et lui donner un nouvel éclat. Sept cents gentilshommes, admis seulement dans leur sixième année, y reçurent une éducation solide et à-la-fois brillante; rien ne fut épargné pour leur instruction, pour leur entretien, ni pour leurs plaisirs; les langues étrangères et la plupart des sciences et des arts entrèrent dans leur éducation; ils campèrent chaque année pendant une partie de la belle saison, et furent alors soumis à toute la discipline militaire. Ceux qui s'étaient le plus distingués recevaient, pendant trois ans, une pension de six cents roubles [1] pour voyager dans les pays étrangers.

Les soins de l'impératrice furent secondés

[1] Mille écus de notre monnaie.

dans toutes ces institutions par le zèle du général Ivan-Betski. Ce fut lui qui en dressa le plan, qui en dirigea la fondation, et que la souveraine en déclara le chef. Ce citoyen respectable consacra sa fortune à la maison des Enfans-Trouvés; il aurait bien mérité qu'on n'eût pas affecté de flétrir sa mémoire dans un ouvrage historique : il y est traité de vil flatteur. Il est vrai que ce vieillard visitait tous les jours l'impératrice, et qu'il avait pour elle les complaisances dues à son sexe et à sa dignité; mais il l'entretenait surtout du bien qu'elle pouvait faire, en procurant à ses sujets une bonne éducation. Ce n'est pas le caractère du flatteur : il approche des hommes puissans pour étudier leurs faibles, en faire son profit et les égarer. Si Betski caressa les objets de la faveur, ce fut pour les rendre favorables à ses utiles desseins : ce n'était pas un homme à très-grands talens; il donnait trop d'importance aux petits détails; il se laissait trop aisément prévenir par les hommes qui captaient sa confiance; mais il avait d'excellentes intentions, un très-grand zèle, et il a fait beaucoup de bien.

Trois autres corps de cadets durent à Catherine leur institution, ou du moins un nouveau lustre; celui de la marine, celui de l'ar-

tillerie et celui des cadets grecs. Ce dernier fut fondé, après la première guerre de Turquie, en faveur des enfans dont les pères avaient abandonné la Grèce, pour fuir l'oppression ou la vengeance de la Porte-Ottomane.

La petite-vérole naturelle exerçait en Russie de grands ravages; Catherine fit sur elle-même et sur son fils le premier essai de l'inoculation. La mémoire de ce jour où elle donna à ses sujets un si grand exemple a été célébrée, pendant tout son règne, par une fête annuelle. Les parens cessèrent de craindre pour leurs enfans le danger imaginaire d'une opération qu'avait subie la souveraine. Cette princesse fonda une maison d'inoculation, où les enfans furent traités avec le plus grand soin. L'insertion de la petite-vérole est devenue en Livonie une opération pratiquée dans chaque famille; les personnes qui vivent à la campagne la font elles-mêmes à leurs enfans, sans implorer le secours d'un homme de l'art. La petite-vérole insérée a le plus grand succès en Russie.

Attentive à procurer à la jeunesse une éducation qui promet à l'état des hommes utiles et éclairés, Catherine ne négligea pas de récompenser les sujets qui l'avaient servie; elle institua l'ordre militaire de Saint-Georges, distri-

bué en quatre classes; et les pensions qu'elle y attacha rassurèrent les officiers qui avaient mérité ce prix de leur courage contre les craintes de l'avenir.

Les travaux de l'état civil, moins brillans, moins périlleux, mais non moins utiles à l'empire, méritaient aussi ses récompenses. Cette princesse créa, pour les sujets qui s'y étaient consacrés pendant trente-cinq ans, l'ordre de Saint-Vladimir, distribué dans le même nombre de classes. Elle ne dédaigna pas même d'honorer la valeur des soldats qui s'étaient distingués en corps ou en particulier. Elle joignit aux récompenses pécuniaires, dont elle paya leurs services, des médailles d'argent qu'ils portent à leur boutonnière.

Catherine, dans les premières années de son règne, appela dans son empire des étrangers pour rendre plus utilement fertile le sol naturellement fécond qu'arrose le Volga, aux environs de Saratof; mais cette colonie n'eut pas le succès qu'en attendait la fondatrice : on en accusa les colons eux-mêmes, hommes qui la plupart n'avaient aucune habitude des travaux de la terre; on en accusa aussi la négligence de Grégoire Orlof, qui ne prit aucun soin de leur procurer ce qui leur était nécessaire. La plus grande partie de ces

étrangers se dispersa dans l'empire; ils n'y furent point inutiles, puisqu'ils en augmentèrent la population et qu'ils furent obligés de chercher dans leur industrie des moyens d'existence. Dans la suite, l'impératrice distribua des terres incultes de la Petite-Russie à des Russes ou à des étrangers qui avaient servi en Russie. C'était les exciter par le plus puissant des motifs, leur intérêt, à rendre productives ces terres qui devenaient leur fortune.

Par ses soins, d'anciennes villes, réduites en cendres, se relevèrent plus vastes, plus commodes, plus imposantes; des villes nouvelles furent créées dans des contrées qui n'avaient jamais soutenu que les tentes de peuplades vagabondes : le commerce dut de nouvelles richesses, une nouvelle splendeur à de nouvelles libertés; des palais, des temples de marbre se placèrent majestueusement sur les bords de la Néva; des parapets de granit enchaînèrent les eaux profondes de ce fleuve; des rivières inférieures, bordées de balustres de fer, roulèrent des eaux devenues plus abondantes et plus limpides. Le catholique, l'Arménien, le disciple de Calvin, celui de Luther, exercèrent leur culte dans des temples décens. Pierre Ier semble respirer dans sa statue,

chef-d'œuvre d'Étienne Falconet, artiste de Paris ; une riche collection de tableaux réunit toutes les écoles dans le palais de l'Ermitage, et le génie de toutes les littératures dramatiques sembla contribuer, sur le théâtre, à l'amusement et à l'instruction des habitans de Saint-Pétersbourg, et les chants de l'Italie retentirent au fond du golfe de Finlande; le buste de Buffon décora le palais de Catherine, et l'âme de cette princesse crut s'élever en rendant hommage au peintre de la nature.

Une sage distribution du temps lui procurait du loisir ; elle le consacrait à ses propres études et à l'éducation des princes, ses petits-fils; elle composait en leur faveur des ouvrages élémentaires; elle écrivait à des gens de lettres, à des artistes, à des personnes que sur le trône elle regardait comme ses amis, à de jeunes personnes élevées à la communauté des demoiselles nobles, qu'elle encourageait par les témoignages de sa tendresse, qu'elle dirigeait par la sagesse de ses conseils; elle écrivait sur des matières historiques; elle faisait des comédies; elle travaillait à l'histoire de son temps : cet ouvrage l'occupa même la dernière matinée de sa vie, et, au moment où elle fut attaquée d'apoplexie, elle en laissa un mot imparfait.

On ne peut guère former de doute sur la bonté de Catherine quand on a lu quelques parties de sa correspondance familière, quand on sait quelles étaient sa douceur et sa patience dans son domestique, et que, mal servie, mal nourrie, elle était toujours contente; quand on connaît d'elle des traits qui tiennent non-seulement de la bonté, mais de la bonhomie; quand on ne peut les révoquer en doute, parce qu'on a connu très-particulièrement les personnes qu'ils concernent. Elle avait appelé de France le sculpteur Falconet pour faire la statue équestre de Pierre Ier; elle lui témoignait de l'amitié, le recevait très-fréquemment à l'Ermitage, et l'appelait *son compère.* Elle lui avait donné pour logement un appartement qu'elle-même avait occupé lorsqu'elle était grande-duchesse : c'était le seul reste de l'ancien palais de bois de l'impératrice Elisabeth. Sur le terrain qu'avait occupé l'édifice détruit elle voulait en élever un nouveau; mais Falconet, homme d'un grand talent et fort instruit dans son art et dans les lettres, était d'une humeur difficile; tout l'incommodait, tout devait plier à sa volonté; il croyait que le moindre bruit l'empêchait de penser, et celui que faisaient les ouvriers lui semblait insupportable : il se

plaignait. L'impératrice vint un matin le surprendre, le trouva en redingote d'une étoffe grossière, en bonnet de laine, le prit par la main, le conduisit au milieu des travaux, et le pria de fixer lui-même la limite jusqu'à laquelle les ouvriers pourraient s'avancer. L'accord se fit entre l'artiste et la souveraine, et celle-ci donna des ordres pour qu'il fût religieusement observé.

Elle apprit un jour qu'une dame qu'elle aimait et qu'elle avait eue pour femme-de-chambre était dans les douleurs de l'enfantement; elle quitte sa cour, sort en petite robe, en voiture fort simple, et se fait conduire chez la malade. Elle entre, demande et met un tablier: « Allons, monsieur, dit-elle à » l'accoucheur, nous sommes tous ici bour- » geois, travaillons ». En effet, elle travailla, et rendit à la malade tous les services qu'une femme en cet état pourrait attendre d'une tendre mère ou d'une obligeante amie.

Mais ces vertus privées, les graces et l'étendue de son esprit, ses qualités aimables dans la société intime, son affabilité, son indulgence, rien ne peut l'excuser aux yeux de ceux qui pensent que son époux, loin de former contre elle des projets sinistres, se disposait, en partant pour l'armée, à remettre

dans ses mains l'administration de l'empire; que, sans courir aucun danger, et seulement pour satisfaire son ambition effrénée, elle forma une conspiration contre ce prince, et qu'après l'avoir réduit à la captivité, elle-même donna l'ordre de sa mort. Sans doute, si nous regardions ces accusations comme prouvées, sa mémoire nous ferait horreur.

Mais il en est une que nous ne devons pas dissimuler : la plupart des conjurés qui travaillèrent à renverser Pierre III du trône voulaient le donner à son fils, et déclarer l'impératrice régente pendant la minorité de ce prince. Catherine les trompa; mais quand le coup eut été frappé, quand Pierre eut perdu la couronne, secondée par Grégoire Orlof, elle se la mit sur la tête, et, plus marâtre que mère, elle se déclara l'héritière de son sang.

Il faut avouer aussi que ses inconstantes amours, avouées sans pudeur, impriment sur sa vie une tache ineffaçable. On a cru qu'il entrait de la politique dans son inconstance, et qu'elle voulait opposer de nouveaux seigneurs, créés par elle, aux maisons anciennement illustrées. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, ses sujets apprenaient presque chaque année avec chagrin, et les étrangers

avec mépris, les noms des nouveaux objets de sa faveur.

Les Russes se plaignirent faiblement, tant que l'indolent Orlof, content de recevoir des titres, des dignités et de traiter avec brutalité sa souveraine, lui permit du moins de régner; mais ils frémirent quand Potemkin, non moins indolent, voulut régir toutes les affaires sans avoir la patience de s'occuper d'aucune; quand sous une princesse douce, mais dont il usurpait les pouvoirs, il montrait un despote altier; quand il tenait sous le joug et l'héritier de l'empire et l'impératrice elle-même; quand, après avoir perdu sa puissance, et bientôt après la vie, il fut remplacé par un autre favori non moins puissant et non moins impérieux.

Ainsi la dernière moitié d'un règne si brillant fut malheureuse pour la Russie, humiliante pour la souveraine. Son esprit conservait toute sa force, et son caractère ne montrait plus que faiblesse. On assure que plusieurs de ses amans la frappaient, et qu'elle n'opposait à leur férocité que ses larmes. (Il paraît certain qu'elle fut souvent maltraitée par Orlof. On dit qu'elle le fut aussi par Potemkin.) Elle faisait des lois, des règlemens, et les Russes gémissaient sous une oppressive anarchie. Ce n'était plus une souveraine législa-

trice qui fait exécuter ses lois; on pouvait plutôt la comparer à un homme de lettres qui publie ses idées sur le gouvernement et la législation, et qui manque de moyens pour les faire exécuter. Tout homme en place se croyait souverain absolu dans sa partie, et ne rendait compte ni de sa gestion, ni des deniers qu'il avait entre les mains. L'empire était une proie livrée aux favoris et à leurs créatures : partout régnait l'impunité, si ce n'était pour ceux qui osaient leur déplaire; partout on voyait et l'excès de la mollesse et l'excès du despotisme; partout des caprices passagers, où les intérêts des hommes avaient remplacé les lois. Les fortunes étaient aussi rapides que la déprédation était audacieuse; la misère était extrême ainsi que le luxe. La rapine avait été permise aux soldats dans les pays ennemis; ils la regardèrent comme un de leurs droits dans le sein de l'empire : on vit un régiment qui allait joindre l'armée de Perse traiter les provinces russes comme des pays conquis par des barbares. L'impératrice avait laissé échapper de ses mains la force nécessaire à réprimer le crime; il n'était plus en son pouvoir de la reprendre. Un créancier dit un jour à son débiteur qu'il le poursuivrait par les voies de la justice : « Vous ne savez donc pas, lui

» répondit le débiteur audacieux, que je suis » au-dessus de la loi » ? Le créancier en était si bien persuadé qu'il n'osa s'adresser aux tribunaux, et cependant il s'en fallait bien qu'il n'eût affaire à l'un des hommes les plus puissans de l'empire.

Il paraît certain que ce furent des hommes avides dont la Russie épuisée ne pouvait plus assouvir la cupidité qui firent décider l'invasion et le dernier partage de la Pologne. Ils s'y firent donner, par des lois spéciales, à eux et à leurs amis, les terres, les châteaux, les palais, les maisons qui étaient à leur convenance. Tel Polonais, sans avoir émigré de sa patrie, sans avoir jamais, ni les armes à la main, ni par ses démarches, ni par ses conseils, agi contre les Russes, voyait sa paisible retraite investie de troupes menaçantes; on lui présentait insolemment l'oukaze impérial qui donnait sa fortune à quelque Russe, et des soldats, avides de pillage et de sang, le chassaient nu de son héritage, avec son épouse éplorée et ses enfans réduits à la misère. Ces innombrables spoliations ont été peut-être plus cruelles que l'effusion de sang ordonnée de sang-froid dans les faubourgs de Varsovie. Les généraux furent d'autant mieux accueillis au retour de la guerre, qu'ils avaient été

plus féroces ; ceux qui avaient montré de l'humanité furent regardés du même œil que s'ils avaient trahi lâchement les intérêts de leur patrie.

Des pays conquis par les Russes ont été dépeuplés. On comptait cent vingt mille habitans dans la Crimée, on n'en compte plus que trente mille.

Les guerres qu'ordonna Catherine, ses profusions, sa magnificence ont répandu sur son nom un grand éclat et ont ruiné son empire. La perte des hommes ne se peut évaluer; mais l'or, l'argent, le cuivre manquèrent à-la-fois : on aggrava les impôts; on fit chez l'étranger des emprunts onéreux. Il existait déjà un papier-monnaie : il fallut le multiplier; il fallut faire des billets qui représentaient de petites sommes. La Russie, si brillante, ne fut plus riche qu'en papier : on vit la misère s'accroître, le prix des marchandises quintupler, et, sous un climat glacé, une multitude n'être vêtue que de haillons. Ainsi tendait à se confirmer le mot du prince Stcherbatof, celui qui s'est rendu célèbre en écrivant l'histoire de son pays : « Si cette » femme vit âge d'homme, disait-il en par- » lant de Catherine, elle entraînera la Russie » dans son tombeau ».

On assure qu'elle ne savait de son règne que ce qu'il y avait de brillant, de ses lois que ce qu'elles avaient de spécieux : on lui en cachait les suites funestes. Aussi finit-elle par être elle-même étonnée de son génie : elle parlait de sa personne avec la même admiration que ses flatteurs.

Elle semblait avoir laissé tomber la loi de Pierre Ier; loi destructive par laquelle la nation s'obligeait, sous la religion du serment, à reconnaître pour héritier du trône celui qu'il plairait au souverain de choisir. Elle n'avait pas reçu ce serment funeste; cependant, si l'on en croit un bruit qui s'est répandu à Saint-Pétersbourg, égarée par les hommes qui la dominaient, indisposée par eux contre son fils, elle abjura les sentimens de mère qu'elle avait déjà trop outragés, et voulut, dans les derniers temps, priver du trône le grand-duc, pour le laisser au fils aîné de ce prince.

Sur la foi d'une prédiction qui portait qu'un grand personnage devait mourir en 1796, on veut qu'elle se soit crue menacée d'une mort prochaine. On ajoute qu'un phénomène qui parut dans le ciel, un jour qu'elle assistait à une fête chez le procureur-général, augmenta sa terreur, qu'elle parlait tous les

jours de ce météore, et ne pouvait cacher le trouble dont elle était agitée : si le fait était vrai, combien donc seraient vaines les leçons de la philosophie !

Catherine a répandu trop d'éclat sur son règne; elle a trop fait retentir l'Europe de son nom, elle a été trop louée par les distributeurs de la gloire, pour n'être pas comptée au nombre des grands souverains de son siècle; mais cette grande souveraine a fait beaucoup de mal aux voisins de son empire et même à ses sujets. On portera sur elle des jugemens contraires, suivant que l'on considérera ses vertus ou ses vices, ses talens ou ses faiblesses, ses belles actions ou ses fautes, les témoignages de sa bonté, ou les crimes qu'on lui impute. Les juges équitables lui accorderont, sous ces deux points de vue, un juste sentiment d'estime pour ses qualités louables, d'admiration pour ce qu'elle a fait de grand et d'utile, de compassion pour ses égaremens politiques et moraux, et de doute sur le forfait dont on charge sa mémoire.

RÈGNE DE PAUL Ier, PÉTROVITCH.

Catherine devait plus d'égards au jeune prince, au nom duquel elle avait trente-cinq ans gouverné la Russie. Il annonçait, dans son enfance, des qualités qu'elle avait étouffées par ses mauvais traitemens; il avait de l'esprit, de l'activité, des dispositions pour les sciences, des sentimens d'ordre et de justice; mais sa mère le tenait loin d'elle, l'environnait d'espions, le gênait, l'humiliait en tout; et pendant que ses favoris, plus jeunes que son fils, gouvernaient la Russie et nageaient dans les richesses, il vivait retiré, insignifiant et manquant du nécessaire. Non contente de le priver de la tendresse et des prérogatives dont il devait jouir comme fils, elle voulait encore lui ravir tous les droits et tous les plaisirs de père. Son épouse venait presque tous les ans accoucher à Tzarkoé-Célo, et y laissait ses enfans en des mains étrangères. Ils étaient auprès de Catherine, sans que le père et la mère pussent avoir la moindre influence sur leur éducation, ni la plus petite autorité sur leur conduite. Dans les derniers temps même, ils étaient des mois

entiers sans les voir une fois. Voilà comme on cherchait à aliéner le cœur de ces enfans, qui connaissaient à peine leurs parens; mais la mort subite de Catherine vint heureusement les rapprocher. Le cri qu'elle poussa en expirant fut celui qui proclama Paul empereur et autocrate de toutes les Russies. Son épouse fut la première qui tomba à ses pieds et lui rendit hommage avec tous ses enfans; il la releva en l'embrassant avec eux, et les assurant tous de ses bontés impériales et paternelles. La cour, les chefs des départemens et de l'armée, tout ce qui se trouva présent vint ensuite se prosterner et lui prêter serment, chacun selon son rang et son ancienneté. Un détachement des gardes conduit sous le palais, et les officiers et soldats arrivant en hâte de Pawlowsky et de Gatschina, jurèrent fidélité. Les chefs des différens collèges s'y transportèrent pour y faire prêter le même serment; l'empereur se rendit lui-même au sénat pour le recevoir; et cette nuit mémorable se passa sans désordre et sans confusion. Le lendemain Paul fut partout proclamé empereur, et son fils Alexandre *tsarévitsch*, ou héritier présomptif du trône. Ce fut ainsi qu'après trente-cinq ans de gêne, de privations, d'offenses et de mépris, le fils de Cathe-

rine, âgé de quarante-trois ans, se trouva enfin son propre maître et celui de toutes les Russies. Ses premières démarches, qu'on avait surtout redoutées, semblèrent démentir d'abord ce caractère dur et bizarre qu'on lui connaissait. Il avait dès long-temps souffert des abus et des désordres de la cour; il avait eu l'école du malheur, creuset où s'épurent les grandes ames et où s'évaporent les petites: spectateur éloigné des affaires, scrutateur des plans et de la conduite de sa mère, il avait eu trente ans de loisir pour régler la sienne. Aussi parut-il avoir dans sa poche une foule de règlemens tout rédigés, qu'il ne fit que dérouler et mettre en exécution avec une rapidité étonnante.

Bien loin d'imiter la conduite que sa mère avait tenue à son égard, il s'environna d'abord de ses fils, leur confia à chacun l'un des régimens des gardes, et fit l'aîné gouverneur militaire de Pétersbourg, place importante qui enchaînait le jeune prince à côté de son père. Ses premiers procédés avec l'impératrice, dont on plaignait le sort et la position, surprirent et enchantèrent tout le monde; il changea subitement de manières avec elle; il lui assigna des revenus considérables, augmenta ceux de ses enfans à proportion, et

combla sa famille de caresses et de bienfaits.

Sa conduite avec le favori eut aussi tout l'air de la générosité. Il parut touché de son désespoir, et, reconnaissant de l'attachement qu'il montrait pour sa mère, le confirma dans ses emplois en termes flatteurs, et lui dit, en lui remettant la canne de commandement que porte l'aide-de-camp général de jour : *Continuez à faire ces fonctions auprès du corps de ma mère ; j'espère que vous me servirez aussi fidèlement que vous l'avez servie.*

Les ministres, les chefs des départemens furent aussi confirmés dans leurs emplois en termes obligeans, et les plus puissans encore avancés et comblés de nouvelles graces.

Le premier oukas qu'il donna annonçait des idées pacifiques, et lui devait surtout gagner la noblesse ; une levée de recrues, récemment ordonnée par Catherine, et qui devait enlever le centième paysan, fut suspendue et annullée par cet oukas.

Chaque heure, chaque moment annonçait un changement sage, une punition juste, une grace méritée ; la cour et la ville étaient stupéfaites d'étonnement. On commençait à croire que l'on avait méconnu son caractère, et que sa longue et triste tutelle ne l'avait pas

entièrement aliéné. Tout le monde se voyait heureusement trompé dans son attente, et la conduite de l'empereur fit en ce moment oublier celle du grand-duc.

Les deux premiers pas politiques de Paul inspirèrent la confiance, gagnèrent la noblesse, et suspendirent un horrible fléau que Catherine, en mourant, semblait avoir légué à la Russie, la banqueroute de l'état. Elle s'était enfin déterminée à agir directement contre la France, en secourant l'empereur et en attaquant la Prusse; elle avait en conséquence donné des ordres pour la levée de près de cent mille hommes de recrues. Les caisses de l'état étant épuisées, les assignats multipliés à un point qu'ils menaçaient d'avoir le sort de ceux de France, elle voulut tout-à-coup doubler son numéraire en donnant à chaque pièce de monnaie le double de sa valeur actuelle. Paul anéantit ces deux mesures désastreuses, que l'on mettait déjà en exécution. Il rompit également le traité de subsides entamé avec l'Angleterre.

Le nom de Pierre III, qu'on n'avait osé prononcer depuis trente-cinq ans, parut soudain à la tête du cérémonial de deuil et d'enterrement, où l'on prescrivait à-la-fois les services et les honneurs funèbres à rendre à Pierre

et à Catherine. On aurait pu croire, en lisant le *Prikas*, que ces deux époux venaient d'expirer ensemble.

Paul se rendit au couvent d'Alexandre Newsky, où le corps de son père avait été déposé. Les vieux moines lui montrèrent cette tombe ignorée et ouvrirent le cercueil en sa présence; il paya aux tristes restes qui s'offrirent encore à ses yeux un tribut de larmes respectables et touchantes. Le cercueil fut élevé au milieu de l'église, et on y célébra les mêmes services qu'auprès de celui de Catherine, qui était exposé sur un lit de parade au palais.

Paul fit alors rechercher les officiers qui s'étaient trouvés attachés à son père au moment de sa malheureuse catastrophe, et qui avaient vieilli disgraciés ou ignorés de la cour. Le baron Ungern-Sternberg, vieillard respectable, qui depuis long-temps vivait en philosophe, retiré dans un petit cercle d'amis, fut tout-à-coup créé général en chef et demandé chez l'empereur, qui le fit introduire dans son cabinet. Après l'avoir gracieusement accueilli : *Avez-vous entendu*, lui dit-il, *ce que je fais pour mon père? — Oui, sire*, répond le vieux général, *je l'ai appris avec étonnement. — Comment, avec étonnement!*

N'est-ce pas un devoir que j'avais à remplir? Tenez, continua-t-il en se tournant vers un portrait de Pierre III qui était déjà placé dans le cabinet [1], *je veux qu'il soit témoin de ma reconnaissance envers ses fidèles amis.* En disant ces mots, il embrassa le général Ungern, et lui remit le cordon de Saint-Alexandre. Ce digne vieillard ne put résister à ce procédé touchant; il sortit en versant des larmes.

Paul le chargea ensuite de faire le service auprès du corps de son père, en lui enjoignant de se parer, pour la cérémonie, du même uniforme qu'il avait porté comme aide-de-camp de Pierre III. Plusieurs autres officiers, et entre autres le seul qui, à la révolution de 1762, avait voulu faire quelque résistance en faveur de Pierre III, furent retrouvés dans leurs retraites et rappelés à la cour, pour y être comblés de graces.

Ces traits sont attendrissans et honorent le cœur de Paul; mais on voit, par la réponse

[1] Toutes les images de Pierre III avaient été proscrites des maisons impériales et de celles des particuliers. L'on ne sait où Paul avait pu cacher celle-ci. Heureux à cette époque celui qui déterrait dans un grenier quelqu'un de ces portraits qu'on y avait relégués; il devenait alors le plus bel ornement de sa maison! Les peintres de Pétersbourg ne pouvaient suffire aux copies qu'on leur en demandait.

d'Ungern, qu'ils étonnèrent tout l t de deux On les attribue autant à la haine de Pau. mples sa mère, qu'à son amour pour son pè u- plusieurs même n'attribuaient cette conduite qu'à l'envie politique d'avouer si solennellement pour son père celui qui n'avait pas voulu le reconnaître pour son fils. On blâma surtout l'éclat, l'ostentation qu'il mit à faire exhumer ses tristes cendres, pour les offrir ensuite à l'adoration publique. Le cercueil qui les contenait fut couronné (Pierre III n'avait pas été couronné; et c'est sous ce prétexte qu'il n'avait pas non plus été inhumé à la citadelle avec les autres empereurs russes), et transporté en grande pompe au palais, pour y être exposé, dans un temple construit à cet effet, à côté du corps de Catherine, et conduits ensuite ensemble à la citadelle. C'est alors seulement que les époux demeurèrent en paix. On venait avec beaucoup de respect baiser le cercueil de l'un et la main froide et livide de l'autre. L'impératrice, qui avait été mal embaumée, parut bientôt toute défigurée; les mains, les yeux, le bas du visage étaient jaunes, noirs et bleus. Elle était méconnaissable pour ceux qui ne l'avaient vue qu'avec son visage composé; et toute la pompe dont elle était encore environnée, toutes les ri-

de la ville, avec défense d'y rentrer, et laissés sur le chemin, sans fourrures, sans asile et par un froid rigoureux. Ceux qui étaient des provinces éloignées, manquant pour la plupart d'argent pour se rendre dans leur famille, erraient également dans les environs de Pétersbourg, où plusieurs périrent de froid et de misère.

Ces mesures barbares s'étendirent sur tous les officiers de l'armée et sur ceux de l'état des généraux, qui eurent également à joindre leurs régimens ou à prendre leur congé, parce que ces états furent abolis; et c'est par ce début impolitique qu'il prétendit commencer la réforme et gagner l'armée. Mais ce qui persuada bientôt que Paul, en devenant empereur, ne renonçait point aux puérilités militaires qui l'avaient seules occupé comme grand-duc, ce fut de le voir, dès le matin de son avènement, mettre tous ses soins aux petits changemens de détail qu'il voulait introduire dans l'habillement et l'exercice du soldat. Le palais eut en un moment l'apparence d'une place enlevée d'assaut par des troupes étrangères, tant celles qui commencèrent à y faire la garde différaient par le ton et le costume des troupes qu'on y avait vues la veille. Il descendit dans la cour, où il fut trois ou quatre heures à faire manœuvrer ses sol-

dats pour leur apprendre à monter la garde à sa manière.

Les premières impressions de crainte et de joie s'étant amorties dans le cœur de Paul, il fit succéder les punitions et les disgraces avec autant de rapidité et de profusion qu'il avait répandu les bienfaits. Plusieurs personnes éprouvèrent ces deux extrêmes en peu de jours. Il est vrai que la plupart de ces punitions parurent d'abord justes.

Malgré les assurances qu'il venait de donner à Zoubow, une des premières mesures qu'il crut devoir prendre fut de faire mettre le scellé sur sa chancellerie et sur celle de Marcow, et de chasser avec scandale de la cour leurs officiers et leurs secrétaires.

Cette conduite vacillante et incertaine, qui caractérisa les premières démarches de Paul, prouve clairement que c'est à sa politique qu'il faut attribuer ses faveurs, et à sa passion plutôt qu'à sa justice les disgraces qui les ont suivies; mais ce qui confondit tous ceux qui l'avaient admiré, ce fut de le voir, au moment où il entrait dans un labyrinthe d'affaires et d'abus si embrouillés, et dont l'importance pour l'état devait au moins l'occuper quelques jours; ce fut, dis-je, de le voir, dès le matin de son avènement, se remettre avec

la même fureur aux plus petits détails du service militaire. La forme d'un chapeau, la couleur d'un plumet, la hauteur d'un bonnet de grenadier, les bottes, les guêtres, les cocardes, les queues et les ceinturons, devinrent les affaires d'état qui absorbèrent son étonnante activité. Il était entouré de modèles d'armes et d'uniformes de toutes les espèces. La plus grande marque de mérite et de zèle qu'on pouvait lui donner dans ces premiers jours, c'était de paraître devant lui dans le nouvel accoutrement qu'il introduisait.

Une autre bizarrerie qu'on vit avec surprise fut la défense impériale de porter des chapeaux ronds, ou plutôt l'ordre subit de les enlever ou de les déchirer sur la tête de ceux qui en auraient : cela donna lieu à des scènes scandaleuses dans les rues et surtout autour du palais. Les cosaques et les soldats de police se jetaient sur les passans pour les décoiffer, et maltraitaient ceux qui voulaient se défendre.

Un des premiers règlemens de Paul fut encore d'enjoindre rigoureusement aux marchands d'effacer de leurs écriteaux le mot français *magasin*, et d'y substituer le mot russe *lawka* (*boutique*), en disant que l'empereur seul pouvait avoir des magasins de bois, de

farine, de blé, etc.; mais qu'un marchand ne devait pas s'élever au-dessus de son état. Il faudrait descendre à des détails trop fastidieux si l'on voulait rapporter toutes les ordonnances de cette force et de cette importance qui se succédèrent pendant huit jours. Que dire, qu'espérer d'un homme qui, succédant à Catherine, regarde ces choses-là comme les plus pressantes à régler? Souvent ces règlemens nouveaux et importans se contredisaient ou se détruisaient l'un l'autre, et il était obligé de modifier ou de retirer le lendemain ce qu'il avait fait publier la veille. En un mot, on peut dire que Paul, en s'enveloppant du manteau impérial, crut gouverner un vaste empire comme il avait gouverné son Pawlowski, sa capitale, comme sa maison; et trente millions d'hommes de tous les états et de toutes les nations, comme le régiment de ses gardes.

De tous les changemens imprévus et non préparés qu'il fit, ceux qu'il opéra dans les armées sont les plus impolitiques et les plus considérables. Il est certain qu'il y avait de grandes réformes, de grandes améliorations à faire dans le département militaire. Adoucir le sort du soldat russe, fixer celui de l'officier, diminuer peu à peu le nombre des

surnuméraires, et ramener l'ordre et la discipline, que le règne de tant de femmes et de tant de favoris avait détruits; c'était un assez beau champ ouvert au génie militaire de Paul. Multiplier les passe-droits, augmenter un état-major déjà trop nombreux, changer les uniformes, les rangs, les termes et les noms, c'est tout ce qu'il sut faire.

Il en fut de même des changemens qu'il fit dans le civil : il ne voulut pas améliorer, mais changer. Il suffisait qu'une chose eût été sous le règne de sa mère pour qu'elle ne pût subsister sous le sien. Tous les tribunaux, tous les gouvernemens de l'empire furent refondus et transférés : celui qui avait été, par son nom, consacré à la gloire de Catherine (*Ekatherinoslaw*), fut aboli.

Jusqu'ici tout homme qui avait l'audace de présenter une requête directement à Sa Majesté Tsarienne, même sous le règne de Catherine, était emprisonné. Paul, dès le premier jour de son avènement, parut abolir cette mesure sévère, et prit quelques papiers qu'on lui présenta. Il fit même construire une espèce de bureau sur l'escalier du palais, où chacun pouvait aller jeter ses lettres. Il fit publier qu'il les lirait toutes, et qu'après les vérifications nécessaires il donnerait une ré-

solution. Il défendit en conséquence qu'on vînt à l'avenir l'interrompre à sa parade, et fit arrêter ceux qui osèrent encore l'approcher avec un papier à la main. Cependant la caisse du bureau se remplit, et Paul s'effraya du nombre des suppliques. Il ne comprit pas qu'elles diminueraient à mesure qu'il mettrait plus d'ordre et de promptitude à y répondre : tout retomba dans le premier chaos.

Les finances de l'empire, épuisées par les prodigalités, et plus encore par les gaspillages du règne de Catherine, avaient besoin d'un prompt remède.

Cette plaie mortelle de l'état fut la première sur laquelle Paul porta sa main inexpérimentée. Il suspendit très-sagement la fabrication de la nouvelle monnaie, et déclara qu'il allait employer tout son pouvoir et tous ses soins à rétablir le crédit des assignats et à diminuer leur masse. Il commença par de grandes réformes dans les dépenses énormes de la cour, réformes que Catherine avait elle-même enfin entreprises quelque temps avant sa mort; il prononça de sévères punitions contre les déprédateurs des deniers publics, si communs et si tolérés en Russie; il manifesta en général une forte volonté pour tout ce qui tendait au rétablissement

de l'ordre et à l'économie dans les finances. Ces seules démonstrations produisirent d'abord un bon effet, et les assignats haussèrent de dix à quinze pour cent.

Les Russes, accoutumés à croire bonnement que tout est possible à leur souverain, s'imaginèrent que, pour remettre le papier en crédit et faire couler le Pactole dans l'empire, il suffirait d'un oukas. Paul semble avoir eu la même idée de sa puissance; car il ordonna que le rouble en papier serait au taux du rouble en argent. Cet ordre, assez semblable à un décret du règne révolutionnaire en France, eut approchant les mêmes effets; et Paul, voulant être ponctuellement obéi, crut également rétablir la confiance par la force. Il pensa que des opérations financières se faisaient comme des évolutions militaires.

Une mesure plus efficace et plus favorable au crédit des assignats fut d'en faire brûler publiquement pour la valeur de six millions. Le procureur-général mit solennellement le feu aux papiers encagés, et Paul, de son balcon assista, avec sa cour, à cette conflagration, pour constater l'anéantissement du papier; le prince Kourakin en présenta en cérémonie les cendres à l'empereur, et un peuple im-

mense, rassemblé sur la place du palais, poussa des cris de joie.

Le papier-monnaie, dit un auteur allemand, est une béquille sur laquelle un état malade peut être forcé de s'appuyer; mais il doit la jeter au feu aussitôt qu'il sent renaître ses forces. Cette exécution aurait produit un effet durable, si l'on n'avait bientôt appris que ces assignats, brûlés avec tant de solennité, ne faisaient point du tout partie de l'énorme quantité mise en circulation depuis une dixaine d'années; ils n'étaient qu'un reste de l'immense provision de ceux que Catherine faisait fabriquer secrètement pour les émettre selon ses besoins.

L'empereur voulant à tout prix faire hausser cette monnaie, le comité des finances eut ordre d'en proposer les moyens. Ignorance crasse, présomption choquante, cupidité insatiable, voilà quel était le caractère des chefs des finances sous Catherine. Couvrir un déficit par un plus grand déficit, multiplier les charges directes et les dépenses inutiles, voilà quel avait été leur savoir-faire. L'augmentation du numéraire circulant parut le moyen le plus efficace au comité, que Paul consulta. Mais où prendre l'or et l'argent? La moné tisation de la vaisselle et d'autres mesures

semblables n'offraient pas assez de ressources. On crut avoir enfin trouvé la pierre philosophale dans le revenu des douanes. Par un nouveau tarif, toute marchandise importée ou exportée, soumise à un impôt, dut dorénavant le payer en monnaie étrangère, nommément en écus et en ducats de Hollande, et, par surcroît de raffinement, on taxa ces espèces, au-dessous de leur cours ordinaire. On crut par-là amasser suffisamment et à bon compte de l'or et de l'argent étranger, pour en fabriquer des impériales et des roubles. Le négociant, forcé d'avoir des ducats et des écus pour retirer ses marchandises des douanes, acheta à tout prix ces espèces dans l'étranger; le premier résultat sensible de cette opération fut que, malgré qu'il fût entré de l'or et de l'argent dans les coffres du souverain, les assignats, loin de hausser, baissèrent de vingt pour cent, et se retrouvèrent au taux où ils étaient à la mort de Catherine, c'est-à-dire à cinquante pour cent de perte. Les négocians cherchèrent à se dédommager de l'impôt excessif mis sur leur industrie, par le prix exorbitant qu'ils mirent à leurs marchandises, et par la contrebande qui, vu l'immensité des frontières et la vénalité des employés, est plus facile en Russie que partout ailleurs.

Les espèces d'or et d'argent, devenues toujours plus rares, cessèrent enfin d'être monnaie; elles ne furent plus que des métaux, des marchandises à prix fixe. Le cuivre et le papier furent désormais le seul signe représentatif des valeurs en Russie.

On en revint à la fonte de la vaisselle des gouvernemens : voici ce que c'était. Catherine, qui mettait du luxe et de la magnificence partout, avait, dans chaque chef-lieu de province, fait bâtir un hôtel pour le gouverneur et les premiers commis des différens bureaux. Les hôtels avaient été richement meublés aux frais de l'état, et chaque gouverneur avait en même temps reçu un service d'argent de quatre-vingts couverts, pour en faire usage dans les jours de cérémonies et dans les grandes fêtes. Le moindre de ces services avait coûté cinquante mille roubles, et ceux des grandes villes le double. Le comité des finances, oubliant que le transport et la façon de cette immense argenterie faisaient le tiers de sa valeur, crut avoir trouvé un trésor capable de remédier à la pénurie du numéraire. Les vingt-trois gouvernemens, en possession de cette vaisselle, furent obligés de la rendre et de la livrer à la monnaie, et même de bonifier ce qui s'en était perdu

pendant les quinze ans qu'elle avait servi. Sa valeur intrinsèque allait à peine à un million. Ce produit, bien au-dessous de ce qu'on avait attendu, étonna l'empereur, qui changea tout-à-coup la destination de la vaisselle. Les plats, les plateaux, les assiettes et les soupières, loin d'être convertis en roubles, se virent métamorphosés en casques, en cuirasses et autres pièces de l'armure des quatre cents gendarmes formés pour figurer au couronnement à la place des soixante-dix chevaliers-gardes de Catherine. Après cette cérémonie, la troupe trop dispendieuse des gendarmes fut réduite à quatre-vingts; et la cassette impériale se trouvant épuisée, on abandonna les armures d'argent aux orfèvres qui les avaient fabriquées, pour prix de leur travail : voilà où aboutit cette opération financière.

C'est donc avec raison que l'on peut dire que la Russie s'est ruinée avant d'avoir été riche, comme on a dit que la nation s'était pourie avant d'avoir été mûre.

Si, d'un côté, Paul commença des réformes salutaires, et s'il tâcha de mettre plus d'ordre dans sa dépense, de l'autre côté, il fit de nouvelles brèches à ses finances par des prodigalités impolitiques et inconsidérées, par des

innovations inutiles et mal combinées, souvent pernicieuses, et qui toutes plus ou moins tendirent à épuiser les ressources de l'empire.

L'impératrice enfin, plus prudente, s'était fait une loi de ne plus aliéner les domaines de l'ancienne Russie; elle faisait rarement une exception en faveur de ses plus chers favoris, à qui elle ne donnait guère que des terres confisquées et plus souvent achetées. Ordinairement les dépouilles des pays voisins envahis par ses armées alimentaient sa générosité.

Paul suivit une méthode toute différente, et dans l'espace de dix mois il distribua plus de paysans en Russie que sa mère ne l'avait fait pendant dix ans.

Outre ces prodigues distributions d'esclaves, Paul dissipa en argent comptant des sommes incalculables. Fidèle à sa répugnance pour tout ce qui avait servi à sa mère, il ne voulut pas placer sur son front le diadème qu'elle avait porté avec tant d'éclat pendant trente-quatre ans. Le joaillier Duval fut chargé de faire une couronne beaucoup plus riche, et qu'on évalua à plusieurs millions. Il faudrait un volume pour décrire les cérémonies et les honneurs avec lesquels cette couronne fut transportée de chez le joaillier

jusqu'au palais de l'empereur. Jamais l'arche d'alliance, dans les marches du peuple de Dieu, ne fut environnée de tant de crainte et de tant de pompe. Duval, comme un autre Pygmalion, fut obligé de tomber à genoux et d'adorer son ouvrage.

Le palais d'Hiver n'existait que depuis quarante ans; il était plus que suffisant pour loger toute la famille impériale. Plusieurs galeries unissaient ce palais au ci-devant pavillon des Favoris, précieusement meublé, et qu'une autre galerie joignait encore au vaste palais de l'Ermitage. Le ci-devant palais Schépélef ne faisait plus également qu'un seul et même bâtiment avec l'Ermitage et le pavillon des Favoris, de manière que tous ces édifices réunis, et plusieurs autres hôtels qui les environnaient, formaient un ensemble d'une étendue immense, et offraient des logemens commodes et magnifiques. Près de là était le palais de marbre, capable lui seul de loger un souverain. Le palais d'Anitschkow avait le même avantage. Restait encore le palais de Tauride, qui, avec les augmentations nouvelles, présentait un séjour vraiment impérial. Le palais d'Eté était encore très-habitable; mais un nouveau palais, dédié à saint Michel, vint fièrement s'élever sur ses ruines et coûta

des millions, moins par le goût et la magnificence qui y règnent, que par la célérité qu'on dut mettre dans cette construction, commandée par un ordre du Ciel, comme celle du temple de Jérusalem.

Paul, qui détruisit tout pour tout refaire à sa manière, sembla ne vouloir habiter aucune des maisons qui avaient été occupées par ses prédécesseurs. Tzarskoé-Célo, qui avait absorbé tant de trésors, qui avait fatigué tant de bras, et qui renfermait tant de monumens précieux, fut abandonné.

Paul, dès les premiers jours de son règne, annonça des réformes, promit de l'exactitude, de l'économie, déclama contre les prodigalités de sa mère, et on le vit aussitôt dissiper des millions pour des palais et des couronnes; on le vit répandre des prodigalités plus grandes sur des personnes sans services, et le plus souvent incapables d'en rendre, tandis que les anciens serviteurs de l'état étaient expulsés.

Voici quelques traits qui achèveront de peindre Paul par ses propres actions.

Près de son château de Pawlowsky il avait une terrasse d'où il pouvait voir toutes les sentinelles qu'il se plaisait à porter partout où il y avait place pour une guérite. C'est sur cette terrasse couverte qu'il passait une partie

de ses journées : l'œil armé d'une lunette, il observait tout ce qui se passait autour de lui. Souvent il envoyait un laquais à telle ou telle sentinelle, lui ordonner de boutonner ou déboutonner un bouton de plus ou de moins, de porter l'arme plus haut ou plus bas, de se promener plus ou moins de pas autour de sa guérite. Quelquefois il allait lui-même à un quart de lieue porter ces ordres importans, bâtonnait le soldat, ou lui mettait un rouble dans la poche, selon qu'il était content de lui.

Ce Pawlowsky était un village ouvert : il y avait des gardes qui inscrivaient tous ceux qui se présentaient. Il fallait dire où l'on allait, d'où l'on venait et ce qu'on voulait. Chaque soir on faisait une visite dans chaque maison, pour s'informer s'il n'y avait point d'étrangers. On arrêtait quiconque avait un chapeau rond, ou qui menait un chien.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.



